

Programme La Ville ordinaire et la métropolisation
Convention de subvention n°2101306866-14PUCA02

Rapport final

Date de remise : 20 août 2016

DES VIES DE QUARTIER À L'ÉPREUVE DE LA MÉTROPOLISATION
LES CAS DES MURS À PÊCHES À MONTREUIL ET DU QUARTIER SAINT-LÉONARD À LIÈGE

Groupe Recherche Action (GRAC)

grac@cooprechercheaction.org

Membres de l'équipe :

Rémi ELIÇABE, Amandine GUILBERT, Yannis LEMERY, Adrien TOURNIER

Le GRAC est une association de recherche existant depuis 2006. Elle est le fruit de la rencontre entre sociologues (doctorants à cette époque) travaillant depuis plusieurs années autour de la question de l'auto-organisation sur le terrain social, politique et culturel. L'association entend dès sa création permettre la mise en commun des moyens et des pratiques en vue d'élaborer de nouvelles modalités de recherche, notamment en associant acteurs de terrain et sociologues dans une optique de coproduction des savoirs. Présenter le GRAC, c'est nécessairement souligner d'emblée sa dimension collective et ses attachements hétérogènes, dans et hors de l'université. Au sein du monde universitaire, c'est au Centre Max Weber (ex-Modys, ex-CRESAL) que le GRAC se trouve le plus directement lié. Au CRESAL, nous avons pu tout à la fois éprouver l'intérêt pour la sociologie pragmatique, trouver un espace pour penser des objets de recherche considérés comme peu légitimes ou marginaux, mais aussi faire exister la possibilité d'un collectif. C'est pourtant hors de l'université que nous avons choisi, depuis notre création en 2006, de pratiquer la recherche collective, en répondant à des appels d'offres et en restant ouverts à la commande publique. De manière générale, plutôt que des domaines voire même des axes de recherche clairement circonscrits a priori, ce qui se dessine au fil de nos expériences de recherche s'apparente davantage à une politique de la recherche et de la connaissance qui nous amène à prêter attention à certaines dimensions de la pratique, celles qui ont trait à l'usage, à l'expérimentation et aux savoirs situés. Ces dimensions, auxquelles nous avons également prêté attention dans nos thèses nous orientent donc vers des objets assez divers, bien que présentant des caractéristiques communes, sur les terrains social, politique et culturel : dans le cadre de nos derniers travaux, on aura ainsi rencontré des collectifs d'habitants en lutte contre la rénovation urbaine de leur quartier¹, des centres d'hébergement temporaire, des structures médicales et sociales d'accueil de personnes précaires gravement malades avec des équipes « bricolant » au jour le jour des accompagnements adaptés aux personnes accueillies², des collectifs procédant à des expérimentations culturelles contre des événements promus par la métropole et les hauts lieux des institutions culturelles³. Une nouvelle orientation de nos recherches nous amène à repartir de pratiques qui ont trait à l'habiter, mais sans sélectionner cette fois-ci par avance les collectifs susceptibles de nous intéresser, en en passant plutôt par un plan de coupe que l'on qualifiera de réaliste dans la fabrique du fait urbain⁴.

¹ GRAC, *Ressaisir la citoyenneté urbaine aux bords du politique. Expériences marginales et expériences instituées de participation politique à l'épreuve des projets de rénovation urbaine dans trois pays Catalogne, France et Québec*, PUCA, Consultation de recherche « Citoyennetés urbaines, formes d'engagements et enjeux de solidarité », 2009 ; GRAC, COPSAT, *De la ville durable à la ville habitable : Expériences de participation instituée et dynamiques collectives autonomes à l'épreuve de l'écologie*, Programme Concertation Décision Environnement, APR 2008/2009, Ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie, 2013.

² GRAC, *Fin de vie et maladie grave : l'accompagnement des personnes en grande précarité*, Programme « Soigner, soulager, accompagner », Fondation de France, 2011.

³ GRAC, *Expérimentations culturelles dans les brèches de la métropole*, Programme de Recherche Territorialisé en Rhône-Alpes (PRT), Ministère de la culture, PUCA, Lyon Métropole, 2013.

⁴ Orientation prise dans la présente recherche et dans le cadre du programme MOVIDA : GRAC, *Les grands projets urbains durables à l'épreuve de leur habitabilité : le cas exemplaire de la Confluence à Lyon*, Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie, 2016.

Table des matières

LE GRAC	2
TABLE DES MATIÈRES	3
INTRODUCTION	5
Résumé de la proposition.....	5
Questionnement initial.....	6
Cadre théorique de la recherche.....	9
Ordinaire et métropolisation	9
Usages, habiter et métropolisation.....	10
Enquêter sur la vie de quartier.....	11
Axes problématiques.....	12
Méthodologie.....	13
Une démarche d'enquête de proche en proche, l'émergence de figures locales.....	14
Suivre les fluctuations de la parole	15
Apprendre à voir d'en bas.....	15
Plan du rapport.....	16
PARTIE 1. LOGIQUE DE L'ENQUÊTE	17
Chapitre 1. Entrer dans le labyrinthe des Murs à Pêches : une dynamique diffuse qui se dérobe au regard.....	17
1.1. Les Murs à Pêches dans le projet d'écoquartier et à l'échelle de la ville.....	18
1.2. Entrer par des événements publics : les Journées du patrimoine et le festival des Murs à Pêches.....	27
1.2.1. Les Journées du patrimoine (septembre 2014).....	27
1.2.2. Le festival des Murs à Pêches (mai 2015).....	32
Chapitre 2. Saint-Léonard : une vie de quartier fuyante au bord de la métropolisation.....	34
2.1. Enquêtes de proximité.....	34
2.2. À Liège, une métropolisation en cours mais qui ne va pas de soi	36
2.3 Le quartier Saint-Léonard, au bord de la métropole.....	40
PARTIE 2. DÉPLOIEMENTS	43
Chapitre 3. Les Murs à Pêches se donnent comme espace pluriel et fragmenté.....	43
3.1. Cohabitations conflictuelles.....	45
Paradoxes et ambiguïtés de l'enclave sauvage des Murs à Pêches.....	46
S'installer dans la tension.....	48

Le registre de l'infra public et ses enjeux sous-jacents.....	51
Frottements et étrangetés de mondes.....	54
3.2. Les Murs à Pêches et la diversité des attachements.....	56
3.2.1. Pratiquer les murs et leur histoire.....	56
Les murs qui obligent.....	56
Réactualiser des techniques anciennes, les réinterpréter.....	58
3.2.2. Faire avec les pollutions du milieu.....	65
Une question profonde qui affleure : le sol est comme un débarras d'histoires.....	66
La pollution redéfinit les collectifs.....	68
Expérimentation de dépollution, conflagration d'échelles et ingénierie sociale et écologique	74
3.3. Les écologies en jeu et le devenir du site.....	79
3.3.1. Une écologie comportementale	80
3.3.2. Une pluralité d'écologies.....	81
3.3.3. Esquisser le devenir des Murs à Pêches.....	83
Chapitre 4. Saint-Léonard : profondeur historique et multiplicité culturelle.....	87
4.1. Une trajectoire historique d'auto-organisation.....	89
4.1.1. Aux racines de la vie de quartier, les clubs Garcia Lorca.....	89
L'anti-fascisme des Garcia Lorca : une détermination politique.....	91
La deuxième génération des GL : syndicalisme et ouverture culturelle.....	93
4.1.2. De l'auto-organisation de la communauté espagnole à celle du quartier.....	95
4.1.3. Le ferment de la vie de quartier, c'est la jeunesse.....	102
4.2. Inventer une politique de quartier intersidérale.....	109
4.2.1. Des alliances improbables	110
4.2.2. Faire la fête pour faire quartier : le carnaval des Patates.....	114
4.3. Une vie de quartier fragile : Saint-Léonard à l'épreuve de son devenir.....	121
4.3.1. Nouveaux arrivants.....	121
4.3.2. Alignement et désalignement des forces.....	123
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	132
Reprise méthodologique : comment le terrain s'impose.....	132
Réalités de la vie de quartier.....	132
Une certaine texture des attachements.....	133
Ce qui est vivant, c'est ce qui résiste, ce qui est en tension.....	134
La métropolisation et le désordre du monde.....	134
BIBLIOGRAPHIE.....	136

Introduction

Résumé de la proposition

L'appel à projets « La ville ordinaire et la métropolisation » propose de regarder le phénomène métropolitain depuis des espaces faiblement valorisés ou considérés comme se développant à la périphérie ou en dehors des processus de valorisation métropolitain. Par là, le programme escompte donner une intelligibilité nouvelle au phénomène métropolitain, en formulant l'hypothèse que ces espaces urbains y prennent part pleinement.

Notre proposition entend répondre aux attendus de cet appel à proposition de recherche en renouvelant les connaissances sociologiques sur ces phénomènes urbains encore peu ou mal compris et appréhendés, parce qu'échappant pour partie ou totalement à la maîtrise des politiques publiques de la ville et corollairement, à la visibilité des chercheurs. À partir d'une enquête de terrain réalisée sur deux sites d'échelle réduite en bordure ou à l'intérieur de grandes métropoles européennes (Montreuil en France et Liège en Belgique), nous explorons ce qui tisse la toile ordinaire de la production de l'urbain. Nous nous attachons plus particulièrement au développement de pratiques et d'usages de la ville qui ne sont pas ou peu reconnus par les pouvoirs publics et qui pourtant, participent activement à la production de l'urbanité des grandes métropoles.

L'enquête s'appuie sur un recueil d'entretiens non directifs menés auprès d'animateurs de la vie locale dans les Murs à Pêches à Montreuil et dans le quartier Saint-Léonard à Liège.

Les « murs à pêches » à Montreuil

Construits au XVI^e siècle pour faciliter et accélérer la maturation des pêches vendues ensuite sur les marchés de la capitale, les « murs à pêches » ont été laissés à l'abandon après que l'activité horticole ait décliné au début du XX^e siècle : ils représentent actuellement moins de 10 hectares contre 300 hectares en 1907. Leur découpage apparaît comme aléatoire ; ils sont éparpillés dans le quartier Saint-Antoine du Haut-Montreuil, et pour beaucoup, délaissés et dégradés. Ces murs et les parcelles qu'ils délimitent aujourd'hui dessinent un urbanisme « sans unité », un archipel de jardins, de murs, de friches mais s'inscrivent en même temps dans un bâti de plus en plus dense. L'enquête portera sur les multiples pratiques et usages qui se développent au sein de ces « murs à pêches ».

Saint-Léonard à Liège

Le quartier de Saint-Léonard est un quartier populaire du centre de Liège, situé au nord de la ville, sur la rive gauche de la Meuse. Après avoir accueilli de nombreuses industries au XIX^e siècle et jusque dans les années 1970 (charbonnage, fonderies royales, industrie du zinc) Saint-Léonard s'est progressivement désindustrialisé, les usines laissant place à de nombreux ateliers et entrepôts peu utilisés et à un habitat dégradé et faiblement rénové. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Saint-Léonard se singularise à Liège par son peuplement par de nombreuses communautés immigrées, que le quartier continue encore d'accueillir aujourd'hui. L'enquête portera ici sur les dynamiques d'auto-organisation du quartier dans les domaines politiques, sociaux et culturels.

Questionnement initial

La dynamique de métropolisation des espaces urbains, en cours depuis le XIX^e siècle⁵, s'est considérablement accélérée depuis le début des années 1980⁶. Sous l'impulsion de la diffusion des nouvelles technologies de l'information et de la communication et par la mise en œuvre de nouvelles modalités de gouvernance des projets urbains, les grandes métropoles européennes ont progressivement accru leur influence à l'échelle des territoires régionaux⁷. En remplaçant la polarisation résidentielle de l'urbain par celle des flux et de la circulation⁸, le processus actuel de métropolisation définit un urbain étendu, fractionné et discontinu⁹, dirigé par un paradigme de gestion des risques et des incertitudes et une logique de pilotage et d'adaptation de l'action publique. Étant très largement dépendantes des circulations des flux économiques, les métropoles contemporaines se développent ainsi de manière très variable, et ce à l'échelle métropolitaine comme à celle plus réduite des quartiers, des différentes zones urbaines et péri-urbaines qui composent les territoires. Une même aire métropolitaine peut en ce sens regrouper des zones très diversement développées, et l'on peut trouver au sein même de ces zones, à l'échelle d'un quartier, d'un îlot ou d'une rue des fractions de l'urbain elles encore disparates. C'est à cet endroit que nous proposons de porter l'analyse, plus particulièrement dans ces micro-espaces urbains qui demeurent en bordure des grands flux de valorisation économique mais qui pour autant, participent à la production de l'urbain métropolitain.

Les recherches du GRAC tentent depuis dix ans de mettre à jour ce qui se fabrique dans les bords de la métropolisation des espaces urbains, et en quoi enquêter sur ces bords nous renseigne sur le phénomène métropolitain lui-même, sur la manière dont il opère. À Barcelone, nous sommes allés enquêter dans le parc de Collserolla¹⁰, à la lisière de la ville, sur sa définition locale par les acteurs face à sa requalification en Parc Naturel. C'est aux bords écologiques de la ville que nous portons alors notre attention, et à la remise en jeu conjointe en cet endroit des définitions du naturel et de l'urbain. Lors de notre enquête dans le cadre du programme PRT¹¹ sur des collectifs qui font vivre les « scènes underground » à Lyon et Saint-Étienne, c'est aux bords de la culture légitime que nous nous sommes intéressés, aux points de contact entre un collectif organisateur de concerts sauvages et des services municipaux d'un côté, entre un collectif anarcho-punk et le très officiel Musée de la mine de St-Étienne de l'autre. Et bien sûr, depuis nos premiers travaux pour le PUCA, c'est aux bords politiques de la métropolisation que nous nous intéressons, au travers de nos enquêtes sur la participation des habitants et les luttes opposées aux projets de réaménagement urbain, à Marseille, Toulouse, Lyon, Montreuil, Barcelone et Montréal¹².

Depuis ces dernières années, nos recherches se poursuivent dans les bords de la métropole mais dans des bords qui sont eux-mêmes moins nets, moins manifestes que ceux qui séparent une ville d'une montagne, une lutte en face à face, délimitant deux camps bien distincts, ou bien encore un *in* et un *off* culturels. C'est que nous nous sommes rendu compte au fur et à mesure de ces enquêtes, que les phénomènes de bordure sont bel et bien internes et constitutifs du phénomène métropolitain, parce que ce dernier est fondamentalement capillaire et diffus. Aussi nous avons pu repérer les trois

⁵ Jonas, S., « La métropolisation de la société dans l'œuvre de Georg Simmel », in J. Rémy (dir.), *Georg Simmel : Ville et modernité*, L'Harmattan, Paris, 2000.

⁶ Mongin, O., *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Seuil, 2005.

⁷ La métropole lyonnaise, devenue depuis juin 2013 la première ville française à acquérir le statut de métropole européenne, est exemplaire à cet égard.

⁸ Jeanpierre, L., « Nouvelle métropole, métamorphose du sensible et mutation du régime des arts », in *Airs de Paris*, Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 2007, pp. 46-49.

⁹ Lussault, M., *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, 2007.

¹⁰ GRAC, COPSAT, CDE, 2013, *op.cit.*

¹¹ GRAC, PRT, 2013, *op.cit.*

¹² GRAC, PUCA, 2009, *op.cit.* ; GRAC, COPSAT, CDE, 2013 *op.cit.*

modalités suivantes de sa diffusion :

Premièrement, bien qu'il en passe par de grands aménagements, de grandes rénovations ou projets comme nous l'avons vu avec la Confluence, un projet d'écoquartier exemplaire visant la requalification de la moitié du centre-ville de Lyon, l'exploration que nous avons réalisée à l'échelle de l'habiter montre que le phénomène n'a rien d'homogène. Y compris au cœur de ces grands projets, il est troué d'autant de vies qui malgré tout y trouvent leur place, il est malmené par les dysfonctionnements techniques à répétition, voire même par les éléments naturels (les vents et les eaux des fleuves). Aussi, le quartier métropolitain sorti de terre rejoue exactement les mêmes tensions qui fabriquent la ville : tensions raciales, sociales, économiques, mais tout aussi bien culturelles, philosophiques, sensibles¹³.

Deuxièmement, au côté de ces grands projets, le phénomène métropolitain prend forme tout autant par des projets d'ampleur beaucoup plus réduite, de petits projets promotionnels¹⁴, des petits aménagements d'espace public. Là c'est à l'urbanisation des Hauts-de-Montreuil à laquelle nous pensons, annoncée comme la réalisation d'un grand écoquartier, mais dont l'urbanisation effective est extrêmement diffuse, concerne rarement plus d'un ou deux immeubles sur un même îlot, au point que les habitants du quartier doivent arpenter les rues s'ils veulent en dresser la carte des permis de construire. Cette diffusion nous renseigne sur le fait que la requalification métropolitaine ne concerne pas seulement les espaces qu'elle a conquis mais tout autant ceux qui les avoisinent.

Troisièmement, il passe aussi par des dispositifs qui le dépassent complètement mais qui sont eux-mêmes par nature diffus : les équipements numériques portables et connectés. Ces équipements individuels démultiplient les échanges d'informations au sein des métropoles, transforment les usages de la ville, traversent les frontières du privé et du public. Ce qu'il y a de métropolitain dans ces dispositifs, c'est la concentration des échanges d'information qu'ils permettent, concentration qui se voit redoublée par la concentration de leurs usagers. Ce phénomène, dont on mesure mal les conséquences réelles du fait de sa relative nouveauté et de sa diffusion massive, est en train de reconfigurer complètement les usages de la ville jusqu'à tenir lieu aujourd'hui d'équipement essentiel à la métropole numérique, cette « smart city », dont on ne perçoit pas encore ailleurs d'autres occurrences à ce point significatives.

Ce caractère diffus, « à tous les étages », rend le processus difficile à appréhender et fait de lui un phénomène éminemment paradoxal. Un autre exemple rencontré dans nos recherches rend bien compte de cette diffusion paradoxale du phénomène métropolitain, nous pensons au centre-ville de Barcelone et à son processus anarchique et pourtant exemplaire de métropolisation. Si à Barcelone, la métropolisation est considérée comme exemplaire, par les flux internationaux qu'elle attire, par l'attraction qu'elle génère, elle est en même temps très controversée du côté des habitants, et c'est aussi bien la ville européenne qui a connue le plus de luttes contre des réaménagements urbains ou des constructions privées ces quinze dernières années, c'est aussi la première métropole à avoir élu pour maire une personnalité directement issue d'un mouvement social lié précisément à la question du logement¹⁵. Ainsi, des quartiers de l'hypercentre comme celui du Raval peuvent mélanger grands hôtels et commerces touristiques, grands aménagements métropolitains (comme le MACBA) et un fort tissu associatif de quartier, des communautés de primo-arrivants encore importantes, des commerces interlopes, mais encore, des mobilisations d'ampleur engagées contre la métropolisation du quartier¹⁶. Le paradoxe de la métropole barcelonaise est celui d'un processus métropolitain qui, s'il rencontre des succès certains sur le plan du marketing urbain, comme sur celui de sa politique de

¹³ Voir les résultats de notre enquête dans le cadre du programme MOVIDA finalisée en mai 2016.

¹⁴ Voir la thèse de A. Taburet qui retrace le rôle du secteur de la promotion : Taburet, A., *Promoteurs immobiliers privés et problématiques de développement durable urbain*, Thèse de doctorat en géographie, Université du Mans, 2012.

¹⁵ Nous faisons référence à Ada Colau, maire actuelle de Barcelone et ancienne porte-parole de la Plateforme des victimes du crédit hypothécaire.

¹⁶ Unió Temporal d'Esribes, *Barcelona, Marca registrada : un model per desarmar*, Virus Editorial, 2004.

grands travaux de réaménagement (entamée à la suite des Jeux Olympiques de 1992), échoue dans la conversion sensible de la ville et ne parvient pas à recouvrir l'extrême diversité des formes de vie urbaines.

Saisir la métropole par ses bords c'est enfin accorder une attention toute particulière aux temporalités que le phénomène présuppose. La métropolisation contemporaine se caractérise par l'accélération des échanges d'informations, des flux de marchandises, des transports, par l'accroissement de la cadence de la production économique et urbaine. Pourtant cette logique d'accélération et de vitesse est toujours concomitante à des processus extrêmement lents. Par exemple, la construction de l'ensemble du quartier Confluence à Lyon, réalisée aujourd'hui pour moitié, s'étale sur plus de vingt ans. Partout, des portions entières de ville sont laissées « en sommeil », relégués en attendant leur valorisation. L'exemple du collectif underground Grrnd Zero, que nous avons rencontré dans une enquête précédente¹⁷, est intéressant pour comprendre quels bords cette temporalité implique, et quelles tensions elle révèle. Au cours des années 2010, le collectif a occupé une usine abandonnée du centre-ville pendant cinq ans afin d'y organiser des concerts, sous une convention d'occupation précaire avec la mairie de Lyon renouvelable chaque année. Après dix années de lutte pour obtenir un lieu pérenne, ils ont été relogés par la mairie dans une banlieue proche, toujours sous convention précaire mais pour une durée étendue à cinq ans cette fois. Pendant ce temps, dans le local anciennement occupé en centre-ville, le festival de musiques électroniques d'ampleur internationale Les Nuits Sonores se tient là-bas avant de déménager dans le nouvel écoquartier de la Confluence. Ce trajet de valorisation d'une friche industrielle abandonnée impliquant un collectif underground puis un événement de type métropolitain est bien connu des analystes de la métropole. Pour ses défenseurs, il est une démonstration de l'efficacité propre du processus de métropolisation, capable de multiplier les niveaux de valorisation des espaces urbains et d'optimiser leurs taux d'occupation. Pour ses détracteurs les plus audibles, il y a là la preuve que la métropolisation est indistinctement un phénomène de gentrification des espaces urbains, faisant se succéder dans les espaces à valoriser des catégories de populations de plus en plus riches. De notre côté, nous avons surtout retenu de ce phénomène son action sur le temps, ou plus exactement, les rapports entre vitesse et lenteur auquel il confronte les habitants des villes : à la fois précarisation des temps d'occupation urbain, valorisation de très court terme et de très long terme, la métropolisation ouvre à une gestion continue des temporalités urbaines. Et c'est bien pour cela que nous pensons qu'il est crucial aujourd'hui de poser la question de la gestion des temporalités urbaines métropolitaines à l'échelle de la vie humaine et depuis l'expérience qu'en font les habitants des villes. Car se trouve là le principal bord interne et toujours reconduit de la métropole, le temps opaque et irrégulier de la vie.

Les résultats de recherche que nous présentons ici poursuivent et alimentent cette enquête au long cours sur les multiples bords des métropoles, en posant cette fois-ci la question depuis des espaces plus troubles dans leurs déterminations, plus fuyants et indéterminés dans leurs qualités, des entités à bords flous. La sélection des terrains a beaucoup compté en ce sens, nous avons choisi de travailler sur des situations indéterminées dans leur devenir, difficilement qualifiables de manière externe, qui semblent comme en suspension. Ce dont nous nous rendons compte aujourd'hui et peu à peu, c'est que si la métropole ne se comprend que dans ses bords, il se pourrait bien que ses bords soient en fait des plis.

¹⁷ GRAC, PRT, *op.cit.*

Cadre théorique de la recherche

Ordinaire et métropolisation

La notion d'ordinaire connaît depuis quelques années en France un regain d'intérêt, notamment du fait de l'influence de la théorie des actes de langage¹⁸ dans les sciences sociales et d'une actualisation de la pensée du dernier Wittgenstein¹⁹. L'intérêt de cette notion réside dans l'attention qu'elle porte sur l'usage du langage ordinaire, toujours attaché à son contexte d'émergence et indexé à ses locuteurs. Ses partisans mettent en avant l'ordonnement auquel répond le langage ordinaire, sa logique propre et contextuelle, son adéquation aux pratiques auxquelles il réfère, sa performativité, voire pour certains auteurs, la véritable ethnométhode²⁰ qu'il engage. Nous retenons de cette lignée théorique et de leur usage du concept d'ordinaire la valeur et la légitimité redonnées dans le champ de la pensée au langage ordinaire, à la parole vivante. En France, le transfert du concept de la philosophie aux sciences sociales s'est fait de manière prégnante par des théoriciennes féministes, et par l'appropriation par des sociologues et psychologues²¹ des théories anglo-saxonnes du *care*. La reconnaissance de la logique ordinaire du langage s'est vue renforcée par une seconde reconnaissance, celle de l'ordinaire des pratiques de l'attention et du « prendre soin ». Le concept a gagné en chair, il ne s'agit en effet plus seulement de reconnaître au langage sa puissance d'agir propre, sa logique, mais de conférer cette même capacité aux *pratiques* ordinaires, et de reconnaître par là l'intelligence spécifique de domaines de pratiques considérés jusqu'alors comme mineurs. La relation d'aide est ainsi relue par cette littérature comme une activité hautement inventive et complexe, et de manière plus décisive encore, comme une activité éthique légitime. L'éthique du *care* bouleverse les théories abstraites du jugement en introduisant le caractère approprié du jugement à même la situation, renseigné par les éléments affectifs et sensibles qu'elle engage. Les problèmes de la relation d'aide se voient hissés au rang de problèmes éthiques de première importance quand l'analyse empirique de l'ordinaire des pratiques des travailleuses du *care*, (aides-soignantes, aidants familiaux, assistantes maternelles, etc.) démontre tout le sens moral exigé et mis en œuvre à travers ces activités²². Les enquêtes menées par le GRAC dans les institutions de l'urgence sociale²³ nous ont amenés à nous intéresser particulièrement à cette dimension de l'agir, et à en mesurer la valeur. Trouver pratiquement les moyens de répondre à la question du soin avec des personnes qui refusent d'être soignées nécessite un sens de la relation, un sens du jugement en situation extrêmement aiguisé. Aussi, ce qui nous intéresse dans la présente enquête c'est ce même plan de l'agir, ce qui permet à une aidante familiale de savoir quel geste viendra reconforter la personne, ce qui permet à un infirmier d'être soignant, à défaut de pouvoir soigner celui qui le refuse. Ce sont ce même type de pratiques ordinaires auxquelles nous voulons accéder. Appliqué à la fabrication de l'urbain, il s'agira de se demander quelles pratiques non reconnues, discrètes, de tact et de prendre soin, franchissent les espaces privés et les murs des institutions pour innover la vie d'un quartier. La fabrique de l'urbain métropolitain rend d'autant plus visibles les acteurs publics

¹⁸ Austin, J. L., *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970 (traduction par Gilles Lane de *How to do things with Words: The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, Ed. Urmson, Oxford, 1962).

¹⁹ Laugier, S., *Du réel à l'ordinaire : quelle philosophie du langage aujourd'hui ?*, Vrin, Paris, 1999 ; Laugier, S., Wittgenstein. *Les sens de l'usage*, Paris, Vrin, 2009

²⁰ Garfinkel, H., *Recherches en ethnométhodologie*, Coll. Quadrige, PUF, 2007.

²¹ Laugier, S., Paperman, P., Molinier, P., *Qu'est-ce que le care ?*, Payot, 2009.

²² Hennion, A., Vidal-Naquet, P., Guichet, F., Henaut, L., *Une ethnographie de la relation d'aide : de la ruse à la fiction, ou comment concilier protection et autonomie : Treize récits de cas sur l'intervention du réseau des proches, des aidants et des soignants auprès de personnes atteintes de troubles psychiques ou cognitifs*, 2012 ; Hennion, A., Vidal-Naquet, P., « "Enfermer Maman !" Épreuves et arrangements : le care comme éthique de situation », *Sciences Sociales et Santé*, volume 33, n° 3, John Libbey, septembre 2015, pp.65-90.

²³ GRAC, FDF, *Op.cit.*

et les grands acteurs privés qui en portent l'initiative qu'elle invisibilise tous les acteurs intermédiaires qui participent aussi activement pourtant que les premiers à faire de la ville ce qu'elle est. Simple habitant d'un quartier, syndicat de copropriété, propriétaire de chiens, associations locales, une foule d'acteurs ordinaires et improbables participent à la fabrication du l'urbain. Ainsi, l'usage de la catégorie d'ordinaire dans le cadre d'une enquête sur la ville en train de se faire doit pouvoir nous aider à rendre compte de ces dynamiques intermédiaires, infra-publiques ou semi-publiques, immanentes aux pratiques urbaines, mais aussi de participer à mettre en lumière tout le travail invisible réalisé par ceux que l'on considère encore trop souvent à tort comme des « petits acteurs » de la ville.

Usages, habiter et métropolisation

Tenant compte de ces apports théoriques, nous inscrivons également notre approche dans une socio-anthropologie des usages et de l'habiter telle qu'elle a été définie en France notamment par Michel De Certeau²⁴ et Isaac Joseph²⁵. Avec les notions d'usages et d'habiter, l'insistance est donnée moins sur le langage ou la dimension de l'agir que sur les attachements des êtres humains à un milieu de vie. On n'envisage plus simplement une théorie de l'action ou un régime spécifique de l'action (l'ordinaire) mais, de manière plus distribuée dans le temps et l'espace, à la question éthologique des rapports des êtres humains aux milieux qu'ils habitent ou fréquentent et aux autres êtres en présence. Si nous insistons sur cette conception éthologique de l'usage et de l'habiter, c'est que nous voulons fermement la distinguer des catégories d'usagers et même d'habitants utilisées dans le champ de l'action publique (et aussi malheureusement parfois dans la littérature géographique et sociologique). L'usager, dans le champ du droit social, et l'habitant, dans le champ de la concertation urbaine, sont des catégories qui paradoxalement dissocient les êtres humains de leur milieu de vie. Est reconnu comme usager ou habitant pouvant contribuer à la discussion publique ceux qui ont accepté pour cela de mettre à distance leurs attachements. La concertation urbaine mobilise des habitants sans chez-soi²⁶, le droit social des usagers qui ne sont usagers que de services ou de dispositifs²⁷. La notion d'habiter recouvrira donc dans ce rapport toutes les interactions que les êtres humains entretiennent avec différents milieux, depuis la vie quotidienne d'un chez-soi jusqu'à l'exploration du lointain. La notion d'usage, dans le même esprit, désignera l'appropriation continue de l'environnement matériel et sensible le plus proche, et inversement la capacité de ce dernier à façonner les usages.

Habiter et faire usage dans un contexte urbain, De Certeau l'avait bien montré, cela veut dire apprendre à se mouvoir dans un espace qui n'est pas à soi, que l'on n'a pas en propre, c'est en cela nécessairement un « art du faible²⁸ ». L'usage et l'habiter sont en effet mis en tension par un milieu métropolitain en transformation permanente, dense et traversé de circulations rapides, partiellement hostile, partiellement inhabitable, qui requiert pour s'y mouvoir prudence et attention. C'est parce que l'adaptation au milieu l'exige, que la ruse, le détournement, le contournement, voire même le mésusage sont des attitudes communes aux habitants et usagers des villes. Tenir compte des usages et de l'habiter urbains suppose alors de prêter particulièrement attention à toutes ces *manières de*

²⁴ Certeau (de), M., *L'invention du quotidien Tome 1. Les arts de faire*. Paris, Folio, 1990 ; Certeau (de), M., Girard, L., Mayol, P., *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1990.

²⁵ Joseph, I., *La Ville sans qualités*, Paris, Éditions de l'Aube, « Sociétés », 1998 ; Joseph, I., *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Recueil d'articles, préface et éd. de D. Cefaï, Economica, « Études Sociologiques », Paris, 2007.

²⁶ GRAC, CDE, *op. cit.*

²⁷ Nous nous référons ici à la loi 2002-2 rénovant l'action sociale, dont l'axiome est « la mise au centre de l'usager des dispositifs ».

²⁸ De Certeau, *op. cit.*

faire toujours situées et mouvantes.

Penser en termes d'habiter et d'usages nous permet enfin de faire exister des milieux de vie qui ont leur propre capacité d'agir. La métropolisation fait l'urbain autant qu'elle *fait faire* les citoyens, elle les incite, les oriente, les affecte positivement ou négativement. De la même manière, chaque portion de l'urbain, chaque quartier, chaque foyer de vie a ses propres capacités d'agir, d'orienter, d'inciter et d'affecter. L'espace urbain n'est pas un décor, une simple surface d'inscription pour les actions humaines, il est un acteur central de la vie urbaine, une force capable de reconfigurer jusqu'aux croyances intimes des citoyens. En portant le regard sur les usages et l'habiter, on porte ainsi aussi le regard sur les combats que les milieux se livrent entre eux, sur les associations et les agencements qu'ils permettent et les ruptures qu'ils induisent.

Enquêter sur la vie de quartier

Dans la lignée de la sociologie générale de Gabriel Tarde²⁹ et de la sociologie urbaine de l'école de Chicago³⁰, nous considérons la ville comme un organisme vivant, dont les modalités d'existence ne peuvent être réduites à des logiques mécanistes ou de planification. « La ville est quelque chose de plus qu'une agglomération d'individus et d'équipements collectifs. La ville est plutôt un état d'esprit, un ensemble de coutumes et de traditions, d'attitudes et de sentiments organisés, inhérents à ces coutumes et transmis avec ces traditions. [...] Autrement dit, la ville n'est pas simplement un mécanisme matériel et une construction artificielle. Elle est impliquée dans les processus vitaux des gens qui la composent : c'est un produit de la nature et, particulièrement, de la nature humaine³¹ ». Pour Robert Park, la ville est le produit de l'histoire naturelle des sociétés, elle est agie par des désirs, des forces et des croyances, c'est une ville dont la dynamique est rythmique et ondulatoire, et dont la teneur essentiellement affective. L'analyse d'une telle ville est moins orientée par la recherche de fonctions, de projets, de constructions institutionnelles ou d'agglomérats privés, que par les interactions qu'entretiennent différents milieux de vie et communautés, par les conflits et les frottements que ces interactions produisent, mais aussi par leur capacité à s'influencer les uns les autres. Rapportée au phénomène métropolitain, cette perspective vitaliste a l'avantage de fournir des instruments permettant de décrire aussi bien le phénomène métropolitain lui-même, les forces qui l'agissent et les désirs qu'il mobilise, que tout ce qui dans la ville, lui reste hétérogène. Dans la ville-organisme, il n'y a pas d'un côté la métropole, ses flux de valorisation économiques et ses grands projets d'aménagement, et de l'autre une ville vivante et ordinaire, il y a des vivants et des milieux de vie en concurrence sur le terrain diffus du sensible, en lutte pour imposer leurs vues.

Si la standardisation et l'uniformisation des espaces urbains produits par le processus de métropolisation contemporain diffèrent par leur forme, leur vitesse et leur emprise planétaire du phénomène métropolitain décrit par les sciences sociales depuis le XIXe siècle, il maintient en revanche une parfaite continuité du point de vue de l'espace public urbain qu'il promeut et ordonne. Il s'agit toujours pour les politiques urbaines d'aligner la vitalité de la ville sur un ordre de circulation, un ordre de police dont l'effectivité n'est jamais complet et entier. La fabrique de la ville survient dans cet écart, dans cette béance toujours maintenue entre ce qui survient, entre la vie urbaine et la possibilité de l'ordonner. La vitalité d'une ville tient à sa capacité à déborder l'ordre

²⁹ Tarde, G., *Monadologie et sociologie*, 1893, Les empêcheurs de penser en rond, 1999.

³⁰ Park, R. E., « The city as a social laboratory », 1929, in Smith, T.V., White, L.D., *Chicago. An Experiment in Social Science Research*, Chicago, University of Chicago Press, pp.1-19 (reproduit in Park, R.E., *Human Communities*, Glencoe, Free Press, pp.73-87, 1952).

³¹ Park, R. E., « La Ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », 1925, in Grafmayer, Y., Joseph, I. (dir), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éditions Aubier, « Champ urbain », 1984.

public, quand la puissance de l'ordre public tient, au mieux, à sa capacité à anticiper et piloter les débordements possibles mais ne relève le plus souvent que d'un recadrage a posteriori. La vie de quartier est par excellence ce qui échappe à son ordonnancement public, elle est ce plan de déploiement des vies locales qui interagissent un cran en dessous du public, elle est l'émanation directe de la densité ou de la ténuité du réseau qui relie ces vies entre elles, elle est leur mémoire, leur esprit. Pour ces raisons, dans le compte-rendu d'enquête que nous présentons ici, l'idée de vie de quartier doit être comprise comme une véritable catégorie d'analyse, désignant ces phénomènes qui relèvent de l'évidence pour celui qui habite un quartier mais qui semblent recouverts d'un épais mystère à un observateur non averti. Qu'est-ce qu'un quartier vivant ? Ou pourquoi dit-on de tel quartier qu'il est « mort » ?

Axes problématiques

L'enquête est travaillée par une première série de questionnement relative à la fragmentation de l'urbain métropolitain et à son caractère globalisé. Ce questionnement porte sur les propriétés contemporaines de l'urbain métropolitain et sur la possibilité d'en faire l'analyse à partir de la collecte de fragments épars.

Parce que la ville globalisée est le résultat d'interpénétrations d'échelles spatiales et temporelles très diverses, interroger un fragment de l'urbain aujourd'hui, c'est interroger le phénomène de métropolisation dans son ensemble. Le monde entier est contenu dans un fragment. Aussi, nous faisons l'hypothèse que les problématiques auxquelles sont confrontés les acteurs de la vie de quartier à Saint-Léonard et dans les Murs à Pêches induisent des échelles très différenciées qui communiquent les unes avec les autres par d'autres modalités, d'autres vectorisations que celle d'une relation binaire entre local et global. Au même titre que le phénomène métropolitain lui-même, l'ordinaire de ses bordures est travaillé par ces phénomènes de conflagration d'échelles. Ce ne sont pas simplement des expériences hyper localisées, puisqu'elles aussi n'existent qu'en relation avec le lointain. Les questions que nous posons ici sont celles de savoir comment des enjeux globaux se rendent présents dans des histoires extrêmement situées ? Ou comment des quartiers qui ne sont pas directement affectés par le phénomène métropolitain sont connectés par ailleurs avec une infinité d'autres localités, à l'échelle globale ?

Suivant en cela l'intention de l'appel d'offres « Ordinaire et métropolisation » nous ne voulons faire ni une critique de la métropole, ni une lecture du phénomène par ses « catégories innovantes³² », mais plutôt par ce qui se trame d'ordinaire et de vivant en son sein. Notre propos est donc tout à fait différent de celui de la géographie critique, nous n'envisageons pas la métropolisation dans les termes d'une mise en concurrence de populations, pas plus que nous ne considérons le concept de gentrification comme pertinent à rendre compte de la métropolisation³³. La lecture inverse, consistant à sélectionner la part productive donc souvent créative du phénomène métropolitain et à en faire l'apologie³⁴ débouche sur les mêmes impasses : on ne trouve aucune de ces populations homogènes dans la métropole contemporaine, les phénomènes qui l'agissent sont plus troubles et transversaux. La métropolisation est un phénomène essentiellement sensible, intervenant sur les environnements et les désirs, aussi, c'est sous cette pression sensible qu'émergent l'ordinaire et l'habiter, non comme une contradiction mais comme une autre texture de la ville. Ce positionnement théorique nous amène à poser la question d'un ordinaire métropolitain en tension, où ce sont des ambiances, des manières de vivre qui s'affrontent sur le même terrain des affects.

³² Appel à proposition de recherche « La ville ordinaire et la métropolisation », PUCA, 2013.

³³ Clerval, A., *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Paris, La découverte, 2013.

³⁴ Florida, R., *Cities and the Creative Class*, Routledge, 2005.

Suivant ce questionnement d'ordre spatial, nous regardons le phénomène de métropolisation par ses bords, c'est-à-dire depuis là où le phénomène n'a pas la pleine effectivité qu'il a dans les grands centres urbains. Le bord peut donc être entendu tout à la fois comme bord spatial, mais aussi comme bord économique, culturel ou politique. La métropolisation des espaces urbains ne recouvre jamais complètement la vie urbaine, il y a toujours un excédent, jusqu'en son centre. En ce sens, problématiser ses bords, c'est toujours aussi problématiser son centre. La vie de quartier dans les grandes métropoles européennes poursuit son cours, certaines ont été étouffées par la touristification ou la muséification, mais la plupart survivent et trouvent les moyens de concurrencer le phénomène métropolitain sur son propre terrain d'exercice, celui de l'environnement urbain et de la densité sensible. Qu'est-ce qui se passe là où les habitants des quartiers développent leurs propres dynamiques ? Plus spécifiquement, ce questionnement doit nous amener à nous demander quelles répercussions le phénomène de métropolisation a-t-il dans des quartiers périphériques, ou faiblement valorisés ?

La deuxième série de questionnement que nous proposons est relative aux problèmes posés par la temporalité métropolitaine, au contexte global d'accélération des circulations, à la transformation et à la standardisation rapide des grands centres urbains, et aux temporalités multiples que cette accélération met en confrontation.

Nous voudrions pouvoir envisager la transformation de la ville sans la rapatrier tout de suite sur celle de la conversion (culturelle, patrimoniale) ou de la valorisation économique, ni non plus du côté de la transition (énergétique, climatique, écologique). Quelles transformations sont en cours qui ne peuvent être directement enrégimentées par un grand récit sur la ville nouvelle ? Quelles transformations sont en cours sans qu'elles n'apparaissent comme telles, parce que les espaces où elles ont lieu sont perçus comme en dehors d'un processus de transformation ? Ici, nous voulons interroger l'historicité de ces espaces urbains de bordure, leur inscription dans des processus de transformation de durées et d'échelles variables, et leur dynamisme propre.

Si l'on admet que ces quartiers de bordure se transforment bel et bien, il faut comprendre quel genre de transformations sont en jeu, et quelle en sont les tonalités propres. L'accélération du phénomène de métropolisation n'empêche pas des processus collectifs de proximité et de long cours à continuer à fortement façonner l'espace urbain. Aussi apparaît-il important de prendre en compte les durées de ces initiatives collectives, qui n'épousent pas celles du phénomène métropolitain mais qui n'en sont pas moins agissantes. Qu'en est-il des dynamiques de conservation et d'altération de l'existant dans la fabrique de l'urbain ordinaire ? Quelle est l'importance du facteur génératif dans la transmission qui s'établit entre des générations d'habitants qui se succèdent dans un quartier ? Qu'est-ce qui perdure dans la ville et en perdurant se métamorphose ?

Méthodologie

N'étant pas en mesure de mettre en œuvre une ethnographie au long cours, l'enquête est étayée par un corpus documentaire constitué essentiellement d'entretiens. Nous avons pris le parti de nous entretenir principalement avec des animateurs de la vie locale parce qu'au plan méthodologique, nous les avons considéré comme des instances de médiations capables de dire et de problématiser ce qui fait la vie de leur quartier. Dans une lignée pragmatiste, nous considérons ces acteurs comme experts de leurs propres pratiques et depuis là, à même d'en restituer les linéaments. Cependant, l'enquête diffère assez notablement sur les deux terrains, du fait d'abord de leurs configurations générales très différentes : les Murs à Pêches sont dispersés dans l'espace urbain, ils existent d'abord comme espace géographique atypique quand Saint-Léonard apparaît très vite dans l'enquête comme une densité historique, un quartier où affleure le passé. Dans le premier cas, l'enquête a à charge de

parcourir une géographie urbaine discontinue, fragmentée, et de dresser la carte des êtres qui la peuplent. Dans le second cas l'enquête se veut plutôt une plongée, centrée sur une manière très spécifique d'animer la vie de quartier, propre à Saint-Léonard et son histoire.

Une démarche d'enquête de proche en proche, l'émergence de figures locales

Le choix des terrains a été fait à partir des résultats de nos enquêtes précédentes. Nous avons orienté nos choix vers des espaces urbains faiblement visibles publiquement, peu valorisés mais au sein desquels une vie de quartier semblait très active.

Le site des Murs à Pêches a été retenu suite à une précédente enquête du GRAC centrée sur la mise en œuvre d'un écoquartier concernant tout le nord de Montreuil. Les Murs à Pêches ne représentaient alors que l'un des multiples aspects en jeu dans ce grand projet de réaménagement urbain mais apparaissaient déjà comme un terrain d'enquête à part entière. La densité du tissu associatif, la pluralité des usages, le caractère patrimonial du site et en même temps son relatif abandon ont attiré notre curiosité, il y avait là plus qu'un terrain donc, un monde à part entière.

Pour Saint-Léonard, l'enquête s'est trouvée guidée par des collectifs qui enquêtent eux aussi sur la ville en train de se faire, et qui nous ont orientés vers le quartier Saint-Léonard. Ces collectifs, liés au magazine belge C4, produisent une littérature journaliste et d'enquêtes de proximité notamment sur la ville de Liège. Ils nous ont amenés à nous intéresser de plus près aux dynamiques d'auto-organisation transmises de générations en générations dans le quartier, à cette texture très politique de la vie de quartier à Saint-Léonard.

L'enquête s'appuie sur le discours de personnages du quartier, des figures locales indépendantes des pouvoirs locaux, connus et reconnus de tous, sans pour autant être nécessairement des personnages publics. Précisément, ils interviennent dans cette zone infra-publique de l'inter-connaissance, où le vecteur des liens est toujours incarné, lié à une présence au long cours dans le quartier. Ce sont vers eux que nos premiers entretiens nous conduisent, ils sont des points de passage obligés de l'enquête, des nœuds de connexions qui guident notre exploration dans les deux quartiers. Dans le cas de Saint-Léonard, ces personnages deviennent presque les narrateurs principaux des histoires que nous racontons, sans que nous l'ayons prévu, leur parole s'est imposée sur le mode majeur. Dans les Murs à Pêches, ce sont aussi ces personnages qui structurent le compte-rendu et dont nous suivons les propos, mais que nous utilisons cette fois plutôt comme vecteurs de circulations entre les mondes qui peuplent les Murs.

Dans les Murs à Pêches, quinze entretiens approfondis ont été réalisés auprès de membres d'associations et de jardins familiaux, auxquels s'ajoutent tous les entretiens nombreux, plus informels et souvent plus courts (avec des jardiniers en jardins familiaux, d'autres membres d'associations locales...) conduits au cours de nos déambulations. Nous avons également utilisé d'autres sources : les sites internet des associations, les blogs de politique locale (Montreuil environnement, Baignolet En Vert) mais aussi la documentation à laquelle les acteurs se réfèrent et qu'ils mobilisent (ouvrages d'histoire locale, études faune/flore, réglementations, arrêtés). Nous avons enfin réalisé deux observations au cours d'événements publics.

À Saint-Léonard, quinze entretiens approfondis ont également été réalisés auprès d'acteurs impliqués dans la vie de quartier. À ces entretiens s'ajoute une dizaine d'entretiens réalisés avec des acteurs plus éloignés du quartier ou n'y résidant plus et une multitude d'interactions courtes avec des habitants. Nous avons mobilisé des sources locales historiques et journalistiques ainsi que la documentation mise à disposition par les acteurs de la rénovation urbaine du quartier (enquêtes publiques, rapports d'activités), mais sur un mode mineur. Ici, la parole des habitants est l'essentiel du matériau utilisé.

Le présent compte-rendu d'enquête n'a pas vocation à restituer avec fidélité l'ensemble des dynamiques de quartier qui traversent les deux sites. Pour autant, il doit permettre de mieux connaître, et sans doute, de manière plus décisive encore, de mieux sentir ce qui anime ici et là la vie de quartier. Quoique partiel donc, ce compte-rendu se veut tout de même réaliste, en ce qu'il propose une coupe naturaliste du phénomène urbain.

Suivre les fluctuations de la parole

Notre traitement des entretiens a impliqué l'émergence, parmi les figures rencontrées, de personnages récurrents, comme autant d'interlocuteurs privilégiés. Au terme des trente entretiens réalisés sur les deux sites, une douzaine de personnages se sont dégagés de manière particulièrement insistante : on les retrouvera quasiment tout au long du rapport, désignés par leur nom propre, redéployant l'expérience de l'habiter sous différents angles (le registre des conflits, la question des usages, des techniques, des formes de politique et d'écologies aux Murs à Pêches ; le registre de la politique locale, la question de l'action auprès des jeunes, des liens interculturels à Saint-Léonard). Notre souci, ici, a résidé dans un refus du réductionnisme (réduire, en une exemplification naïve un interlocuteur à une position ou un cas univoque) au profit d'un certain pluralisme méthodologique : l'articulation que ces interlocuteurs proposent pour dire la vie dans ces quartiers implique des lignes diverses qui, se nouant avec celles projetées depuis d'autres expériences singulières, finissent par dessiner des motifs de moyenne portée, éclairant par là les objets communs du quartier (par exemple le carnaval à Saint-Léonard ou la conservation des murs dans les Murs à Pêches).

Pour accompagner et mettre en série l'ensemble de ces paroles, il nous a fallu à notre tour trouver une écriture ajustée, qui ne soit pas trop décalée de la langue orale de nos interlocuteurs. La langue de la vie de quartier rebondit, se dilate, saute par ellipse et associe en permanence des plans différents, elle opère des liens improbables qui tracent pour le chercheur des réseaux difficiles à suivre. Trouver une langue appropriée pour rendre compte de la vie de quartier relève ainsi de la gageure ou à tout le moins, de la poésie. N'étant pas poètes, nous essayons donc d'écrire en technicisant le moins possible notre propre langage et en tentant plutôt de rester au plus près de la mobilité et des fluctuations qui animent les paroles des gens, aux bifurcations auxquelles elles invitent. Entre la ville en train de se faire et l'écriture sociologique, il doit pouvoir se trouver une unité de ton.

Apprendre à voir d'en bas

L'enjeu méthodologique sous-jacent à notre travail est donc de considérer les paroles de ces acteurs de la vie de quartier comme des points de vue situés. Nous considérons ainsi qu'ils nous disent tous quelque chose de vrai sur le quartier, mais qu'il y a là toujours des vérités partielles et partiales, dépendant des coordonnées que chacun occupe et qui sont autant de prises de positions sur le quartier et ce qu'il s'y passe. L'enquête consiste à enregistrer comment ces « savoirs situés³⁵ » se répondent, se complètent, s'opposent, les uns avec les autres et non en rapport à un étalon préalablement défini. Les acteurs de la vie de quartier nous livrent des perspectives multiples sur le milieu de vie qu'ils habitent ou dont ils ont l'usage et nous tâchons de les restituer fidèlement autant que de les rendre partageables. Nous nous inspirons d'ailleurs en cela du succès de la méthode perspectiviste dans le domaine de l'étude des comportements animaux, qui a su montrer ces trente dernières années l'heuristique extraordinaire de la prise en compte des points de vue animaux dans

³⁵ Haraway, D., « Situated Knowledges », in *Simians, Cyborgs and Women. The Reinvention of Nature*, Londres, Free Association Books, 1991.

la compréhension des phénomènes sociaux (animaux comme humains)³⁶.

Cette posture réclame de transformer le regard distancié et neutre du scientifique soucieux de « refroidir » son objet en une vision diffractée plutôt attentive au contraire à la chaleur des problèmes³⁷. Rendre connaissable passe alors par la collecte, le prélèvement de morceaux et de fragments d'expériences, rendus cohérents par le sens qui leur a été donné par les acteurs. Cette posture demande enfin de se laisser affecter par ce qui compte pour eux, accepter de ne pas tout maîtriser, soit, comme le propose Donna Haraway, d'*apprendre à voir d'en bas*. La démarche scientifique se distingue alors moins par sa capacité à unifier un phénomène par sa mise à distance qu'à sa capacité à le densifier, à accroître ses dimensions existentielles en s'en rapprochant.

Plan du rapport

La construction générale du compte-rendu de l'enquête découle de la méthodologie que nous venons de décrire. Ainsi, la première partie propose une description des rapprochements progressifs que nous avons opérés pour entrer en contact avec la vie de quartier sur les deux sites. Elle est donc l'occasion de dresser un premier portrait transversal des deux quartiers. Le premier chapitre nous fait entrer dans les Murs à Pêches par son inscription à l'intérieur d'un grand projet d'écoquartier et nous introduit à l'étrangeté et à la pluralité du site au moyen de deux visites réalisées au cours des Journées du patrimoine et du festival estival annuel organisé par les associations. Le deuxième chapitre présente le quartier Saint-Léonard, d'abord depuis le cheminement par inter-connaissance qui nous y a mené, ensuite depuis la position spécifique qu'il occupe dans le phénomène de métropolisation liégeois. La seconde partie de ce rapport consiste quant à elle en une plongée dans la vie de quartier sur les deux sites. Dans le troisième chapitre, nous revenons dans les Murs à Pêches pour examiner les différents attachements de ceux et celles qui les habitent et en ont l'usage. Nous circulons alors entre une multiplicité de problématiques différentes, mêlant querelles de voisinages et tensions d'usages, transmissions de techniques anciennes et pollution des sols. Le quatrième et dernier chapitre nous amènera à dresser le portrait d'une micro-politique dans le quartier Saint-Léonard, et de la manière dont elle s'est maintenue à travers plusieurs générations successives.

³⁶ De Waal, F. B. M. *La politique du chimpanzé*, Éditions du Rocher 1987 ; et Despret., V., *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Les Empêcheurs de penser en rond, coll. « La découverte », 2012.

³⁷ Haraway, D., *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene (Experimental Futures)*, Duke University Press Books, 2016.

Partie 1. Logique de l'enquête

Nous avons indiqué en introduction de ce rapport notre parti pris naturaliste et vitaliste vis-à-vis de ce que nous nommons la vie de quartier. Cependant, cette intention, toute louable soit-elle, ne peut être résolue par un simple transfert de connaissances, depuis la biologie jusqu'à la sociologie urbaine, aucun organicisme ne peut franchir un tel saut. Précisément, la vie de quartier, c'est ce qui fait des trous dans les totalités unifiées, c'est ce qui fait dévier les fonctions, ce qui mine les structures établies, fait du bruit dans le transfert d'informations et produit de l'opacité dans le champ du visible. Et les valeurs, les accents, les éthiques locales, les tournures d'esprit percent aussi sûrement leur unification hâtive qu'ils fuient leur relevé empirique. Comme l'esprit dans la tradition philosophique allemande³⁸, la vie de quartier tient sa réalité de son intangibilité et tire sa force de sa présence spectrale.

Faute de pouvoir saisir ou « attraper » un phénomène de cet ordre, nous n'avons d'autre solution que de nous en approcher. Cette partie constitue à ce titre plutôt un prélude à la seconde partie de ce rapport, dans laquelle nous affronterons plus directement cet impalpable modalité d'existence qu'est la vie de quartier. Il s'agira donc avant cela de documenter les deux terrains depuis une vue lointaine se rapprochant peu à peu, et positionnant chemin faisant des jalons de compréhension. Ces deux premiers chapitres doivent donc être lus comme une opération méthodologique nous permettant d'aller prudemment à la rencontre des deux quartiers étudiés.

Chapitre 1. Entrer dans le labyrinthe des Murs à Pêches : une dynamique diffuse qui se dérobe au regard

Nous montrerons dans ce chapitre comment, laissant de côté l'espace des Murs à Pêches lors d'une précédente enquête, cette dernière nous révèle *a posteriori* le caractère complexe et difficilement saisissable de cet espace urbain, vis-à-vis de tout projet d'aménagement, de toute concertation, et même de toute mobilisation. Les dynamiques qui animent les lieux résistent à une compréhension d'ensemble et se dérobent au regard (de l'aménageur, du chercheur mais aussi du passant), nous en refaisons l'expérience lorsque nous retournons sur les lieux à l'occasion de deux événements publics. Ce chapitre rendra compte de l'ensemble de cette prise de contact progressive avec les Murs à Pêches, depuis leur inscription dans le projet de l'écoquartier des Hauts-de-Montreuil jusque dans leurs manifestations publiques lors du Festival des Murs à Pêches et des Journées du Patrimoine.

³⁸ Nous pensons ici plus spécifiquement aux œuvres de Martin Buber et Gustav Landauer. Buber, M., *Utopie et socialisme*, L'Échappée, « Versus », 2016, pp. 93-108 ; Landauer, G., *La Communauté par le retrait et autres essais*, traduit de l'allemand et présenté par Charles Daget, éditions du Sandre, 2008.

1.1. Les Murs à Pêches dans le projet d'écoquartier et à l'échelle de la ville

C'est à l'été 2011 que nous amorçons nos recherches à Montreuil, dans le cadre d'un programme du Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie portant sur les processus de concertation et de décision couramment associés aux grandes opérations d'aménagement de la ville durable³⁹. L'un de nos terrains de recherche se situe alors dans les quartiers nord de la ville et prend pour objet le suivi de la concertation⁴⁰ mise en place par Dominique Voynet alors maire de Montreuil, pour accompagner l'arrivée d'un grand projet d'écoquartier sur les Hauts-de-Montreuil, projet lauréat du concours Nouveau Quartier Urbain d'Île de France, en réponse à un appel à initiatives de Paris Métropole. Ce projet, qui implique un processus spécifique de mise en problème public, donne à voir à Montreuil des reliefs particuliers qui semblent le distinguer d'autres programmes urbains du même type :

Premièrement, il est porté par une municipalité alors dirigée par une élue du principal parti écologiste français et figure historique du parti. La ville, et tout particulièrement à travers ce projet, se positionne donc publiquement en tant que ville-laboratoire, expérimentant la mise en application d'une pensée politique écologique telle qu'elle a pu être définie par le parti des Verts.

Deuxièmement, le projet se distingue par son ampleur : le plus grand écoquartier d'Europe, branché à un complexe encore plus vaste : la construction du Grand Paris. Le projet concerne le vaste secteur des Hauts-de-Montreuil, soit 1/5ème du territoire communal – à terme, à l'horizon 2020, rien de moins que 200 hectares – et doit permettre d'inscrire « l'ensemble du territoire de cette quatrième ville d'Île-de-France, en première couronne parisienne [...] dans la dynamique du cœur d'agglomération⁴¹ ». Ici le plus grand écoquartier d'Europe rencontre un processus d'encore plus grande échelle, dans une logique un peu vertigineuse de démultiplication des échelles de grandeurs.

Troisièmement, le projet se veut « évolutif ». L'ambition de la ville en matière de concertation est soulignée à grands renforts de communication. Et elle prend là un accent particulier dans la mesure où la mairie fait appel à un cabinet singulier dans le champ professionnel de la participation, les Arpenteurs, réputé pour défendre des principes forts et innovants en la matière, valorisant des démarches de concertation « ouvertes », n'hésitant pas à revenir sur leurs propres pratiques pour les faire évoluer, les adapter au contexte. Au printemps 2011, la mairie inaugure un local « la Fabrique », présenté comme une « plateforme citoyenne », un lieu de travail pour les « partenaires » (habitants, agents municipaux, professionnels, élus) dans lequel seront notamment organisés des ateliers de concertation thématiques, et depuis lequel doivent partir des « arpentages », une forme de concertation *au lieu même*, dont ils sont les spécialistes.

C'est donc au cours de cette enquête (menée entre 2011 et 2013) que nous découvrons l'existence des Murs à Pêches à Montreuil, d'anciens murs servant historiquement à la culture des pêchers, pour beaucoup laissés à l'abandon et éparpillés un peu partout sur le territoire de Montreuil. Au début du XXe siècle, plus des deux tiers de la ville sont encore structurés par un parcellaire de murs, qui disparaissent peu à peu avec la densification du centre-ville et le remplacement des zones cultivées par des logements et des activités industrielles. Pour éviter leur complète disparition, en 1953, 52 hectares sont alors classés en « zone horticole protégée » ; une partie des murs se trouve donc aujourd'hui concentrée sur un périmètre limité et encore peu urbanisé. C'est là tout l'enjeu. Les Murs à Pêches, entendus cette fois-ci comme quartier, dessinent à présent en cet endroit une zone de 37 hectares, dont une vingtaine a été classée au PLU en zone NAg (non constructible en dehors des

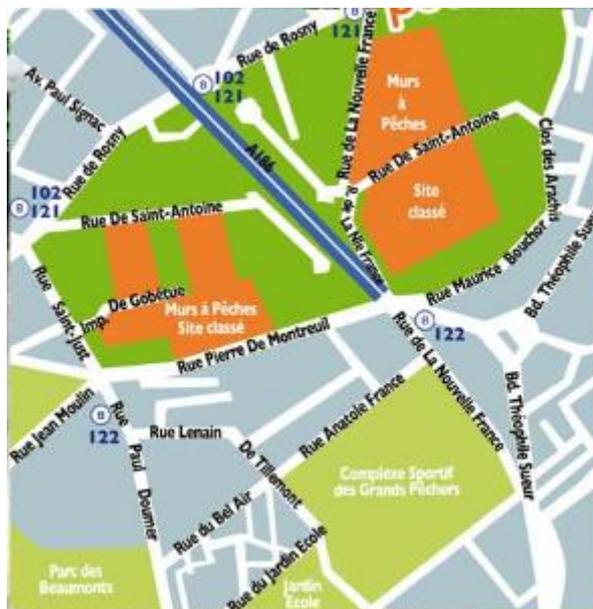
³⁹ GRAC-COPSAT, CDE, *op.cit.*

⁴⁰ Animée par les Arpenteurs, cabinet grenoblois, fondé et alors dirigé par l'architecte et urbaniste Pierre Mahey.

⁴¹ Ville de Montreuil, « Présentation du projet à l'appel à initiatives Paris Métropole », Projet-lauréat Nouveau Quartier Urbain 2010, décembre 2010.

serres et bâtiments liés à l'activité agricole), et à l'intérieur desquels 8,6 hectares ont été classés en 2003 au titre des « sites et paysages » exceptionnels de France⁴². Cette zone située sur le plateau de Romainville prend la forme d'un labyrinthe de parcelles délimitées par des murs, occupées tantôt par des entreprises, des familles tziganes et roms, des associations, des jardins familiaux, des petites maisonnettes, ou laissés en friches et entre lesquelles il est possible de circuler, via de petites portes.

La carte ci-dessous, extraite du site internet de la mairie de Montreuil, fait apparaître le périmètre du site ainsi que les limites de la partie classée.



Carte visible sur le site internet de la mairie de Montreuil

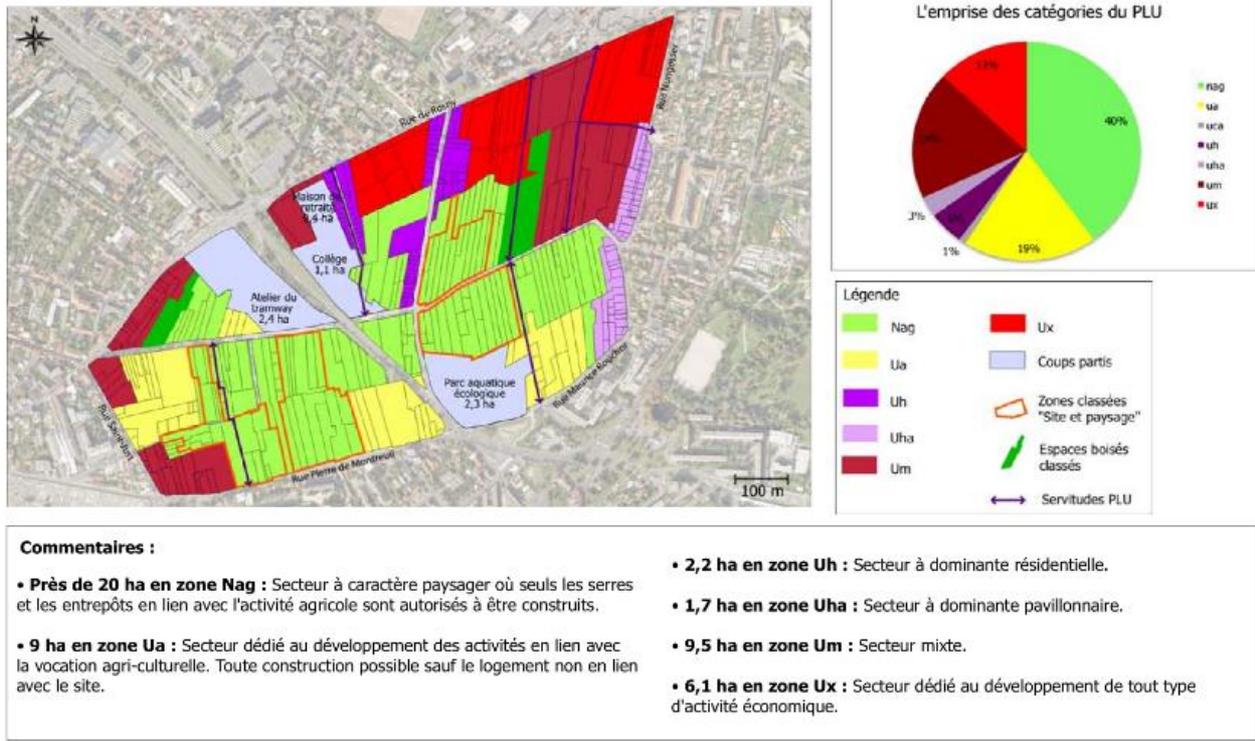
Le projet d'écoquartier des Hauts-de-Montreuil auquel nous nous sommes intéressés, concerne initialement deux sites phares : celui de la Boissière-Acacia sur lequel nous nous sommes concentrés, un quartier qui recouvre environ 13 hectares, partiellement en friche, autour des réservoirs du Syndicat des Eaux d'Île-de-France, et dont plus de la moitié des constructions déjà existantes est dédiée à l'habitat : des logements de construction de type BBC sont prévus dans le cadre du projet ainsi que des équipements (une crèche, un éco-pôle spécialisé dans la valorisation des déchets, etc.). En matière d'écologie, le projet vise la densification du tissu urbain, la qualité énergétique du bâti, une gestion durable du cycle de l'eau, la réduction des déchets et la mise en place d'un système de recyclage, la valorisation de modes doux de circulation ainsi qu'une place réduite pour les voitures.

L'autre site concerné est celui de Saint-Antoine-Murs à Pêches, qui couvre au total 50 hectares⁴³, sur lequel sont alors prévus, outre des logements, et en reprenant ici les termes du projet, l'installation d'activités économiques et associatives de production agricole, des activités de découverte de la nature et du patrimoine horticole, des activités sociales, culturelles et de loisirs, mais aussi des équipements – écologiques – (collège, piscine écologique, maison de retraite, groupe scolaire) et les ateliers de remise et de maintenance du futur tramway. La carte ci-dessous reprend le découpage du site tel qu'il est encore aujourd'hui en vigueur dans le PLU⁴⁴.

⁴² Le classement reconnaît trois intérêts majeurs liés au site : « patrimoine anthropologique, techniques de construction originales, paysage particulier ». Il implique une demande d'autorisation spécifique à l'architecte des Bâtiments de France pour toute construction ou transformation du bâti et de l'aspect général du site, décision qui relève donc non plus de la municipalité concernée, mais de l'État.

⁴³ Le projet concerne une partie du quartier Saint-Antoine (50 ha), qui comprend le site des Murs à Pêches.

⁴⁴ Carte extraite de l'Étude de définition et de faisabilité du projet agri-culturel dont la première phase de diagnostic du terrain est publiée en mars 2011, pour le compte de la maîtrise d'ouvrage du projet d'écoquartier.



Carte basée sur le projet de PLU soumis à enquête publique

L'objectif est d'une part de relier cette zone aux quartiers alentour (un certain nombre de projets de construction sont imaginés « en frange du site » dans les « zones déjà construites ou décapées », déjà « grignotées » par la ville, avec des zones industrielles, de l'habitat dispersé, des activités économiques, mais selon les termes du projet, « tout en respectant les usages, le patrimoine et son paysage »). D'autre part, il s'agit « d'insuffler dans ce quartier une nouvelle dynamique autour de la culture de la terre en ville, par un projet dit « agri-culturel », mêlant des activités économiques et sociales de production agricole (incluant des jardins familiaux ou partagés et des projets d'insertion), des activités de découverte du patrimoine horticole, des activités de formation à la biodiversité et à la nature, mais aussi des activités culturelles et de loisir⁴⁵ ». Par ailleurs, certains projets d'équipements sont engagés sur la zone : l'atelier de remise et maintenance du tramway, indispensable disent les représentants municipaux, « pour réaliser le prolongement du T1 et pour lequel cette localisation s'est avérée la seule possible le long du tracé », ainsi qu'une piscine écologique, à propos de laquelle nous dirons quelques mots à la fin de ce rapport.

Le projet porté par Dominique Voynet, notamment pour sa part agri-culturelle, répond aussi aux préconisations de la commission extramunicipale réunie à la demande de la nouvelle municipalité en 2008-2009⁴⁶ pour se pencher sur l'avenir des murs à pêches, en réponse au constat de dégradation avancée et rapide des murs (dégradation naturelle ou accélérée par les usages y ayant cours) et en réaction à la politique menée par les municipalités précédentes. Cette commission préconise le retour à la vocation horticole du site, mais « inscrite dans la perspective d'une économie émergente ». Il s'agit aussi de préserver le paysage comme ensemble cohérent, la commission souligne l'exceptionnalité du site : « un espace non bâti approchant les 30 hectares en cœur de ville, pourvu d'une identité paysagère unique ». La question pour cette commission, composée d'experts

⁴⁵ Extraits tirés de la présentation du Grand Projet sur le site de la mairie en 2010.

⁴⁶ <http://visitedesmurs.jimdo.com/avenir-des-murs-%C3%A0-p-%C3%A0-ches/commission-municipale/#ancr5>. Consulté le 20 mai 2016.

réunis en vue d'orienter les politiques publiques, est de trouver à « faire revivre les murs à pêches », avec l'hypothèse sous-jacente mais explicite, que c'est en maintenant leur usage que l'on pourra empêcher la dégradation des murs.

En dehors des projets fortement publicisés sur ces deux sites, la municipalité prévoit également, dans un second temps et dans le cadre de l'écoquartier, des travaux le long de la future ligne de tramway (quartiers Tram ouest et Théophile-Sueur – Ruffins). Plus largement, le projet d'écoquartier s'appuie sur une dynamique de grands projets à l'échelle de Montreuil comprenant la suppression d'une portion de l'autoroute A186 – qui, selon les termes de la municipalité, isole depuis les années 1970 le Bas et le Haut de la ville⁴⁷ –, afin de permettre le prolongement de la ligne de tramway T1 (et l'arrivée du métro 11)⁴⁸. Cette partie de la ville (les Hauts-de-Montreuil) est décrite comme ayant été jusque-là délaissée par les travaux urbains. L'écoquartier doit apporter une réponse à un problème d'enclavement du territoire, de déstructuration (les industries ayant gagné du terrain progressivement, avec le déclin de l'arboriculture, sur les surfaces cultivées dans les Murs à Pêches, couvrant encore une quarantaine d'hectares dans les années 1970) et de délaissement (la construction de l'autoroute connectée à Paris desservant les grands ensembles et des zones industrielles étant restée inachevée depuis les années 1990), enfin, il s'agit de compenser un manque de logements et d'équipements.

Le processus de concertation confié aux Arpenteurs concerne l'ensemble de ce projet d'écoquartier. Or le projet d'écoquartier, nous le percevons très vite, est loin d'aller de soi pour les habitants et provoque de nombreux débats et oppositions, qui débordent l'espace pourtant prévu pour accueillir leur expression. Ainsi au printemps 2011, alors que la concertation vient à peine de commencer, nous apprenons la création d'une coordination d'habitants à l'échelle de l'ensemble de la ville de Montreuil⁴⁹, rassemblant entre quinze et vingt collectifs et associations, tous opposés à des projets de construction et de rénovation dispersés un peu partout dans la ville. La bataille de la coordination a débuté au moment des premières enquêtes publiques réalisées en 2009 en vue de la révision du Plan d'Occupation des Sols et de la définition d'un PLU, voyant là la porte ouverte à une politique de densification brutale et massive, entraînant la disparition des petites industries et ateliers d'artistes appelés à céder la place à de grands immeubles de logement. Mais à y regarder de près, c'est à chaque fois une situation très particulière et très localisée qui les a conduit à se réunir, un concernement direct produit par le bouleversement imminent de leur environnement proche. Ces derniers ne mettent pas seulement en cause l'écoquartier (ses projets de construction, son périmètre, etc.) mais toute la politique urbaine municipale dont ils pointent l'incohérence. Les membres de la coordination soulignent le paradoxe d'un projet écologique basé sur la densification, mettant à mal le cadre de vie des habitants de la ville, menaçant une certaine écologie de vie. L'écoquartier n'est pas pour ces collectifs le centre de l'attention, laquelle se fixe plutôt sur tous les petits projets qui reconfigurent de manière fragmentaire la ville, dont il faut parfois même aller jusqu'à débusquer

⁴⁷ L'autoroute A186 construite dans les années 1970 devait relier l'A3 à l'A86, mais seule la première portion a été réalisée et son prolongement a été abandonné dans les années 1990.

⁴⁸ Cette dynamique comprend aussi de grands travaux d'aménagement dans le quartier du centre-ville, le Projet de Rénovation Urbaine et Sociale (PRUS) de Bel-Air/Grands Pêchers (classé en Zone Urbaine Sensible) à proximité immédiate des Murs à pêches, le PRUS du quartier la Noue-Clos français, ainsi qu'une Opération Programmée d'Amélioration de l'Habitat (OPAH) sur le Bas-Montreuil. En 2014, avec le départ de Dominique Voynet et l'arrivée de Patrice Bessac à la mairie de Montreuil, le projet titanesque d'écoquartier sera abandonné mais la plupart des projets demeureront, notamment sur le site des Murs à Pêches. Plusieurs des grandes réalisations qui structurent ce projet verront le jour au cours de cette présente enquête, c'est le cas du collège (ouvert à la rentrée 2014) et de la piscine écologique (ouverte au public en juillet 2016).

⁴⁹ Certains des membres de cette coordination participaient à l'origine aux réunions de concertation organisées à la Fabrique mais la plupart décide au bout de quelques mois de former cette coordination explicitement en dehors du processus de concertation.

l'existence⁵⁰. La coordination rassemble donc des habitants aux statuts très divers, touchés d'une manière ou d'une autre par les politiques urbaines (« riverains », « habitants », « locataires, propriétaires et squatteurs » pour reprendre les termes d'un de leur tract), et comme l'indiquent les noms des associations et collectifs impliqués (« les expulsés du 234 rue de Rosny », « l'association des Riverains de l'Usine Saint-Gobain » ou encore « des riverains du Bas-Montreuil (rue Kléber, rue des Meuniers, rue Jean-Jacques Rousseau » ou bien les « Habitants de l'îlot de l'Église », etc.), les localités associées à la coordination prennent sens dans le rapport entre une rue, une allée, et un *chez-soi*, un lieu habité. La coordination se propose d'articuler l'ensemble de ces problématiques localisées sur le plan de la politique urbaine, à l'échelle de la commune (par exemple par la mise en cause du PLU dans son ensemble). Son travail consiste à rendre public, à réunifier un phénomène massif mais qui se caractérise par son opacité et son éparpillement. Il s'agit de rendre immédiatement visible un processus qui sans ce travail, ne pourrait apparaître comme tel qu'à moyen et long terme (la mairie d'alors se fixe de passer le cap des 150 000 habitants (contre 103 000 environ en 2011)), de débusquer les informations et mettre à jour la carte de la ville en transformation. La dynamique de coordination permet ainsi et tout à la fois de rendre visible la carte de la transformation de la ville mais aussi de solidariser des riverains, de documenter, de répertorier et faire circuler des récits et des photographies, de fabriquer des attachements sensibles et actifs à la ville. Face à un phénomène aussi fragmenté, la seule manière de lui répondre pour les habitants réunis en coordination semble d'accumuler à leur tour des fragments, des matériaux aussi bien techniques que sensibles en mesure de rendre compte, ou plus exactement de rendre manifeste, un autre rapport à la ville.

Du côté du secteur St Antoine-Murs à Pêches, la construction de grands équipements (piscine, collège) et des ateliers de remise et de maintenance du tramway prévus sur une partie du site font grand débat. L'adoption du PLU en avril 2011 jugée contraire aux objectifs affichés par la ville fait aussi l'objet de recours déposés par des associations (les limites de construction sur le site des Murs à Pêches étant jugées trop permissives). Ces recours permettent d'ailleurs l'annulation du PLU en juin, mais celui-ci (remanié à la marge) sera finalement déposé à nouveau et adopté quasiment à l'identique quelques mois plus tard, en septembre 2011. Pour les acteurs du site les plus actifs sur la scène publique⁵¹ et des membres de groupes politiques écologistes locaux⁵², l'ambiguïté du projet de la mairie apparaît dans le hiatus entre la volonté affichée de préserver le site de la pression foncière et les projets de construction déjà entérinés, présentés comme irrévocables. Ceci dit, les dynamiques de défense des Murs à Pêches diffèrent de celles de la coordination des habitants, et si elles trouvent à s'allier parfois (par l'entremise par exemple de l'association MAP), elles restent indépendantes les unes des autres.

Quatre ateliers de concertation sur les Murs à Pêches ont été organisés par le cabinet Les Arpentiers au cours de l'année 2011, à partir desquels on peut percevoir toute l'ambiguïté du positionnement des autorités municipales quant aux Murs à Pêches, mais aussi bien toutes les ambiguïtés produites par la multiplicité des usages ayant cours sur le site⁵³. Par exemple, sur la question de la gestion des espaces, la concertation met en valeur des conceptions très différenciées : certains font valoir l'indépendance des parcelles, l'autonomie qui est laissée à leur gestion, quand d'autres mettent en évidence un sentiment global d'abandon. Concernant les savoir-faire liés à l'entretien des murs et à la culture de la terre, à l'histoire du site, là encore, différentes conceptions sont données à voir : certains défendent la conservation des savoir-faire traditionnels quand pour d'autres, il s'agit au contraire de laisser ouvert l'appropriation possible des parcelles. L'ouverture et la fermeture du site

⁵⁰ Une des activités principales de membres de ces collectifs consiste à référencer les dépôts de permis de construire et à les rendre publics.

⁵¹ Tels que l'association des Murs à Pêches dont nous serons amenés à reparler.

⁵² Montreuil Environnement, Bagnolet en Vert, etc.

⁵³ Compte-rendu d'atelier à la Fabrique intitulé « Un territoire vivant : dynamiques, contraintes et synergies », 8-9 mars 2011 (http://www.montreuil.fr/fileadmin/user_upload/Files/Grands_projets/hauts_de_montreuil/CR_8et9032011.pdf).

et des parcelles, la visibilité et l'invisibilité de leurs occupants donnent également lieu à des perceptions différenciées, lesquelles marquent bien les frottements que produit la rencontre entre toutes ces conceptions différentes :

Réparer, c'est aussi : « restaurer pour rendre visibles de l'extérieur du site des parcelles en état d'usage ». Même si certaines associations ouvrent leurs portes cela ne semble pas suffisant. « Pour faire découvrir les MAP il faut des points hauts d'où ils sont visibles. Il faut avoir parcouru le site un certain temps avant de pouvoir se le figurer ce qui contribue au mystère qui s'en dégage ». L'équipe propose de remettre en état les costières, ces petits espaces devant les murs sur la rue, permettrait d'ouvrir en montrant ce qui se passe derrière. Cela serait l'occasion d'avoir des points de vue sur le site dans son ensemble pour donner à voir ce paysage peu ordinaire en milieu urbain. Cette idée est apparue intéressante aux habitants, mais tous n'ont pas adhéré : « Attention au phénomène ZOO!! On est pas des singes! » Cela semble tout à fait envisageable, tout est donc dans l'équilibre entre découverte et protection. Cette visibilité doit être effective depuis le parcours du tramway pour donner à voir les Murs à pêches. »

On retrouve ce même hiatus entre visibilisation et invisibilisation du site, de même que cette même ambiguïté entre concertation et imposition dans le projet de charte urbaine et paysagère qui sera présentée à l'issue du processus de concertation en février 2013, puisque bien que nombre des personnes présentes aux ateliers aient exprimé le désir de préserver la discrétion du site, les maîtres d'œuvre feront état dans le projet de charte de la nécessité de désenclaver le site et de l'ouvrir par tous les moyens (passages, voies de circulation, panneaux d'affichage, événements) à tous les habitants, du quartier ou d'ailleurs⁵⁴. Le projet de charte urbaine tranche pour la visibilité et la circulation, là où la concertation fait apparaître toute la gamme de conceptions différentes attachées au site, et toutes les tensions que cette multiplicité produit.

Parallèlement aux ateliers de concertation, une étude de faisabilité du projet agri-culturel imaginé par la mairie est confiée fin 2010 par la maîtrise d'ouvrage à un cabinet, qui rend compte en mars 2011 de son diagnostic. Les conclusions de cette étude mettent assez nettement en question la faisabilité d'un tel projet et, ce faisant, indiquent la somme de difficultés auxquelles devra faire face tout projet prétendant reconfigurer le site des Murs à Pêches à partir d'une telle orientation. Par exemple, l'étude pointe le manque de disponibilité immédiate des parcelles publiques, sachant qu'en plus de la structuration spatiale particulière du site (un parcellaire en lanières séparé par des murs, hérité de l'activité horticole), le morcellement foncier s'est complexifié avec le temps, les propriétés se partageant entre particuliers⁵⁵ et collectivités territoriales (Ville, Département, État), avec par ailleurs des occupations, conventionnées pour certaines, illicites pour d'autres, de ces parcelles par les habitants tziganes et rroms⁵⁶ ; les difficultés d'entente et en tout cas les avis très divergents entre les associations sur les enjeux liés au devenir du site (15 des 19 associations présentes sont rencontrées lors de cette enquête) ; la pollution de la quasi-totalité des parcelles (hormis celles faites de remblais le long de la voie autoroutière) ; et le règlement d'urbanisme du secteur qui serait entièrement à adapter pour rendre possible le projet agri-culturel (protéger les terres, mais aussi

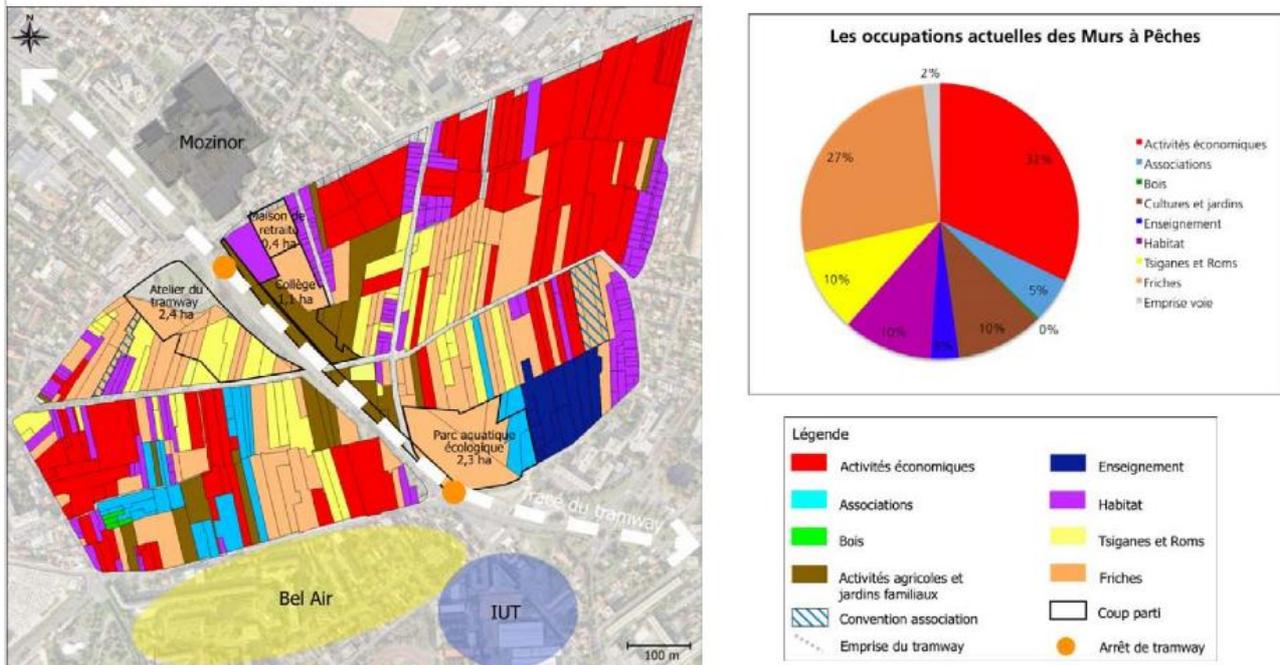
⁵⁴ Cf. https://dl.dropboxusercontent.com/u/4447606/MAP/Projet_charte-MAP_Version0_2013-02.pdf. Consulté le 20 mai 2016.

⁵⁵ D'ailleurs la municipalité semble elle-même ne pas toujours s'y retrouver dans la complexité des appropriations privées. Des membres de la coordination découvrent en enquêtant via les services du cadastre que de nombreuses parcelles des MAP ont été achetées ces dix dernières années par des fonds d'investissement immobilier. Or, toutes ces sociétés au nom différent appartiennent en fait à une même société d'investissement dans l'immobilier d'entreprise, Proudreed/Quartz Properties. La mairie semble surprise d'apprendre par ce collectif une telle spéculation immobilière sur les MAP.

⁵⁶ Sur la partie classée du site résident en 2013, 89 personnes de la communauté tzigane (34 ménages) sont implantées de longue date. Les statuts d'occupation varient de la convention précaire avec la ville, au stationnement toléré ou à l'occupation sans titre (chiffres de l'association ADEPT 93, avril 2013). Sur l'ensemble du site, l'ADEPT recense à cette même époque 97 ménages tziganes soit 289 personnes réparties sur 41 sites : 19 parcelles en COP (Convention d'Occupation Précaire passée en 2004), 20 parcelles occupées sans titre, 2 parcelles en propriété privée de leurs occupants.

équiper les terrains, améliorer la voirie).

Les occupations actuelles des Murs à Pêches



Cette étude introduit un sérieux doute quant à la faisabilité du projet agri-culturel. En effet pour le rendre possible de nombreuses transformations seraient à prévoir, à commencer par le déplacement des familles tziganes, leur regroupement pour libérer des parcelles contiguës, là où la commission extramunicipale préconisait elle de garder les habitats des Tziganes sur le site et de penser simplement l'évolution de ceux-ci. L'étude conclut au fait que tant qu'il y aura des Tziganes installés un peu partout, le territoire restera morcelé et aucun projet sérieux ne pourra avoir lieu.

Mais de ce point de vue, l'étude, et plus encore à sa suite le projet de charte urbaine et paysagère, sont bien obligés de reconnaître une ambiguïté propre au site : ainsi soulignent-ils à plusieurs reprises que ce qui contraint et limite son développement, est précisément ce qui a contribué à le préserver jusque-là et à le faire vivre : la présence des familles tziganes et roms, le morcellement des parcelles, la persistance de ces murs encombrants... On peut ainsi lire dans le projet de charte :

« Le morcellement foncier et la diversité des usages qui en découlent impliquent une conception de projet qui se compose au fur et à mesure des opportunités et en fonction des solutions toujours particulières apportées aux situations rencontrées. Le projet procède par « petites touches », et se matérialise au travers d'un travail de phasage, tel qu'il est actuellement mené dans le cas des grands équipements (tramway, collège, piscine). Si la contrainte spatiale se traduit en difficulté de mise en œuvre, il faut souligner que c'est justement elle qui a permis à une multiplicité d'usages d'être accueillie, tout comme à la diversité humaine et biologique de se développer. On peut dire que, dans une certaine mesure, ce sont les contraintes spatiales et foncières qui ont contribué à la protection du site et au développement de ses richesses actuelles qu'il s'agit de préserver. » Charte urbaine et paysagère, 2013⁵⁷.

⁵⁷ https://dl.dropboxusercontent.com/u/4447606/MAP/Projet_charte-MAP_Version0_2013-02.pdf. Consulté le 17 juin 2016.

De la même façon, les associations, dont on nous dit qu'il sera difficile de les mettre d'accord et dont on pressent qu'elles gênent la municipalité, sont aussi présentées comme « l'outil principal d'animation, de gestion et d'appropriation du site des Murs à Pêches ». La plupart seront d'ailleurs implantées suite à deux appels à projet lancés par la ville elle-même, l'un en 2003, au cours duquel arriveront plusieurs des associations dont il sera question dans ce rapport : Sens de l'humus, Jardins de la Lune, Racines en Ville, La Girandole, Théâtre du Bouche à Oreille, Lez'arts dans les murs, ANCA, Apisculture. Ces associations sont principalement installées sur des parcelles de l'impasse Gobétue et de la rue Pierre de Montreuil. Nous serons amenés à les présenter dans la suite de ce chapitre, au fur et à mesure de notre plongée sur le terrain. L'autre appel à initiatives est lancé à l'été 2011. Dix projets sont alors retenus et bénéficient d'un soutien financier et/ou d'une mise à disposition de terrains : un projet de promenade urbaine autour de la cuisine et du goût porté par l'association Les Promenades Urbaines, un projet de jardin d'insertion animé par l'association Le Sens de l'humus, un projet de recueil de paroles des acteurs du site et des habitants alentours proposé par l'association Friche Théâtre Urbain, un projet d'animation autour du développement de la filière plantes tinctoriales par l'association Les Ateliers de la Nature, un projet d'animation autour de la découverte de la faune et de la flore d'une parcelle en friche par l'association D'Un Peu plus Pré, la création d'un rucher-école, un projet de culture de l'osier et de vannerie sur la parcelle allouée à l'association Ateliers de la Nature, un projet de culture de houblon sur la parcelle allouée à la Société Régionale Horticole de Montreuil pour alimenter une micro-brasserie artisanale installée tout près du site. L'appel à initiatives retient également un projet d'implantation de pêchers et de vignes porté la Société Régionale Horticole de Montreuil, association créée par les horticulteurs de la zone à la fin du XIXe siècle pour promouvoir, notamment à l'étranger, le savoir-faire montreuillois. Elle dispose aussi d'un jardin-école sur le site, d'abord pour mener des recherches et expérimentations horticoles (tests de résistance des plantes, efficacité des remèdes), ouvert par la suite au public pour des cours de jardinage.

Il s'agit donc bien de maintenir les associations déjà en place, voire de favoriser l'extension de ce peuplement sur le site, mais sans pour autant trop s'engager sur l'avenir (les conventions d'occupation étant fixées à un an renouvelable jusqu'en 2016). Il s'agit aussi d'endiguer via ces appels à initiatives les installations sauvages, tout du moins sur les parcelles publiques. Ainsi, la reconnaissance de l'utilité des associations n'empêche pas le processus de requalification global du nord de Montreuil de se poursuivre. La ville s'engage fin 2011 dans une révision simplifiée du PLU sur le secteur des Murs à Pêches (révision simplifiée dont le périmètre exclu les projets déjà engagés : la piscine écologique, le collège et les ateliers de remise et maintenance du tramway). Le processus est là encore suivi par les Arpenteurs qui organisent une série d'ateliers qui intégrera la concertation réglementaire fin 2012-début 2013. Le projet de charte urbaine et paysagère du quartier Saint-Antoine-Murs à Pêches soumis en février 2013 se constitue comme base pour la révision simplifiée du PLU, le projet sera soumis à l'enquête publique en septembre 2013 et adopté dans sa version finale fin 2013. Il est encore en vigueur aujourd'hui.

L'éparpillement et l'échelonnement dans le temps de la réalisation de l'écoquartier obligeaient les membres de la coordination des habitants de Montreuil à, en quelque sorte, épouser cet éparpillement dans leurs modes d'actions et la forme de leur mobilisation, afin de contrer l'effet d'invisibilisation de la transformation du quartier produit par son échelonnement. Dans le cas spécifique des Murs à Pêches, c'est la fragmentation du site qui semble résister par elle-même à sa requalification en des termes urbanistiques clairs et unifiés. Aussi, là où la pression de la transformation urbaine est ressentie comme forte et pressante par les collectifs réunis dans la coordination, elle apparaît de manière plus sourde, lointaine et diffuse dans les Murs à Pêches. Le secteur des Murs à Pêches semble fuir tout autant sa qualification urbanistique (et ce malgré la concertation) que sa qualification en cause publique (les usagers de la zone ont des conceptions trop différentes pour être unifiées en une cause commune), c'est un espace vague, ambigu,

problématique, un objet qui se dérobe, capable de provoquer autant d'engouement que d'embarras.

Cette étrangeté des Murs à Pêches, nous en avons une première appréhension au cours de l'une des réunions de concertation, lorsque nous prenons contact avec Colette, membre fondatrice de l'association Ecodrom, une association d'aide aux familles rroms créée en 2011 pour soutenir l'installation récente de ces familles sur une parcelle des Murs à Pêches, et s'opposer à leur expulsion. L'étrangeté du projet d'Ecodrom tient d'abord aux conditions de sa création : Colette habite dans l'un des quartiers voisins et assiste à une expulsion d'un camp de Rroms en bas de chez elle, à grand renfort de CRS. Violoniste de métier et parlant le romani, elle est interpellée un peu plus tard par une famille via une amie pour faire la médiation et éviter une nouvelle expulsion. C'est donc par des effets de proximité fortuite avec une situation dont elle ignorait avant cela l'existence que Colette crée cette association. L'étrangeté d'Ecodrom tient ensuite à son orientation : il ne s'agit pas simplement de laisser la possibilité aux Rroms de continuer à vivre sur leur parcelle dans les Murs à Pêches mais à faire valoir les qualités écologiques de leurs modes de vies, en valorisant leurs activités de récupération, de réparation de vélos, de maraîchage et même en permettant l'installation d'une petite chambre d'hôte sur le site. On peut lire sur le site internet de l'association :

« Le projet Ecodrom s'inscrit dans la logique de ce nouveau quartier urbain qui tient compte de la mixité sociale, du respect de l'environnement, de l'agriculture urbaine et de l'activité économique de la ville de Montreuil. »

« Riche de sa diversité, le quartier, en perpétuelle transformation, a toujours accueilli une population migrante. La plus récente est constituée de Rroms venus d'une province agricole de Roumanie « ARAD ». La population rrom de Montreuil est experte en autosuffisance. Les objectifs de l'association sont de :

- Valoriser ses capacités à s'adapter au milieu urbain, à savoir utiliser les ressources environnementales.
- Valoriser ses compétences et ses savoirs en matière de culture de la terre, du bois, sa connaissance des plantes et des animaux de la ferme.
- Rendre possible la transmission de son savoir-faire.
- Intégrer les Rroms qui en ont le désir au développement économique et social du quartier à travers les projets d'agriculture d'Ecodrom.
- Offrir une réponse à l'exclusion sociale et économique pour lutter contre la stigmatisation de cette population.⁵⁸ »

Pour se faire, Colette réunit et mobilise autour de cette parcelle et de son projet tout un réseau de personnes très investies, allant d'un collectif d'architecte, le Collectif 14, venu construire des bâtiments entièrement démontables sans fondation (des cabanes, une cuisine collective, des sanitaires), afin de remplir les conditions de la convention établie avec la mairie, avec l'aide d'étudiants en architecture de l'École Nationale d'Architecture de Belleville ; une association montreuilloise de réparation de vélos mais aussi d'apprentissage du vélo pour les adultes, Vivre à Vélo en Ville, dont l'un des membres vient aussi sur place faire de l'accompagnement social (cours de français, aide aux devoirs...) ; des stagiaires (nous croisons par exemple sur cette parcelle une stagiaire à la mairie de Paris qui vient aider aux jardins familiaux, des étudiantes en master qui viennent les mercredis s'occuper des enfants) ; mais aussi des touristes venant profiter de la chambre d'hôte, et même des réalisateurs qui viennent tourner là quelques scènes de film. Et il ne s'agit là que d'une parcelle des Murs à Pêches.

Le projet Ecodrom ne représente pas la diversité des usages ayant cours sur le site des Murs à Pêches, en revanche, il en condense toute l'atypie, toute l'extravagance : qu'est-ce donc que cet espace où une communauté rrom en vient à porter un projet écologique et agri-culturel, où un bidonville rénové accueille une chambre d'hôte ? Cette première question adressée au projet

⁵⁸ Voir : <http://www.ecodrom.net>. Consulté le 20 mai 2016.

Ecodrom va orienter l'enquête que nous présentons ici, car plus on se rapproche des Murs à Pêches, plus on constate qu'il y a là un monde dans un monde, une pluralité et un foisonnement de singularités dont on ne peut appréhender la teneur qu'à aller y voir d'encore plus près. Les Murs à Pêches ne sont pas un quartier au sens classique du terme, ils ne désignent pas une portion bien délimitée et unifiée de l'espace urbain, ni une zone administrative. En revanche, le site partage avec l'entité quartier un nom propre, gagné par la présence des murs dans une histoire longue, un nom propre qui lui confère, comme à un quartier, une existence sensible et subjective intense pour ceux qui en ont l'usage ou simplement le fréquentent. Les Murs à Pêches sont un quartier au sens d'un site spécifique, comparable à nul autre, un repli urbain caractérisé par la densité des relations qui le traversent et la diversité des êtres qui le peuplent.

La saisie des Murs à Pêches par un projet urbain unifié achoppe à l'endroit même où les sciences sociales admettent les limites des connaissances qu'elles produisent. Comment s'approprier une densité évanescence ? Comment saisir une multiplicité opaque ? Peut-être, et c'est là toute la tentative du travail que nous proposons, faut-il admettre de renoncer à une telle unification, ou à tout le moins, la suspendre le temps de son exploration. Suivre la fabrique de l'urbain dans un archipel tel que les Murs à Pêches implique de progresser pas à pas dans ses dédales et d'accepter que *de* l'étrangeté se maintienne et que le mystère ne se dévoile pas complètement.

1.2. Entrer par des événements publics : les Journées du patrimoine et le festival des Murs à Pêches

1.2.1. Les Journées du patrimoine (septembre 2014)

Disposant de peu de contacts pour nous aider à débiter notre enquête, et plusieurs années s'étant déjà écoulées depuis l'investigation sur l'écoquartier de Montreuil, nous débutons le travail de terrain au mois de septembre 2014 lors des Journées du patrimoine, après nous être assurés que nous pourrions librement y circuler. Nous n'avons pas à proprement parlé de porte d'entrée dans les Murs à Pêches, notre première visite se fait donc lors de cet événement public sous la forme d'une déambulation, équipés d'une carte et du listing des associations produit par la mairie. On y voit apparaître non pas un espace vert ouvert au public, mais des petites rues et des impasses, dans lesquelles il est peu probable de se retrouver par hasard, à moins de connaître ou de vouloir s'y promener. On trouve des portes fermées, des murs derrière lesquels il est difficile de savoir ce qu'il se passe, des espaces en friche et qui apparaissent en premier aperçu sans qualités particulières.

Notre ballade commence dans la rue St-Antoine, une voie sans issue dans laquelle on trouve plutôt des constructions bon marché construites dans les années 1950, comme une minuscule maison avec des fleurs en plastiques, une sorte de grosse cabane de jardin en dur ; surtout c'est dans cette rue que vivent les familles tziganes : de nombreux portails laissent à peine entrevoir des caravanes, des mobile-homes, des cours aménagées avec des pergolas, de petites constructions légères, en tôles ; un peu d'activités avec un pôle d'activités solidaires (activités de tris et vente d'objets d'occasion). C'est là aussi que l'association Sens de l'humus fait son jardin solidaire (au n°60), mais le portail pour y accéder est fermé, y compris le mardi quand le jardin devrait être ouvert. L'association Sens de l'humus fait partie, comme on l'a dit, des associations qui se sont créées suite au premier appel à initiatives lancé par la mairie. Son activité se partage entre un jardin expérimental sur une parcelle de 600 m², dit « démonstratif et éducatif » et d'inspiration permaculturelle, et un jardin horticole et

maraîcher d'une surface de 4200 m², dit « jardin solidaire », qui comprend la mise en valeur du patrimoine sur les parcelles de la dernière hortultrice du site, Madame Pouplier, décédée à la fin de notre enquête en mai 2016. Ce jardin, soutenu par la communauté d'agglomération Est Ensemble, accueille un public large (chômeurs de longue durée, personnes âgées, personnes en situation de handicap mental...) qui leur est orienté par des associations et organismes sociaux. L'association, qui emploie plusieurs salariés, mène également une expérience de compostage collectif sur le quartier et propose des formations qualifiantes dans les secteurs de l'agriculture, du jardinage, du paysagisme.

Dans cette rue, on peut voir encore quelques murs à pêches, mais en très mauvais état, enfouis sous la végétation, des poubelles et détritiques jetés çà et là. La rue est très calme, quelques femmes en robe de chambre discutent devant les portails, ou vont et sortent. Tout au fond de la rue St-Antoine, il y a des jardins familiaux, ils sont fermés mais au loin, on aperçoit des choux, des carottes, ce sont bien des jardins d'alimentation. Ils sont situés au bord de la bretelle de fin d'autoroute et du chantier en cours du nouveau collège.

On accède ensuite à l'impasse Gobétue : le cœur du site classé des Murs à Pêches (le carré est cerné d'un côté par la rue St-Antoine, l'impasse Gobétue, la rue St-Just et la rue Pierre de Montreuil, l'impasse Gobétue et la rue Pierre de Montreuil étant les deux voies d'accès directes aux jardins). Du point de vue du marcheur, du passager, il faut connaître l'impasse pour accéder aux Murs à Pêches et aux jardins sinon ils sont invisibles depuis la rue. Avant d'atteindre l'impasse, il faut s'engager dans ce qui apparaît de prime abord comme une cours d'immeuble entourée de maisons.

Pour l'occasion, sur la rue St-Just (perpendiculaire à l'impasse) un panneau annonce les « Journées du patrimoine ». Mais d'emblée, déjà du point de vue du marcheur, l'espace semble intime, privatif, on hésite une seconde à s'engouffrer dans l'impasse, tellement il est fermé sur la rue. Tous les jardins sont ouverts ou presque, mais le matin, il n'y a pas grand monde encore, l'endroit est très calme. À plusieurs reprises, quand on circule entre les jardins, seul, on entend des cris d'oiseaux, on est au milieu des ronces, on entend presque la vie sauvage.

Différentes visites sont prévues, plusieurs fois dans la journée, par l'association Jardins de la lune et l'association Murs à Pêches. L'association MAP est présentée par l'un de ses membres fondateurs, Pascal Mage. Elle a été créée, nous dit-il, en 1994 suite à l'annonce de la conversion de cette zone des Murs à Pêches en « zone urbanisable à 80% » ; c'est l'une des plus anciennes associations du site. Son activité se partage entre l'entretien d'un verger et d'un jardin maraîcher, un chantier de restauration de murs à pêches, et toute une activité plus militante liée aux évolutions du quartier et à la défense du site⁵⁹. Les Jardins de la Lune se présentent eux comme un jardin médiéval, cultivant des variétés anciennes de plantes médicinales et de plantes aromatiques. C'est un jardin associatif ouvert comme la plupart le dimanche au public.

Les jardins visités de ce côté-ci apparaissent plutôt comme des jardins d'agrément, des jardins de conservation, des espaces verts de plaisirs et de loisirs, des espaces intimes en ce qui concerne les jardins familiaux, beaucoup moins comme des jardins alimentaires. Il y a au fond de l'impasse un tout petit bois, avec un sentier, coupé de la lumière, du bruit, des mini-sculptures en écorce. On discute avec une bénévoles qui nous accompagne lors de la visite et nous dit que « c'est important de garder du sauvage, c'est ce qui fait le charme aussi. Le petit bois on l'entretient le moins possible, on m'a demandé là d'enlever juste quelques ronces pour la visite ». Au fond du jardin de Racines en ville – une association de jardinage collectif et d'expérimentation biologique également créée en

⁵⁹ Son objet consiste dans : « la conservation et mise en valeur du site original et spécifique de la zone dite des « murs à pêches », qui constitue un patrimoine d'espaces naturels et paysagers à préserver, à faire connaître et faire apprécier, dans le milieu urbain montreuillois. » [extrait du site internet : <https://mursapeches.wordpress.com/>, consulté le 30 mai 2016.]

2004 à l'occasion du premier appel à initiatives –, il y a comme des petits sentiers qui montent sur une petite colline, d'où l'on voit Montreuil tout autour, la cité des Grands pêcheurs, mais aussi une nouvelle construction, le collège. Le sentier est là aménagé, et on arrive à un moment à ce que les jardiniers appellent « la prairie ». On demande alors à une autre bénévole pourquoi cet espace n'est pas cultivé. On voit de l'herbe mais aussi par endroits des plaques de bitume. Elle nous dit que « sans doute la terre n'est pas assez bonne, mais aussi on l'utilise pour toutes nos associations quand on fait des manifestations en commun ». C'est aussi ce que nous dit le jardinier des jardins familiaux : « ça n'appartient à personne, ça appartient à tous. On vient, on nettoie, on laisse ».

Pascal Mage, pendant la visite, explique que comme tous les jardins des Murs à Pêches, la prairie est polluée : « il y a du bitume, on y a remis du remblais, mais c'est contaminé, ils ont fait des analyses, ils ont trouvé du plomb et du cadmium ». Mais, poursuit-il, la terre n'est pas uniquement contaminée par l'activité des industries, elle l'a aussi été par l'horticulture puisqu'au cours du XIXe siècle les maraîchers utilisaient massivement les boues des égouts de Paris comme fertilisants pour accroître leur production. Nous y reviendrons longuement dans le chapitre 3. Ce sont des matériaux (les métaux lourds) qui migrent donc « on ne peut malheureusement pas faire de production sur les Murs à Pêches ». Il déconseille de manger les feuilles et les racines. Il y a aussi de l'amiante et du mercure, auxquels s'ajoute le cuivre (issu cette fois-ci des produits de traitement des fruits). Lors d'un recensement, Pascal dit avoir trouvé une variété d'orchidée très rare sur la prairie.

On continue la visite vers le jardin de Patrick et Geneviève, un jardin familial comme il en existe un grand nombre dans le secteur des Murs à Pêches, loué par la mairie dans le cadre d'une convention renouvelée tacitement tous les ans. Patrick nous précise à ce propos qu'une « petite lutte » a dû être menée par les jardiniers car la mairie a souhaité limiter la durée des conventions à cinq ans, ainsi que réduire la taille des parcelles, l'une et l'autre des mesures ayant pour justification l'installation possible d'un plus grand nombre de jardiniers. Mais étant donné le temps qu'a nécessité la remise en état de sa parcelle, la plantation et l'entretien quotidien des arbres et légumes qu'il a soigneusement choisis, il ne reconnaît pas la pertinence de cette logique qu'il associe à une logique de « turn-over ».

Patrick et Geneviève cultivent dans leur jardin à l'ancienne des variétés traditionnelles de pêches et de pommes, avec des troncs à la diable, notamment la variété « grosse mignonne » qui a fait les belles heures de Montreuil. Leur jardin est très grand, très soigné, c'est un espace de conservation évidemment, un espace d'expérimentation aussi. Patrick nous montre le tatouage des pommes qu'il réalise, grâce à une vieille technique utilisée par les anciens horticulteurs : « il faut mettre un sac en papier sur les pommes avant leur mûrissement pour éviter qu'un certain papillon s'installe, puis quand on enlève le sac, on colle (historiquement à la bave d'escargot) un tatouage, et le fruit mûrit, bronze autour du patch... » Il explique tout cela aux visiteurs. « On peut s'exprimer sur les murs autrement qu'avec de la peinture ». Patrick tient à disposition un album photo avec des images du jardin en friche tel qu'il l'a récupéré en 2010, des artisans payés par la mairie sont venus refaire les murs, il a ensuite commencé à défricher, puis à planter. Il dit avoir trouvé de l'amiante et du mercure en défrichant. Il adore parler de son jardin et de l'histoire des murs à pêches qu'il commence à bien connaître. On apprend ainsi que la construction des premiers murs à Montreuil remonte au XVIIe siècle, lorsque des familles bourguignonnes confrontées au phylloxéra dans leurs vignes sont venues s'installer à Paris. Ils n'ont cessé ensuite de s'étendre, jusqu'à couvrir au milieu du XIXe une surface de 300 hectares et tracer des lignes de plus de 600 km linéaire. Patrick et Geneviève mettent pour finir à disposition un livre d'or pour recueillir les impressions des visiteurs.

Au bout de l'impasse Gobétue, le sentier continue mais de manière sauvage : il y a des orties partout, il faut contourner des ronces, on peut se faufiler et arriver sur un espace en friche, complètement silencieux. On passe « sans transition » de ces espaces aménagés « comme pour la cour du Roi » à cette friche qui semblerait n'avoir été jamais traversée.

En face de chez Patrick, plusieurs parcelles sont fermées, « ils n'ont pas souhaité ouvrir », mais il y

a une famille avec deux jeunes filles qui ont préparé nourriture et boissons qu'elles vendent à bas prix. On visite les jardins et on discute : « Ici c'est un jardin familial, c'est attribué à une famille. C'est privé, c'est comme un appartement en fait. » « C'est un endroit qui permet à tous ceux qui sont en HLM de venir au calme, dans un peu de nature en ville ». Ils nous montrent leur jardin, très luxuriant, d'agrément là aussi, avec des fraises et des framboises, de belles plantes et fleurs, des petites loupiotes et guirlandes, du mobilier de jardin en fer peint, une petite pergola. L'homme fait cuire des merguez, la dame a sorti ses livres de jardinage. C'est un lieu où ils semblent venir en famille.

La visite se poursuit en compagnie de Pascal Mage dans le clos de l'association MAP. À l'entrée, quelques photos du début du XXe siècle sont disposées, ainsi que des vues aériennes à différentes époques qui donnent à voir comment l'espace couvert par les murs à pêches s'est réduit au fil du temps. Pascal partage avec nous tout au long de la visite divers éléments à la fois historiques et extrêmement techniques sur la construction et l'usage des murs. Les murs forment la pierre de touche de toutes les cultures dans cette partie de Montreuil, depuis le XVIIe jusqu'au début XXe, avec une apogée en 1860. Les murs ne délimitent pas les propriétés, nous explique-t-il, puisque les maraîchers avaient besoin de l'espace juste à côté du mur pour planter leurs arbres, les limites de propriétés sont les allées qui ne sont pas matérialisées au sol. Les murs à pêches sont espacés entre eux de 10 m environ, constituant des parcelles de 200 m de long en moyenne. Ils ont la particularité de ne pas être des murs de clôture mais des murs de culture. Ils sont édifiés à l'aide de matériaux recueillis sur place (le banc de gypse du sous-sol montreuillois fournissant le plâtre nécessaire et les pierres de silex trouvées le plus souvent à même le sol). Les grosses pierres sont entassées et les vides comblés par de la terre, sans liaison de plâtre ou de mortier. Les fondations mesurent environ 0,5 m de largeur et 0,60 m de profondeur. Les murs ont une largeur variant de 0,45 m à 0,55 m à la base et rétrécissant au sommet. La hauteur moyenne est de 2,70 m. Les murs sont ensuite couverts d'un chaperon en plâtre protégeant arbres et fruits des intempéries. Ils sont disposés de manière à garder au mieux la chaleur et à protéger les arbres du vent, permettent de protéger la floraison qui intervient dès le mois de mars, or en mars, il y a encore des gelées. Ils constituent donc les vestiges d'un système de production très complexe, inventés et construits pour cultiver des fruits sur des terres leur étant plutôt hostiles. Les murs, recouverts de plâtre, pouvaient emmagasiner le jour la chaleur du soleil qu'ils restituaient la nuit (permettant une élévation de la température de 8 à 12°C). Grâce à cette technique, à la fin du XIXe, on produit à Montreuil toutes sortes de pêches, de pommes et de poires (des Comices, des Passe-crassannes, les divers types de Beurrée, Api rose, Reinette du Canada et surtout Calville blanche étaient les variétés les plus cultivées⁶⁰). Les pêcheurs sont associés aux cerisiers cultivés en espalier ou en plein vent dans les clos. On cultive aussi fleurs, pommes de terre et champignons, groseilles et fraises. Et effectivement, la production était importante, jugée de grande valeur et connue dans toute l'Europe : « ces pêches furent dégustées à la cour des princes et des rois de France, mais aussi à la cour britannique et même chez les tsars de Russie. Certaines pouvaient atteindre un poids de 400 à 500g et sous Napoléon III les meilleurs coûtaient un louis d'or⁶¹ ». C'est à la fin du XIXe que les murs connaissent leur extension maximale.

Tout au long du XIXe siècle, Montreuil va donc devenir une zone intense d'expérimentation horticole et commerciale, par la recherche de nouvelles variétés (hâtives ou tardives) adaptées aux murs et au climat, de nouvelles techniques de cultures (le palissage) mais aussi d'expérimentation sur la présentation du produit, en proposant des emballages soignés et le marquage des fruits, qui participeront au succès des pêches de Montreuil. Le déclin des murs à pêches a commencé nous dit-il au début du XXe siècle, sous la pression de l'industrialisation et de l'augmentation du prix du foncier en proximité de Paris. Surtout, ce sont les chemins de fer, les trains ramenant les fruits du sud de la France, qui ont causé le déclin de la culture horticole en banlieue parisienne. L'année 1935

⁶⁰Auduc A., *Montreuil, Patrimoine Horticole*, DRAC Île de France, 2003. p.4.

⁶¹ *Ibid.*, p.7.

est aussi un pivot, puisque c'est l'année où dans la ceinture parisienne, beaucoup de mairies deviennent communistes, ce qui est le cas de Montreuil qui le restera jusqu'en 2008 et l'accession de Dominique Voynet à la mairie. Les horticulteurs, qui étaient les notables de l'Ancien Monde montreuillois (plusieurs d'entre eux ont été maires de la commune entre 1900 et 1914), perdent donc progressivement leur pouvoir local. Montreuil devient alors une ville vivant essentiellement de son industrie (transformation du bois, plâtrerie, tannerie, distillerie, porcelaine, mécanique de précision, etc.) et une grande partie des murs à pêches sont détruits ou laissés à l'abandon.

Pour Pascal Mage, l'histoire qui suit est de la plus grande importance. Dans les années 1950, on met dans cette zone tout ce dont on ne veut pas ailleurs : les Tziganes, les déchets industriels, les ateliers de mécaniques et le stockage de produits polluants. Dans les années 1970, la mairie préempte même les parcelles des maraîchers dans le but de créer des logements et de maintenir l'emploi ouvrier. La zone des MAP est alors reconvertie comme réserve foncière via un « plan de réserve foncière ». C'est là la fin des dernières exploitations familiales dans les murs à pêches. Les murs dessinent alors un territoire sans unité spatiale : ils sont éclatés, distribués jusque dans les zones les plus urbanisées de Montreuil, quand ils ne sont pas tout simplement détruits. Quant à ceux qui se sont trouvés dans l'actuelle zone des Murs à Pêches, ils abritent pour certains des casses-autos, des dépôts d'ordures, de la mécanique sauvage, pour d'autres les clos sont laissés à l'abandon laissant apparaître des jardins à la végétation luxuriante. L'ensemble de cette zone voisine avec de grandes friches industrielles (les usines Krema et Mozinor).

L'histoire s'accélère ensuite. Le regain d'intérêt pour les Murs à Pêches va commencer à se faire selon Pascal Mage d'abord, bien que timidement, à l'occasion de la construction de l'autoroute A 86 (le grand périphérique parisien), qui va couper en deux la zone au cours des années 1980 et, plus nettement à la fin de ces mêmes années, par le projet de construction d'une Zone d'Aménagement Concertée d'activités (Pierre de Montreuil), sur une part importante de clos et de murs à pêches. Une association locale (qui n'est plus active aujourd'hui dans la zone des Murs à Pêches précise-t-il), l'Association des Habitants de Montreuil se mobilise alors afin de s'opposer aux expulsions et expropriations prévues par le projet. Et ce faisant, ils découvrent qu'une grande partie couverte par le projet est en fait classée dans le secteur des chemins d'aménagement d'Île de France en tant que « réserve d'espaces verts » (une trentaine d'hectares). L'association fait alors un recours au Conseil d'État qui leur donne raison. À la suite de cette victoire, de nombreuses associations commenceront elles aussi à s'intéresser de plus près à ce qu'il reste encore des murs à pêches. Pascal Mage cite à cette occasion Montreuil Environnement (une association pour le développement de l'agriculture urbaine), la Société Régionale d'Horticulture de Montreuil (que nous avons déjà rencontrée plus haut dans ce chapitre). Des parcelles sont alors défrichées, et « on redécouvre les arbres, qui étaient en dessous » mais aussi les murs enfouis sous les ronces et les décharges à ciel ouvert. Les associations qui réinvestissent les murs à pêches à ce moment-là sont encore relativement peu nombreuses. Elles commencent par restaurer quelques clos, replantent des arbres. En 1994, autre fait marquant pour Pascal Mage, la mairie déclare ce qu'il reste des murs à pêches « zone urbanisable à 80% », via la modification du Schéma Régional Directeur et en contradiction avec la reconnaissance qui avait précédemment eu lieu d'une large partie du site comme « réserve d'espaces verts ». Les associations, dont l'association MAP créée cette même année, vont entamer alors une lutte qui dure encore aujourd'hui pour protéger les murs. Lutte qui va d'abord en passer, selon lui, par l'obtention du classement du site, qui sera obtenu en 2003 grâce à la production d'une étude sur la faune et la flore du site et surtout grâce à un ouvrage sur le patrimoine horticole de Montreuil, rédigé par une ethnologue de la DRAC, Arlette Auduc, devenue localement célèbre depuis cela. Le classement par le Ministère de l'environnement, au titre de « site et paysages », est obtenu pour une part réduite de la zone (8,6 hectares), partagée en quatre zones.

En quittant l'impasse, en reprenant de l'autre côté la rue Pierre de Montreuil, où il y a d'autres accès vers d'autres jardins, tout est fermé. Nous revenons deux jours plus tard, le mardi matin, les jardins

ne sont pas ouverts, il n'y a personne. Le Jardin solidaire de Sens de l'humus dans la rue St-Antoine est encore fermé. L'impasse Gobétue est vraiment déserte, à l'écart du petit trafic urbain du matin. On cherche le jardin-école de la SRHM à côté de la cité des Grands pêcheurs, ce lieu expérimental qui existe depuis les années 1930. Nous finissons par le trouver mais il est fermé lui aussi.

Rue Pierre de Montreuil, tout est fermé sauf une porte, alors on rentre. Une vieille dame nous regarde très froidement, il y a un autre retraité. On demande si l'on peut visiter parce qu'on est venus dimanche pour les Journées du patrimoine mais c'était fermé. La dame s'en va, le monsieur accepte mais nous dit que c'est exceptionnel, qu'il le fait pour nous, mais que d'habitude ils ne font pas visiter. Ils refusent d'ouvrir pour les journées du patrimoine ou pour tout autre chose parce « qu'on est chez nous. On aime notre tranquillité. Des fois on passait là, et on nous regardait comme au zoo. On aime jardiner tranquille. » Il nous dit qu'il a créé avec d'autres jardiniers une association dont il est le président, « jardin du 8 », pour défendre leur tranquillité. « Et puis si on nous vole après... quoique ça ne les a pas empêché de nous voler un banc ». Il ramassait ses pommes de terre (plantées sur les deux tiers de sa parcelle); il écoutait la radio. Il nous montre les trois ou quatre jardins en enfilade, certains cultivés, d'autres en friche, avec un petit toboggan d'enfants, des cabanons plus ou moins rafistolés. Il nous dit que ce sont des jardins familiaux et nous raccompagne vers la sortie.

1.2.2. Le festival des Murs à Pêches (mai 2015)

Nous retournons dans les Murs à Pêches plusieurs mois après cette journée, à l'occasion du festival des Murs à Pêches soit dans un tout autre cadre, faisant apparaître les Murs à Pêches sous un tout autre jour. En 2015, c'est la 15ème édition de ce festival, qui accueille en moyenne 3000 visiteurs en l'espace de trois jours, bien plus donc que pendant les Journées du patrimoine, et même plus que tout autre week-end dans l'année. L'objectif est affirmé comme culturel et ouvert à tous :

« Un festival pour continuer de militer au maintien de ces espaces poétiques et naturels au cœur de la ville, où l'art sert les rencontres pour que peut-être, demain, vous soyez de ceux qui viennent cultiver et créer en leur sein. En sillonnant à travers les parcelles entrelacées, le public est invité à découvrir et surprendre une programmation multiple, où les arts, les sciences, la nature et le politique se croisent, pour écrire ensemble un instant unique.⁶² »

Destiné à rendre visibles les Murs à Pêches, le festival s'adresse à toute la ville de Montreuil et au-delà. Il est annoncé dans la presse (Le Parisien), sur de nombreux sites internet, et partout dans Montreuil et à Paris. Il est organisé par la Fédération des Murs à Pêches qui réunit depuis décembre 2011 plusieurs des associations actives sur le site (Ecodrom, Compagnie Fer à coudre, Théâtre de la Girandole, Théâtre du Bouche à Oreille, Lez'arts dans les murs, Racines en ville, Association MAP...). En arrivant, nous nous dirigeons vers l'impasse Gobétue, en passant par la rue St-Just, il est midi et nous sommes loin d'être les seuls. Notre premier arrêt, par contraste avec la suite, ne relève toutefois pas du festival. Nous entrons par un vaste trou dans le grillage au bord de la rue St-Just sur une parcelle occupée par quelques personnes. Nous ne sommes pas même sûrs qu'il s'agisse bel et bien d'une entrée publique, et de fait, les personnes que nous rencontrons ont un usage privé de la parcelle, ce qui ne les empêche pas de nous accueillir volontiers. Elles habitent Paris mais viennent parfois ici cultiver un potager, faire un barbecue, profiter du jardin entre amis. Ce lieu-là est discret, et par la suite, festival oblige, en arrivant dans l'impasse Gobétue tous les jardins sont ouverts, prêts à recevoir du monde. La végétation, en plein mois de mai, est luxuriante. Il faut suivre les chemins en file indienne et sans aller trop vite, on a l'impression d'être dans un lieu très touristique. L'une des parcelles que nous avons déjà traversée est occupée par les Jardins de la Lune, qui cultivent des plantes médicinales et culinaires médiévales. Quelques autres espaces sont cultivés en permaculture

⁶² <http://www.renardurbain.fr/evenements/zoom-evenement/festival-des-murs-a-peches-1>. Consulté le 20 mai 2016.

par le Sens de l'humus. Certains espaces des potagers sont entre deux murs, très proches, et il faut s'y faufiler en prenant quelques détours pour éviter les chemins les plus fréquentés. Nous arrivons ensuite sur la prairie centrale, où l'on trouve plusieurs stands d'associations. Il y a, très visible, un atelier de fabrication de bancs en bois de récupération animé par l'association Up'cycl⁶³ qui occupe une vingtaine de personnes. Plus loin, des tentes hébergent l'Ecodesign Fablab installé à l'année sur le toit de l'usine Mozinor et propose ce jour-là un atelier « Fabcity » consistant à : « diagnostiquer puis optimiser systématiquement les ressources matérielles et immatérielles présentes sur le territoire afin de relocaliser les moyens, les actions et la production ». Nous retrouverons l'Ecodesign Fablab à différents moments dans notre enquête, ils incarnent, avec le cabinet Greenation dont nous détaillons l'activité au chapitre 3, le volet « ingénierie écologique et économie circulaire » des Murs à Pêches.

Il faut ensuite ressortir par l'impasse pour remonter la rue Pierre de Montreuil et rejoindre les autres espaces. Un sentier passe à travers les parcelles. Il y a moins de potagers mais beaucoup plus de parcelles associatives et culturelles. Nous visitons l'espace des Lez'arts dans les murs, association dont nous serons aussi amenés à reparler à de nombreuses reprises dans le chapitre 3, où de la musique Afro est diffusée, et où un bar fait de palettes de bois est disposé au centre de l'espace. À l'entrée, une roulotte propose des ateliers de programmation d'appareils électroniques (Arduino) pour les enfants. L'association développe là le reste de l'année des actions « d'éducation populaire, de sensibilisation au patrimoine architectural et paysager des Murs à Pêches, pour les enfants et adolescents du quartier, mais aussi pour le milieu scolaire, périscolaire et socio-culturel local ». Plus loin, une bicoque fait office de buvette et guinguette, au fond une scène accueille un concert de musique expérimentale. Plus haut, il y a un chapiteau de cirque fermé au public, puis la parcelle occupée le Théâtre de la girandole (un théâtre en plein air) qui propose pendant tout l'été des spectacles vivants. Ailleurs, dans une parcelle inoccupée le reste de l'année, un grand chapiteau-bar est installé, il est tenu par la Compagnie du Fer à coudre. Le travail de cette compagnie est troublant, ils construisent de grandes structures en fer forgé qui s'intègrent à la flore de la parcelle, des personnages floraux et métalliques semblent sortir des sous-bois. Depuis 2013, ils travaillent en partenariat avec l'association Rue et Cités et le Théâtre de la Girandole avec des adolescents tziganes vivant dans les Murs et des jeunes du quartier du Bel-Air dans le cadre d'ateliers sidérurgiques. L'objectif est de réaliser avec ces jeunes une « haie floraferrique », mêlant arbustes et sculptures en métal, mais aussi de faire se rencontrer ces jeunes qui ne se fréquentent pas. Un peu plus loin sur la rue Pierre de Montreuil, c'est la brasserie artisanale La Montreuilloise installée depuis peu, qui fait son festival, là encore avec un concert et une large buvette. Fondée par un militant associatif et écologiste du quartier (ancien membre du Sens de l'humus), elle propose des ateliers de brasserie tous les samedis, et c'est leur bière que l'on retrouve dans la plupart des buvettes ce jour-là.

La journée du festival montre un espace propice à l'organisation d'événements publics, elle montre un site ouvert sur la ville fourmillant d'initiatives écologiques et culturelles innovantes. Pour autant, c'est là le seul événement annuel où le site se rend à ce point public, aussi, de nombreuses associations présentes le jour du festival n'en ont pas l'usage le reste de l'année, enfin, la foule de visiteurs provenant de la grande agglomération parisienne est une foule d'un jour. Pour l'édition 2016, la Fédération des Murs à Pêches (qui rassemble les associations organisatrices du festival) est obligée d'organiser en amont du festival des ateliers de signalétique afin de permettre au public venant pour l'occasion de se repérer :

Pour ce festival, nous mettons en place un projet participatif autour de la signalétique dans la ville, du festival ainsi que du site. L'intérêt de la signalétique est double. D'une part pour le festival, car le site est situé à 15 min à pied du métro, il n'est donc pas immédiatement repérable. D'autre part,

⁶³ Association parisienne qui propose dans divers événements des ateliers collaboratifs de construction de mobiliers à base de matériaux recyclés.

le site n'est pas signalé dans la ville. Or, pour exister dans la ville il faut être signalé.

ALORS, VENEZ PARTICIPER POUR FAIRE EXISTER CE LIEU MAGNIFIQUE ET SON FESTIVAL DANS MONTREUIL, POUR QUE TOUT LE FESTIVAL SE DIFFUSE DANS LA VILLE !!

À se balader dans les sentiers ce jour-là, on perçoit une cohérence d'ensemble, une articulation entre l'aspect sauvage des lieux et sa reprise dans le langage de l'innovation écologique et culturelle. Le site des Murs à Pêches apparaît comme un lieu expérimental, poétique, échevelé, mais techniquement voire économiquement performant, surtout, il se donne à voir comme singulièrement orienté vers l'avenir. Aussi, le contraste avec les Journées du patrimoine est saisissant : la flèche du temps s'est comme inversée, il semble moins question de faire patiemment affleurer les traces du passé, que de faire advenir demain, de faire des Murs à Pêches un site d'avant-garde ; de même, il est moins question de découvrir délicatement le voile de mystère sur le site mais d'afficher ses potentiels. Dans leur mise en scène publique, les Murs à Pêches hésitent entre ces deux versions et les rapports au temps, à l'espace, au visible et à l'invisible différenciés qu'elles proposent, dans une tension que ces événements regardés tour à tour maintiennent irrésolue. Une fois, la ballade mène à des impasses, des propriétés privées fermées, une autre fois, il faut suivre les foules en file indienne d'une attraction à l'autre. Dans les deux cas, la réalité de la vie dans les Murs à Pêches, de ce qui la fabrique au jour le jour, reste à distance du regard du visiteur occasionnel. Comme si l'excès d'ombre et inversement, l'excès de mise en lumière, avaient pour conséquence d'en troubler systématiquement la perception. L'impression de ces ballades dans les Murs à Pêches ressemble à celle ressentie par un personnage littéraire pénétrant un monde magique, animé d'êtres aux propriétés inouïes, où plus il s'approche de ce monde mystérieux, plus il se dérobe, où plus il est attiré par lui, plus il devient inaccessible.

Chapitre 2. Saint-Léonard : une vie de quartier fuyante au bord de la métropolisation

2.1. Enquêtes de proximité

À la différence des Murs à Pêches, notre entrée dans Saint-Léonard s'est faite de proche en proche, puisque c'est par l'intermédiaire d'habitants de Liège que nous accédons au quartier et non par des projets urbains ou des événements publics. Plus exactement, c'est dans un cadre académique et au cours d'une journée d'étude sur les pratiques d'enquêtes organisée à l'Université de Liège, invités dans un séminaire animé par la philosophe des sciences Vinciane Despret, et auquel participent plusieurs membres d'un collectif militant, lié au magazine C4, venus présenter leur livre intitulé *Choming out*, sur la possibilité de valoriser collectivement un temps social, le chômage, habituellement considéré comme inutile⁶⁴. La fertilité de cette rencontre entre philosophes intéressés par l'empirisme des pratiques d'enquête, des militants-enquêteurs, et le GRAC, a donné lieu à

⁶⁴ Cette journée d'étude se déroule au mois d'avril 2013 dans le cadre du séminaire de l'équipe FRUCTIS, à l'initiative de l'un de ses membres, Julien Piéron.

plusieurs autres rencontres⁶⁵ et à la publication commune, en juin dernier, d'un « Cahier d'enquêtes politiques⁶⁶ », centré précisément sur la question des pratiques d'enquêtes. Notre réflexion collective pose la question de l'enquête de proximité, où il s'agit moins pour le chercheur de vouloir prendre de la distance qu'à l'inverse, à se rapprocher de la réalité qu'il prétend décrire : Vinciane Despret enquête, au plus près des récits qui lui sont faits sur les morts qui signalent leur présence aux vivants⁶⁷, le collectif *Choming Out* enquête sur ses propres conditions d'existence, et nous-mêmes, qui enquêtons sur les régimes du proche en milieu urbain. La question qui nous traverse tous alors est la suivante : comment rendre compte de ce qui ne se dit que dans l'intimité, dans le quotidien, ce qui ne peut émerger qu'à condition de s'en rapprocher suffisamment ? Or, si cette question nous paraît si importante, si difficile, c'est que les propriétés du proche consistent précisément dans leur caractère fuyant : plus on s'en rapproche et plus elles semblent s'éloigner de nous. Pour illustrer ce problème, des membres du collectif *Choming out* évoquent le quartier de Saint-Léonard, auquel ils sont eux-mêmes attachés, et au sein duquel des dynamiques de proximité ont cours, une vie de quartier qui se soustrait au regard extérieur et ne se laisse pas facilement décrire. Pour eux, se manifeste là ce régime du proche qui nous intéresse particulièrement, il s'y trouve même déployé à l'échelle d'un quartier. L'enquête à Saint-Léonard débute donc sur cette conjonction entre des réflexions d'ordre épistémologique et méthodologique sur l'enquête de proximité, un accès au terrain rendu possible par des habitants de Liège, au fait de la vie dans les quartiers, et enfin le cas spécifique de Saint-Léonard, rendu intéressant par son émergence, comme une évidence, au cours de ces séminaires.

Mais au-delà de cette conjonction qui initie l'enquête, le choix du quartier Saint-Léonard comme terrain s'est fait en relation avec le processus de métropolisation en cours à Liège et le statut du quartier vis-à-vis de ce processus. En effet, nos précédentes enquêtes ont donné à voir combien le phénomène métropolitain était différencié selon les localités où il se déploie et de ce fait, en quoi la situation de chacune de ces localités pouvait éclairer le phénomène dans son ensemble. La métropolisation ne se déroule pas de la même manière selon l'histoire sociale et économique de la ville mais également selon les quartiers, qu'elle concerne avec plus ou moins de force. La question du rythme et de la vitesse du processus se pose également, le phénomène métropolitain semble en effet « prendre » plus dans certaines villes que dans d'autres, dans certains quartiers que dans d'autres. Parfois, il se réalise rapidement et sans a-coups, comme c'est le cas dans les quartiers centraux de Lyon. Parfois, comme à Marseille ou Saint-Étienne, il ne parvient pas vraiment à s'étendre, il apparaît comme beaucoup plus lent et n'allant pas de soi. Aussi, ce que l'on retrouve partout où il a cours, c'est la tension qu'il produit avec ce qui lui échappe, et ce que ce soit dans un quartier central de Lyon ou d'Amsterdam, villes qui font figures de modèles à l'échelle européenne en matière de métropolisation, ou que ce soit dans un quartier excentré de Saint-Étienne, moins concerné par le phénomène. La métropolisation, en tant que moyen de reconfigurer les espaces urbains entre nécessairement en tension avec ce qui la précède comme avec ce qui l'excède, et chaque fois, ces tensions révèlent la texture singulière et localisée de ce qui lui est rétif. Car si la métropolisation est un processus d'homogénéisation, de standardisation des espaces urbains, à chaque fois ce sont des hétérogénéités et des singularités qu'elle a à charge de convertir. C'est donc cette texture de la vie de quartier à Saint-Léonard, mise en tension par le phénomène de métropolisation en cours à Liège qui nous intéressera ici, comme ce qui, en s'y soustrayant, participe à éclairer le phénomène dans son ensemble.

En un siècle, la ville de Liège est passée du statut de haut lieu de la révolution industrielle à celui de haut lieu de sa disparition. Pour autant, la ville n'a cessé de bruiser, de produire, de donner lieu à

⁶⁵ Les résultats de ces rencontres feront l'objet d'une publication aux Presses Universitaires de Liège à la fin de l'année 2016 sur les pratiques de l'enquête.

⁶⁶ Collectif d'enquêtes politiques, *Cahiers d'enquêtes politiques. Vivre, expérimenter, raconter*, Les éditions des mondes à faire, 2015.

⁶⁷ Despret, V., *Au bonheur des morts*, La Découverte, coll. Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2015.

une urbanité sans cesse en construction, sans cesse en renouvellement, pour peu de ne pas se laisser sidérer par ce qui a disparu. Aussi, nos collègues liégeois nous ont indiqué dans quelle direction regarder, c'est-à-dire où nous rendre pour percevoir ce qui se trame toujours dans la ville. Il s'agit donc pour nous d'interroger la construction de l'urbanité liégeoise sans la rabattre ni sur le phénomène de métropolisation ni sur l'image d'une ville dévastée par la crise, via les petites histoires qui se racontent dans l'un de ses quartiers, Saint-Léonard, dont on nous dit qu'il est vivant.

2.2. À Liège, une métropolisation en cours mais qui ne va pas de soi

La morphologie urbaine de Liège correspond encore à celle qui lui a été imprimée par la modernisation de sa politique de la ville dans les années 1960, suite à l'exposition universelle de Bruxelles en 1956. La logique urbanistique est alors inspirée de celle des grandes villes américaines, orientée pour faciliter l'accès aux voitures dans le centre-ville (plusieurs voies rapides reliées aux autoroutes sont construites) et réduire l'emprise au sol de l'habitat (en construisant de nombreux immeubles de haute stature). L'hypercentre (autour de la Place St-Lambert) fait l'objet dans ces années d'une rénovation complète, il s'agit là aussi de permettre par des tunnels l'accès direct des automobiles, ainsi que de détruire de nombreux bâtiments anciens pour réaliser une grande place allant de l'Opéra à la Place du Marché. La crise économique des années 1970 va mettre un coup d'arrêt à cette modernisation de l'urbanisme liégeois, dont le symbole restera pendant trente ans cette même Place St-Lambert, puisque les travaux entamés en 1969 ne se termineront qu'à la fin des années 1990. La période qui va de la fin des années 1970 jusqu'aux années 2000 voit la disparition progressive de l'industrie sidérurgique, laquelle assurait depuis un siècle et demi la renommée de la ville à l'échelle mondiale.

La métropolisation de Liège débute dans les années 2000, elle s'aligne sur celle des grandes villes européennes et s'appuie sur une série de grands travaux. Il s'agit pour la ville de réussir la transition de son économie vers de nouveaux pôles de compétitivité capables de concurrencer les grandes villes européennes. Le plus emblématique des travaux engagés est sans aucun doute la monumentale gare TGV des Guillemins, qui relie Liège au réseau TGV Rhin-Rhône, achevée en 2009 et signée de l'architecte Santiago Calatrava. Elle constitue aussi l'épicentre de cette politique de grands travaux puisque dans son prolongement se développe un « nouvel axe urbain métropolitain » Guillemins – Boverie – Longdoz, perpendiculaire à la Meuse, qui doit accueillir à terme 400 à 500 nouvelles unités de logements, 55 000 m² de bureaux (services publics et privés), 2500 m² de commerces et 10 000 m² pour le secteur hôtelier. La nouvelle tour des finances publiques (la « Tour Paradis » de l'architecte Jaspers-Eyers), achevée en 2015, est un autre des monuments emblématiques de ce nouvel axe urbain métropolitain, d'une hauteur de 120 mètres, elle domine littéralement la ville. De même que la Médiacité (réalisée par Ron Arad) qui s'étend quant à elle sur sept hectares, héberge 40 000 m² de commerces et d'entreprises de l'audiovisuel, dont les locaux de la RTBF, ainsi qu'une patinoire olympique. Il est également prévu que Rem Koolhaas réalise prochainement une deuxième tour à côté de la Médiacité : 100 000 m² abritant des logements haut de gamme (entre 300 et 400), un hôtel, une clinique privée et un concessionnaire Mercedes-Benz. En mai dernier, le musée de la Boverie a ouvert dans le même secteur, il remplace l'ancien musée d'arts modernes (MAMAC) et constitue désormais un pôle d'art contemporain de niveau international. L'ensemble de ces réalisations sont complétées par d'importants réaménagements des espaces publics dédiés cette fois-ci d'abord aux piétons, ils comprennent la construction de la grande esplanade des Guillemins, celle de la passerelle « La belle Liégeoise » et le réaménagement du bord de Meuse.

Si pour l'instant, la métropolisation de Liège reste très localisée (du point de vue spatial, de celui de ses infrastructures ou de celui des domaines concernés), le projet de ville 2017-2022 prévoit une extension diffuse du processus à l'ensemble de la ville, un de ses objectifs stratégiques étant de « réussir la métropolisation de Liège par un développement territorial harmonisé⁶⁸ ». De nombreux projets sont donc en passe d'être réalisés un peu partout dans la ville, par exemple la reconversion du campus du Val Benoît (l'ancien campus de la fac de sciences appliquées) prévoit la construction d'un complexe de logements, d'entreprises et d'équipements publics. Le palais des congrès doit également être rénové prochainement et la construction d'une nouvelle ligne de tramway va bientôt commencer et traversera la ville du nord au sud.

Si la conversion de la ville de Liège en métropole s'opère via l'ensemble de ces réalisations, elle passe aussi par une nouvelle stratégie de marketing urbain visant la valorisation de la ville dans son ensemble. En 2015, le label LIEGETOGETHER (« Liège get together ») a été créé à cet effet et doit pouvoir assurer la promotion de l'ensemble des acteurs de l'économie liégeoise à l'international. Dans la lignée des grandes villes qui ont été les fers de lance de la métropolisation (Barcelone ou Amsterdam) en Europe, Liège escompte de cette stratégie une résilience tout à la fois économique et environnementale de son territoire. C'est aussi dans cette même logique de marketing urbain que d'anciens et de nouveaux atouts de la ville sont mis en avant et convertis en pôles de compétitivité, comme le secteur des transports et de la logistique et celui des biotechnologies. Le pôle transports et logistique hérite des capacités de transports fluviaux, aériens et autoroutiers de la ville et profite de la nouvelle gare TGV, il profite également de la position centrale de Liège sur la carte de l'Europe. Le GIGA est le pôle des biotechnologies, il lie la recherche académique et les entreprises locales du secteur, il compte près de six-cent chercheurs regroupés en Unités Thématiques de Recherche, et regroupe cinq facultés : médecine, médecine vétérinaire, sciences, sciences appliquées et sciences agronomiques).

Ceci dit, et en tout cas dans l'imaginaire des Liégeois que nous avons rencontrés, la métropolisation de Liège ne va pas de soi. Lorsque nous l'évoquons, ce sont souvent deux échecs de cette grande transformation qui nous sont racontés. En effet, Liège s'est trouvée ces dernières années à candidater à deux événements d'ampleur internationale, en 2015 pour le concours aux Capitales de la culture et en 2017 pour l'organisation de l'Exposition internationale, et dans les deux cas, elle a échoué. Ce double échec fait écho à un sentiment partagé à Liège d'une conversion en métropole qui ne marche pas aussi bien que les grandes réalisations entamées par la ville depuis les années 2000 ne le laissent à penser au premier abord, et ceci sous deux aspects centraux. Pour ce qui est du premier aspect, si la métropole de Liège se développe pour l'instant depuis des pôles d'excellences techniques et scientifiques, des infrastructures destinées à la circulation de flux internationaux, ou dans le réaménagement massif des espaces publics de l'hypercentre, le taux de chômage dans la province est encore supérieur à 15% et pour beaucoup de Liégeois peu ou pas qualifiés, la stratégie de valorisation à l'international de la ville n'a pour l'instant que très peu de retombées économiques directes⁶⁹. Apparaît ici l'image d'une métropolisation à deux vitesses, essentiellement orientée par la production de marchandises à forte valeur ajoutée et nécessitant une main-d'œuvre très qualifiée, valorisant des portions de l'urbain au détriment des autres et plus largement, laissant sur le bord de la route tous ceux qui ne peuvent y trouver leur place. Le second aspect concerne le processus de métropolisation lui-même et la conversion subjective des habitants qu'il engage. L'échec aux candidatures des événements internationaux en 2015 et 2017 n'est pas sans rappeler aux Liégeois la Place St-Lambert laissée pendant trente ans à moitié en chantier ou bien encore le projet Bavière⁷⁰,

⁶⁸ Projet de Ville 2017-2022.

⁶⁹ <http://www.iweps.be/population-active-taux-dactivite-taux-demploi-et-taux-de-chomage-administratifs-par-commune>. Consulté le 20 mai 2016.

⁷⁰ Le projet Bavière concerne le site désaffecté de quatre hectares de l'ancien hôpital Bavière, racheté en 2012 par un consortium privé. Il prévoit la construction d'un pôle culturel et créatif accueillant notamment la nouvelle bibliothèque provinciale en remplacement de celle des Chiroux, d'un pôle académique commun à l'hôpital et à l'université (Institut de

annoncé depuis plus de dix ans mais dont les travaux n'ont toujours pas commencé. Ici, c'est moins l'échec de la métropolisation de Liège qui est mis en avant que l'échec de l'opération subjective qu'elle requiert, de l'adhésion des imaginaires qu'elle implique. On parle dans les rues de Liège de « toudibonisme », tantôt pour fustiger les politiques locaux à qui l'on reproche leur inaction en matière d'urbanisme : « c'est toudibon comme ça », tantôt pour partager avec complicité un trait de caractère liégeois consistant à se méfier de nouveautés proclamées de manière trop bruyante. Pour les Liégeois, il y a comme un air de déjà vu entre l'imaginaire que véhicule la métropolisation que connaît Liège depuis les années 2000 et celui de l'urbanisation effrénée qu'elle a connu dans les années 1960-1970. Aujourd'hui comme alors, la ville américaine en est le modèle, et si l'économie fordiste s'est depuis muée en économie technique et scientifique, l'opération sur les imaginaires est similaire à bien des égards. Dans les deux cas, l'imaginaire pionnier évoque celui des grandes heures industrielles de Liège au XIXe siècle, l'inventivité de ses procédés industriels (découverte de l'extraction du zinc, fabrication d'armes de précision, la fonderie de canons, la fabrication de tramway et de locomotives) et le rayonnement de la ville à l'échelle du monde. Car il s'agit bien, depuis les années 1970, de convertir l'image de Liège, marquée par le déclin de son industrie, il faut pouvoir lui conférer une valeur nouvelle, capable d'entraîner à sa suite sa conversion effective et d'actualiser, par la force des évocations, la puissance passée. Les membres du magazine C4, dont les locaux sont situés dans le centre-ville de Liège et qui nous ont servi de guides dans notre enquête identifient ce phénomène de conversion de l'imaginaire urbain liégeois au concept de « Wallifornie » :

« La Wallifornie, on en parle depuis le milieu des années 80, mais personne ne la définit vraiment. Le mot est utilisé dans différents contextes mais n'a jamais correspondu à une seule vision. Comment alors faire l'histoire de quelque chose qui n'existe pas vraiment ? Comment se référer à quelque chose qui n'a aucune véritable consistance ? On l'entend, on l'assimile et on l'interprète comme on veut : tantôt Brabant Wallon, tantôt Hainaut, tantôt LosAngeLiège.

Tout aussi géographiquement imprécis qu'il soit, le terme Wallifornie n'en est pas moins fortement chargé politiquement. Que signifie l'usage d'un imaginaire de ce genre pour nommer un territoire ? Au-delà de la blague, il y a la vision – le « concept » véhicule un véritable projet de société.

Appréhender l'histoire de la Wallifornie de manière narrative plutôt qu'économique semble dès lors beaucoup plus approprié. Et sérieux. On remarquera alors qu'au beau milieu de la crise des années 80, lors d'une sorte de brainstorming, un conseiller du ministre-président wallon de l'époque propose de transformer l'image de la région, de la booster, en branchant directement celle-ci sur le mythe californien. La fusion lexicale doit rapatrier toute la puissance du rêve américain façon west coast : la classe des stars de Hollywood, le génie créatif des patrons de start-up qui gonfleront bientôt la bulle du Nasdaq et l'esprit d'entreprendre – mais sous le soleil permanent, le surf et les décapotables⁷¹. »

Pour le magazine C4, cette idée de Wallifornie représente de manière particulièrement parlante, parce que comique, le gouffre entre la réalité vécue par les Liégeois et celle projetée en guise de refondation économique de la Wallonie, au point de donner lieu, en dialogue avec le rappeur liégeois King Lee (auteur d'un album intitulé « Menace 2 Wallifornie »), à un *running gag* sur le thème. Ainsi, l'imaginaire de la valorisation économique métropolitaine, à l'image de la Wallifornie, prend-elle à Liège une tonalité quasi comique (tout au moins dans les milieux contre-culturels), tant elle apparaît comme dissonante par rapport à la situation économique et sociale dans laquelle se trouve aujourd'hui la ville. Ces dissonances avec l'imaginaire métropolitain ne se font jamais sentir aussi fortement que depuis les attachements complexes que les Liégeois entretiennent avec leur

dentisterie et polyclinique, pôle académique développant les implantations de la Haute École quai du Barbou, un pôle d'équipements et de services publics abritant notamment un commissariat de police, une crèche et un centre sportif (ce dernier devant remplacer le Hall sportif existant boulevard de la Constitution), un pôle résidentiel mixte (logement, résidence service, maison de repos, ...), un pôle destiné à la résidence pour étudiants.

⁷¹ « La wallifornie, territoire mythique », C4, n°216, Printemps 2013. Article rédigé par Hélène Molinari.

ville, depuis l'expérience d'habiter qu'ils en ont et, à l'échelle des quartiers, des vies qui y ont court. Aussi, lorsque l'on pose la question à Greg, du magazine C4 de la position de Saint-Léonard dans la transformation actuelle de la ville, voici ce qu'il nous répond :

Il y a toujours eu une sorte de réflexivité sur ce quartier. Parce que c'est un quartier, il est à la fin de la ville mais il a une position centrale en même temps. Et en même temps tu sais que ça fait longtemps que des choses importantes s'y jouent, que selon ce qui va se passer à Saint-Léonard, ça va pouvoir à mon avis déterminer largement... Si Saint-Léonard tombait tu vois, du côté de la déterritorialisation et de l'abstraction, alors la ville serait quand même mal en point. Parce que moi j'habite à l'opposé, à cinquante mètres du panneau Liège à l'opposé, donc c'est vraiment de l'autre côté, et pour arriver, pour espérer créer quelque chose par exemple dans ces quartiers-là où on est complètement abandonnés, laissés pour compte par les pouvoirs publics, on est devant un territoire, un terrain énorme qui a été dépollué par la SPAC, qui est la société qui dépollue les sols en Région wallonne, c'est des friches, les pouvoirs publics sont très très loin de venir investir et on est très très loin d'avoir le début d'un maillage culturel ou d'un réseau social dans ce genre de quartier je veux dire c'est vingt-cinq ans de travail. Alors qu'à Saint-Léonard, le fric et l'esprit était déjà là dans les années nonante et les récits qu'on m'a fait, c'était déjà là dans les années 80. Alors si ce quartier le réussit pas, ou à continuer à naviguer à vue mais à pas se faire récupérer ou encore mieux à construire et à intégrer un modèle vivable et ancré, alors ça serait intéressant, mais si il tombe de l'autre côté... Marc se moquait de manière un petit peu provocante d'un ami marseillais qui était venu montrer un film sur la métropolisation de Marseille : « ouais bandes de couillons ! Vous les Marseillais vous vous êtes laissés avoir mais nous les Liégeois, on nous a pas comme ça ». Mais c'était vraiment pour rire parce qu'effectivement on est passés entre les gouttes deux fois, on a raté Capitale de la culture, on a raté 2017, alors vraiment nous on est malins, on est tellement des *losers* qu'on pourrait devenir des *winner*s, tu vois enfin je veux dire on pourrait retourner ça, mais en même temps baladez-vous dans le centre et à un moment donné vous pourrez vous rendre compte qu'il y a vraiment une tension énorme, les investissements... Ne serait-ce qu'autour de la gare... Il y a Koolhaas qui vient faire sa tour et il l'a faite dans le prolongement de la gare et donc ils rasant complètement le quartier et tout, mais ça aussi c'est des quartiers qui étaient faciles à prendre, moi j'ai habité longtemps dans ce quartier-là, huit ans, et c'est l'enfer. C'est des quartiers y'a plus rien, tout a foutu le camp, y'a plus rien, y'a plus de maillage, plus de tissu social. Je crois que c'est facile à arriver dessus, le centre-ville vraiment y'a un théâtre tout neuf en face de la fac, le rosé doit être à trois euros, tu rentres là pour mettre trois flyers t'as tout de suite trois hôtesse et un bodyguard qui arrivent quoi, et puis il y a eu ces investissements faits près de la librairie [la construction d'un cinéma multiplex dans le centre-ville] et puis y'a tous ces trucs-là qui sont des trucs... C'est des choses ils arrivent pas à imaginer la culture, un redéploiement au travers la culture, autrement que par ça quoi, ces énormes investissements, et c'est fort en tension. Avec le carnaval de Saint-Léonard... [Greg]

Greg met ici l'accent sur deux points importants pour notre enquête. Le premier concerne les conséquences de la métropolisation sur les dynamiques sociales et culturelles locales : pour lui, ces réalisations entrent systématiquement en tension avec le tissu social des quartiers, ils ne s'adressent pas à la population locale et concentrent les investissements publics, surtout, ils viennent recouvrir les dynamiques mises en œuvre par les structures de proximité. Le second élément concerne la spécificité du quartier Saint-Léonard, où Greg nous dit que de fortes et anciennes dynamiques locales ont cours plus qu'ailleurs dans la ville. La contradiction relevée par Greg entre le phénomène de métropolisation et les dynamiques locales et de proximité, de même que la densité de ces dernières dans le quartier de Saint-Léonard vont orienter largement la suite de notre enquête. Il s'agit, à partir de là, de comprendre qu'est-ce qui à Saint-Léonard, et par extension, à Liège dans son ensemble, se distingue du processus de métropolisation, et ne peut être assimilé, à moins d'être détruit ? Qu'est-ce qui, dans les dynamiques de quartier, dans l'animation de la vie de Saint-Léonard, résiste et entre en tension avec lui ?

2.3 Le quartier Saint-Léonard, au bord de la métropole

Saint-Léonard est un quartier de centre-ville mais aussi un quartier de bordure, situé à la pointe nord de la ville, bordé d'un côté par l'autoroute urbaine en bord de Meuse et de l'autre par la voie ferrée qui longe les coteaux arborés de Vivegnis. Mais, s'il est également couramment désigné par les Liégeois comme le « quartier du nord », et s'il ne nous est pas décrit comme enclavé, c'est qu'il fait le lien entre le centre-ville et le quartier Hors-Château et la ville toute proche de Herstal. Rattaché à la ville en 1846, le quartier a accueilli parmi les industries les importantes de Liège au XIXe siècle comme le charbonnage du Bâneux, la Fonderie Royale des Canons, ou encore l'Usine à Zinc de la Vieille Montagne. Il accueillait alors aussi un habitat ouvrier qui s'est maintenu avec le temps, contrairement aux espaces industriels qui parsèment aujourd'hui le quartier et qui pour l'essentiel d'entre eux ont été laissés à l'abandon.

Saint-Léonard compte aujourd'hui 12 000 habitants pour 3 800 logements, il est marqué par son taux de chômage (30%), deux fois supérieur à celui de Liège, il est aussi marqué par l'isolement de ses habitants, (60% des ménages sont composés de personnes isolées) ainsi que par un turnover important de sa population (45% de la population a changé sur la période 2005-2010⁷²). Le quartier occupe ainsi une fonction de transit pour de nombreux immigrés primo-arrivant : en 2010, près de la moitié des habitants du quartier y vivent depuis moins de cinq ans. Ils accèdent au quartier par des réseaux d'entraide, grâce à son accessibilité et à son offre locative⁷³, mais aussi parce que Saint-Léonard a une longue tradition d'accueil des communautés immigrées depuis la fin de la première Guerre mondiale (dans un premier temps venant d'Italie et d'Espagne, du fait d'accords internationaux avec ces pays, puis du Maroc, du Portugal et de Turquie, et dans un troisième temps, une immigration plus éclatée et fragmentaire, liée à l'effondrement de l'URSS et aux zones de grands conflits).

Pour autant, une autre dynamique est à l'œuvre depuis les années 2000, celle du nombre d'habitants qui deviennent propriétaires de leurs logements, puisque le nombre de propriétaires habitants est passé en quinze ans de 38% à 50%, ainsi que celle du nombre d'artistes installés dans le quartier (300), parmi lesquels de nombreux jeunes précaires créatifs attirés notamment par le prix des logements. Cette dynamique donne donc lieu à une nouvelle mixité sociale dans le quartier, puisqu'elle s'y ajoute la présence toujours renouvelée des migrants primo-arrivants.

Depuis 1996, le quartier est la cible d'une politique active de rénovation urbaine (ZIP-QI) menée par la Région wallonne. En Belgique, les ZIP/QI (Zones d'Initiatives Privilégiées / Quartier d'Initiatives) correspondent à des zones dans lesquelles on rencontre des critères défavorables à la fois en terme de logement (ruines et logements insalubres, majorité de locataires) et en terme socio-économique (taux de chômage, forte proportion de personnes isolées, faible qualification de la population). Le Projet de quartier porte pour Saint-Léonard sur les objectifs opérationnels suivants :

- « - Désenclaver le quartier, améliorer les accès vers les autres quartiers, la voie rapide des quais, créer des nouveaux accès vers la Meuse, vers les coteaux et les connexions au réseau ferroviaire.
- Revalorisation de l'image du quartier en encourageant par exemple l'implantation de certaines activités économiques ou d'artistes et en développant des infrastructures sportives.
- Amélioration du cadre de vie et des équipements (ex. : assainir les sites abandonnés, aménager les voiries, réaliser des équipements complémentaires).
- Créer des conditions d'accueil d'activités économiques.⁷⁴ »

⁷² Estimations basées sur le registre de la population de 2010.

⁷³ Cf. Farah, J., Ruelle, C., *Rapport de l'enquête sur le quartier Saint-Léonard. Qualité de vie à Saint-Léonard. Cohésion sociale, pratiques et images du quartier*, LEMA - Université de Liège, Décembre 2012.

⁷⁴ Projet de Quartier, http://www.sac-liege.be/docs/projet_de_quartier.pdf. Consulté le 20 mai 2016.

La rénovation du quartier comprend, pour ce qui est des espaces publics, la réhabilitation complète de l'Esplanade Saint-Léonard, qui est l'un des aménagements les plus visibles du quartier, puisqu'il fait la jonction avec le quartier voisin de Hors-Château et ouvre Saint-Léonard sur le centre-ville. Elle comprend également la réhabilitation du site des coteaux de Vivegnis, dans lequel des sentiers pédestres ont été aménagés ainsi qu'une passerelle qui enjambe la voie de chemin de fer et enfin, la réfection de la voirie de la rue Saint-Léonard, qui traverse le quartier du nord au sud et dont les travaux se poursuivent encore. Il est aussi prévu dans un avenir proche la rénovation des quais et le remplacement de l'autoroute urbaine par un boulevard, une piste cyclable et un grand trottoir. La politique de rénovation urbaine a aussi permis la reconversion de différents sites industriels dont les plus représentatifs sont le site des Forges où vingt-deux logements sociaux ont été construits ou celui de Vivegnis où une résidence d'artistes (le RAVI) et un espace de travail partagé à destination des artistes du quartier ont vu le jour l'année dernière (le Comptoir des Ressources Créatives). À côté de ce dernier, le site de la brasserie Haecht, dont les travaux ont été achevés en 2006, héberge aujourd'hui la Coordination Générale des associations du quartier, une halte-garderie, une consultation ONE⁷⁵ et un Espace parents-enfants, les ateliers de productions artistiques de SMART.be⁷⁶ et un espace d'exposition pour le centre d'art contemporain 251 Nord, situé lui aussi juste à côté. L'annexe de la brasserie possède une salle polyvalente mise à disposition des associations du quartier. Ont également fait l'objet de réhabilitation ou de démolition-requalification les immeubles situés au 44 et 163 rue Saint-Léonard, le 191 rue Pied-du-Thier, le 202 rue Vivegnis et les 217-223 rue des Franchimontois. Le programme de rénovation urbaine du quartier a par ailleurs soutenu des partenariats public-privés, comme avec la construction de « l'habitat groupé intergénérationnel les zurbains », une copropriété de vingt-six logements basse consommation, à l'initiative de collectifs d'habitants du quartier, et une société publique de développement économique (la SPI) pour la construction de deux sites d'activités (Espace Entreprise Vivegnis et le site Pieper) comprenant des bureaux et parfois des petits ateliers, destinés à accueillir de petites entreprises débutantes.

L'une des originalités de cette politique est d'avoir donné lieu à la création ou au renforcement de réseaux communautaires institués : la Coordination Générale de Saint-Léonard, qui regroupe de nombreuses associations du quartier et dont les locaux sont situés dans la brasserie Haecht, qui assure l'organisation chaque année de la fête estivale interculturelle « Saint-Léonard en couleurs » ; une coordination sociale, qui regroupe les professionnels du secteur sanitaire et social ; une commission consultative regroupant élus, techniciens et habitants, chargée de suivre la rénovation urbaine ; mais aussi deux comités de quartier, chargés de faire des propositions liées au cadre de vie ; et enfin un groupe de travail « police locale ».

Le quartier bénéficie, en ce même sens du renforcement des réseaux locaux, de l'appui d'un programme, interrégional celui-ci, le programme SUN, initié en 2008 en vue du financement d'actions liées à l'économie, à la végétalisation des espaces publics, à l'énergie et à la cohésion sociale, dans sept quartiers de la région Meuse-Rhin. Ces actions ont consisté à Saint-Léonard en des opérations de sensibilisation (à l'économie d'énergie, à la consommation durable) mais aussi, là encore, à renforcer les réseaux d'habitants du quartier, par exemple en mettant en place la fête Léon'Art (qui rassemble les artistes du quartier), ou bien encore par de l'intervention urbaine en aménageant par exemple des potagers communautaires (installation de bacs dans la rue) avec des habitants.

⁷⁵ Office de la Naissance et de l'Enfance : chargé en Wallonie de toutes les questions relatives à l'enfance, à la protection de la mère et de l'enfant, à l'accompagnement médico-social de la (future) mère et de l'enfant, à l'accueil de l'enfant en dehors de son milieu familial et au soutien à la parentalité.

⁷⁶ Structure participative, d'aide aux artistes, techniciens et autres professionnels de la création, qui poursuivent une carrière professionnelle de façon intermittente et sur la base de projets.

On le voit donc, si Saint-Léonard est un quartier qui rencontre de nombreux problèmes sociaux et économiques, il n'est pas non plus complètement laissé pour compte par l'action publique. Plus encore, les projets de rénovation ne consistent pas là en des interventions massives, ils tiennent compte du tissu social du quartier, de la qualité de l'habitat et du cadre de vie et s'orientent vers des projets innovants et durables. Pourtant, et c'est bien là l'objet de notre enquête, les efforts bien réels entrepris par les autorités publiques pour rénover le quartier en accord avec son histoire et en rapport avec les habitants qui y vivent achoppent, à entendre les animateurs des associations que nous avons rencontrés, sur un élément dont ils ne sont pas maîtres : la vitalité des équipements sociaux et culturels du quartier, la force de ce que l'on appelle couramment la vie de quartier. Car, entre les deux grands récits, celui du quartier pauvre et dégradé et celui du quartier prioritaire de l'action publique, il y a une foule de petites histoires qui se racontent dans le quartier, des petites histoires qui échappent à leur réduction économique et sociale autant qu'à l'initiative de l'action publique. Ce sont ces histoires qui nous ont particulièrement intéressées, celles qui se disent depuis des pratiques, des lieux et une histoire singulière partagés, qui se soustraient au regard lointain et au portrait, et qui fabriquent la vie de quartier.

À Saint-Léonard, il y a de nombreuses associations, qu'elles soient communautaires (espagnoles, italiennes, portugaises, congolaises, serbes, croates, etc.), culturelles (comme les salles de concert et de spectacle le Garage, l'Agora, la Braise, le Hangar, le CPRC), ou sociales (comme la maison des jeunes associative, la Bibi, ou les multiples écoles de devoirs). On y trouve aussi beaucoup d'ateliers d'artistes, un réseau de psychiatrie alternative puissant et une maison de santé. Pour autant, si ce foisonnement d'associations atteste par leur nombre de la vitalité du quartier, l'enquête que nous avons menée nous a finalement montré que c'était moins cela qui en faisait la spécificité que l'héritage, plus ou moins actualisé au sein de ces différentes associations, d'une tradition d'auto-organisation propre au quartier, initiée par la première génération immigrée espagnole et italienne d'après-guerre. Le chapitre 4 tentera ainsi de restituer le parcours de cette tradition d'auto-organisation, les partages et les tensions qu'elle engage avec les institutions publiques et au sein même des associations, et les réappropriations diverses dont elle a fait l'objet au cours du temps.

Nous posons plus haut la question de ce qui ne peut être assimilé qu'à être détruit. La question était soulevée par Greg, du magazine C4, et concernait le quartier de la gare des Guillemins, quartier phare de la métropolisation liégeoise, où il jugeait le tissu social et la vie de quartier anéantis. Il nous semble que cette question se pose à Saint-Léonard avec la même acuité, et ce quand bien même la rénovation dont il fait l'objet ne peut être qualifiée de métropolitaine. L'intervention des autorités publiques dans la vie de quartier depuis la fin des années 1990, que ce soit directement par des opérations d'urbanisme ou indirectement par le financement des associations, ont créé des tensions de vive intensité au sein du milieu associatif, et paradoxalement, plus les autorités tentent de soutenir la vie de quartier, plus cette dernière paraît s'éteindre. Aussi, il apparaît que des opérations de bien moindre ampleur que les grandes opérations métropolitaines, qui plus est (relativement, et pour certaines d'entre elles) bienveillantes, peuvent aussi sûrement miner peu à peu une capacité des habitants à s'auto-organiser pourtant chèrement acquise.

Partie 2. Déploiements

La question de la métropolisation dans les Murs à Pêches à Montreuil se pose différemment qu'à Saint-Léonard à Liège, notamment du fait de la proximité avec Paris. Montreuil fait partie de la première ceinture parisienne, elle est donc concernée au premier chef par l'extension continue de la métropole sur ses banlieues et par la pression immobilière et foncière qui lui est associée. Cette pression qui a donné lieu au cours des dernières années à une transformation radicale du sud de Montreuil commence à s'étendre jusque dans le nord et donc à concerner le secteur des Murs à Pêches. Liège est une ville européenne de première importance, mais son processus de métropolisation est bien moins avancé que celui de la capitale française. La conversion sensible et symbolique de la ville en métropole n'a rien d'évident, et si un pôle central et de grande ampleur se dessine depuis dix ans autour de la gare TVG des Guillemins, l'urbanité liégeoise reste très diversifiée. S'agissant des quartiers des Murs à Pêches et de Saint-Léonard, le processus de métropolisation ne semble pas les affecter directement, bien que quelques nouveaux aménagements comme par exemple la piscine écologique des Hauts-de-Montreuil et la grande esplanade Saint-Léonard montrent qu'une pénétration du phénomène semble tout de même bien en cours. Cette seconde partie aura ainsi partiellement à charge de déterminer l'ampleur de cette pénétration et *in fine*, de poser la question du devenir métropolitain des deux quartiers.

Les expériences recueillies dans les Murs à Pêches concernent des associations très formalisées comme des jardins familiaux plus ou moins ouverts aux passants, ou bien encore des collectifs sans existence formelle ou des communautés vivant dans des caravanes. Et l'on perçoit bien que la vie de quartier se fabrique à l'intersection de toutes ces manières de faire collectifs. L'objet du chapitre 3 consistera donc à circuler de l'une à l'autre de ces intersections, afin de leur donner un relief qu'une vue superficielle du site ne nous permettait pas encore de tracer. De la même manière à Saint-Léonard, ce que notre enquête a collecté, ce sont des façons de faire lien entre des communautés, de créer des lieux pour les habitants du quartier, d'insuffler dans le milieu de vie du quartier une animation, au sens latin de *anima*, de donner du souffle, de conférer un esprit. C'est ce que le chapitre 4 se chargera de faire émerger, grâce à la parole inspirée de quelques animateurs de quartier.

Chapitre 3. Les Murs à Pêches se donnent comme espace pluriel et fragmenté

Nous l'avons déjà dit dans le chapitre 1, les Murs à Pêches constituent, à la différence du quartier Saint-Léonard, un espace morcelé. Jusqu'au début du XXe siècle, les murs s'étendaient sur près de 600 km répartis sur l'ensemble du territoire de Montreuil. Avec le temps, ils se sont retrouvés éparpillés un peu partout entre Montreuil, Bagnolet et Romainville, même si la majeure partie d'entre eux peut-être vue sur les Hauts-de-Montreuil. Nommés « les murs à pêches » (MAP), ils forment donc ensemble un espace aux contours flous puisque celui-ci désigne tantôt le périmètre d'un projet (une cinquantaine d'hectares), une zone protégée mais constructible dans le cadre d'une

activité agricole (une trentaine d'hectares), ou une zone classée au patrimoine des « sites et paysages » remarquables (8,6 hectares). La définition d'un périmètre circonscrivant l'espace des Murs à Pêches ainsi que d'un règlement associé est l'enjeu d'une bataille qui commence dans les années 1980 et se poursuit aujourd'hui encore, impliquant les mairies successives (communistes, écologistes), les partis d'opposition, les associations locales, la région, le département, et toute une foule d'autres personnages (historiens locaux, botanistes passionnés, etc.).

Le site est aussi morcelé physiquement parce que composé en majeure partie, au moins en son cœur, de parcelles de 100 à 200 m de long et de 10 m de large séparées par des murs d'un peu moins de trois mètres, que beaucoup souhaitent conserver. Le site n'a pas non plus de destination fixe puisqu'avec l'abandon de la culture horticole, les parcelles se sont peu à peu trouvées investies par des petites industries, des entreprises, par des familles tziganes vivant en habitat mobile ou qui y ont construit de petites habitations en dur, mais aussi par des jardins familiaux et plus récemment par des Rroms et des associations à vocations sociales, culturelle et pédagogique, principalement orientées vers l'écologie et le travail de la terre (café social pour les Chibanis, jardin d'insertion, jardins collectifs, travaux sociaux aux prises avec les enfants du quartier alentour, théâtre en plein air, rucher-école, expérimentations écologiques diverses, etc.). Morcelé enfin parce que les multiples parcelles, éparpillées sur toute la zone, sont autant privées que publiques (appartenant à la Ville, à la Région ou à l'État), et présentant de multiples statuts (convention d'occupation, location, occupations illicites...).

Caractérisé par la présence de ces murs, l'espace des Murs à Pêches se donne ensuite, de l'intérieur, comme un labyrinthe, fait de petits chemins, de passages mal connus, de portes fermées, de cul-de-sac, de petits clos et d'espaces en friche. Ces murs, selon les endroits, se trouvent dans des états de dégradation plus ou moins avancée : certains ont été reconstruits à la hâte, avec les moyens du bord, d'autres sont envahis par les herbes et buissons ou aujourd'hui encore servent de contrefort à des décharges sauvages.

Laissant de côté les grands projets, en particulier le projet d'écoquartier des Hauts-de-Montreuil et les événements publics abordés dans le chapitre 1, et prenant acte de l'enseignement qu'ils nous ont fourni, nous entrons maintenant sur le terrain en longeant les murs et en suivant leurs chemins tortueux, à la recherche de la vie quotidienne qui s'y déroule. Nous tenterons de décrire dans ce chapitre la texture des relations qui traversent et animent les Murs à Pêches, poursuivant cette hypothèse que la densité de ces relations est aussi bien ce qui résiste à la mise en projet du site ou, à tout le moins, en complique considérablement la tâche. Ce chapitre sera ainsi consacré à un certain plan de déploiement du site, que l'on pourrait a priori considérer comme mineur, parce que moins visible, et aussi moins valorisable, mais où l'on peut découvrir, à condition d'y prêter attention, une vie spécifique.

Par analogie, l'étude réalisée en 2003 sur le patrimoine naturel des Murs à Pêches⁷⁷ est intéressante. Elle rappelle que la faune comme la flore, et ceci peut être étendu à la plupart des espèces, « s'accoutument bien mieux des imperfections des murs, de leurs anfractuosités, voire des éboulis et broussailles, qui constituent pour eux de très bonnes niches écologiques ». La présence importante des oiseaux est nettement « à rapprocher, peut-on lire, de la tranquillité des lieux – milieu moins accessible et peu fréquenté par l'homme ». L'étude à laquelle nous nous référons mentionne aussi l'existence d'« un effet de masse de la végétation qui, avec 37 hectares, représente sur l'ensemble du territoire de Montreuil et de ses alentours un stock alimentaire et d'abris. C'est ce rapport végétal/bâti qui risque le plus d'être remis en cause par l'aménagement de la zone [...]»⁷⁸

⁷⁷ *Patrimoine naturel des Murs à Pêches* de Thomas Rossy, cité sur <http://visitedesmurs.jimdo.com/appelel-%C3%A0-projets-2003/>. Consulté le 17 juin 2016.

⁷⁸ Notons que cette étude est en même temps orientée par une visée opérationnelle très claire : « L'objectif est d'apporter des éléments à la réflexion pour que le patrimoine naturel du site des Murs à Pêches puisse être effectivement pris en compte dans le projet global d'aménagement. Sachant que tout ne peut pas être préservé, la première approche

Parallèlement, cette étude fait aussi état, et cela est à souligner, d'une relative pauvreté au niveau de la flore, que l'auteur explique par l'activité agricole intensive passée (utilisation de matières fertilisantes et de traitements phytosanitaires), la pauvreté des stocks grainiers qui en a résulté et l'effet séparateur des murs, isolant chaque surface d'autres terrains représentant des apports potentiels. L'intérêt de ce constat, et de son rappel ici, est de ne pas nous envoyer dans une mauvaise direction. Il ne s'agit pas de chercher dans les Murs à Pêches une nature idéalisée, les espèces végétales sont limitées, les sols fortement pollués. Si l'on trouve donc une biodiversité forte, elle a plutôt à voir avec la variété des êtres en présence et la diversité de leurs mises en relations, de leurs agencements, de leurs manières de constituer un milieu résistant dans un environnement par ailleurs fortement contraint par la densification urbaine.

Nous serons ainsi amenés dans ce chapitre à suivre différentes entités, à prendre au sérieux leurs conflits, leurs tentatives pour poursuivre dans l'existence, et le milieu résistant, bien que fragile, qu'elles participent à produire. Dans cette perspective, nous risquons dans un premier temps une exploration de ce milieu des Murs à Pêches en nous attachant aux conflits qui le mettent sous tension, conflits qui ne manquent pas d'arriver constamment tant les usages et les usagers diffèrent. Nous verrons aussi que si les conflits ponctuent la vie des Murs à Pêches, c'est que celle-ci remet sans cesse en jeu ces usages différents du site. Ce qui fait la vie dans les Murs à Pêches c'est cette mise en relation constante, et y compris lorsqu'elle est conflictuelle, de différentes manières de faire et de vivre. La deuxième section du chapitre sera consacrée à un autre genre d'attachements qui caractérisent aussi la vie dans les Murs à Pêches : passant par les murs et les différentes cultures qui s'expérimentent dans cet espace, nous irons jusqu'à l'exploration des sous-sols des Murs à Pêches, et aux questions difficiles posées par leur pollution. Nous proposerons pour conclure ce chapitre de parcourir la carte des liens que nous aurons dressée en essayant d'esquisser les différentes écologies à l'œuvre sur le site et terminerons en ouvrant sur la question du devenir des Murs à Pêches.

3.1. Cohabitations conflictuelles

Les ballades que nous avons réalisées au cours des Journées du patrimoine et du festival des Murs à Pêches ne pouvaient nous donner accès à l'une des réalités les plus prégnantes sur le site, celle de la conflictualité liée à la cohabitation au long cours des différents occupants et usagers des lieux. Dès lors que nous quittons le registre public de ces manifestations et allons à la rencontre des acteurs des Murs, c'est cet aspect qui, par contraste avec le caractère pacifié des événements publics, ressort de la manière la plus frappante. Les Murs à Pêches apparaissent alors comme un nœud de tensions, mêlant des petites querelles de voisinage à des conflits plus récurrents, voire historiques. Nous voudrions voir là le signe de la vitalité des Murs, car quand on nous dit que « c'est chaud », on nous dit aussi bien que c'est chaleureux. L'opérateur principal de ces conflits en série passe par la distinction entre des espaces laissés en friche ou cultivés, en tout cas laissés vierges de constructions et d'habitations (ce que l'un de nos interlocuteurs appelle des « enclaves sauvages » aux limites incertaines), et des espaces très clairement habités, occupés notamment par les cabanes, caravanes et mobile-homes des familles gitanes et roms et roumaines. C'est donc par l'exploration de cette première série de conflits que nous allons entrer dans le vif de la vie quotidienne des Murs à Pêches. Nous verrons ensuite, par un effet d'accumulation de petites anecdotes, comment la tension caractérise bien le régime de relation entre les êtres, et qui bien que discontinu, a pour caractéristique de perdurer dans le temps ; sur ce plan de déploiement des liens, rien est jamais vraiment garanti. Nous le verrons, les anecdotes constituent là un moyen efficace pour rendre

opérationnelle visait à repérer, dans ce périmètre, les surfaces et les structures les plus intéressantes au titre de l'écologie, qui pourraient mériter d'être "épargnées" par le développement urbain, en fonction de leur compatibilité avec le mode d'urbanisation prévu, ou qui pourraient éventuellement être aménagées ou valorisées. »

compte de quelque chose qui peine autrement à être décrit, une ambiance. Aussi, chacune de ces anecdotes entremêle plusieurs histoires, plusieurs personnages, plusieurs temporalités, rendant compte tantôt d'un événement qui vient rompre un certain état des relations, les remettre en jeu, tantôt d'une petite histoire ou d'un détail qui condensent, par un effet d'esquisse, une situation par ailleurs très complexe. Nous aborderons également la place structurante dans ces conflits des enjeux liés à la visibilité et à la publicité du site, relatif à la tranquillité souhaitée par certains mais aussi à la précarité de l'installation de ceux qui s'y trouvent. Nous verrons pour finir que ce sont le plus souvent de véritables mondes qui s'entrechoquent, se frottent les uns aux autres, et qui trouvent parfois, par le concours de figures médiatrices structurantes pour cet espace, à coexister.

Paradoxes et ambiguïtés de l'enclave sauvage des Murs à Pêches

Pascal : Quand on est arrivé nous, en 94, on avait fait un petit document qui s'appelait « champ de béton ou murs à pêches » et on faisait des propositions : voulez-vous conserver les habitants existants, caravaniers et pavillonnaires, voulez-vous des enclaves sauvages ? Etc. Et la doctrine de l'association de dire et on le dit encore, il faut conserver les habitants existants et qu'est-ce qui se passe ? C'est souvent les caravaniers, comme toute famille, les enfants grandissent, donc après on prend la parcelle d'à côté, et cetera, et cetera, donc après y'a une sorte de..., on va pas dire ghetto parce que ghetto c'est la Seconde Guerre mondiale, ça représente des choses beaucoup plus graves, mais une sorte d'accaparement d'un espace, qui est très difficile après en termes de cohabitation, y'a un problème de cohabitation, les Jardins du cœur ont subi ça très longtemps... Après, quand il y a eu la chute du mur de Berlin et que les Rroms sont arrivés sur Montreuil, après y'en a qui se sont installés tout seuls sur les Murs à Pêches, puis d'autres par Voynet, et là il y a eu un conflit très lourd avec, entre les Tsiganes qui sont là depuis très longtemps, et les Rroms qui étaient... qu'ils rejettent totalement. Pour nous c'est une nécessité pour les Rroms d'habiter sur les Murs à Pêches, mais pour nous, moi je pense que c'est pas une solution, pour le site c'est pas une solution...

Pierre : Parce qu'ils détruisent

Pascal : Pour eux y a Ecodrom qui fait partie de la fédération des Murs à Pêches, pour moi je le dis tranquillement, sans problème, pour moi y a une dérive, les MAP sont pas fait pour un lieu d'habitation. Alors je serais Rrom bien sûr, j'irais habiter dans les MAP, par nécessité, mais néanmoins c'est pas... pour moi, les MAP ce n'est pas fait pour ça.

Pierre : Les Rroms c'est pas tellement eux, on leur a filé des parcelles, parce que Voynet n'en avait plus beaucoup donc elle a filé des parcelles là où y avait du terrain libre.

Pascal : Les MAP ont servi... ça s'est fait sans appel à projets, ça vous pensez bien, et ça se comprend, à un moment donné la municipalité c'est normal qu'elle fasse des choix politiques et qu'elle passe hors appel à projet pour des orientations politiques. Souvent les Murs à Pêches ont servi après la 2ème guerre mondiale de lieu défouloir, tout ce qu'on ne voulait pas ailleurs dans la ville venait sur les MAP, les entreprises de traitement de déchets, les dépôts de matériaux, les caravaniers, la mécanique un peu sauvage... même chose aujourd'hui, quand on sait pas quoi faire, on va sur les Murs à Pêches, on sait pas où mettre la piscine on va la mettre sur les Murs à Pêches, le collège, on va le mettre à la place des jardins ouvriers, le tramway on va le mettre un peu sur les Murs à Pêches, c'est un lieu logistique défouloir, en même temps c'est un lieu de liberté.

Pierre : Une réserve foncière quoi.

Pascal : C'est aussi ça, c'est un peu mouvant. Moi sur les Murs à Pêches, y a certains endroits où je ne suis pas le bienvenu, clairement, c'est comme ça, y a des endroits que je ne fréquente pas sur les MAP, parce que c'est des espaces qui sont un peu accaparés si voulez... J'y vais de temps en temps, rarement, mais je ne suis pas à l'aise, mais je n'ai pas non plus à rentrer dans la vie privée des gens, je vais pas m'inviter chez les gens, pour eux c'est leur lieu de vie, quoi je vais pas non plus par politesse on ne va pas chez les gens comme ça... [Pascal Mage, association MAP et Pierre, association Bagnolet en Vert]

Dans cet extrait, le discours de Pascal et de Pierre rend compte de la tension inhérente liée à la fois à la situation de réserve foncière dans laquelle se trouve l'espace des Murs à Pêches, à l'habitat qui s'est inscrit avec le temps dans cette faille urbaine⁷⁹, et enfin aux usages plus récents visant de nouvelles appropriations, dont nos interlocuteurs se font les porte-parole. Tel qu'ils le décrivent, on comprend que c'est parce que les Murs à Pêches constituent une réserve foncière que s'ouvre une brèche pour de l'habiter – des familles tziganes implantées à Montreuil parfois depuis l'entre-deux guerres s'y sont très tôt installées, d'autres, tsiganes et rroms, y ont été « temporairement logées » en vue de leur relogement futur sur le site ou ailleurs, d'autres enfin sont arrivés là par leurs propres moyens –, et une brèche pour de nouveaux usages – notamment insufflés par les associations retenues lors des appels à initiatives successifs –, mais c'est aussi pour cette même raison que les murs continuent à servir de décharge à ciel ouvert. C'est encore pour cette raison que usagers et habitants sont livrés à eux-mêmes pour réguler les différents usages qui ont cours dans les Murs. Mais, inversement, c'est bien parce que les Murs font l'objet d'appropriations multiples et différenciées que la réserve foncière qu'ils constituent n'est pas directement rendue accessible pour un projet urbain de grande ampleur. L'indétermination de l'espace appelle autant la liberté que l'appropriation, et finalement son caractère sauvage apparaît paradoxalement avec la même évidence au promeneur qui découvre là un espace poétique, au spéculateur immobilier et au pollueur d'occasion.

Ceci dit, Pascal et Pierre insistent sur une différence, celle de l'usage ouvert et public du site, que l'association MAP défend, et qui fait des Murs à Pêches « une enclave sauvage » entendue comme « lieu de liberté », contraire à la destination d'habitat, représentée par les communautés tsiganes, et plus récemment, les communautés rroms et roumaines. Cette différence traverse l'ensemble des tensions qui innervent le site, ce que nous révèlent Pascal et Pierre, c'est qu'entre habitants et usagers associatifs, mais aussi entre les associations récemment implantées, les relations sont électriques.

À l'arrivée de l'AMAP (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne) animée par l'association Sens de l'humus en collaboration avec Rêve de terre, par exemple, des voisins habitants répondent explicitement en écrivant sur leur portail : « en venant chercher la paix ici, vous volez notre tranquillité ». Ce tag révèle deux visions antagoniques de l'« enclave sauvage » souhaitée aux Murs à Pêches, et deux visions de la tranquillité : l'une où l'on cultive des légumes en retrait de la circulation urbaine, l'autre où l'on vit loin des regards.

On a une AMAP aussi, qui est assez liée à l'asso qui fait la distribution des légumes en été, dans la cour du jardin, ça permet aussi de renforcer la dynamique, la vie du lieu quoi. Mais ça plaisait pas trop aux gitans d'ailleurs, après on leur a donné des légumes, voilà, puis ils ont fini par accepter. ... parce que ça fait des tas de bagnoles qui arrivent le mercredi soir pour l'AMAP, des tas de gens donc le lieu il vit bien quoi, alors qu'ils voudraient plutôt rester discrets... Mais bon comme y'avait rien de problématique majeur, ça leur a pas posé de problèmes fondamentaux non plus, y'en a même un qui voulait acheter un panier je sais pas ce que c'est devenu d'ailleurs. Et ouais, ils nous ont écrit le premier jour où il y a eu l'AMAP, ils nous ont écrit sur le portail : « en venant chercher la paix ici vous volez notre tranquillité », un truc comme ça, une formulation de ce type quoi. Bon, ils nous ont dit clairement qu'on n'était pas les bienvenus. Explicitement : « vous nous servez à rien ici », bon après on tient le coup encore, et ça va. [Fred, Sens de l'humus]

⁷⁹ Entre 2004 et 2007, l'ADEPT93 conduit une MOUS (Mission de Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Sociale) Tzigane concernant 300 familles (soit près de 800 personnes) issus de la communauté tzigane, pour lesquels il s'agit de proposer une solution d'habitat. La mission se terminera finalement sans avoir proposé de solution pérenne car le projet urbain de Montreuil ainsi que son POS ne permettent pas d'envisager de constructions, type « habitats adaptés », sur le quartier des Murs à Pêches. Les familles installées là de longue date resteront tout de même sur place, mais sans amélioration de leur situation. Dominique Voinet initie quant à elle en 2010 une MOUS Rrom (qui concerne le relogement de 117 familles, soit 350 personnes), menée entre 2010 et 2015. Un campement sera implanté dans le secteur des Murs à Pêches, rue Pierre de Montreuil, pendant toute la durée de la MOUS sous convention d'occupation précaire, tandis qu'un autre campement s'installera, sans droit ni titre, rue de Rosny.

Le conflit est sourd, ce n'est pas un conflit direct, mais une méfiance continue, initiée dès l'installation des premières associations depuis la fin des années 1990 et avivée par les séries d'installations qui ont suivi les deux appels à initiatives en 2003 et 2011. La mésentente a trait à la visibilité du site entraînée par la présence des associations mais aussi et plus fondamentalement, à des logiques contradictoires, des présences sur le site sans communes mesures les unes avec les autres.

Car les conflits ont également lieu entre les familles tsiganes, entre communautés tsiganes et roms, et n'épargnent pas non plus les associations usagères, dont les visions peuvent tout à fait entrer en concurrence. Il ne s'agit donc pas simplement d'un conflit entre habitants et usagers mais de conflits inhérents à cet espace libéré, à son caractère proprement sauvage. La cohabitation n'a rien d'assuré, le site des Murs à Pêches apparaît très divisé, éclaté même, marqué par des tensions qui, si l'on s'y attarde, font apparaître et donnent du relief aux différents usages et entités qui occupent les lieux. Nous y reviendrons à la fin de ce chapitre, en différenciant alors plusieurs écologies, entendues comme rapports à un milieu.

Surtout, ces tensions et les conflits qui les sous-tendent indiquent combien l'espace des Murs à Pêches est bien plus plein qu'on ne l'imagine de prime abord. Bien loin d'être un espace délaissé, les parcelles sont tellement habitées que l'espace devient saturé des appropriations multiples dont il fait l'objet. Les conflits que cela ne manque pas d'entraîner sont ainsi contrebalancés par la reconnaissance réciproque des différentes existences qui fréquentent le site, obligés avec le temps de cohabiter dans un espace réduit. Car comme on le verra, le régime relationnel du conflit ne se distingue pas complètement de celui de la cohabitation, il n'en est qu'une intensification, qu'un point de fixation.

S'installer dans la tension

Les « enclaves sauvages » des Murs à Pêches sont habitées, usitées, appropriées par vagues successives, de telle sorte que tous ceux qui s'installent sur le site ne peuvent faire autrement que de s'adapter à cette situation complexe et tendue. L'enjeu consiste ici à montrer que cette situation, bien qu'elle soit restituée à la suite au travers de petites anecdotes, caractérise de manière très profonde la vie dans les Murs à Pêches, situation que les uns et les autres affectent ensuite plus ou moins positivement ou négativement selon les cas.

En la matière, le cas de l'association Lez'arts dans les murs est intéressant, puisque les membres de l'association, prenant très au sérieux cette situation, ont choisi de s'adapter aux usages qui avaient déjà cours sur leur parcelle, et de repenser l'entièreté de leur action depuis ceux-ci :

En gros l'asso elle existe depuis dix ans ici, et elle est vraiment partagée entre deux projets. Au départ, c'était faire de ce lieu un lieu de rencontres, d'événements culturels, et après de fait, les MAP c'est juste en face du Bel-Air, donc ouais la petite histoire c'est que les enfants du quartier ils venaient souvent, et du coup, vu que t'avais aussi des gens, des instituteurs, des éducateurs et tout, y'a un projet qui s'est monté pour accueillir les enfants des centres de loisirs de la ville, l'été. Avec des enfants du quartier aussi, et voilà en gros, au quotidien si tu laisses la porte ouverte, tu vas avoir de la visite, et ça peut être un peu de tout et ça dépend aussi de ta possibilité d'assurer une présence sur le lieu, et à partir du moment où t'ouvres, tu vas forcément rencontrer des gens qui vont venir. Ça peut être des enfants du quartier, des enfants qui sont intéressés par des activités, autour du jardin, et puis quand tu vas faire des événements ça va ramener un autre public, qui trouve que le jardin c'est super pour faire de la musique. Du coup, ça brasse un peu tous les publics, après des styles de musique qui brassent des styles différents, t'auras pas les mêmes publics si tu fais un événement funk, que si tu fais un événement électro, et nous on essaye d'être un peu les gardiens du lieu, faire en sorte qu'il y ait du monde qui passe, qui s'y intéresse, aussi d'offrir, enfin de permettre aux enfants du quartier de prendre possession du jardin. Et, de créer aussi des projets qui puissent répondre aux besoins du quartier, qui est juste en face. [Louise,

Lez'arts dans les murs]

Le projet initial, de « lieu de rencontres, d'événements culturels », s'est transformé au contact du quartier, et notamment des enfants du quartier. Le collectif a laissé « la porte ouverte » et essaye depuis de répondre à deux fonctions : « faire en sorte qu'il y ait du monde qui passe » (que ce soit un lieu vivant) et « permettre aux enfants du quartier de prendre possession du jardin » (y compris en n'étant pas toujours là). Le collectif a su retourner une situation a priori problématique, un conflit d'usage, non seulement en incluant les enfants à leur espace mais plus encore, en modifiant leur propre projet à la mesure de ce qu'imposait cette présence imprévue. L'imprévisibilité de la circulation initiale des enfants entre les murs imprime désormais leur présence quotidienne dans l'espace de l'association :

Les ados c'est un peu différent, ils ont un autre rapport au jardin, ils ont un âge différent, et du coup ils n'ont pas nécessairement envie d'avoir une présence adulte. Du coup, le jardin, c'est un endroit clos mais tu peux escalader le mur et la présence des plus jeunes elle se fait plutôt ressentir comme ça. Ils viennent quand on est pas forcément là, et de toute façon ça fait partie du lieu quoi. C'est des choses sur lesquelles t'as pas forcément de prises. C'est pas désagréable, à part si t'es confronté à des problèmes de vol ou des trucs comme ça.

Question : Vous avez pas trop ça ?

Si si, mais c'est pareil ça fait partie du lieu. C'est un lieu ouvert, on a pas vraiment d'espace fermé, sécurisé, on a pas non plus énormément de trucs de valeurs, donc ça n'arrive pas souvent, mais ça peut arriver. [Louise]

Pour notre interlocutrice, l'impossible maîtrise du lieu en constitue une grande part de la richesse. L'enjeu pour le collectif n'est pas d'en contrôler l'usage, mais de le maintenir en vie. Dans une telle perspective, la présence des enfants est relue comme une force, la tension créée par leur présence, pouvant aller jusqu'au vol, est perçue comme l'enjeu et la condition même de la poursuite de la relation. Maintenir en vie veut dire aussi pour Lez'arts maintenir ouvert, laisser libre court aux circulations entre les murs et les parcelles.

Des problèmes à cause du bruit, tu les auras toujours, t'as toujours des personnes qui trouveront qu'il y a du bruit, c'est aussi pour ça qu'on décide de finir nos événements... hier ça a fini à minuit quarante, pour moi c'est déjà trop tard, c'est minuit trente maximum et ça va jamais au-delà de cette heure-là et après concrètement, ça a jamais été.. Voilà tu as des plaintes, mais ça a jamais été plus loin que ça. [Louise]

L'installation des Lez'arts dans les murs se passe donc sans trop d'accrocs, et les conflits potentiels peuvent même trouver à s'apaiser par anticipation, grâce au soin apporté aux relations avec les autres occupants. Dans d'autres cas, on nous raconte des situations qui dégénèrent. Par exemple, l'une de nos interlocutrice évoque cette fête de Noël interrompue par l'entrée d'un voisin qui hurle sa colère le fusil à la main, au moment même où se réunissent des familles gitanes et des familles roms de l'association Ecodrom, qui d'habitude sont en guerre. Dans l'extrait qui suit, Céline salariée de l'association Rue et cités, association montreuilloise de prévention et d'insertion travaillant essentiellement auprès des familles tziganes implantées sur des terrains familiaux et des parcelles privées le long de la rue St-Antoine, nous raconte la scène :

Tu vois quand on a fait les aménagements, on les a vraiment regroupées les familles, chaque midi on avait réparti les tâches, chaque famille préparait la bouffe pour tout le monde, pour tous les mecs, les architectes, les bénévoles, tout ça, on allait d'un côté de la rue et on allait soit d'un côté soit de l'autre, on faisait un barbecue, c'était les familles qui organisaient, c'était plutôt bien et même un jour on était sur un terrain d'Ecodrom... ohlala, c'était ma réussite personnelle, même si « aujourd'hui on va sur le terrain des Roumains ! », « mais Céline qu'est-ce que tu fais... ? » Oh ! mais on s'est tous rejoints, et ça s'est bien passé, y'a même Alex qui est venu qui a parlé avec eux, oh putain c'est bon ! Ça ne va pas changer grand-chose, mais bon... y'a toujours le psychopathe à côté qui dès qu'il y a trop de bruits, il sort son fusil...ça on y changera rien...

Question : À l'Ecodrom ?

Ouais, y a un mec complètement sauté, juste à côté, c'est un fou et il est violent en plus. Même les autres gitans, ils n'ont aucun pouvoir, il est barré alors... La dernière fois, c'était pour Noël, j'étais avec Colette [membre fondatrice d'Ecodrom], en plus j'avais toute ma famille, ma mère et tout.. Tout le monde était là, en train de bien rigoler, on jouait du violon, et il a pété un plomb à côté « houa je vais tout défoncer » et Colette elle me dit « on continue ? » « Non là on va arrêter, parce qu'il va venir »... On a été obligés de tout arrêter, c'est un vrai psychopathe. Après t'as toujours.. y'a des gens très bien, t'as des magouilleurs, et t'as des psychopathes... [Céline, Rue et cités]

Certains conflits, comme celui qui nous est décrit ici par Céline, relèvent du conflit d'interconnaissance, on sait qu'avec cet occupant-là, il sera inutile de parlementer, quand avec un autre, il suffira de reprendre la discussion au bout de quelques jours et la situation pourra s'apaiser. Dans tous les cas, ces conflits sont présentés comme intrinsèques aux Murs à Pêches. Aussi, pour Céline, l'erreur ou l'espoir mal placé est plutôt du côté de ceux qui veulent voir les Murs à Pêches comme un quartier pacifié. Céline nous décrit par exemple, lors d'une réunion de concertation avec la Mairie, l'écart entre le projet proposé alors, qui entend faire se rejoindre les deux parties de la rue St-Antoine, et la réalité des lieux et des liens :

Je me souviens quand on bossait sur les aménagements, ils [les techniciens de la mairie] étaient là, oui comment rejoindre les deux rues... genre ils sont tous copains... Non ils sont pas tous copains, le haut de la rue St-Antoine et le bas ils sont vraiment pas copains, ils peuvent pas se voir. Eux leurs petits, ils sont mal élevés, chez les manouches nein nein nein, les Hongrois ils sont ceci... c'est vraiment pas des potes.. Ils se connaissent, y a des liens, ils sont sur le territoire depuis des générations mais c'est pas pour ça qu'ils se reconnaissent comme groupe de pairs. Ils peuvent parler entre eux, mais on peut pas les penser comme une communauté unique, c'est loin d'être le cas. [Céline]

L'ambiance de la rue St-Antoine ne se laisse pas facilement décrire comme pacifiée. Il est même inopportun de penser trop vite relier les deux morceaux de la rue, séparés par la voie autoroutière non achevée. Les occupants gitans et rroms le savent bien, ils en font souvent l'expérience : habiter les Murs à Pêches suppose de faire sa place parmi ces conflits récurrents, qui bien que relevant en apparence de tensions presque privées ou occasionnelles, en viennent à en définir l'ambiance générale. La dispute fait partie du quotidien, elle est attendue.

Pour que l'ensemble tienne, plusieurs figures ou collectifs fabriquent des passages, des médiations. Elles sont à l'intersection entre différentes manières d'habiter l'espace, à la façon dont l'association Lez'arts dans les murs accueille les jeunes du quartier Bel-Air. Cet accueil, ce lien avec la vie du quartier, cette capacité à se laisser déborder leur donne une certaine légitimité, reconnue par les autres associations. Pascal, de l'association MAP, les donne aussi en exemple : « Pour moi l'asso la plus importante du site c'est les Lez'arts dans les murs, je vous le dis, parce qu'ils sont en prise avec le quartier ». L'association Rue et cités, avec ses méthodes d'éducateur de prévention, assume aussi cette fonction de médiation, elle est en prise avec ces familles qu'elle connaît de longue date, même si leur fonction de régulation des conflits dans le quartier en vient parfois à les exaspérer :

Chaque fois qu'il y a un problème.. C'est systématique, dès qu'il y a une emmerde.. Ah allô Rue et cités ? Ben non, on est pas les pompiers, on peut pas être là chaque fois qu'y'a un problème... [Céline]

En effet, si par exemple le Pôle Solidaire (comprenant une collecterie et une épicerie solidaire) et le collègue Cesaria Evora, tous deux situés près de la rue St-Antoine font constamment appel à eux, c'est que leurs propres moyens de régulations son mis à mal, le conflit ici, et en suivant l'image utilisée par Céline, est un feu qui ne peut jamais être complètement éteint. Mais le travail de prévention de rue mené par Rue et cités ne peut pas tout, même si sa capacité à aller au-devant des communautés qui causent ces problèmes en fait l'un des seuls médiateurs des conflits avec les communautés tziganes.

Un autre exemple nous est rapporté par Céline, mais cette fois-ci pour faire apparaître les liens qui

paradoxalement ne manquent pas de se créer au travers de ces relations d'inimitié. Ainsi, alors que les gitans s'en prennent régulièrement à l'un des membres de l'association Rêve de terre – association de jardinage collectif orientée vers la permaculture et qui anime avec le Sens de l'humus, une AMAP alimentée par un agriculteur situé à une centaine de kilomètres de Montreuil –, ils n'en témoignent pas moins une certaine solidarité avec lui lorsque la parcelle investie par l'association, et à laquelle il se montre profondément attachée, se voit rasée et reprise par la mairie.

Ah oui, à fond, il en a rien à foutre Sylvain... Mais eux, ils connaissent toute son histoire, alors ils le font chier, ils lui disent « putain tu fais chier, t'aurais pu ne pas te rater quand t'as voulu te suicider ! », voilà les échanges qu'on a... « Putain t'as mal visé avec ta balle ! », Sylvain il s'énerve encore plus « ta femme elle a eu bien raison de te quitter »... je t'explique pas... Ils se connaissent, Sylvain il est là depuis... moi je l'ai toujours connu Sylvain....

Question : Il les embrouille sur les poubelles, des trucs comme ça ?

Il les embrouille sur les poubelles, et surtout sur le terrain parce que quand la mairie a choisi l'emplacement du petit aménagement, c'était sur la parcelle de Rêve de terre. Donc je t'explique même pas, conflit énorme ! bon alors, Rêve de terre a dit OK, mais ça crée vraiment de grosses embrouilles, parce qu'en plus quand la mairie est venue préparer l'aménagement du territoire

Question : C'est où ?

C'est sur le bas de la rue, quand tu montes de la rue de Rosny, juste avant la ressourcerie... Et ça c'était la parcelle de Rêve de terre, et les mecs qui sont venus, ils ont gratté un bout, et ils ont rasé tout plein d'arbres, mais qui étaient là depuis trop longtemps... je t'explique pas le scandale. Rêve de terre ils ont.. Et là quand même les gitans ils ont dit : « vas-y Zinda (le pauvre) quand même c'étaient les arbres de Sylvain, c'est abusé ce qu'ils ont fait »... alors tu vois... « Vous lui tapez tout le temps dessus ! » « Quand même c'est abusé ce qu'ils ont dit à Sylvain » « oh ! Tu l'insultes tout le temps ! » « Bon, lui aussi il insulte bien. » Ils se connaissent qu'est-ce que tu veux... C'est les trucs de territoire, y en a toujours un... [Céline]

Encore une fois dans cette histoire-là, l'interconnaissance très forte entre Sylvain et les gitans qui vivent à côté donne lieu à des disputes *de village*, une « embrouille » permanente, quasi pittoresque, faite des insultes qu'ils se lancent mutuellement. Les uns savent très bien ce qu'il faut dire pour que Sylvain « s'énerve encore plus », et réciproquement. D'ailleurs Sylvain, Céline nous dit qu'elle « l'a toujours connu », c'est un des personnages des Murs. Sylvain, figure tout à la fois connue de tous (de militant écologiste sincère) et en même temps figure repoussoir du quartier (donneur de leçons), est un opérateur important de liens. Comme dans un petit village, les relations de proximité entre les cohabitants peuvent être teintées d'inimitié, et une simple mésentente (comme par exemple la perte d'une parcelle sur les Murs au profit d'un autre groupe) peut trouver à se perpétuer dans le temps.

Le registre de l'infra public et ses enjeux sous-jacents

Ces querelles qui ponctuent les entretiens sont rarement publiques, elles ne relèvent pas non plus de la sphère privée ni même de disputes à l'intérieur d'une communauté bien circonscrite. Ce ne sont pas des conflits entre quelques individus ciblés, ou même entre groupes ou familles, même si ils s'y rapportent, mais elles sont souvent connues de tous. Elles semblent précisément se situer dans cet espace infra public qui fait la vie d'un quartier. Nous proposons ici de les relire comme des conflits qui mettent en tensions différentes façons d'investir l'espace, et dans lesquels, surtout, les enjeux liés à la visibilité et à la publicité des occupants et de leurs parcelles sont fréquemment placés au centre.

Peu après avoir commencé leur potager, Colette et les familles roms du projet Ecodrom, s'aperçoivent que la parcelle adjacente sert de garage sauvage et à « la découpe de bagnoles volées ». S'ajoute à cela le racket et les menaces dont sont victimes quotidiennement les familles, et rapidement, le garage sauvage s'immisce sur la parcelle d'Ecodrom, un bout de mur est même

détruit pour en faciliter l'accès :

Ça s'est mal passé au début. D'abord, ils [les Rroms] étaient rackettés sans arrêt, ils venaient en disant, on vient chercher notre pognon sinon ils brûlaient les cabanes quoi. Après quand ils ont vu qu'il y avait une association, qu'ils m'ont vu débarquer, moi, qu'est-ce que c'est que celle-là ? Et après, c'était pas que moi, c'était tous ces gens, des Chinois, les Allemands, les Japonais, y'a eu de tout ici [la parcelle abrite un hôtel], donc là ils se tiennent un peu plus à carreau dans ces cas-là. Et donc le racketteur est parti, par contre y'a celui d'à côté, qui vole. Moi je l'ai dénoncé... le mec, j'ai constaté qu'il fait de la découpe de bagnoles volées, donc il fait son bordel, mais qu'ils viennent pas péter notre mur pour ramener ses objets volés. Et c'est pour ça que j'ai demandé le bail pour la parcelle du fond, parce que si je vais aux flics en disant « attendez, nous, y'a intrusion, etc. et en plus on va nous accuser de complicité d'objets volés ». Mais c'est pas chez moi, alors j'ai dit à la mairie, si vous voulez que je fasse quelque chose avec les flics, faut que vous me donniez le bail, voilà. En gros. Quelque part ça m'a servi. Non c'était chaud.. ça l'est encore.. là ils osent plus rien faire mais... [Colette, Ecodrom]

Si un temps, la résolution du conflit a paru impossible, et qu'Ecodrom a du faire intervenir les forces de l'ordre pour se protéger, c'est de manière tout à fait inattendue que la situation a trouvé des voies de résolutions : la présence ostensible des clients de la chambre d'hôtes s'est retournée en point de force pour Ecodrom, l'incongruité de trouver là des touristes Japonais et Chinois a fait cesser le racket et la reconnaissance publique qu'Ecodrom a progressivement acquis a rééquilibré le rapport de forces.

Ailleurs, nous avons vu que les gitans s'opposaient à l'AMAP du Sens de l'humus et de Rêve de terre du fait de la soudaine visibilité qu'elle entraînait. La visibilité des espaces témoigne à chaque fois de changements de pratiques et d'usages. Les parcelles utilisées pour de la mécanique auto, pour y installer une caravane, ou faire son potager ne sont a priori pas destinées à avoir une visibilité publique, ou à être un lieu de passage ouvert. On s'en souvient, lors de notre première visite à l'occasion des Journées du patrimoine, l'occupant de l'un des jardins familiaux ne nous laissait qu'exceptionnellement visiter son jardin. Les gitans ne sont donc pas les seuls à vouloir rester discrets. Exceptée la journée du dimanche, durant laquelle les clos de l'impasse Gobétue se présentent comme ouverts, l'ouverture ne va pas de soi, y compris pour les associations. Les dédales entre les clos impliquent différentes portes qu'il faut laisser ouvertes et surveiller, sans compter qu'il est peu probable de trouver par hasard le petit sentier qui mène à l'impasse :

Entre les associations ? C'est très très bien. On fait des échanges. On est en partenariat aussi pour ouvrir les dimanches. À tour de rôle. Que le dimanche. Moi j'ouvre plus souvent que ça quand je travaille mais il faut nécessairement qu'y'ait quelqu'un à la première porte. Je peux pas surveiller les deux là. Donc évidemment la première elle est souvent fermée, sauf quand les gens travaillent ici, donc ils viennent visiter, et la porte est ouverte. [Patrick, jardin familial]

Le souci de visibilité ou de discrétion est en partie déterminé par les usages de chaque parcelle. Certains attachements au lieu, et aux pratiques qui y sont possibles, n'impliquent pas nécessairement une même visibilité publique. On retrouve ici l'indétermination propre aux Murs à Pêches, rien ne prédétermine à priori une manière d'investir et d'habiter commune à tous les occupants du site. En outre, même sur le plan administratif (relativement aux différents baux et statuts), les occupants des Murs à Pêches sont tous dans des situations très différentes, c'est aussi vrai comme nous le rappelle Céline, des Gitans et des Rroms :

Alors t'as une multitude de situations... Je sais qu'il y a des baux précaires avec la commune, t'as des parcelles qui appartiennent au Conseil départemental, je sais que certaines familles ont des liens, t'as des squats, t'as des parcelles privées, des propriétaires, voilà, et donc t'as une pluralité comme ça de parcelles et de propriétaires différents, ce qui complexifie la chose pour la mairie quand il y a un projet de réaménagement de territoire, mais ce qui complexifie aussi les choses entre les gens qui ont des statuts différents... [Céline]

Dans des situations parfois floues et à la limite de la légalité, la visibilité publique peut ressembler à

une menace, par crainte d'attirer l'attention. Chaque transformation des lieux laisse aussi planer la possibilité d'un aménagement plus large et d'une perte éventuelle de maîtrise sur les espaces existants. Même parmi les jardins familiaux, où les situations ou les perspectives sont de natures très diverses, cette même tension entre visibilité et invisibilité est présente :

Ce sont des parcelles louées, c'est-à-dire qu'ils ont des liens directs avec la municipalité (bailleur, jardinier). Ça dépend, y'en a qui veulent pas être photographiés, y'en a qui veulent être tranquilles, d'autres qui veulent participer, y'a pas de fonctionnement particulier. [Pascal, association MAP]

Les associations installées dans les dernières années ont une vocation publique, pédagogique, d'animation, et certains jardins familiaux tiennent aussi à une telle visibilité, dans une démarche d'éducation populaire comme nous le rapporte Patrick, dont le jardin sert même à des expositions d'art contemporain. Lors de notre visite au moment des Journées du patrimoine en 2014, nous avons déjà pu voir l'écart entre l'usage associatif des Murs à Pêches et le rapport très ordinaire qu'en avaient certains occupants à titre privé. Entre les associations, nous avons aussi pu observer de nombreuses différences d'appropriation du site, comme lorsque Lez'arts dans les murs prennent soin des recoins dans leur parcelle pour que puissent continuer à s'y cacher les gamins du quartier.

La possibilité quasi inconditionnelle de s'installer dans les Murs à Pêches a beaucoup participé à la liberté et l'indétermination propre au lieu aujourd'hui. Cette grande liberté a aussi limité l'imposition de projets urbains d'aménagement, par la difficulté de pouvoir unifier rapidement le territoire, ou simplement faire table rase de ceux qui s'y trouvent. Cette même liberté se retrouve dans la volonté de chaque occupant de préserver l'autonomie de chaque espace, et l'indépendance de chaque collectif, même si cela devient souvent source de conflit. C'est un tel souci qui a provoqué, par exemple, une dispute entre le Sens de l'humus à leur arrivée et l'association Murs à Pêches. Les membres du Sens de l'humus exigeaient que l'association MAP change de nom parce qu'elle maintenait se faisant l'ambiguïté qu'elle représenterait l'ensemble des lieux :

Ils ont ressenti MAP comme une petite tutelle, notre existence, donc une des choses qui nous a été dite au départ c'est qu'il fallait que l'on change de nom, MAP pas possible, un autre détail, excusez-moi j'en profite, mais c'est du même ordre. Au départ quand on créé l'association, on a voulu adhérer à la Société Régionale d'Horticulture donc on a été les voir, ils m'ont dit ce n'est pas possible, parce que pour adhérer il faut être coopté par deux personnes, c'était une fin de non-recevoir. « Écoutez si vous voulez pas qu'on adhère, on adhère pas. » Et Sens de l'humus, y'a un de ces gars qui disait : « changez de nom, vous vous appelez murs à pêches c'est pas possible, c'est pas votre propriété », c'est comme l'histoire des républicains avec l'UMP... [Pascal]

On le voit, dès lors que l'on laisse de côté l'entrée publique dans les Murs à Pêches et que l'on tente d'en saisir la dynamique d'ensemble, on comprend vite qu'une telle dynamique n'existe pas. On découvre plutôt un site chargé de forces en confrontation les unes avec les autres, de visions, d'usages et de manières de vivre qui, pour continuer à exister là ont à faire preuve d'une grande détermination. Dans les Murs à Pêches, l'usage et l'occupation d'un espace s'inscrivent nécessairement dans ce jeu de forces, dans lequel il faut faire sa place : la ruse, la tactique, la menace, l'argumentation, la dérision, chacun use de ses atouts pour légitimer ou imposer sa présence. Si ce jeu de forces frappe l'observateur, il faut toutefois prendre garde à nuancer la violence des relations, dont notre compte-rendu pourrait laisser croire à la prééminence. Tensions et conflits ne signifient pas forcément violence, mais intensité de rapports et densité de peuplement. Habiter dans un territoire peuplé de singularités c'est nécessairement faire usage d'une force.

Dans la dernière section de cette partie, nous souhaiterions aborder différentes situations, qui, cette fois-ci ne mettent pas en scène des conflits, mais plutôt des frottements liés à des tentatives de rapprochement.

Nous l'avons vu, l'occupation des MAP a une longue histoire qui commence bien avant les appels à projets lancés par la municipalité. Beaucoup de gitans, manouches et Rroms, sont arrivés dans l'entre-deux guerres, ou après la Seconde Guerre mondiale, et habitent les lieux depuis ces années-là. Beaucoup sont venus à Montreuil en espérant y trouver des espaces où s'installer, ce qu'ils ont fini par découvrir dans les Murs à Pêches. De nombreux Rroms sont aussi arrivés dans les années 1990. Plus récemment, au début des années 2010, dans un des bidonvilles habité par des Rroms au bord des Murs à Pêches, une MOUS a été mise en œuvre par la mairie en collaboration avec l'ADEPT93 afin de reloger trois cents cinquante personnes, la plupart originaires de la région d'Arad, grande ville de l'ouest de la Roumanie, aux confins de la Yougoslavie et de la Hongrie. Les Tziganes sont les habitants historiques des Murs, et de ce point de vue en sont les usagers les plus légitimes. Cet état de fait est certes reconnu par les associations, mais l'étrangeté demeure, et ce dans les deux sens.

À l'occasion de l'aménagement concerté d'un espace de jeux au bas de la rue St-Antoine, le Collectif 14, un collectif d'architectes et d'urbanistes qui travaille régulièrement dans les Murs à Pêches et qui a notamment réalisé des aménagements sur la parcelle d'Ecodrom, s'est proposé pour organiser plusieurs ateliers avec les jeunes gitans de la rue St-Antoine, et imaginer avec eux l'aménagement d'une parcelle (celle « prise aux arbres » de Sylvain, évoquée précédemment). Céline nous rend compte de la situation quelque peu loufoque qu'occasionne cette rencontre :

On a amené des groupes de jeunes, des représentants des deux rues, tous les gamins qu'on connaissait, enfin tous, une quinzaine des gamins sont venus des deux rues, et hop, on a été dans les locaux du Collectif 14, ils ont dit de quoi ils avaient besoin, de quoi ils avaient envie, on a dit regardez notre budget, en bas ils voulaient une table de ping-pong, un terrain pour faire de la pétanque, en haut ils voulaient vraiment un terrain pour se muscler machin. Ils ont proposé leur projet, on a vu leur proposition, ils ont montré les maquettes et après ils sont allés aider... ça a plutôt bien fonctionné. Mais ça m'avait trop fait rire parce que dans les premières réunions, le collectif avait envie d'amener des choses un peu différentes, donc la table de ping-pong ils l'avaient fait ronde... [rires] « oui regardez, ça fait un.., pour jouer on peut tourner... » les gitans ils étaient... « Hein ? Mais il est fou lui, une table de ping-pong mais c'est n'importe quoi, pourquoi il fait une table de ping-pong ronde ? » ça parlait pas... en haut, ils veulent faire un petit terrain de foot, triangulaire, avec trois buts, c'est un autre monde.... [Céline]

Céline met en exergue les décalages profonds révélés par la rencontre entre les architectes et les jeunes gitans. Dans ce cas, l'innovation dont veulent faire preuve les architectes, qui prennent très au sérieux cette rencontre, passent complètement à côté des attentes, somme toute assez communes, de ces adolescents.

Dans un même ordre d'idée, Colette rapporte les déboires de l'association Sens de l'humus lorsqu'ils se risquent à vouloir donner des conseils aux familles rroms d'Ecodrom dans la tenue de leur jardin :

Ils ont voulu venir ici pour expliquer ce qu'était le compost... bon, j'essaie de faire marcher le compost mais... après y'avait les toilettes sèches, ah bon, y'avait des toilettes sèches, enfin, un trou dans la terre, comme dans la campagne chez nous avant. Mais quand Fred du Sens de l'Humus est venu expliquer qu'on prenait la merde humaine, qu'on la mélangeait et puis qu'on remettait ça sur les légumes. Alors là, « tu nous le fous dehors celui-là c'est pas possible, comment on peut faire un truc pareil ! » donc c'est compliqué, c'est pas du tout la même façon de voir.. [Colette]

Dans les deux cas, les tentatives vont dans le sens de rapprochements, mais elles provoquent avant tout des frottements. Et là encore, comme dans le cas d'autres conflits évoqués avant cela, le rôle de nos interlocutrices est primordial. À la fois, ce sont elles qui bien souvent facilitent voire impulsent ces rapprochements, en même temps, en restituant ces anecdotes, elles font perdurer les écarts pour mieux faire exister les mondes de ceux auxquels elles se sont alliées.

Plus largement, mais dans une tonalité plus grave, c'est au moment du festival des Murs à Pêches,

organisé par la Fédération des Murs à Pêches dont Ecodrom fait d'ailleurs partie, que le contraste entre la vie quotidienne des habitants et les usages associatifs est le plus flagrant. Dans l'extrait qui suit, Céline insiste sur l'intrusion que celui-ci provoque et la menace à laquelle il se trouve associé.

T'as des populations comme là, très ancrées dans le territoire, depuis plusieurs générations, des communautés, et c'est pas facile. Et du coup, là, ces dernières années, c'est vraiment criant. Ça a commencé en 2003-2005 avec une volonté de la mairie vraiment d'ouvrir à des associations, donc maintenant je crois qu'il y a, je sais pas si tu as été au festival des MAP, beaucoup d'associations... y'a beaucoup beaucoup d'associations qui ont toutes des activités, bon légitimes, je m'en fiche un peu de leurs activités, mais ça marque le territoire, c'est-à-dire que tous les aménagements et toute cette dynamique associative, qui est mise dans les MAP, crée en même temps quelque chose d'un sentiment d'intrusion assez fort auprès des populations, d'autant plus qu'il y a eu des moments d'informations collectives sur le projet d'aménagement des Hauts-de-Montreuil aux populations avec la question d'un relogement de toutes les familles, c'est-à-dire annoncer « ici on a un projet, va falloir que tout le monde parte ». Donc ça génère quelque chose. [Céline]

L'habiter des communautés tziganes se trouve rudement mis à l'épreuve quand plusieurs milliers de personnes investissent les Murs le temps d'un week-end. La jonction n'est pas évidente, entre les usagers associatifs, les habitants historiques des Murs, ceux des quartiers résidentiels limitrophes, et une population festivalière métropolitaine. En outre, la crainte et « le sentiment d'intrusion » sont d'autant plus forts qu'une menace explicite plane sur les parcelles occupées par les familles tziganes. Le festival est légitimement interprété comme la première étape des transformations à venir, dont elles craignent d'être les premières victimes. L'étrangeté réciproque est ainsi doublée d'un sentiment plus trouble, celui d'un peuplement menacé par un autre, où la présence des associations, en plus de mettre par trop en lumière les Murs, menace de leur imposer un mode d'appropriation univoque.

Colette d'Ecodrom est très consciente de ces enjeux, et son projet, elle le dit elle-même, est un coup tactique consistant à profiter de l'engouement associatif autour des projet agro-écologiques dans les Murs pour imposer leur présence. « Moi je leur ai dit, c'est la seule façon dont vous pourriez rester, il faut que vous cultiviez, il faut faire de l'agriculture » nous dit-elle. Il faut que les Rroms se « mêlent au paysage » :

C'est ça le but, qu'ils se mêlent au paysage. Je voulais même à un moment, avec les vélos, faire de la livraison à vélo, ou des balades en vélo comme à Paris, des vélos qui transporterait les gens, des triporteurs des machins comme ça. Ils sont bons à vélo, ils font tout avec, parce qu'ils ont pas vraiment de bagnoles. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, y en a pas vraiment qui ont le permis donc ils ont pas de voitures. C'est juste des bagnoles qui sont là, on sait pas pourquoi. On a joué sur le côté écolo... [Colette]

En retraduisant les pratiques dans le langage attendu par les institutions, elle brouille volontairement le cadre de l'occupation, la menace est contournée en usant de son propre langage, mais elle brouille aussi les relations à l'intérieur du site.

Les communautés tziganes n'usent pas des tactiques singulières d'Ecodrom, mais ne s'en laissent pas compter pour autant. Ils usent quant à eux plutôt d'une stratégie au long cours, mais consistant elle aussi à se « mêler au paysage », en asseyant leur présence dans l'histoire des lieux, et en rendant impossible sa remise en cause. C'est à des stratégies similaires qu'ouvre la prise en compte des Murs comme héritage historique, comme une présence s'imposant avec le temps. Maintenir vivant les Murs à Pêches ne signifie plus alors seulement maintenir un peuplement humain varié mais étendre cette qualité aux murs et aux arbres fruitiers, aux techniques qu'ils engagent.

3.2. Les Murs à Pêches et la diversité des attachements

Les multiples conflits ne découragent pas, quelque chose dans l'usage des Murs à Pêches importe assez pour vouloir, malgré les nombreuses embûches, y demeurer et faire perdurer la vie qui s'y déroule. C'est cette capacité à faire usage des Murs à Pêches que nous voudrions suivre dans cette seconde partie, pour montrer comment se fabriquent les attachements aux Murs pour ceux qui les occupent. Nous aborderons pour cela deux aspects, deux formes d'obligations dans lesquelles des entités a priori considérées comme inertes (la pierre, les métaux lourds) s'avèrent être extrêmement agissantes : l'une liée à la présence des murs, aux techniques et savoir-faire qu'ils appellent, l'autre à la pollution qui s'est accumulée dans les sous-sols depuis de nombreuses années et aux réactions qu'elle suscite.

Parler d'attachements ici doit permettre de faire apparaître la dimension fortement distribuée des liens entre les différentes entités qui peuplent les Murs à Pêches et parmi lesquels comptent les murs, les arbres, les plantes, le sol, lui-même perçu comme une entité complexe dans laquelle les métaux lourds composent et interagissent avec d'autres entités en mouvement.

3.2.1. Pratiquer les murs et leur histoire

Par les techniques mobilisées pour jardiner sur ou entre les murs, par les moyens mis en œuvre pour les retrouver et les réactualiser, les murs et les usages horticoles passés, se rappellent sans cesse aux occupants du site. La présence des murs fait faire, tout du moins oblige les occupants à les prendre en compte, et elle s'avère problématique, au sens où elle pose problème, à toutes les échelles. Ils agrègent autour d'eux des acteurs aussi différents que les horticulteurs nommés par leur nom propre (Mme Pouplier, la famille Savard...), les historiens et ethnologues locaux (Jacques Brunet⁸⁰, Arlette Auduc...), des documentaristes, des architectes, des maçons, des techniciens de la ville, des élus, des responsables du classement des « sites et paysages » de France, mais aussi des jardiniers, des habitants, des passants, des animateurs et des enfants qui viennent y jouer, auxquels s'ajoutent les insectes et les plantes qui s'y logent, et la liste n'est pas close. Les murs se retrouvent donc en quelques sortes chargés de ces concernements multiples. De plus, cette activité spécifique de « prendre soin » des murs implique une temporalité intéressante qui s'étire et trouve à se densifier dans l'écart, dans l'étirement qui se produit entre le passé des murs (allant du clos horticole à la décharge publique, en passant par le lieu d'activité industrielle intense), et ses devenir ouverts (que chacun fait advenir selon ses vues).

Les murs qui obligent

La question de l'entretien des murs apparaît souvent comme l'une des premières questions que se pose un occupant d'une parcelle des Murs à Pêches. Nous avons déjà mentionné avant cela comment, selon les dires de Pascal Mage, les premiers occupants avaient eu la surprise de les découvrir, comme les arbres, enfouis sous les buissons ou les amoncellements de déchets, mais pour beaucoup très endommagés. Les murs anciennement bâtis avec les matériaux les plus directement accessibles et blanchis avec du gypse (cuit pour faire du plâtre) se dégradent avec le temps et, après la surprise de la découverte ou de la rencontre, se pose très vite la question de leur réparation et de leur restauration. Historiquement, les murs demandaient un entretien constant par les horticulteurs

⁸⁰ Brunet, J., Savard, N., *Montreuil-sous-bois, Les Savard, Histoires de vies 1880-1930, chronique d'une famille d'arboriculteurs-horticulteurs au début du XXe siècle*, Musée de l'histoire vivante, Montreuil, 2005.

du fait de l'effritement du plâtre, provoqué par les intempéries et accéléré par les petits clous plantés sur toute leur hauteur, au fur et à mesure de la pousse des arbres, pour orienter l'inclinaison des branches et les faire tenir aux murs supposés les protéger. Mais les horticulteurs étant à demeure, ils pouvaient alors effectuer par eux-mêmes les petites opérations de maintenance.

La dégradation des murs qui fait suite à l'arrêt de l'activité horticole est donc l'un des motifs du classement du site. S'il n'y a plus d'activités, il n'y a plus non plus d'entretien. Les murs se dégradent, et se dégradent d'autant plus vite à mesure qu'ils perdent leur chapeau en tuiles, beaucoup ont été détruits ou se sont effondrés d'eux-mêmes, par le simple effet du temps. Le classement du site, qui intervient en 2003, vise ainsi à préserver les murs existant et à éviter tout du moins leur destruction volontaire, puisqu'il devient obligatoire, pour cette zone, de demander une autorisation ministérielle avant toute transformation. Donc paradoxalement, le classement du site protège, en même temps qu'en introduisant de nouvelles règles (des demandes d'autorisation préalables ainsi que l'obligation d'employer les méthodes traditionnelles pour toute réfection des murs), il limite les possibilités pour les occupants de les restaurer par eux-mêmes. Ainsi certains disent les voir se dégrader à vue d'œil sans pouvoir intervenir : « Avec le classement, on n'a aucun droit. Il faut une déclaration de travaux, mais attendez personne ne fait rien, la ville ne fait rien ! » [Pascal Mage] Le coût de la restauration par des entreprises professionnelles, en respectant les techniques de constructions traditionnelles, est énorme (environ 15 000€ le mètre linéaire), aussi la question du financement de ces travaux se pose très fortement. Le coût exorbitant de la main-d'œuvre dans l'entretien des murs explique d'ailleurs, selon certains, que les fruits montreuillois aient cessé d'être compétitifs, mais il vient aussi poser un problème très actuel quant au devenir des murs et à la possibilité même de les entretenir. En 2010, la mairie (alors dirigée par Dominique Voynet) annonce l'aide au financement de la restauration des murs à hauteur de 100 000 euros par année pendant trois, qui doit être complétée par une aide de l'État, mais les travaux, supervisés par une architecte du patrimoine, ne seront menés en 2011 que sur deux clos, celui de Patrick dont nous parlerons plus loin, et celui du Café social⁸¹. Ces premiers travaux visent avant toute chose « la mise en cohérence paysagère du secteur avec l'installation de portes et 55 m de cloisons bois posées le long du "Chemin des architectes", nouvelle voie reliant l'impasse Gobétue à la rue Pierre de Montreuil et permettant de découvrir l'intérieur des clos à pêches⁸² ». Face à cette situation, qui pour beaucoup est vécue comme une période d'attente insupportable (puisque le reste des murs est alors laissé pour sa grande majorité en l'état) certaines associations comme l'association MAP, mais aussi les Jardins du cœur et le Sens de l'humus, s'approprient ces techniques de construction (notamment dans le cas de l'association MAP avec l'aide de deux maçons spécialistes mis à disposition par la municipalité) et développent sur leurs parcelles des chantiers de restauration. Au fur et à mesure que les murs s'effondrent, ils récupèrent et trient les matériaux pour pouvoir les réutiliser ensuite. De manière générale, les associations sont autorisées à effectuer les opérations de maintenance légères sur les murs, mais sont ensuite contraintes d'en avvertir la ville et d'en passer, comme on l'a vu, par d'autres instances, ministérielles cette fois. Un cahier pédagogique de restauration a été édité par la mairie en septembre 2012, à destination des particuliers et des associations désireux de rénover leurs murs. En 2014, le nouveau maire promet de nouveau d'apporter des aides à la restauration des murs, mais ce n'est finalement qu'au mois de décembre 2015 qu'il annoncera officiellement l'allocation de budgets spécifiques (100 000€ par an). Les premiers chantiers seront menés par deux

⁸¹ « En 2006, un comité de suivi du classement du site est mis en place par la préfecture et 25 000 euros ont été débloqués par le ministère de l'Environnement pour réaliser une étude de préconisation pour la restauration des murs. En septembre 2008, une convention est signée entre la Ville et le ministère de l'Environnement (DRIEE Île-de-France) pour entamer un programme de restauration des murs sur les zones prioritaires identifiées par le comité de suivi : chacun des partenaires apporte 100 000 euros sur trois ans (336000 € au total soit 1400 €/m linéaire). Le Conseil Départemental de la Seine St Denis contribue également au financement de la restauration réalisée entre fin 2011 et début 2012. » Extrait du site internet <http://www.montreuil.fr/environnement/les-murs-a-peches/>. Consulté le 17 juin 2016.

⁸² Extrait du site internet <http://www.montreuil.fr/environnement/les-murs-a-peches/>. Consulté le 17 juin 2016.

maçons spécialistes en bâti ancien, entre fin mars à début juin 2016, dans le secteur associatif du sentier Gobétue, au jardin Pouplier et dans la parcelle des Lez'arts dans les murs. Le chantier est plus modeste que le précédent, mais consiste cette fois-ci à protéger les murs existants (pose de coulis de plâtre pour éviter les infiltrations, redressage de murs et pose de plâtre sur les pierres à nue). Les associations quant à elles engagent aussi de petits chantiers. Le collectif d'architectes 14 se lance même durant l'été 2016 dans une formation à destination des habitants de la parcelle d'Ecodrom. Les différentes manières d'investir les lieux n'impliquent cependant pas la même attention aux murs, ni des besoins de protection identiques. Par exemple, les associations de spectacle vivant sont avant tout attentives au respect des normes d'accueil du public, des jardiniers et habitants seront attentifs à leur esthétique, d'autres encore n'y porteront que peu d'attention.

Ceux qui se sont battus pour obtenir le classement du site ont ensuite fait valoir l'importance des techniques et savoir-faire construits et expérimentés en cet endroit, indissociables pour eux de la spécificité du bâti. Se sont retrouvés dans cette bataille, bien qu'avec des points de vue très différents, plusieurs associations dont l'association MAP et la Société Régionale d'Horticulture de Montreuil (qui entretient depuis plus de cent ans son jardin-école sur le site). Ce qui est défendu par la seconde est une vision que Pascal Mage qualifie de patrimoniale, mettant en avant l'héritage des savoir-faire et des techniques, leur prestige historique. C'est une position qu'il dit avoir vu évoluer avec le temps, passant de la défense d'un clos témoin et exemplaire du passé horticole, assorti d'un relatif désintérêt pour les murs (inadaptés à une exploitation agricole moderne), à une défense du site classé impliquant une redynamisation et une requalification des activités sur le secteur. Il faut dire ici qu'historiquement, la plupart des horticulteurs étaient contre le classement du site, qu'ils interprétaient comme une deuxième dépossession : ils avaient été dépossédés une première fois par la préemption dans les années 1970 (au moment où la mairie constituait sa réserve foncière) parce qu'on leur rachetait très peu cher leurs parcelles, et le classement risquait de les déposséder une seconde fois en leur interdisant toute une série d'usages. Plus généralement, cette impression de dépossession, liée à la patrimonialisation et à la valorisation culturelle et paysagère du site, va participer d'une coupure dans la transmission des savoir-faire entre les anciens et les nouveaux occupants ; la transmission vers d'autres à leur suite est plutôt l'histoire d'une rupture que celle d'une continuité⁸³. De la même manière que l'entretien des murs a été interrompu au fil du temps, que certains clos ont été complètement abandonnés, la transmission des techniques et des savoir-faire l'a aussi été. Chacun va donc avoir à retisser le fil, à se fabriquer ses propres histoires, des murs et du lieu.

Réactualiser des techniques anciennes, les réinterpréter

La fonction économique des pêches ayant disparu, il faut en effet trouver à *réhabiter* ces lieux, et ces lieux-là particulièrement. Comme nous l'avons montré dans la partie précédente, les manières sont aussi diverses que les occupants. Les murs n'occuperont pas le même rôle, la même place, qu'ils abritent les Chibanis du Café social, les enfants des Lez'arts dans les murs, un spectacle de marionnette en plein air organisé par le Théâtre de la Girandole, une maisonnette, un jardin privé ou un jardin partagé. Pour autant le travail de la terre est commun à de nombreuses parcelles : des parcelles partagées d'Ecodrom au verger type de l'association MAP, des bouts de terrain cultivés aux abords des chaises et des tables du Café social au jardin d'entraide de l'association Vivre les Murs, des petites expérimentations en bacs des Lez'arts dans les murs, qui comme d'autres ajoutent à cela des pratiques artistiques et de construction (peinture, sculpture, travail du fer, constructions en bois, etc.), en passant par les expériences permaculturelles, biologiques, médiévales, les jardins

⁸³ Transmission qui n'était déjà pas simple entre les horticulteurs car dans les grandes années comme après, ceux-ci ne partageaient que très peu leurs savoirs, ni entre eux, ni au sein d'une même famille. André Savard, comme le raconte l'ouvrage consacré à cette famille, en est l'illustration : fils d'un célèbre horticulteur montreuillois, il sera contraint d'exercer le métier de fleuriste parce que son père refusait de lui transmettre ses connaissances.

d'insertion, les tentatives de culture de plantes tinctoriales, de houblon ou de salicetum, les clos du jardin-école de la SRHM, ou encore les multiples jardins familiaux dont nous avons pu souligner la grande diversité.

Dans tous les cas évoqués, le travail de la terre est donc investi très singulièrement (y compris par rapport aux surfaces cultivées), et la séparation induite par les murs accentue cette impression de passer littéralement d'un monde à un autre. Mais les murs s'imposent aussi et orientent pour les uns et les autres le choix de certaines techniques plutôt que d'autres, par exemple sans utiliser de tracteurs ou de grandes serres. Cette contrainte liée à l'espace particulier des Murs à Pêches, et qui peut sembler minime, s'est pourtant opposée en pratique au projet d'ampleur d'agriculture urbaine imaginé sous le mandat de Dominique Voynet, avec l'installation d'agriculteurs certifiés, promu coûte que coûte durant toute la durée de son mandat. Pascal, de l'association MAP, nous raconte au travers d'une rencontre avec l'ancienne Maire, les impasses, selon lui, de ce projet :

En fait moi j'ai trouvé intéressant à un moment donné on avait été reçu vers la fin de son mandat par Voynet et là on était resté un peu sur le cul parce que nous on défendait que l'agriculture productiviste c'était pas possible ici et elle en gros elle a essayé de caser des agriculteurs et elle n'a jamais réussi parce que y'en a pas, et parce qu'y'a une contradiction absolue du fait du site et elle s'en était rendue compte mais politiquement, tactiquement, elle l'a jamais dit publiquement. Faut trouver son beurre. Y'a de la terre mais si elle est mauvaise, qu'il faut la remplacer, et qu'en plus faut raser tous les murs pour faire rentrer les tracteurs, mettre des grandes serres, ça a plus de sens, c'est plus les Murs à Pêches quoi. [Pascal]

Ce que Pascal évoque aussi à demi-mot dans cet entretien, est la très forte pollution des sous-sols sur laquelle nous reviendrons dans la section suivante.

L'installation dans les Murs à Pêches nécessite donc un travail de réappropriation et de réinterprétation de techniques, certaines provenant du site même, d'autres glanées ailleurs, mettant alors en jeu de nouvelles dynamiques de transmission, que l'on propose à la suite d'appréhender d'abord sous le motif de l'approfondissement et de l'expérimentation (avec le jardin de Patrick), puis sous celui du « prendre soin » et du déploiement à l'échelle de la ville (avec le Sens de l'humus).

Nous proposons donc de suivre le cheminement de Patrick, dont nous avons déjà parlé et que nous rencontrons à deux reprises dans notre enquête, lors des Journées du patrimoine au mois de septembre 2014, puis lors d'une visite plus longue au mois de juin 2015. Patrick a la particularité d'occuper un jardin familial, mais situé au milieu de l'impasse Gobétue dans laquelle les associations sont largement représentées. Il est cuisinier de métier mais à la retraite depuis deux ans. Et comme Pascal Mage, Céline ou Colette, Patrick, bien que lui très discret, s'est constitué en figure locale, à laquelle tout le monde se réfère et assurant le lien entre différentes associations et différentes visions du site.

Retrouver les techniques utilisées par le passé est, pour lui, un moyen de s'approprier l'espace, et de hisser en quelque sorte sa pratique à la hauteur qu'exigent les lieux.

C'est un beau clos, je me suis un peu senti investi de...les murs m'ont parlé. Historiquement c'est intéressant donc je remets en exemple toutes les variétés de pêches traditionnelles et toutes les techniques ancestrales.

Question : Et comment, vous avez fait une petite enquête, historique ?

Voilà c'est ça. J'ai commencé à tourner aux alentours. Ensuite j'ai rencontré des gens qui m'ont prêté des films, des bouquins, j'ai fait mon enquête pour savoir ce qui se faisait avant, donc je suis allé chez mes voisins, MAP, association des Murs à Pêches. C'est un jardin, un clos type. J'ai un peu copié, réfléchi... sur le système. [Patrick]

Après avoir obtenu un jardin familial en 2010 dans l'un des seuls clos fraîchement restauré⁸⁴, Patrick

⁸⁴ Chantier réalisé entre fin 2011 et 2012 et supervisé par l'architecte du patrimoine Delphine Vermeersch, en suivant la technique dite « traditionnelle », allant jusqu'à réincorporer dans les enduits les petits morceaux de charbon qui

mène son enquête, va discuter avec d'autres, cherche à retrouver des histoires, des savoir-faire plus ou moins oubliés en allant chez ses voisins, notamment auprès de l'association MAP et de la SRHM, dont il devient membre. Il nous dit avoir au départ une orientation en biodynamie, qui, pense-t-il l'a aussi aidé à obtenir le lieu. Il tente ensuite de copier, à partir de ce qu'on lui raconte, pour jardiner et reconstituer « un clos type ».

Il pratique donc « le palissage à la loque », réalisé à partir de bouts de tissus et de clous permettant de diriger les branches et porter les fruits, la forme « à la diable », qui doit permettre de couvrir l'ensemble des murs. Comme il le dit, il « suit les traces » de ces horticulteurs historiques.

Leur but c'était d'avoir de la production, ET des beaux fruits aussi. Surtout des beaux fruits, donc on éclaircit, on choisit les fruits. On choisit un fruit, deux, trois fruits maximum par bouquet dans les pêchers. Pomme, poire, c'est maximum deux fruits, et donc on avait des fruits magnifiques. Des produits de luxe. [Patrick]

De là il retrouve par exemple la nécessité d'ensacher les fruits, « la vieille technique montreuilloise » :

Donc on ensache les fruits, quand ils sont gros comme une noisette. C'est pour éviter que le papillon, que le carpocapse pondre son œuf dans les fruits, pomme ou poire. Donc on ensache les fruits, c'est la vieille technique, chaque fruit est ensaché. Et on a tout ça à faire. C'est des centaines. J'ai mis des pièges à phéromones mais c'est pas suffisant. Enfin ça c'est vraiment la vieille technique montreuilloise. [Patrick]

Cette vieille technique, il l'applique toutefois sur des arbres qu'il a acheté par ailleurs, notamment via internet dans des conservatoires, car sur place, sur son clos tout du moins, les fruitiers restants étaient trop mal en point. Il n'a finalement gardé qu'une vigne qui avait « une jolie forme ». Il recherche ainsi les « principales variétés historiques » (la Grosse mignonne, la Téton de Vénus, la Galande pour les pêchers), qu'il retrouve même en agriculture biologique, chose exceptionnelle selon lui. Ce souci, on le retrouve dans plusieurs des associations qui cultivent dans les Murs à Pêches, que ce soit l'association de conservation de plantes anciennes (les Jardins de la Lune), de plantes tinctoriales et textiles (le Jardin des Couleurs), ou dans les associations de permaculture et d'agroécologie (Rêve de Terre, Sens de l'Humus, Racines en Ville).

Les techniques reprises vont alors bien souvent mêler des objectifs de conservation et de production, avec des éléments de réinvention, du fait de la spécificité du site (et comme nous allons le voir ensuite, du fait de la pollution des sols), mais aussi de ceux qui s'y installent. Et c'est bien ce qui rend le travail de Patrick si intéressant, l'apprentissage des techniques horticoles se métamorphose à son contact, et devient quelque chose d'autre, de nouveau. Patrick s'est formé nous dit-il à l'école Dubreuil, mais aussi à la SRHM. Il fait partie de l'association MAP et d'une association nationale pour la sauvegarde des variétés fruitières anciennes (les Croqueurs de Pommes). C'est à partir de tout cela, et des livres qu'il lit, comme celui de l'historien Jacques Brunet sur la famille Savard qu'il nous montre au cours de l'entretien, qu'il se construit une connaissance ajustée au lieu, mais aussi à sa propre vision orientée par la biodynamie, qui doit permettre de faire face aux différents prédateurs de fruitiers (les mouches à cerise, les maladies fongiques, etc.). Il traite les plantes par les plantes, suit le calendrier lunaire et se présente comme assez puriste en la matière.

Moi je suis sur leurs traces. Mais j'ai rajouté des choses qui me sont personnelles. C'est bien de copier, enfin de s'inspirer, il faut bien débiter par quelque chose, et ensuite... [Patrick]

Il a d'abord acheté une dizaine d'arbres (âgés de six ans) afin d'obtenir rapidement des fruits, mais très vite il apprend la greffe, les formes : « je fais tout de A à Z ». Au bout de cinq ans, son clos de 200 m² est entièrement rempli, les murs intégralement couverts, et là où il lui reste un peu de place, il fait des essais de petites formes. Il cultive au total cinquante variétés de fruits. Il se présente

constellaient les anciens murs en raison du mode de cuisson du plâtre utilisé à l'époque.

comme un collectionneur. L'expérimentation des formes est bien liée initialement, nous dit-il, à la fructification (utiliser l'arcure pour faire sortir les boutons floraux), mais l'esthétique recherchée importe au moins autant. Aussi se lance-t-il dans la réalisation de formes connues (la Lyre, le Vase Médicis, la Sinueuse de Rouen...), mais très vite, son activité n'étant pas régie par les mêmes obligations que celles des horticulteurs, Patrick invente ses propres formes, il s'amuse, il « délire », comme il le dit lui-même :

Là c'est des petites structures parce que j'ai plus beaucoup de places. Ici je vais faire un vase Médicis comme ça. Avec un pommier Calville blanc, c'est une pomme qui était très vendue à l'époque à Montreuil. C'est une pomme de garde, une belle pomme. On en trouve très peu sur les marchés aujourd'hui. Puis celle-ci, c'est un petit délire, avec un poirier. Mais là c'est une forme connue, Sinueuse de Rouen. [Patrick]

Puis il nous présente, chemin faisant et complètement mêlée à ses propres expérimentations, au détour de la visite de son jardin, l'exposition d'une artiste portant sur le palissage à la loque, attachant des bouts de tissus dans les arbres auxquels elle a accroché des photos du livre sur les Savard. Le reste de son jardin, cultivé en jardin potager, est aussi d'une espèce bien particulière : il y expérimente le croisillon de haricots jaunes, rouges et vert, autour desquels il fait pousser des tomates de toutes les couleurs (huit exactement). Il y fait également pousser des plantes-remèdes pour ses plantes, qu'il va sinon chercher à la campagne, c'est le cas de l'ail des ours ou de la prêle.

Je prépare des décoctions ou des extraits, c'est de la macération à froid. C'est efficace, peut-être moins efficace que la chimie mais au moins ça fait pas de mal ni aux végétaux ni à la terre. Y'a beaucoup d'intervention manuelle en bio surtout.

Je fais des plantes médicinales, des plantes mellifères, j'essaie de construire un biotope pour réunir le plus d'animaux, d'insectes possible. C'est le contraire de la monoculture. Parce que la monoculture le problème c'est que quand y'a quelque chose qui va pas, tout est fichu.

Question : Plus on en met, plus y'a des équilibres qui se construisent

Moins les risques sont grands. C'est la biodynamie aussi.

Question : C'est une logique additive, pas soustractive. [Patrick]

L'approfondissement des techniques horticoles devient pour Patrick un véritable terrain de jeu écologique, esthétique, mais aussi bien alimentaire ou philosophique. Approfondir, pour Patrick, c'est forcément réinventer, faire différer. Mais aussi bien, la voie expérimentale de Patrick pourrait être perçue comme l'héritage même des horticulteurs, pour qui l'entretien des murs, la production de produits luxueux ou bien encore la concurrence qu'ils se livraient les uns avec les autres, étaient les vecteurs d'une expérimentation en continue. Dans une telle perspective, se positionner en héritier des horticulteurs montreuillois, c'est hériter d'une pratique expérimentale. Avec Patrick, l'obligation n'est pas tellement celle contractée avec le passé du site pour l'entretien des murs (qui lie aux murs et entre elles la plupart des associations usagères du site) mais plus certainement pour le maintien de cette tradition expérimentale.

Ceci dit, Patrick nous explique que contrairement aux horticulteurs avant lui, il entend partager ce qu'il sait et ce qu'il fait avec ceux qui l'entourent, avec les visiteurs qu'il accueille volontiers lorsqu'il est présent dans son jardin (même s'il est limité par le jeu des portes et des passages entre les clos, le sien n'étant accessible que par le clos de l'association Racines en ville), et avec ses amis avec lesquels il commence à organiser de petites réunions « pour échanger sur les différentes techniques et peut-être un jour donner des cours », voire créer une petite école. L'approfondissement expérimental des techniques horticoles implique pour Patrick un partage, une diffusion, voire une publicisation de son travail. Aussi, lorsqu'il dit comme d'autres (nous pensons ici à Colette), confier à Pascal Mage le souci de la défense du lieu dans son ensemble, trop absorbé qu'il est par ses plantes, ce n'est pas tout à fait vrai. Déjà, il nous dit par ailleurs avoir participé à la « petite lutte »,

selon ses dires, des jardins familiaux, s'opposant à la limitation de la durée des baux et à la réduction des parcelles. Surtout, et de manière plus décisive, Patrick défend bien quelque chose comme une politique *dans* les Murs à Pêches mais sa revendication est entièrement contenue dans son jardin, dont l'ouverture au public constitue en quelque sorte son affirmation propre.

Question : Et là par rapport à la menace ?

Non vraiment c'est, je suis trop dans mon, dans les techniques, pour l'instant, là je finis cette réalisation et peut-être que je vais sortir un peu la tête de l'eau mais j'suis à 100%. Mais y a d'autres personnes qui font attention à ça, Pascal Mage, il est très bien. Oui enfin y'en a d'autres, mais c'est un des principaux. Donc je travaille fréquemment avec lui, il fait souvent des visites, il m'appelle puis il passe par ici. On a chacun notre domaine, voilà.

Question : Lui il a plus l'alerte, la vigilance.

Moi aussi mais je le fais d'une manière, de cette manière-là, dire montrer que peut-on faire dans un endroit comme ça, qu'est-ce que ça peut apporter au public, même à nous, voilà c'est ça. Pour l'instant c'est ma politique. Puis défendre le statut de jardin familial aussi, parce qu'ils voulaient réduire les conventions à cinq ans, donc c'est... pfouu. [Patrick]

Nous souhaiterions à présent développer un second exemple, afin d'illustrer ce thème de la reprise et de la transmission des techniques, en nous intéressant à une démarche elle aussi expérimentale et ouverte au public, mais qui prend sens à travers un soin tout particulier accordé aux liens humains qu'implique le jardin, ainsi qu'au déploiement de son action à l'échelle de la ville. Nous faisons référence à l'association Sens de l'humus, association qui a la particularité d'occuper et entretenir la parcelle de l'une des dernières horticultrices de Montreuil, décédée depuis au mois de mai 2016. Dans l'extrait qui suit, Fred, l'un des principaux animateurs de l'association, retrace son parcours au sein des Murs, et tout particulièrement l'arrivée sur la parcelle de Madame Geneviève Pouplier et le lent travail d'acclimatation qu'il ont dû engager pour s'approprier cette parcelle, en continuité avec les volontés de leur dernière occupante.

Donc je suis arrivé en 2008, et puis progressivement je suis entré dans l'asso et en 2010 on a rencontré quelqu'un qui travaillait sur ce jardin, le jardin Pouplier, qui était quelqu'un, une ancienne encadrante technique de l'association MAP, qui est l'autre asso importante du coin. Et donc elle nous a dit que voilà elle était seule pour entretenir ce lieu, on a découvert ce lieu totalement magnifique et on a proposé notre aide et puis on s'est dit que cette histoire d'insertion ça pourrait être sympa qu'on démarre quelque chose ici, quelque chose autour de ça. Ce qu'on n'a pas vraiment fait, mais bon, comme je te disais, on s'est embauché, on a embauché deux personnes, fait connaissance avec la propriétaire qui était là à l'époque, là elle est hospitalisée, depuis trois ans en maison de retraite. Mais au début elle vivait là. Ça a été un peu difficile parce que c'est un sacré personnage, mais on a bien sympathisé et elle nous a accepté aussi, ça a été aussi une certaine victoire, ce lien qui s'est créé, qui est un peu compliqué mais quand même qui est un peu sympathique. C'est une transmission un peu sauvage parfois, brutale on va dire. Mais, oui, y'a quelque chose qui est de l'ordre du lien, un lien qui s'est créé. [...] Et donc, ce jardin, on a commencé à se l'approprier petit à petit, à faire des petites animations, des petites fêtes, à le faire vivre, modestement mais un peu.

Question : Vous poursuiviez le mode expérimental permaculture ?

Non parce que la propriétaire elle était quand même très très soucieuse de ce qui avait dans le jardin, elle voulait pas que ça bouge trop quoi, et mêmes les déchets, elle a laissé des quantités de déchets totalement colossales sur le lieu, et elle gardait tout. Voilà, un peu syndrome de Diogène, et donc on a vidé je crois, et heureusement que la ville nous a aidé, dix à quinze bennes de la maison et y'en a encore je crois, des bouts de bois, de fer, des trucs qui peuvent servir mais qui servent à rien du tout. Donc y'a eu un gros gros boulot de nettoyage, qu'on continue à faire d'ailleurs.

Question : Donc au début c'était pas expérimental ?

Non non, nous on continue, pour nous au début c'était entretenir le lieu, s'intégrer petit à petit au lieu, on n'avait pas, on pouvait pas se permettre de débarquer ici et de faire à notre sauce. Avec les dahlias tout ça, y'avait tout un tas de choses qui étaient installées ici depuis des dizaines d'années qu'on pouvait pas révolutionner comme ça. Ça aurait été ni correct ni cohérent avec une démarche progressive d'installation dans les lieux quoi. Et on sait toujours pas d'ailleurs combien de temps ça va durer tout ça, ça reste encore précaire j'y reviendrais. Et donc voilà, peu à peu on s'est acclimaté au lieu, on s'est adapté à ce qu'il y avait, on a intégré les différents paramètres du lieu, ce qu'il y avait, ce qui poussait, ce qu'on pouvait en faire, etc. Et puis petit à petit on a créé en 2012, avec un petit financement de la communauté d'agglomération un petit financement pour créer cette histoire, liée à une démarche d'insertion, un jardin solidaire qui est un jardin, où on accueille des personnes en difficultés sociales et psychologiques. Ça reste très modeste même si on a des financements pour, et que voilà, on accueille des gens, pour qu'ils se resocialisent, qu'ils fassent du lien, qu'ils soient dans un cadre agréable, pour qu'ils apprennent éventuellement les rudiments d'un métier, donc voilà, depuis 2012, on accueille régulièrement des gens dans une activité de jardin solidaire, et puis au fil du temps y'a une dimension psy aussi, parce qu'on accueille un centre d'accueil thérapeutique un CATTP, toutes les semaines, le mardi après-midi, on accueille des jeunes ados en difficultés psy qui viennent faire, voilà, profiter du lieu, bosser un peu avec nous, jouer, se ressourcer. Voilà. [Fred, Sens de l'humus]

Fred retrace dans ce récit les différentes étapes de leur installation qui, ne s'étant pas faite comme beaucoup d'autres sur une friche, un jardin laissé à l'abandon, a dû faire avec des lieux encore très habités. À cet époque, Geneviève Pouplier qui vit en maison de retraite, est encore bien vivante et voit arriver dans son jardin (composé de plusieurs clos et dont une partie a été vendue à la mairie) une association de jardinage collectif orientée vers l'expérimentation permaculturelle et le l'insertion sociale. Nouvelle rencontre étrange dont les Murs à Pêches se font décidément une spécialité. À l'entrée de la parcelle donnant sur la rue St-Antoine, la maison de Madame Pouplier, alors gérée par ses enfants et frères et sœurs, est en partie utilisée par le Sens de l'humus qui, au milieu des objets de toute nature accumulés avec le temps et avec excès, y organise la transformation de ses fruits et légumes. Plutôt que de pousser à une démarche active d'insertion orientée vers l'emploi, le Sens de l'humus entend accueillir dans son jardin des personnes fragiles et développer avec elles des activités de jardinage, dont certaines sont pensées pour demander le moins d'entretien possible, où l'on peut simplement se poser, se familiariser avec les plantes, et regarder pousser (« le jardin de paresse »). La transmission se fait là par un travail de prendre soin, de mise en confiance étendu depuis l'occupation des clos à l'accueil de personnes précaires. Mais l'attention pour prendre soin des liens fragiles entre Mme Pouplier et ses clos, de même qu'avec les personnes accueillies, reste dans le cas du Sens de l'humus comme dans de nombreux autres cas dans les Murs à Pêches suspendu à leur propre précarité d'existence et à la menace de transformation qui plane aussi au-dessus de leur tête. Au moment où nous rencontrons Fred, il nous fait part de la situation « chaude » dans laquelle ils se trouvent, la vente prochaine de la maison de Madame Pouplier, dont la famille vivant loin de là souhaite se débarrasser, et la crainte par là-même de se voir eux aussi, comme l'avaient été les horticulteurs avant eux, déposés.

Voilà en gros, l'actualité aussi c'est avec la maison parce qu'en fait, la famille, la maison appartient à la famille de Geneviève, enfin à Geneviève Pouplier qui est la propriétaire du lieu, et puis à son frère et à sa sœur, ils ont chacun autour de 80 ans, donc voilà, et puis sa belle-sœur, enfin la sœur de son frère qui gère un peu tout, parce que les petits-enfants sont dans le Sud, et donc la belle-sœur, enfin, son frère aussi, qui est vieux, qui commence à avoir un peu d'Alzheimer, ils en ont marre de gérer ce lieu, et ils veulent vendre la maison, ça fait deux trois ans déjà qu'ils réfléchissent à ça. La mairie avait proposé une somme assez dérisoire, et donc ils ont pas donné suite. Et donc finalement, nous on se a dit on va essayer de monter un projet pour trouver un financement pour pouvoir acheter le lieu à hauteur... L'idée c'est que la mairie ne puisse pas avoir la totalité des lieux, parce que pour l'instant la partie centrale appartient à la famille et les autres parcelles appartiennent à la Mairie et les autres au Département. Si la mairie a tout, ça pourrait être

facile après, vraiment super facile de nous virer... [Fred]

L'idée leur vient alors de chercher un financement pour racheter la maison, et ils se plaisent à imaginer la manière dont ils pourraient à leur tour l'habiter : en créant une « maison des fleurs et des semences » par exemple.

Donc si on peut acquérir cette parcelle centrale, ou tout au moins pas forcément nous mais un collectif qui puisse être difficile à virer, ça nous permettrait d'avoir, que le projet soit cohérent avec l'entretien du jardin, avec les activités écolos qu'on veut mener ici, les fêtes, etc. Donc voilà, y'a un projet autour de cette maison, qu'on est en train de mettre en place, on voulait le faire à plusieurs associations, mais c'était compliqué, et y'a un projet alternatif avec des enfants qui sont plutôt en collège, sur l'idée d'une école allemande qui s'appelle la Freie Schule de Berlin, et donc là on est au tout début avec eux, enfin ça fait un mois qu'on réfléchit sur ça, et l'idée c'est que le projet soit finalisé dans les mois qui viennent. On voudrait associer un peu des choses autour du lieu, parce que c'est important qu'il y ait une référence autour de l'histoire du lieu, etc. Donc y'avait l'idée de la maison des fleurs et des semences, donc y'aurait une articulation, si ça se définit bien. Y'aurait une articulation autour d'un lieu qui serait une sorte d'école, ce serait une école sans classes, avec plein d'ateliers, etc., etc. et puis un petit espace d'histoires et de ventes avec des questions autour des semences, peut-être une maison de la semence, un truc comme ça, et puis un petit truc, peut-être éventuellement une bibliothèque, sur les fleurs, un petit lieu de vente aussi... [Fred]

Le projet de reprise de cette maison, initialement envisagé en collaboration avec Montreuil environnement et le fablab situé dans les anciens locaux de l'usine Mozinor, se voit donc abandonné (pour des raisons qui ne nous sont pas contées) au profit d'un projet d'école alternative construite sur le modèle allemand de la Freie Schule, créée à la fin des années 1970 à Berlin dans les anciens locaux de l'UFA Fabrik, haut lieu historique des mouvements contestataires berlinois. Des ateliers pourraient alors y être organisées, une bibliothèque mise à disposition et pourquoi pas une banque de semences. Que ce soit avec le fablab ou avec cette idée d'école alternative, la manière de continuer à donner vie à la maison de Madame Pouplier est nettement orientée vers le futur du lieu, et vers la pérennisation des activités dont Fred souligne, à l'image des lieux, la fragilité. Il envisage en ce sens de réorienter une partie de l'activité vers la vente de productions pour pouvoir subvenir aux besoins de la structure, liés en premier lieu, à l'emploi de plusieurs salariés. La tension entre la patrimoine des Murs et son devenir est ici à son point d'intensité maximal : de la capacité à durer d'une association comme le Sens de l'humus, à se projeter dans l'avenir, dépend tout un pan vivant de la transmission directe avec Mme Pouplier, aujourd'hui décédée.

Dans l'activité du Sens de l'humus, la réflexion autour des semences tient depuis le début une place importante. L'association est membre active de Kokopelli, association qui se consacre à la production, au collectage et à la distribution de semences issues de l'agriculture biologique et biodynamique, « libres de droits et reproductibles ». L'enjeu est à la fois d'enrichir les sols (créer de l'humus, faire en sorte que de la vie s'accumule au sol) et de produire une continuité dans la biodiversité. Dans une telle perspective, il s'agit d'apporter un soin tout particulier aux semences, travaillées au fil des saisons pour leur permettre (à elles aussi) de s'acclimater au lieu et accroître leur résistance. Bien sûr, nous voyons là une analogie entre ce travail sur les semences intriqué à la diversification du milieu et l'ensemble des pratiques agro-écologiques qui ont lieu dans les Murs à Pêches : ici comme là, il s'agit d'enrichir et d'approfondir un rapport au sol. Mais l'expérience qui nous est rapportée par le Sens de l'humus charrie une autre dimension, sur laquelle nous voulons mettre l'accent. Aussi, c'est dans l'exemple de la culture d'un champ de blé que la démarche spécifique du Sens de l'humus apparaît le plus nettement :

On a semé le blé et puis on s'est pris au jeu, et puis bon, on savait pas du tout comment on allait faire tout ce chemin... On est allés à la Ferme de la bergerie à Villarceaux, dans le 95, où y'a un des paysans très investi sur les questions de la Bio qui s'appelle Olivier Rank, qui travaille aussi pas mal sur les questions variétales, de nouvelles variétés de blé, avec une chercheuse de l'INRA

qui est un peu isolée, mais qui est aussi très intéressée par les semences paysannes. Et donc ils essayent de faire naturellement, comme se faisait avant, des variétés de blé qui soient résistantes, qui soient performantes, et de redonner vie à celles qui existaient. Qu'elles soient locales, adaptées à l'Île de France, qui tiennent le coup. On a fait ça trois ans. Ce qui était sympa, c'est qu'au début on a fait ça sur le jardin, et qu'après on a fait ça sur le Parc des Beaumonts, à côté du lycée horticole, sur 1000 m². Et on a semé, on était cinquante, quatre-vingt, et puis on a récolté aussi, c'était très festif, très sympa, et donc voilà, on l'a décortiqué après, on a acheté un tarare pour sortir l'écorce du grain, et on a fait ça sur un événement qui s'appelle La voie est libre, on avait des fléaux pour battre le blé, des grands tas de blé, et on battait le blé, y'avait des enfants qui battaient le blé et puis après on le mettait dans le tarare et on le décortiquait. [Fred]

Le sens de la transmission induit avec le Sens de l'humus un passage de l'approfondissement à la dissémination, au déploiement. La culture d'un champ de blé ouvre les Murs à Pêches sur la ville en s'implantant sur le Parc des Beaumonts, elle réquisitionne une bergerie de Villarceaux et une chercheuse de l'INRA, s'invite finalement sur l'autoroute à l'occasion du festival La voie est libre pour un « battage urbain » avec les enfants présents. La transmission, pour le Sens de l'humus, s'articule nécessairement à tout un travail de propagation spatiale, de diffusion sur le territoire. Le sens de l'expérimentation menée dans le jardin est lié à celle conduite avec le champ de blé ou avec les composteurs, et se tisse à l'échelle de la ville, du territoire urbain. Le prochain s'adjoint le lointain pour à son tour se répandre, l'approfondissement devient dissémination, décidément, à mesure que nous explorons les Murs à Pêches, ils se donnent toujours à percevoir sous le motif du pli.

La partie suivante va nous amener à explorer un autre aspect, non plus celui orienté par les attachements « positifs » aux lieux (aux savoir-faire qui s'y sont accumulés, aux plantes et aux murs dont il faut prendre soin), mais par des attachements que l'on pourrait qualifier de « négatifs ». Nous voulons relever par là l'ambiguïté d'un patrimoine horticole, qui relie aujourd'hui grâce aux murs qui ont perduré, mais qui a aussi laissé derrière lui une terre polluée.

3.2.2. Faire avec les pollutions du milieu

Souvent les Murs à Pêches ont servi après la Deuxième Guerre mondiale de lieu défouloir, tout ce qu'on ne voulait pas ailleurs dans la ville venait sur les Murs à Pêches, les entreprises de traitements de déchets, les dépôts de matériaux, les caravaniers, la mécanique un peu sauvage... même chose aujourd'hui, quand on sait pas quoi faire, on va sur les Murs à Pêches, on sait pas où mettre la piscine on va la mettre sur les Murs à Pêches, le collège, on va le mettre à la place des jardins ouvriers, le tramway on va le mettre un peu sur les Murs à Pêches. C'est un lieu logistique défouloir, en même temps c'est un lieu de liberté. [Pascal]

L'idée exprimée par Pascal de l'association MAP dans cet extrait et déjà évoquée au début de ce chapitre, nous semble cruciale pour comprendre les dynamiques à l'œuvre aujourd'hui dans les Murs à Pêches. Plutôt qu'un espace sous contraintes fortes (urbanistique ou écologique, liées à la construction ou la protection du site), Pascal nous présente les Murs comme un lieu vers lequel ont été repoussées, depuis la Seconde Guerre mondiale, toutes les activités ou les êtres qui ne trouvaient pas leur place ailleurs. C'est bien parce que le contrôle de l'espace est lâche qu'il peut servir tout à la fois de déversoir, de dépotoir ou de décharge et d'espace accueillant pour des êtres et des activités

que la ville a tendance à repousser au-delà de ses frontières. La faible maîtrise des autorités municipales et des occupants des Murs sur le déploiement des usages et de l'habiter implique un délaissement, un abandon qui signifie en même temps et immédiatement une disponibilité nouvelle, une nouvelle appropriation possible. Ainsi, la construction du collège ou de la nouvelle piscine écologique n'apparaissent pas tellement encore pour les occupants comme des opérations de conversion, mais, à l'image de l'installation des familles roms depuis les années 2000, comme des installations conjoncturelles, profitant des brèches urbaines ouvertes dans l'éclatement spatial des Murs à Pêches. Puisqu'il y a là amoncellement sans cohérence d'ensemble, puisqu'il y a là une pluralité irréductible, les projets urbains sont perçus au même titre que les autres éléments, comme ajoutant une singularité de plus, un nouvel usage, un nouvel être pour les Murs. Cette addition de singularités semble ne jamais prendre fin, et empêcher par là toute singularité nouvelle d'en prendre le contrôle. Plus le peuplement croît, plus les différentes entités affirment ce qu'elles ont en propre, plus il paraît difficile de prétendre gouverner ce qu'il s'y passe. Nous voudrions maintenant faire cas d'entités dont nous n'avons jusqu'ici fait qu'évoquer l'existence, nous voulons parler de celles qui peuplent les sous-sols des Murs.

Une question profonde qui affleure : le sol est comme un débarras d'histoires

Les sous-sols des Murs à Pêches sont pollués, nous l'apprenons tout de suite lorsque nous visitons une première fois le site pendant les Journées du patrimoine. L'histoire concerne la pratique des horticulteurs et nous est racontée par Pascal, qui la tient lui-même directement d'André Savard :

C'est André Savard, y'a un bouquin qui s'appelle *Patrimoine horticole de Montreuil*, il m'a raconté que jusqu'en 69, l'hiver ils faisaient venir ça, ils apportaient les gadoues, ça venait d'une usine de Romainville qui s'appelait Thierry et il y avait de grands camions qui partaient à Reims, en Champagne, avec ce genre de trucs, des résidus de cuisson. Et il me disait que quand il était petit, il adorait aller jouer dans ces tas là parce qu'il retrouvait des boutons de porte en porcelaine, des trucs qui avaient pas été fondus, et donc il retrouvait des objets à l'intérieur, et donc enfant ils adoraient aller jouer dans ces tas de cailloux [rire] [Pascal]

Ce récit concernant la pratique des horticulteurs réapparaît tout au long de l'enquête, tous les occupants du Murs connaissent cette histoire, ils lui associent la présence du plomb, du cadmium, du zinc et du cuivre dans les sols. Mais ce n'est pas la seule histoire de pollution qui circule sur le site, s'ajoutent à elle d'autres récits portant sur l'usage massif des pesticides et insecticides au cours du XXe siècle par les horticulteurs expliquant la présence importante d'arséniate de plomb dans les sous-sols, et les rejets des activités industrielles passées comme les résidus d'hydrocarbures, les solvants (tétrachloroéthylène) et les produits de dégradation (trichloéthylène et dicloéthylène).

L'étude de faisabilité du projet agri-culturel rendue publique en 2011 sous le mandat de Dominique Voynet rend compte de la pollution très importante de la nappe phréatique, qui présenterait un taux d'hydrocarbure quinze fois supérieur à la concentration maximale admise dans l'eau superficielle utilisée pour la production d'eau potable, ce qui a conduit dès mai 2009 à un arrêté municipal interdisant l'utilisation d'eau souterraine pour des usages alimentaires et pour l'arrosage. Les sources potentielles de pollution citées dans cette étude sont de tous ordres, et proviennent à la fois d'activités d'individus privés et d'activités industrielles. Sont cités pêle-mêle : « le contexte fortement urbanisé, les activités relatives aux véhicules (carburant, huiles pour l'entretien de véhicules, stockage d'huiles de vidange, fuites de batteries, emploi ou stockage de peintures et vernis, pollution par des solvants et métaux lourds, produits utilisés pour le nettoyage de véhicules), les activités de fabrication de produits finis en bois, métal ou matières plastiques (traitement de surface avec décapage et dégraissage, application de colle, vernissage, utilisation de diluants), les déversements illicites dans le réseau d'assainissement communal, les usages agricoles (boues de Paris, contamination des sols par des métaux lourds, autres fertilisants et pesticides phytosanitaires), les occupations par des stockages divers à même le sol (dépôts de matériaux liés aux activités

industrielles, ordures ménagères, stockage de véhicules hors d'usage), les transformateurs électriques anciens qui génèrent une pollution aux PCB, les cuves à fioul pour le chauffage qui génèrent des pollutions aux hydrocarbures, les remblais qui peuvent être vecteur de toute forme de pollution.⁸⁵ » Et cette liste de polluants n'est pas close. On apprend plus tard dans l'enquête que l'air ambiant (les particules fines produites par la circulation automobile) pourrait bien être une autre des causes de pollution des sols dans le secteur⁸⁶. Pour autant, certains de nos interlocuteurs tiennent à nous rappeler que les sous-sols des Murs ne peuvent être réduits à cette pollution, ils se caractérisent aussi par la richesse acquise d'une histoire plus profonde encore :

Bruno: Partout où ils pouvaient en mettre [des boues urbaines] ils en ont mis. C'est ce qui s'est passé ici, partout dans le secteur. Dommage...

Xavier: Beaucoup de déchets industriels aussi, c'est pas que les boues... non ça n'aurait pas pollué comme ça. C'est aussi beaucoup de déchets industriels parce que la banlieue nord c'était les industries de la région parisienne donc ils ont foutu les saloperies un peu partout

Bruno: C'est une belle histoire parce que au moyen âge quand ils ont commencé à gratter les sols pour faire Paris, toute la terre qui était là, parce que c'était des marécages, donc ils ont enlevé tout ce qu'il y avait dans le sol, mais la terre il fallait la mettre quelque part, en fait la terre ils l'ont déposée ici, c'est pour ça que la terre est riche ici. Sur St Denis, partout c'est que de la terre maraîchère, de la terre noire, qui vient de Paris, ils ont pris le sol, déposé ici, et ils ont fait la capitale. C'est incroyable quand même, quand on voit ça. C'est incroyable. C'est un travail de fou. Voilà. (silence) [Jardins du cœur]

À la riche terre marécageuse de Paris s'ajoutent les déchets industriels, les résidus d'activités, mais encore d'autres déchets divers et variés, qui ont au fil des années trouvé leur place au fond des ruelles et dans les parcelles abandonnées. On nous parle alors de voitures, d'appareils ménagers, de bouteilles, de canapés, toute une foule d'objets hétéroclites abandonnés là au fil du temps :

Partout, tout St-Antoine, c'est quand même hyper pollué. Moi je dis quand je passais faire des cabanes, c'était chaud... on escaladait des monceaux, des trucs de voiture, faut t'imaginer avant c'était une poubelle. Quotidiennement, t'avais plein de camions qui passaient jeter leurs merdes... [...] Y'avait déjà la déchetterie ouais, mais peu importe, c'était le lieu.. déchetterie c'est payant et donc c'est là-dedans que l'ensemble des sociétés du territoire venaient foutre leur merde quand même. Tout, des sociétés ils déversaient à gauche à droite, rien à foutre quoi. J'ai plus vu des sociétés... C'est pas les gitans eux-mêmes qui polluent leur propre territoire, tu vois, y'a vraiment eu des sociétés entières qui étaient habituées de venir jeter leur merde ici. En vrai, tu veux investir une parcelle, tu as tout un gros nettoyage avant, un truc énorme, c'est pourri. J'ai retrouvé, je sais pas si tu as fait le petit parcours pendant le festival, tu suivais un petit parcours et fallait escalader, là j'ai retrouvé vraiment.. Ils t'emmenaient, t'escaladais des monceaux de merde, et ça c'était des territoires comme je les ai connu... tu escaladais des tas, des frigos, des chaises, des voitures, des trucs tout pourris, mais des tas comme ça quoi... plus des machins d'essence, plus les trucs industriels, donc laisse tomber les terres... laisse tomber... Je pense que y a vraiment que celle de madame Pouplier qui doivent être bien tenues... [rire] [Céline]

Mais, et c'est là que les choses deviennent quasi-incontrôlables, puisque l'amoncellement de ces objets et déchets divers ne se cantonne pas dans le passé. Par exemple, les acteurs de l'association Rêve de terre racontent l'arrivée aléatoire et imprévisible en leur absence de nouveaux déchets et encombrants, alors même qu'ils jardinent activement sur leur parcelle :

Je me suis retrouvé en solo le dimanche. J'ai découvert notre cabane squattée par une quarantaine de pneus de voitures usagés, posés en décharge...à moins que ce ne soit un don ? Que nous

⁸⁵ Extrait Étude de définition et de faisabilité du projet agri-culturel, mars 2011, pp.37-38.

⁸⁶ Article tiré du blog de l'association Rêve de terre (<http://revedeterre.asso.free.fr/blog/index.php?post/2012/08/29/Une-explication-de-la-pollution-des-jardins-%C3%A0-Montreuil>), faisant référence à un autre article : Environmental Pollution - Volume 165, Juin 2012, Pages 124–132. Consulté le 17 juin 2016.

pourrions recycler en construction (soutènement pour le pont de planches , bac de culture, mur végétal, mobilier...) ça ne m'inspire pas beaucoup....

Notre pauvre parcelle se transforme régulièrement en décharge, surtout en ses extrémités. Selon un élu de la présente municipalité, récemment relancé sur la dégradation continue de notre bout de rue St-Antoine "Il n'y a rien à faire"...

L'un d'entre nous, ayant constaté voici quelques jours le dépôt d'un pare-choc et de débris de verre, assimilant plutôt l'entrée du Jardin forestier à celle d'une casse auto, défend une autre position : "Qu'importe, nous faisons un travail de longue haleine... Inutile d'éliminer les symptômes, continuons sur la culture..." Et de détailler tout le travail à faire pour préparer le jardin au printemps. [site internet <http://revedeterre.asso.free.fr/blog/>. Consulté le 17 juin 2016]

L'activité jardinière est en lutte constante contre le dépôt d'ordures, qui ne semble jamais vouloir cesser de s'accumuler (comme tant de choses dans les Murs). Dans les Murs à Pêches, la liberté de jardiner implique la liberté de jeter des ordures, continuer à jardiner veut donc dire faire avec la pollution du site. Plus significativement, les histoires de pollution circulent sous toutes les formes, elles sont plus ou moins bien renseignées, mettent l'accent sur les pollutions qui apparaissent les plus directement menaçantes à celui qui les raconte, surtout, elles *font parler*. Pour les associations qui travaillent la terre, l'ensemble des pollutions qui ont été déversées et se déversent encore sur le site deviennent un élément problématique central à traiter, et plus largement, l'amoncellement d'ordures devient une pollution de l'activité de tous les occupants. Au peuplement humain et horizontal du site s'ajoute un peuplement vertical avec lequel il faut apprendre à faire.

La pollution redéfinit les collectifs

En 2008, une première vague d'investigations est menée par la DRIAAF (Direction régionale et interdépartementale de l'alimentation, de l'agriculture et de la forêt - Service régional de l'alimentation) suite à une « présomption de contamination des sols » sur le site et à une interpellation des associations installées dans les Murs à ce sujet⁸⁷. Cette première étude se fait en collaboration avec la Mairie de Montreuil, l'association MAP, la Société Régionale d'Horticulture et les Jardins du cœur : 37 analyses de sol sur 29 parcelles cadastrales sont réalisées et 74 échantillons de végétaux sont prélevés. L'étude vient confirmer le caractère « globalement contaminé » des sols du site en cuivre, mercure, plomb et en zinc et à un plus faible niveau en arsenic et en cadmium. Les résultats font même ressortir que ce caractère « contaminé » concernent plus de 85% des analyses réalisées et plus de 80% des parcelles cadastrales. La fréquence d'analyses révèle aussi un très haut niveau de contamination globale, et le caractère assez homogène de la contamination intra et inter-parcellaire. Finalement, seules les terres de remblais situées le long de la voie autoroutière apparaissent alors comme non contaminées.

Le qualificatif de « contaminé » le plus souvent utilisé se distingue selon l'étude de celui de « pollution ». Les deux termes sont utilisés « dans le cas où l'on constate une augmentation nette de la teneur en une substance potentiellement dangereuse dans les sols par rapport au fond pédogéochimique naturel local suite à une ou plusieurs activité(s) humaine(s) » ; mais l'un, « contamination », est utilisé « lorsqu'aucun effet négatif n'est observé sur un quelconque compartiment de l'écosystème ou de l'agrosystème étudié », l'autre, « pollution », dans le cas inverse. Le terme de « contamination » est appliqué nous dit-on « dès lors que les concentrations mesurées sont supérieures à plus de trois fois celles que l'on mesure sur un sol agricole exempt de

⁸⁷ L'association MAP avait déjà réalisé et financé sept analyses de sol visant à rechercher la présence ou non d'Éléments Traces Métalliques (ETM).

contamination spécifique ». Dans le cadre de cette étude les deux termes sont indistinctement utilisés et « notamment le terme de pollution puisqu'un impact avéré par des dépassements de seuil réglementaire est constaté au niveau de la chaîne alimentaire ».

Mais les seuils réglementaires dont il est question présentent la particularité de ne s'appliquer qu'aux activités de production ayant pour vocation la revente ou la distribution de fruits et légumes destinés à la consommation humaine. Ils ne s'appliquent donc aucunement aux jardins privés, familiaux et collectifs. La réglementation ne définit pas non plus de valeur-seuil pour la teneur en métaux lourds du sol en rapport avec l'usage (agricole, pavillonnaire avec jardins, école, zone d'activité, etc.). En outre les aspects réglementaires n'indiquent que les valeurs-seuils pour le cadmium et le plomb, ce sont donc les deux seuls éléments qui ont été systématiquement investigués dans l'étude.

Les analyses faites sur les végétaux font ressortir une « fréquence de dépassement du seuil réglementaire » pour le plomb sur 44% des échantillons, avec une nette prévalence pour le thym, le poireau et la salade. L'étude conclut à l'absence de dépassement de seuil en cadmium, aucun cas non plus pour le plomb parmi les légumes-fruits et les espèces fruitières, « avec une bonne marge de sécurité entre la valeur mesurée et la valeur seuil réglementaire ».

L'étude indique également qu'aucune prédiction n'est réellement possible en terme de contamination. Un plan de surveillance est donc lancé à partir de 2009 pour deux ans, afin « d'étudier les risques de transferts et les variations inter-annuelles de ces risques, avec un accent particulier sur la gamme des végétaux présentant un risque moyen (...) c'est-à-dire une *fréquence de dépassement* de seuil de l'ordre de 25-30% ou des valeurs proches du seuil réglementaire sans forcément le dépasser. » La surveillance concerne les sols (9 échantillons) et les végétaux (14 échantillons parmi les salades, bettes, poireaux, chou, persil, thym, menthe).

Une note d'information est enfin communiquée en octobre 2009 aux associations et jardiniers du site leur indiquant la liste des légumes présentant des fréquences de « dépassements de seuils réglementaires » importants – certaines espèces végétales sont clairement dans le viseur : les fines herbes (thym, menthe), les légumes-tiges (poireaux, rhubarbe) et les légumes-feuilles (salades) –, tandis qu'une « démarche d'information est mise en œuvre pour recommander l'implantation de légumes n'ayant pas fait l'objet de dépassement de seuil réglementaire comme les légumes-fruits (tomates, courgettes,..) ». 55 nouvelles analyses de végétaux (légumes et fruits) sont réalisées en 2010. Aucun dépassement au cadmium n'est constaté en 2008 et 2009 mais deux cas apparaissent en 2010. Pour le plomb, le dépassement concerne 28% des échantillons en 2008, 13 % en 2009 et 24% en 2010. En janvier 2011, la DRIAAF publie donc une nouvelle note d'information à destination de la mairie de Montreuil cette fois-ci, faisant la synthèse des analyses réalisées sur les productions maraîchères et fruitières issues du site des Murs à Pêches, « en vue de donner les orientations à prendre en terme de gestion des risques : « En résumé, le gradient de risque de dépassement de seuil proposé en 2008 se confirme et s'affine avec les trois années de plan de surveillance. Thym, menthe, poireaux, rhubarbe, salade sont à éviter, voire à proscrire. Pommes de terre, haricots verts, radis, betteraves, fèves présentent des dépassements de seuils réglementaires intermédiaires, il convient de prêter une attention et une vigilance particulière sur ces végétaux. Les choux et les oignons semblent se comporter favorablement. La liste des espèces présentant une large « marge de sécurité vis-à-vis du risque de dépassement de seuil réglementaire » se limite donc aux légumes, aux fruits, aux petits pois. » On y apprend aussi que « les végétaux issus des jardins familiaux situés sur sol de remblai non contaminés en bordure de la voie de desserte de Fontenay présentent toujours des résultats conformes et très favorables. » Le document précise enfin les valeurs de références utilisées pour apprécier le niveau de contamination des végétaux : « La fixation des teneurs maximales procède de l'objectif de diminuer l'exposition de la population générale face à la présence d'une molécule ou d'un élément dont la présence dans les aliments entraîne un risque de santé publique lié à son ingestion répétée. L'ingestion de denrées qui présenteraient un dépassement des valeurs légales n'induit donc pas un risque de toxicité immédiate. Cette réglementation vise à

prévenir la bio-accumulation dans le temps pouvant engendrer une toxicité chronique par ingestion de denrées contaminées. »

C'est donc une politique de gestion des risques qui est adoptée : il s'agit de préconiser des choix sur les espèces à éviter, voire à proscrire, et les espèces à privilégier. Les conclusions étant que peuvent être consommées « les variétés fruitières se comport[a]nt favorablement » et que « le caractère contaminé du sol ne remet pas fondamentalement en question les réflexions en cours ». Mais c'est une politique de gestion des risques que l'on peut qualifier de relativement lâche, comme en témoigne la Mairie elle-même dans sa communication, qui conseille « d'apprendre à vivre avec » :

« Il n'est pas prévu de retirer toutes les terres "polluées" ni de les remplacer par d'autres plus "propres", ce qui serait très discutable écologiquement (problèmes de mise en décharge pour ces terres, de transport par camion de nouvelles terres, de diminution de bon sol ailleurs...). Une épuration par les plantes, même si elle est envisagée, reste hypothétique et longue pour ce type de polluant (les résultats sont meilleurs avec les hydrocarbures ce qui n'est pas le cas à Montreuil). Il nous faut donc apprendre à vivre avec... [sont ensuite détaillées quelques suggestions]⁸⁸ »

Pour les collectifs et les jardiniers des Murs à Pêches, ces résultats d'analyses sont loin de constituer des données prescriptives et donnent lieu à des positionnements différenciés. Pour certains, elles sont interprétées comme fiables et garantissant la possibilité de consommer tous les fruits et légumes répertoriés comme comestibles. Ce post d'un membre de l'association Rêve de terre sur leur blog retraduit ainsi positivement ces analyses, en insistant sur la variété des produits qui restent comestibles malgré la pollution des sols :

« La vérité sur la pollution des Murs à Pêches... Par Peter le dimanche 1 janvier 2012, 01:17 - C'est officiel !

En 2011, la DRIAAF (Direction Régionale et Interdépartementale de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Forêt) confirmait le résultat de trois années d'analyses.

Le 13 janvier 2011, elle transmettait en effet à la municipalité la *Synthèse 2010 des analyses réalisées sur les productions maraîchères et fruitières issues du site des "Murs à pêches" de Montreuil*. Elle confirmait les analyses réalisées par les associations (dont Rêve de terre) qui montraient une pollution générale aux métaux lourds souvent micro-localisée et d'effet variable sur les végétaux.

En ce qui concerne les cultures, elle concluait :

« Les espèces appartenant à la famille des légumes fruits (tomates, courgettes, poivrons,...) et à celle des fruits (pommes, poires, pêches, framboises, mures, fraises,...) ne présentent pas de dépassement du seuil et présentent une marge de sécurité relativement importante. » « La liste des espèces présentant une large marge de sécurité vis-à-vis du risque de dépassement de seuil réglementaire se limite donc aux légumes fruits, aux fruits, aux petits pois. » « Les choux et les oignons semblent se comporter favorablement. »

Après lecture fine de l'analyse jointe à ce billet, il nous est donc possible de cultiver et de consommer sans restriction :

- les légumes fruits consommés à maturité : **aubergine, avocat, christophine, concombre, courges, potiron, piment, poivron, tomate, melon, ou verts : cornichon, courgette, pois, mangetout,**
- fines herbes : **ciboulette, romarin, persil** (mais pas menthe, ni thym)
- légumes-feuilles : **bettes, céleris, épinards** (sauf salades), **bracissées : chou**
- plantes potagères : **haricot grains, pois**, (mais fèves et haricots verts sont déconseillés)
- bulbes : **oignon, racines et tubercules : radis noir** (mais pas radis, navet, topinambour, céleri)

⁸⁸ <http://www.montreuil.fr/environnement/etat-des-lieux-de-lenvironnement/pollution-des-sols/>. Consulté le 17 juin 2016.

rave ou betterave rouge, ainsi que pomme de terre),

- les légumes-tiges (poireau, rhubarbe) sont déconseillés

Peuvent être cultivés la plupart des petits fruits du potager : framboises, mûres, fraises, groseilles (mais pas cassis) et, bien sûr les fruits de fruitiers tels que pêches, pommes, poires, prunes, abricots, etc. »

À l'inverse, ces résultats sont loin de satisfaire l'association MAP, ils sont au contraire la preuve de l'impossibilité d'un usage agricole des Murs à Pêches. En effet, les révélations sur la pollution rendent caduc le projet collectif initialement envisagé entre les principales associations souhaitant cultiver dans les Murs à Pêches. Sous le nom de « Montreuil aux pêches », ce projet, mis en avant par la mairie en 2011, consistait en une culture de quatre à huit hectares de pêches et en la conversion professionnelle et économique d'une partie de l'activité de ces associations. Dans l'extrait suivant, Pascal remet en question jusqu'à la méthode suivie pour réaliser les analyses :

Pascal : Par rapport à la pollution des sols, on a fait dix sondages et on a trouvé du plomb et du cadmium, sur l'ensemble du site, on l'a trouvé d'abord sur une parcelle, on a fait dix autres sondages. On avait un projet commun avec la Société Régionale d'Horticulture, avec Rêve de terre et Sens de l'humus. Et MAP, nous on a dit : on a un problème de plomb et de cadmium, il faut le dire et là ça a explosé, « oui mais tu mets en danger nos projets, c'est pas possible de dire ça », je personnalise, mais bon c'était un peu personnalisé. Donc on a eu ça qui est venu se rajouter et ils nous ont viré du projet qui s'appelle toujours Montreuil aux pêches. Au départ on était quatre entités à porter le projet. C'était un projet d'agriculture, de faire 4 ou 8 hectares de pêches sur les murs, un projet professionnel.

Pierre : Sauf qu'à partir du moment où c'est pollué c'est impossible, après ça y a des gens s'y accrochent encore mais c'est impossible de vendre dans le secteur économique des produits qui viennent d'un sol pollué alors que pour la consommation des jardiniers c'est bien...

Pascal : Ce qu'on sait aujourd'hui c'est que l'incidence est réelle pour les enfants, parce que ce qu'on sait c'est que le plomb passe principalement dans les feuilles mais aussi, nous on a fait des analyses sur nos pêches suite à notre demande par la DRIAAF, et les plombs passent aussi un peu dans les pêches, à des degrés moindre mais y'a une réalité. Ce qui est très marrant c'est que vous avez 30 mg par kilo de matière sèche, et que si vous dépassez c'est impropre à la consommation pour les pêches, c'est une réglementation européenne, et la DRIAAF a analysé 10 pêches sur notre parcelle et y'en avait 4 qui était avec du plomb, 6 sans plomb du tout, moins de 0,0001, puis y en avait un qui était à 0,25... et 2 supérieurs à 0,30mg. Et là la DRIAAF elle est emmerdée parce que le projet c'est quand même la dimension horticole et patrimoniale. Et donc ça c'est les données brutes, eh oui et les données brutes ça fait pas un résultat, donc après y'a l'interprétation des données, et là le mec il met : les fruits ont été cueillis début août donc y'avait trop d'eau à l'intérieur parce que pas à maturité donc on va diviser les données brutes par deux et nous sommes retombés dans quelque chose de plus acceptable au niveau de la réglementation européenne.

Pierre : de toute façon il y a un vrai problème parce que si on veut faire de l'agriculture rentable dans les murs, il faut faire des serres, faut virer les murs parce que ça gêne le passage, alors que le système des murs à pêches tel qu'il a été inventé au XVIIe siècle, c'étaient les murs qui faisaient la serre et donc il y a une contradiction absolue.

Pascal : On peut faire un peu d'activité patrimoniale horticole sur la fleur notamment, sur le fruit moi je suis un peu, je culpabilise un peu quand même, parce que bon c'est quand même embêtant de ne pas dire les choses quand même, c'est gênant. Ce que je refuse aussi c'est l'histoire du marketing, c'est-à-dire de se servir des murs à pêches pour vendre autre chose. Ça moi je trouve qu'on est limite quoi.

Question : Parce que c'était un projet économique ?

Pascal : Oui, c'était un projet économique. Ha oui aussi, on a été attaqués, suite notamment à la fermeture du chantier, sur « les associations ça coûte cher, il faut faire de l'économie »

Pierre : Parce qu'ils croyaient trouver des agriculteurs mais ils n'en ont jamais trouvés.

Pascal : Chacun a des arguments. [Pascal, association MAP et Pierre, Bagnolet en Vert]

Pour Fred, de l'association Sens de l'humus, ces résultats sont à relativiser en termes d'effets à eux seuls sur l'organisme mais surtout à replacer dans le contexte plus vaste des enjeux planétaires. Pour lui ce n'est pas une question propre aux Murs à Pêches, c'est un problème de plus grande ampleur, lié aux modes de production et aux modes de vie, et qui donc concerne l'ensemble de la chaîne industrielle alimentaire, l'air que l'on respire, les particules fines, les ondes qui nous entourent. C'est à ces effets d'accumulation qu'il nous invite à prêter attention, et au système global qui les rend possibles.

Question : Et la question de la pollution ?

Ben les sols sont pollués aux métaux lourds, on a voulu monter un projet, on a fait un dossier avec une université de Créteil, l'asso MAP va peut-être faire quelque chose cette année, un travail d'analyse de dépollution des sols par les plantes, etc. Mais bon ça c'est pas fait, on n'a pas été financés par la Région, etc. Du coup le projet s'est pas développé, nous on a continué nos histoires, il s'est trouvé qu'on était sur d'autres choses donc ça s'est pas fait. Après la pollution, bon, elle est partout, donc effectivement on avait mis des bacs rectangulaires pour faire des potagers en carré, qu'ils cultivent un peu, qu'ils mangent pas des trucs trop pollués, après les légumes fruits prennent pas la pollution, toutes les courges, les tomates, la sève est telle que ça prend pas la pollution, après faudrait en manger beaucoup pour que... il faudrait en manger beaucoup pour que ce soit problématique pour l'organisme et puis quand on va au Franprix et qu'on achète des légumes, c'est tout aussi pollué. C'est un problème, mais c'est le problème de beaucoup de villes, tant qu'on n'aura pas changé nos modes de production, tant qu'on n'aura pas réussi à changer nos modes de vie, ces trucs-là continueront, après aujourd'hui y a d'autres types de polluants, les ondes et les nanotechnologies, on cumule, on continue de cumuler, ça fait partie...

Question : De la forme de vie capitaliste

Ouais ouais [Fred, Sens de l'humus]

D'autres, comme le Théâtre de la Girandole ou les Lez'arts dans les murs, pour qui le jardinage n'est pas le cœur de l'activité, s'adaptent plus facilement à la contrainte, par exemple en la contournant, soit en cultivant plutôt les fleurs ou en hors-sol, dans des bacs de culture.

Question : Vous faites un potager ici ?

Oui oui, la première parcelle qu'ils ont aménagée, c'était un potager, où ils ont fait une mare artificielle, planter des arbres fruitiers et tout, et là on a récupéré un bout de parcelle où on fait pousser des choses aussi. Tu peux faire pousser en hors-sol dans des bacs, et sinon, voilà, tu fais pousser un peu ce que tu peux, des fleurs des trucs comme ça, mais c'est pas des produits de vente et de consommation. [Louise, Lez'arts dans les murs]

Patrick ne contourne pas le problème, mais plutôt le pose autrement, afin d'y apporter ses propres réponses, puisque la question des pollutions posée en termes de seuil ne fait pas sens pour lui :

Question : Et vous vous faites comment ?

Moi je sélectionne mes productions. Le type qui est le moins touché. Pour l'instant.

Question : Qu'est-ce qui est moins touché ?

De manière générale, les fruits, et les légumes-fruits. La production aérienne. Et si on peut rapporter de la terre, mais le sous-sol il est toujours là. En fait il faudrait enlever. Mais la terre elle a des échanges avec la roche-mère sur des mètres, donc c'est quasiment impossible.

Question: Et la durée de vie de ces pollutions-là c'est

C'est des centaines. C'est dramatique. Moi je suis classé dans les jardins pédagogiques, d'agrément, ben oui parce que j'aime bien aussi que ce soit éducatif, un peu musée. J'associe l'histoire, les

techniques, c'est un tout, un peu comme un personnage, c'est une entité. Steiner disait que le monde agricole, la ferme c'était un corps vivant, un système vraiment, une entité. Donc quand y a un des membres qui est souffrant sur l'organisme agricole, ben les autres, ça dérègle tout le système. Ici c'est un peu ça. Vous nourrissez la terre... Enfin c'est pas tout ça fait pareil, enfin j'ai pas d'animaux mais... j'aimerais bien avoir des poules. Comme ça je pourrais faire un organisme agricole, pour nourrir ma terre, parce que là je suis dépendant de l'extérieur. C'est pour ça que les arboriculteurs se sont sentis obligés de prendre des boues urbaines, y avait pas suffisamment de fumier de vache et de cheval.

Question : Elle vient de là la pollution ?

Ben oui, boues de Seine, boues urbaines, enfin détritiques, c'est...

Question: Catastrophique. Et là vous le faites venir d'où le fumier ?

Ah ben moi j'en trouve à la campagne, en bio. Je fais mon compost, j'ai deux composteurs. Je mets un peu de fumier dedans, un peu de paille, et c'est pas mal, mes arbres se portent pas mal. Y'en a quelques-uns qui ont un peu de pucerons, un peu de... ça c'est... y'en a toujours un ou deux. [...]

Là ici j'ai tout appris, de A à Z. Mais bon j'ai fait une école en biodynamie, j'étais déjà un peu sensibilisé par le bio. Vraiment j'avais une ligne ... je suis assez intransigent. Enfin j'espère que je vais tenir. Par exemple la bouillie bordelaise j'essaie, au fur et à mesure du temps, de la remplacer, c'est autorisé en bio mais je préfère utiliser la prêle ou de l'ail. Enfin faut chercher... des huiles essentielles. Des choses qui soient naturelles, complètement naturelles.

Moi aussi j'utilise la grelinette, je retourne pas la terre. [Patrick]

Pour Patrick, il ne s'agit pas d'isoler des particules dans le sol et de leur appliquer un seuil réglementaire, mais de repenser toute la composition du sol en rapport à un ensemble plus vaste, entendu comme une entité dans laquelle tout est interdépendant (des plantes qui par leur décomposition servent à en nourrir d'autres, d'autres qui servent à repousser certains insectes, d'autres à les attirer ailleurs...), soit recréer un milieu riche. Et donc d'une certaine manière cultiver en allant à l'encontre de certaines des manières de faire des horticulteurs, s'il le faut (en multipliant les cultures, en bannissant l'usage de pesticides et insecticides chimiques...). L'intrusion de la pollution rend d'autant plus crucial l'agencement qu'évoque Patrick et la nécessité d'entretenir et de faire croître par tous les moyens le caractère vivant de cette entité composite.

Si le problème de la pollution reçoit ces réponses explicites de la part de ces occupants-là des Murs, d'autres n'en parlent pas, taisent le problème, ou n'en font aucun cas. Et d'une certaine manière, il y a là une manière supplémentaire de s'en accommoder. Pour les Jardins du cœur au contraire, dont le cœur de l'activité est le jardinage et la distribution de fruits et légumes au bénéfice des Restos du cœur (et ce sont finalement les seuls sur la zone), il en est tout autrement. La révélation officielle de la pollution par les autorités sanitaires redéfinit complètement leur pratique. Notons que la parcelle que les Jardins du cœur cultivaient depuis dix ans, initialement située en bord de la voie autoroutière sur une zone considérée comme saine par l'étude de la DRIAAF, s'est vue fermée en prévision de la construction de la piscine écologique⁸⁹. Leur a été proposé en échange, de cultiver sur une autre parcelle, elle très polluée, et plus excentrée par rapport au site des Murs à Pêches.

Question : Et ça vous saviez pas avant d'arriver ici que ce serait pollué à ce point-là ?

Xavier : Ah ben non. On a une idée générale puisqu'y'a un arrêté municipal qui interdit la

⁸⁹ On trouve sur internet de nombreux articles mettant en cause ce déménagement imposé par la mairie. Un tract signé par les Amis naturalistes du Côteau d'Avron, l'Atelier Populaire Urbain de Montreuil, l'Association des Murs à Pêches et Baignolet-Ecologie, rappelle tout le travail réalisé en dix ans sur cette parcelle de 6500 m². « Ils ont remis en culture les terrains, entretenu et restauré les murs, ainsi que deux puits, et supprimé une décharge sauvage. Ils ont planté des arbres dont une centaine de pommiers en espaliers. De bonnes relations de voisinage ont été instaurées, les vols se sont espacés et ont quasiment cessé. Ils fournissent 4,5 tonnes de légumes et de fruits aux Restos du Cœur par an. » <https://mursapeches.wordpress.com/2013/10/07/les-jardins-du-coeur-abandonnes-bientot-recouvert-par-la-piscine/>. Consulté le 17 juin 2016.

production d'un certain nombre de légumes, donc on savait qu'y'avait quelque chose qui était... par exemple à côté quand le responsable des jardins de Montreuil est arrivé, les cheveux se sont dressés sur la tête parce qu'il a vu ce qu'on produisait et il a dit c'est pas conforme à ce qu'on demande mais bon c'est comme ça partout. Sur Montreuil, y'a beaucoup beaucoup de jardins partagés, y'a pas mal d'associations et ils se posent pas ou moins la question, nous c'est parce qu'y'a le projet qui est contrôlé, sur lequel on va devoir rendre des comptes et qui nous oblige à être plus sévère, sur ce qui va être donné. On peut pas donner des choses qui sont polluées.

Question : Oui les gens qui font leur jardin ça les concerne eux.

Xavier : Oui puis si vous mangez une salade vous allez pas tomber par terre tout de suite, vu ce qu'on mange de toute façon de manière générale, si on contrôlait tout ce qu'on achète, on aurait des surprises. Parce que là on a un taux de plomb qui largement supérieur à la norme, un taux de mercure aussi mais le reste est pas mauvais finalement.

Bruno : Y'a du sel, là y'a du sel là-dedans, on sait pas pourquoi.

Xavier : Après c'est compliqué, enfin c'est plus compliqué que ça, c'est pas parce que les sols sont contaminés que les plantes prennent tout...

Question : Ils nous disaient les gens qui font les vergers dans les Murs à Pêches ça dépend aussi des légumes

Bruno : Oui y'en a qui vont plus en profondeur, d'autres moins, ouais

Xavier : Donc va falloir qu'on trouve ça aussi. Mais c'est vrai que ça a un coût quand même pour nous, par rapport au projet. [Bruno jardinier animateur des Jardins du cœur, Xavier membre du CA de l'association]

La pollution des sols met en danger l'ensemble de l'activité des Jardins du cœur. À la différence des autres usagers du site, il leur est impossible de distribuer des produits pollués dans les circuits de l'aide alimentaire, et les solutions de contournement et d'accommodement adoptés par les autres usagers trouvent là leurs limites. Pour répondre de manière adéquate à ce problème, les administrateurs de l'association et le jardinier en charge du jardin d'insertion ont développé un partenariat avec le cabinet Greenation, spécialiste d'ingénierie écologique prenant la forme d'une expérimentation de phytoremédiation sur le site des jardins. L'originalité de cette réponse et les questions complexes qu'elle ouvre méritent que l'on s'y arrête un temps. En effet, se développe là une expérience dont les enjeux en terme de conflagration d'échelles sont notables, mais l'expérience mérite aussi le détour car elle condense l'un des devenir possibles du site, et sur lequel nous ne nous sommes que peu attardés pour l'instant. Nous voulons parler de la pointe fine de la métropolisation représentée tantôt par la présence des étudiants de l'École Nationale d'Architecture de Belleville venant participer le temps d'une semaine à un chantier de construction sur la parcelle d'Ecodrom, par l'Ecodesign fablab installé à Mozinor non loin de là, la participation active de l'association de recyclage Up'cycly au festival Murs à Pêches, ou dans un autre genre, la création de la brasserie artisanale La Montreuilloise sur le site en 2014. Si les Murs à Pêches appellent les initiatives alternatives, ils appellent aussi un nouveau champ d'expérimentation technologique et économique et, forcément, les start-up qui les mettent en œuvre. Aussi, entre alternatives et nouvelle économie, il est souvent difficile de faire la distinction. En suivant le cheminement de Vincent Vanel, ancien ingénieur en aéronautique et membre fondateur de Greenation, « société d'ingénierie et de conseil en développement durable spécialisée en Eco-construction, en Impact Environnemental et en Responsabilité sociale », nous tenterons d'y voir un peu plus clair.

Expérimentation de dépollution, conflagration d'échelles et ingénierie sociale et écologique

Nous rencontrons Vincent Vanel en janvier 2015, il est alors responsable du projet mené par Greenation en partenariat avec les Jardins du cœur et l'école AgroParisTech. Le projet consiste en un projet de formation professionnalisante, arrimée à une pratique d'agriculture urbaine à vocation

d'aide alimentaire (qui est l'activité des Jardins du cœur, filière des Restos du cœur). Le but du suivi proposé est d'augmenter les rendements de cette activité et de la repenser dans le cadre d'un projet plus large « d'économie circulaire globale », c'est-à-dire en la branchant sur un ensemble de flux de déchets produits localement, pouvant être utilisés comme supports et amendement à une culture en milieu urbain. Mais très vite, les taux de pollution sur la nouvelle parcelle des Jardins du cœur alertent et obligent à réorienter l'activité et le suivi proposé. Les taux en plomb, trois à cinq fois supérieurs aux seuils réglementaires auraient normalement simplement dû mettre fin à l'activité, puisque à destination de bénéficiaires et non pour la seule consommation des jardiniers, mais la mise en place de cultures en hors-sol va permettre de poursuivre. Le projet professionnalisant n'est donc pas remis en question, il va simplement impliquer de nouvelles compétences (liées à la culture en hors-sol et à la dépollution des sols), intégrer de nouvelles étapes. Des chercheurs d'AgroParisTech se mettent alors dans la boucle, et vont entreprendre eux aussi des relevés, des analyses sur le site, au jour le jour, et suivre l'expérience de dépollution par les plantes proposée par Greenation. L'expérience menée vise explicitement à permettre, à court ou moyen terme, le retour à une culture en plein champ, et plus encore à pouvoir communiquer (scientifiquement) sur cette possibilité, de cultiver en ville sur des terrains pollués.

L'expérience est basée sur une technique de phytoremédiation symbiotique, qui consiste, comme nous l'explique Vincent Vanel : « à trouver la bonne association entre un champignon et une plante pour qu'une symbiose se crée au niveau des racines et favorise l'absorption des métaux lourds présents dans le sol ». L'enjeu est d'accélérer le cycle vital de la plante, son temps de traitement des déchets, qui sur certains terrains (miniers notamment) seraient sinon à prévoir sur des échelles de temps beaucoup trop longues à l'échelle humaine. Notre interlocuteur précise qu'aucune « solution miracle » de dépollution n'a encore été trouvée à l'heure actuelle dans le monde, même si différentes méthodes sont expérimentées un peu partout (notamment avec des graminées ou par lixiviation (lessivage de la terre)). L'enjeu est en tout cas d'éviter l'excavation, principalement utilisée dans les techniques de dépollution, et qui présente selon lui de nombreuses limites, tant économiques qu'écologiques (entraînant, en plus du déplacement de quantités impressionnantes de terre polluée, son enfouissement, son stockage ou son traitement ailleurs). La phytoremédiation est donc présentée comme « la seule alternative à peu près écologique », même si elle présente elle aussi ses propres limites : elle traite moins en profondeur, elle prend plus de temps, et produit également de nouveaux déchets, les plantes, qui doivent être traités comme tels et pour lesquels il faut trouver de nouvelles solutions (les enfouir, les brûler, ou de manière plus confidentielle, récupérer les métaux sous forme de sel purifié, pour pouvoir ensuite les réinjecter ailleurs).

Outre le fait d'être une alternative à l'excavation, la particularité de l'expérience menée sur la parcelle des Jardins du cœur est ensuite d'être d'emblée faite en milieu ouvert, sur site, quand la plupart des expériences existantes de phytoremédiation sont réalisées, nous dit-il, en laboratoire, pour des raisons de coût et de respect du code du travail. Elles sont aussi principalement d'orientation génomique, ce qui a généré, de son point de vue, d'énormes catastrophes, tel qu'il nous le rapporte dans l'extrait suivant :

Au Michigan ils en avaient tenté un [produit OGM] il y a quelques années et en fait ils s'en mordent les doigts parce qu'ils ont voulu faire un peu les apprentis sorciers, pas sans autorisation mais presque, et en fait ils se sont retrouvés à mixer un gène d'une plante locale avec un gène d'une espèce endémique mais rien à voir, d'un autre pays, et en fait ben c'est une plante invasive ce qu'ils ont ramené et ils se sont retrouvés à devoir gérer un problème d'invasion et de cannibalisme végétal parce qu'en gros cette plante, elle est un peu arrivée comme un cheveu dans la soupe de la biodiversité locale, elle a déséquilibré le biotope, le biosystème et donc il y a des espèces qui sont mortes, des espèces qui sont parties, elle a commencé à cannibaliser d'autres espèces locales qui petit à petit sont mortes ou ont été tuées aussi, donc les habitats qu'elles procuraient à un certain

nombre d'espèces, les espèces elles-mêmes ont disparues, elles se sont déplacées et donc ils ont tout arrêté mais genre scandale, catastrophe... Donc je crois que ça a mis un sacré coup de frein à l'aspect génétique. [Vincent Vanel, Greenation]

L'anecdote ici restituée est intéressante car elle montre bien, selon lui, le genre de décalages qu'entraîne la manipulation génomique en laboratoire. Elle révèle aussi, comme le rapporte encore l'extrait suivant, à quel point les plantes, bactéries et champignons, échappent à la connaissance scientifique, notamment du fait des relations qu'ils peuvent entretenir entre eux dans un milieu vivant, non aseptisé, et donc non maîtrisé.

Il y a à peu près cinq cents plantes hyper accumulatrices qui ont été identifiées, certainement d'autres mais on ne les connaît pas. Pour les champignons c'est pareil, des champignons y en a des milliers, des millions, on en connaît certains, mais derrière ils évoluent, les bactéries elles évoluent aussi dans le sol donc on va en mettre une et finalement la souche qu'on a mise, dans le temps parce qu'elle est morte et qu'y en avait une présente qui était plus forte, ou vice et versa, donc voilà c'est effectivement assez complexe [Vincent Vanel]

Une autre difficulté est liée à l'infinie diversité des terrains : la nature et l'histoire à chaque fois très singulières des sols et des pollutions, dont découlent les grandes disparités existant entre des parcelles parfois contiguës. Le choix des espèces et la manière de les utiliser doivent prendre en compte l'ensemble de ces paramètres, mais surtout leurs multiples inconnues, auxquels s'ajoute la projection de l'activité qui prévoit d'être faite à cet endroit-là précis. Selon les espèces et la nature du sol, les racines n'iront en effet pas à la même profondeur, et selon « la biodisponibilité des polluants⁹⁰ », ne dépollueront pas de la même façon et à la même vitesse. Ensuite selon les êtres qui ingéreront les fruits ou les légumes, les effets ne seront pas les mêmes.

Concrètement, l'expérience menée sur la parcelle des Jardins du cœur comprend trois volets : une expérimentation en plein champ, une autre en serre et une autre plus traditionnelle en hors-sol (25%). L'idée à travers ces trois volets est de mener de front la production, le développement de techniques pour améliorer le rendement et la dépollution. Pour l'expérience en plein champ, des buttes sont d'abord constituées à partir de bottes de paille récupérées lors d'événements locaux et de déchets organiques. Elle se fait dans un premier temps sans phytoremédiation afin de voir comment se comportent les légumes, alors plantés sur le modèle de n'importe quel jardin partagé, de constituer des valeurs de référence. Elle se poursuit ensuite en associant les légumes jugés les moins sensibles à la pollution (dont les résultats d'analyse se sont avérés selon eux « tout à fait acceptables ») à des plantes phytoremédiatrices, et de même avec des légumes et aromatiques plus sensibles. Parallèlement, une serre est dédiée à ce que notre interlocuteur appelle « le pôle recherche et développement » où sont disposés plusieurs bacs permettant la variation des facteurs, et la production de statistiques en vue de la reproductibilité de l'expérience. Une autre serre est installée à côté pour permettre la culture des semis dédiés au hors-sol. La part de plantes phytoremédiatrices placées dans le sol est d'environ 25%, associées à tout un protocole d'analyses, d'échantillonnages, de tests des niveaux chimiques, agronomiques et bactériologiques dans le sol, la plante et le fruit. L'idée est de tester « en grandeur nature » les associations entre espèces, jusqu'à trouver celles, en variant les conditions, qui permettront une accélération nette, soit une plus grande performance des phénomènes naturels. L'enjeu, comme on l'a dit, est de prouver au travers de cette expérience « grandeur nature » les possibilités de dépollution par les plantes, et donc la possibilité de cultiver sur des terrains pollués en ville, et de favoriser ce faisant l'activité de maraîchage en ville.

Nous on a nos idées sur les combinaisons, mais derrière comme c'est en labo, personne ne les a encore testées en grandeur nature, ils n'ont rien publié, donc y'a pas de connaissance publique, ce

⁹⁰ Plusieurs fractions peuvent être distinguées dans le sol : une fraction immédiatement disponible dans laquelle les éléments sont en solution (nommée biodisponibilité), une fraction plus imbriquée à la matière organique, une dernière plus profondément intriquée et plus difficile à dépolluer.

sera vraiment de matcher, cette bactérie est très bien avec ça ça ça ça... associé à ça ça ça ça... c'est vraiment de l'association culturale comme au sens agronomique, avec succession, rotation, de façon à bénéficier de tout l'aspect agronomique, et les techniques de phytoremédiation qui demandent les composants que en agronomie on utilise, sans savoir nécessairement que ça a un impact positif sur la performance de la plante... Derrière, ben ce sera refaire ces analyses et montrer que nos piments, nos carottes, nos basilics, qui étaient au-dessus des seuils cette année, avec nos techniques, voilà où on les amène, idéalement ce sera pour prouver qu'ils sont sous le seuil et bien loin du seuil, de dire ben potentiellement ils sont comestibles, c'est pas parce que c'était pollué que finalement, parce que encore une fois y a une pollution, la plante elle absorbe ce qu'elle peut absorber, en terme de nutriment, parce que les métaux lourds servent aussi comme nous, les métaux, à la circulation des globules, à la constitution des membranes des cellules, et donc à un moment la plante en a besoin pour sa propre croissance, au-delà d'un certain seuil ça devient toxique, sauf si elle sont hyperaccumulatrices et qu'elles axent des taux plus importants, mais la part qui va être absorbée par la plante, puis après par le fruit, ce fruit va être consommé, eh ben la part qui va être ingérée et vraiment assimilée et stockée, est encore faible aussi derrière. Donc en quelque sorte à chaque étape, y'a une partie de risque qui s'enlève. Après en terme d'acceptabilité sociale c'est autre chose mais c'est pas parce qu'on a un terrain pollué, et aussi tout dépend du niveau de pollution, que notre fruit derrière va être au-dessus des seuils actuels, même si ils sont ce qu'ils sont, et surtout derrière la personne qui va le consommer, elle va pas être sensible de la même façon... [...] En fait le poids, la fréquence sur place, et la quantité ingérée, sont trois paramètres qui rentrent dans la formule de calcul de facteur de risque et qui derrière montrent si il y a ou pas une dangerosité réelle sur le terrain, en fonction de l'usage qu'on veut en faire, et c'est à partir de là qu'on décide de mener des actions de sécurité, sanitaire, en disant je sais pas : tu bosseras que le matin, et puis les paniers on va mettre ça ça ça, et idéalement si tu ne peux en manger que 2kg ou 3kg par semaine et ben c'est mieux. Et même si ils en mangent 3kg par semaine, je sais plus ce qu'on avait mis comme hypothèse, pendant 20 ans, même on avait fait une simul où le gars passe toute sa carrière là, ben c'était pas plus dangereux que de respirer en pleine rue des particules fines. Voilà, donc l'idée c'est de pouvoir le prouver, dans le temps, de manière à ce que on fasse une publication et qu'elle serve finalement à l'intérêt général, notamment pour les associations qui ont une activité de maraîchage et qui à terme pourraient se servir de n'importe quel terrain pollué dans la ville, parce que nous vraiment, enfin vous avez vu, à côté d'une autoroute, y a une nationale, y a des bâtiments collectifs avec des chaudières fioul ou gaz, donc ça crache des particules dégueulasses dans l'atmosphère, plus l'historique du sol, donc on est quand même dans un lieu chargé, au sens propre et figuré. [Vincent Vanel]

Vincent Vanel redéploie ici une pensée de la gestion des risques, mais non plus conçue à partir de seuils réglementaires applicables partout (en généralité). La pensée développée se veut très localisée, en fonction du sol, de la plante, voire du poids de la personne. Et tout l'enjeu consiste à rendre reproductible cette expérience hyper située. Ce rapport établit entre les enjeux globaux liés à la pollution des espaces urbains et les possibilités très situées de pouvoir y remédier, est au fondement du modèle économique imaginé par Greenation pour l'avenir des Jardins du cœur, de récupération et de traitement des déchets à l'échelle du quartier. Vincent Vanel se met à son projet :

Y'a une espèce de longueur derrière leur maison, ben ils seraient censés à terme la récupérer, et là moi j'aimerais qu'ils en fassent à terme une espèce de ressourcerie, recyclerie, atelier de transformation, y aurait une zone atelier/menuiserie pour vraiment transformer la matière inerte, un atelier cuisine qui serait à l'opposé évidemment, donc là ils pourraient faire aussi des chantiers d'insertion par le travail de la cuisine, et un lieu de stockage de matière qui pourrait servir soit dans les supports de culture, soit dans des mobiliers de culture, voire un espèce de lieu de stockage de matériau que des immobiliers, des gens du coin, des artisans, bricoleurs du dimanche, au lieu d'acheter à Leroy Merlin ou Castorama, Bricorama, ils iraient ici, comme sur le principe d'Emmaüs.

Identifier sur un rayon de trois kilomètres les émetteurs de déchets (entreprises, collectivités, particuliers), avoir une liste de déchets à récupérer en priorité (bois, métal et déchets inertes, type parpaings, briques, zinc, gouttières ou chéneaux, gaines de ventilation, mais aussi déchets

alimentaires, invendus de supermarchés...) pour qu'ils puissent être stockés, transformés et réutilisés pour l'agriculture urbaine ou disponibles pour d'autres... La recherche sur la phytoremédiation s'insère parfaitement dans ce projet, la vente de produits sur mesure aussi, voire il serait possible d'imaginer un service d'installation de potager à domicile.

Ce que j'essaie d'impulser cette année avec eux, ça va être de faire la partie productive agronomique, la partie phyto, et puis petit à petit d'essayer de mettre à disposition un morceau de la serre pour faire de l'aéroponie ou de l'hydroponie et de vendre spécifiquement, je sais pas des godets, des plants, on peut se substituer à Truffault en se positionnant localement au sein d'un quartier et en distribuant des choses très simples au début, ce serait un peu à la carte.. J'aimerais que les gens ils puissent dire j'ai envie d'herbes aromatiques, de plantes médicinales, de fleurs comestibles, de petites baies, ou de plantes dépolluantes de l'air, donc en gros une activité de pépinière mais localement [...] Et puis travailler avec les restaurateurs, les hôteliers, des particuliers. Je te vends pas un panier style AMAP où t'as des carottes, des tomates en fonction de la saison, ça va peut-être être que des aromates, mais tes aromates, ça aura rien à voir, et rien à voir en terme de prix, parce que même si tu payes tes deux euros, tu vas avoir ton bouquet, un truc qui bouge pas... [...] On peut aussi aller jardiner chez toi si tu veux, si tu veux te faire ton petit jardinet, ben au lieu d'aller à Jardiland et de te faire saigner en bac de culture, en terreaux dégueulasse que tu vas devoir amender à fond les ballons avec leurs fertilisants, nous on a le même concept clé en main, où tu choisis ce que tu veux faire pousser, avec quoi, comment, et que derrière soit on t'apporte tout clé en main, donc t'as plus de déchet, t'as plus un sac qui traîne dans un coin et dont tu sais pas quoi en foutre parce que t'as déjà rempli ta jardinière et t'as un surplus, on dimensionne tout, donc pas de déchet, pas de gaspillage, c'est de l'écoconception quelque part, 100% recyclé, 10% recyclable, c'est déjà pas mal, et derrière si les gens ont des conseils à nous demander, ils nous demandent, y a une sorte de SAV service, et puis ça tourne. [Vincent Vanel]

Notre interlocuteur a déjà fait les calculs :

Cette année, on a déjà économisé quasiment 40 000 euros de matière non achetée, entre le bois, la paille, le compost, du sable, on a réussi économiquement à le valoriser, plus les légumes qu'on a produit hein, l'équivalent de tout ça c'est à peu près 40 000 euros, donc c'est pas négligeable en soi, à l'échelle d'une association, et que derrière y a une prise de conscience et de volonté. Je les sensibilise à ça, mais c'est que l'année prochaine encore, et encore l'année d'après, l'idée ce sera de petit à petit les amener à de la transformation de leurs produits et là de rentrer vraiment dans un schéma d'économie. Ce serait idéal. [Vincent Vanel]

Mais l'on perçoit au cours de l'entretien les résistances multiples à ce projet visionnaire, notamment de la part des personnes directement concernées et dont la mise en œuvre dépend : les salariés et bénévoles de l'association (dont il faut changer la culture), les jardiniers en insertion (qui sont à professionnaliser), les bénéficiaires (à sensibiliser)⁹¹. Mais aussi toutes les résistances techniques et finalement managériales, car pour être à la hauteur du projet, il faut tout de même un certain équipement, de la méthodologie, il faut respecter des normes de production :

Donc ça [l'aspect agronomie] c'est on va dire l'aspect accessible par les Restaurants du cœur, mais l'aspect déchet déjà, on sent les limites d'acceptation, d'acceptabilité de la technicité derrière, parce que ça demande à être hyper rigoureux, sur la traçabilité, enfin qui nous donne quoi, c'est quoi le poids, derrière le compost c'est pas juste j'entasse des trucs dans un coin et j'attends que ça se passe, au bout de six mois je reviens, je récupère un truc chantmé, non c'est pas comme ça que ça se passe, donc c'est hyper professionnalisant, donc ça ils s'en étaient peut-être pas rendus compte initialement, là ils en prennent conscience et donc du coup là on est en train d'implémenter un certain nombre d'outils comme des broyeurs, des composteurs, des tensio-actifs naturels, mais qui vont pouvoir permettre de booster, d'accélérer ces composts que nous on fait en lasagne, donc sur chaque couche, une nature de bio déchet différente qui en se décomposant petit à petit fait quelque

⁹¹ Le projet inclus nous dit-il un volet sensibilisation : « On a fait aussi de la sensibilisation pour réapprendre aux gens en précarité à manger, à apprécier la nourriture, des légumes frais, de saison parce que jusqu'à présent eux ce qu'ils ont c'est de la conserve, quand ils mangent des légumes c'est de la conserve, donc là déjà c'est une sorte de petite révolution »

chose de très enrichi mais naturellement. Et là où l'aspect vraiment scientifique sur lequel ils sont déconnectés c'est le côté phyto, ça c'est ce qu'on lance cette année, donc on attend les plants, on a sélectionné deux espèces, qui sont très adaptées aux multimétaux, et notamment au plomb, ce qui est vraiment pile-poil notre cas, avec une possibilité derrière de valoriser ces espèces qu'on utilise, que ce soit au point de vue matière, au point de vue énergétique, ou d'un point de vue phytomine, en gros des procédés chimiques qui permettent de récupérer les métaux lourds à l'intérieur des plantes, et de pouvoir les réinjecter dans un circuit, comme catalyseur... donc ça c'est plus long à mettre en place parce qu'il faut mettre en place ce procédé chimique, que derrière nous on est quand même dans une approche, on va dire, pas carbone, enfin donc nous la chimie, enfin tout ce qui va être quelque part, enfin voilà il faut des infrastructures énormes, il faut des machineries pas possible, de l'énergie pour les faire fonctionner, donc quelque part on dépollue mais on fait un transfert d'impact. Comment on peut, ça c'est toujours en cours de RetD, c'est comment nous on peut maintenant essayer d'apporter, en mixant des connaissances pluridisciplinaires, essayer de mixer tout ça et de trouver des pistes des unes et des autres, qui sont compatibles ensemble et qui permettent de trouver une autre solution innovante mais en se basant sur ce qui fonctionne bien dans différentes techniques. [Vincent Vanel]

Pour Greenation, la pollution est un enjeu qui indissocie l'infiniment petit des bactéries, des particules de métaux lourds, et l'infiniment grand de la conquête d'espaces dans les grandes métropoles. À ce titre les Murs à Pêches sont mis au même rang que n'importe quel espace urbain, à condition de les saisir depuis les possibilités locales et propres qu'ils recèlent. La méthode de Greenation peut s'appliquer partout, à condition de prendre en compte et de s'appuyer sur les spécificités de chaque lieu où elle s'applique. Ceci dit, par la perspective de valorisation univoque (économique) qu'elle propose, par les branchements spécifiques qu'ils opèrent (sur le modèle de l'ingénierie) entre micro et macro, par le type d'acteurs qu'ils mettent en présence aux Murs à Pêches (des ingénieurs et des scientifiques), la méthode de Greenation impose une instrumentation énorme de l'activité, sans commune mesure avec les instruments bricolés dont se dotent les autres occupants des Murs à Pêches (et qui ne les empêchent pas de faire se rejoindre micro et macro sans cesse). Car, si les associations présentes dans les Murs apparaissent toutes à leur manière comme des opérateurs de médiations d'échelles entre macro et micro (entre la précarité massive d'un quartier et le passage d'enfants dans un jardin, entre la fin d'une époque des murs et la sauvegarde de savoir-faire menacés de disparaître), le travail réalisé par Greenation en est la version ingénieriale et modélisée. Aussi, le caractère circulaire de la méthode de Greenation dénote avec celui, débordant et cumulatif des Murs à Pêches, et l'on peine à imaginer comment un tel modèle pourrait concerner une entité aussi sauvage. Les problèmes de réalisation qu'il rencontre, les complications entraînées par la difficulté d'aligner l'ensemble des êtres requis à sa pleine effectivité, sont déjà là pour le rappeler. Comme le modèle de Greenation ne se débarrasse jamais tout à fait de la pollution, il ne se débarrasse pas non plus de l'irréduction et de l'imprévisibilité des êtres qu'il concerne.

3.3. Les écologies en jeu et le devenir du site

Décidément, et quels que soient les modes de conversion à l'œuvre, les Murs à Pêches résistent. Ils sont trop en tensions, trop peuplés de groupes humains différents, d'histoires, d'usages, d'ordures et de matières polluantes. Il n'est pas possible d'en faire une réserve foncière directement accessible, il n'est pas non plus possible de les convertir en un vaste projet agri-culturel ou agro-écologique ni sans doute, quoique l'avenir le dira, d'en faire le site exemplaire d'une nouvelle économie circulaire. Nous proposons à la suite de continuer à prendre au sérieux cet excès d'êtres et de relations qui caractérise les Murs à Pêches en essayant de relever positivement ce qui rassemble ces excès en

diverses écologies, et dont les existences sont toujours affaire de batailles, dans ce qu'elles ont de plus vital. Nous terminerons par cette question qui nous a accompagné tout au long de ce chapitre et dont nous avons déjà laissé poindre quelques esquisses de réponses possibles : quels devenirs s'ouvrent aujourd'hui pour les Murs à Pêches ?

3.3.1. Une écologie comportementale

Nous avons rapporté déjà en détail dans le chapitre 1 les enjeux liés au projet d'écoquartier sur les Hauts-de-Montreuil et notamment sur les Murs à Pêches. En juillet 2016, la piscine écologique, équipement phare de ce projet d'écoquartier initié par Dominique Voynet, ouvre finalement ses portes au cœur du site. Présentée comme « première piscine municipale en France à traitement naturel de l'eau », la purification de l'eau du bassin extérieur repose non pas sur une stérilisation chimique à base de produits chlorés, mais sur un filtrage naturel grâce à l'action des plantes et des micro-organismes. Elle prévoit une jauge maximale de 675 personnes par jour, afin de permettre aux plantes de réaliser leur filtrage. Dès la première semaine toutefois, la piscine est exceptionnellement fermée « pour manque d'hygiène », « en raison du non-respect des règles d'hygiène par les usagers »⁹². L'eau sans chlore de la piscine exige en effet que chaque nageur, avant d'y plonger, se lave avec un savon au pH neutre. Le problème est que les usagers de la piscine n'ont pas intégré cette habitude :

« Ils doivent prendre une douche et se laver avec un savon au pH neutre spécifique avant de plonger dans l'eau, explique-t-il. La plupart ne le font pas. Sans compter que de nombreux garçons viennent en caleçons et non en slip de bain et des filles se baignent parfois avec des paréos. Cela impacte directement la qualité de l'eau et c'est assez difficile à contrôler pour les équipes.⁹³ »

Ces dispositifs écologiques, comme nous avons pu l'analyser par ailleurs à propos de l'écoquartier de la Confluence à Lyon⁹⁴, définissent une écologie comportementale. Ils s'agit de produire un environnement, ici un équipement urbain, un régime comportemental spécifique, de conscience des enjeux globaux et de responsabilité, et une population en mesure de faire la jonction entre les deux, dans l'usage qu'elle a du dispositif. Cette première écologie est précisément celle contre laquelle la coordination des habitants de Montreuil a livré bataille entre 2009 et 2011, c'est une écologie prescriptive et univoque, qui suscite dans les Murs à Pêches un sentiment de méfiance :

« Oui, cette piscine, avec les autres grands projets de construction dans le quartier, contribue à faire disparaître le paysage des Murs à Pêches et son ambiance particulière et ses jardins. Bref vouloir l'appeler piscine des Murs à Pêches est cynique. Cette dénomination ne doit pas être galvaudée. Bon courage et merci. Nicole⁹⁵ ».

À l'inverse de cette logique du projet, hors-sol, portée à travers l'écoquartier des Hauts-de-Montreuil, les acteurs des Murs à Pêches proposent des écologies bricolées et sauvages qu'ils ont en propres et qui ne prennent sens que dans l'usage spécifique qu'ils ont des murs. Des écologies qui précisément n'ont rien de comportementale ou de généralisable, qui ne se disent pas en terme de population, des écologies endogènes et plurivoques.

⁹² <http://www.leparisien.fr/montreuil-93100/montreuil-la-nouvelle-piscine-deja-fermee-pour-manque-d-hygiene-25-07-2016-5993973.php>. Consulté le 20 août 2016.

⁹³ Idem.

⁹⁴ GRAC, MOVIDA, *op.cit.*

⁹⁵ <https://mursapeches.wordpress.com/page/2>. Consulté le 20 août 2016.

3.3.2. Une pluralité d'écologies

En parlant de pluralité d'écologies, il s'agit d'éviter d'avancer l'écologie comme projet à mettre en œuvre, comme prescription ou capacité de discerner les bons et les mauvais éléments. Il y a bien une écologie de vie endogène à toutes les formes de vie qui occupent les Murs, fussent-elles jugées inconvenantes. Il n'y a pas non plus de bons gestes techniques à adopter vis-à-vis des arbres et des plantes qui poussent là, toute la gamme des rapports reste possible. À ce titre, l'exemple d'Ecodrom est à nouveau frappant, puisqu'il s'agit précisément pour eux de redéfinir l'habitat des familles roms qui vivent sur sa parcelle, comme véritablement écologique. Comme son nom s'en fait l'écho « habiter là où tu cultives », l'association joue avec l'enracinement paradoxal des Roms, leur savoir-faire agricole qui peut s'appliquer sur une terre sans prétendre se l'approprier. « C'est pas grave, si demain il faut partir » nous dit Colette, « on laisse pour les autres, on n'est pas attachés à la terre. On s'y attache quand on cultive, mais c'est pour manger, ça veut pas dire qu'on devient propriétaires. Des gens m'ont dit : mais ils voudront plus partir, je leur réponds : ce n'est pas vrai, ils sont toujours préparé à partir ». Aussi, la voie qu'emprunte Ecodrom pour s'inscrire dans les Murs n'est-elle pas seulement tactique et ne relève pas uniquement d'une conversion linguistique. Il s'agit aussi de faire porter l'attention sur des aspects méconnus et mésestimés de leur existence, de définir un groupe d'humains par ses rapports au monde et à la terre plutôt que par des attributs économiques, ethniques ou sociaux. Défendre l'habitat des familles roms comme une écologie à part entière, nomade et ancrée, c'est aussi obliger les autres acteurs des Murs à Pêches à ne pas trop vite imposer leurs propres définitions, et donc à tenter de maintenir, sur un terrain saturé d'énoncés écologiques, une place à part entière. C'est là le sens de ce que Colette indique à la suite en racontant la rencontre cocasse entre Ecodrom et l'association le Sens de l'humus :

Ils sont sympas. Des vrais écolos, purs et durs, alors ils ont voulu venir ici pour expliquer ce qu'était le compost... bon, j'essaie de faire marcher le compost mais... après y'avait les toilettes sèches, ah bon, y'avait des toilettes sèches, enfin, un trou dans la terre, comme dans la campagne chez nous avant. Mais quand Fred du Sens de l'Humus est venu expliquer qu'on prenait la merde humaine, qu'on la mélangeait et puis qu'on remettait ça sur les légumes. Alors là, « tu nous le fous dehors celui-là c'est pas possible, comment on peut faire un truc pareil ! » donc c'est compliqué, c'est pas du tout la même façon de voir.. À la campagne, si on vous parle de pesticides, on vous dit « faut bien mettre des pesticides, sinon les limaces elles mangent », oui mais bon les gars les pesticides... « Ben oui mais chez nous c'est comme ça, pour tuer les lapins ou j'en sais rien moi » euh ils rigolent les gens de la campagne ici quand on leur parle de... j'ai remarqué ça en fait. Nous en ville, on est plutôt sensibles à être le moins polluant possible, donc bon...

Le Sens de l'humus quand ils ont planté du blé pour faire le pain, c'est génial, mais ici, ils savent faire le pain eux-mêmes, ils le font chez eux, mais de là à planter le blé alors qu'on peut trouver de la farine au magasin, pourquoi on va s'emmerder ? on va plutôt faire pousser du chou et des carottes, des choses comme ça. Mais même ils ont pas vraiment besoin de ça pour vivre, ils récupèrent beaucoup. [Colette]

L'écologie du jardin d'Ecodrom est calquée sur l'écologie de vie des Roms, pas question de faire pousser du blé quand ils peuvent récupérer facilement du pain, pas question non plus d'utiliser des excréments humains pour fertiliser les terres. L'écart avec le projet du Sens de l'humus est celui qui est tracé entre deux formes de vies, impliquant des écologies de nature radicalement différentes. Mais il ne faudrait pas trop forcer le trait de cet écart. Quoique issus des milieux libertaires et du mouvement de la décroissance, et porteur d'une pensée écologique bien référencée dans le champ politique, le Sens de l'humus défend lui aussi à sa manière une écologie endogène, ajustée aux spécificités de son implantation dans les Murs à Pêches. Plutôt qu'une défense d'ordre idéologique, il met en avant les pratiques écologiques qui ont déjà cours dans les murs, appelle à une écologie locale, via leur poursuite et leur multiplication :

Y'aurait pas eu les murs, tout ça, ça serait bétonné. Y a une histoire qui fait que c'était difficile de virer ça, qu'il y a une asso, l'asso MAP qui s'est battue pour préserver le lieu, et parce qu'il est chargé d'histoire, etc. Et maintenant ce lieu il fait écho aux problèmes écologiques qu'on a actuellement, il fait écho aux ZAD d'une certaine manière, il a tout son sens, en plus à Montreuil qui est quand même une ville assez militante. Il a tout son sens ici, et il a tout son sens à être préservé, à être valorisé, et à faire des choses dedans qui soient comme la brasserie. Des petites activités artisanales, qui soient vivantes, dynamiques, autogérées, enfin plus ou moins autogérées, on travaille autrement, on essaie de créer un monde de demain qui soit vivable, tout simplement.
[Fred, Sens de l'humus]

Dans cette perspective d'une écologie pratique et localisée, centrée sur des activités artisanales et d'échelles réduites, les activités du Sens de l'humus ne se cantonnent pas aux Murs à Pêches et ont vocation à essaimer dans la ville, à l'image du champ de blé que nous évoquions ou des composteurs que l'association installe dans les quartiers alentours :

Y'avait un projet autour du compostage collectif de quartier aussi qui s'est progressivement mis en œuvre et donc je me suis formé là-dessus et puis on a réussi à mettre en place voilà, pareil, en 2010, un composteur collectif de quartier, à République, place République à Montreuil et qui fonctionne depuis cinq ans là déjà, et donc qui accueille, y'a plus d'une centaine d'inscrits, il y a une quarantaine de déposants par semaine et qui fonctionne très bien, et qui fonctionne tellement bien que l'année dernière on a été financés pour en développer cinq autres, donc on a salarié quelqu'un pour en développer cinq autres, on en a mis en place quatre et puis on a mis en place différentes actions autour de ça. [...]

Et ça, ça me semble intéressant à ce niveau-là, parce qu'on règle pas la question des déchets organiques, on a une action qui est surtout une action à caractère pédagogique parce que ça fait vivre des moments, tu vois tous les samedis matin y a des gens qui se réunissent, les gens qui sont autour le voit, le savent, y'a un truc qui vit autour de ça, et ça a du sens, quand il y a des gens qui passent, mais qu'est-ce que vous faites ? Ils viennent voir, et peu à peu ils apprennent, ils savent, y'a une démarche, c'est probablement le plus intéressant dans ces composteurs collectifs de quartier, c'est quelque chose qui inscrit progressivement de nouvelles démarches collectives...
[Fred]

C'est dans ce même esprit de faire vivre des pratiques écologiques situées que l'association Lez'arts dans les murs a lancé en juin 2016, le festival Au-to-no-me ! (« le festival des débrouilles alternatives »). L'écologie militante sur le site des Murs à Pêches est une écologie de la débrouille, où l'on fait feu de tout bois, où l'on s'adapte au milieu. Pour toutes les associations agro-écologiques installées dans les Murs à Pêches, cette écologie prend sens d'abord dans les activités entreprises par les uns et autres, dans leur cohérence propre.

Dans les Murs à Pêches, chaque association défend sa propre écologie endogène, aussi, il n'y rien d'étonnant à ce que les associations orientées par des activités culturelles et sociales travaillent à des écologies privilégiant les aspects sociaux et culturels. Pour le Théâtre de la Girandole, le Café Social, Lez'arts dans les murs, le Jardin Solidaire, le Secours Catholique et les Jardins du cœur, l'écologie consiste à assurer des circulations et des appropriations possibles des Murs pour des publics occasionnels ou marginalisés. Il s'agit de les préserver d'un fonctionnement en vase clos, s'assurer qu'ils restent accueillant et bienveillant, ouverts sur la ville.

On le voit donc, toutes différentes soient elles, les écologies endogènes à l'œuvre dans les Murs à Pêches partagent une même attention pour agencer convenablement leur présence aux lieux.

3.3.3. *Esquisser le devenir des Murs à Pêches*

Nous avons vu que l'association MAP avait participé à faire obtenir en 2003 le classement du site contre les volontés de la mairie et la Préfecture d'alors, mais cela au prix d'une réduction importante de la zone concernée par le classement, ramenée à 8,6 hectares des 30 hectares que recouvrent actuellement les parcelles des Murs. De ce point de vue, les Murs ne sont que très partiellement protégés d'une conversion massive du site. Jean-Pierre Brard, Maire communiste de Montreuil de 1984 à 2008, voulait déjà faire du site une vaste zone de logement, il était connu pour son hostilité au monde des horticulteurs et plus largement aux thématiques agricoles et écologiques. Dominique Voynet à son arrivée à la mairie de Montreuil en 2008, à la surprise de tous, ne se soucie pas plus que son prédécesseur des écologies locales des Murs à Pêches. Son objectif, axé sur la densification du quartier, ne diffère pas fondamentalement de celui de la mairie précédente : le projet d'écoquartier supposait d'implanter 800 logements sur le site des Murs à Pêches, et de perdre ainsi une bonne partie de sa surface végétale. Toutefois, elle adopte une stratégie différente, faisant un temps des Murs à Pêches l'objet possible d'une valorisation dans le cadre du projet d'écoquartier. Par exemple, la piscine, en tant que première piscine écologique dans la région, joue un rôle de pôle attracteur sur le territoire. Installer une telle piscine confère, dans une logique de marketing urbain, une teneur écologique à l'ensemble du projet. Mais cette stratégie de communication n'a pas trouvé en pratique de suites effectives, l'essentiel des parcelles des Murs ont été maintenues dans leur état, l'écoquartier étant resté pour le secteur des Hauts-de-Montreuil une entité sans grande réalité concrète. Il n'y a pas de grands projets à l'œuvre dans les Murs à Pêches mais comme pour toute la première ceinture parisienne, une pression foncière exercée par la métropole. À l'intérieur des Murs, entre les associations, la concurrence entre différentes orientations s'est aussi estompée pour les mêmes raisons que celles auxquelles ont été confrontées les mairies successives. Les Murs à Pêches rassemblent trop d'usages multiples, trop de visées différentes, trop d'entités problématiques.

Nous notre vision, je veux pas être trop mauvaise langue, comment dire... c'est une vision basée sur la beauté du lieu, pour nous c'est un lieu poétique et unique, c'est un lieu gratuit, voilà, pour nous c'est ça, on va plutôt travailler sur cet esprit-là, que c'est un lieu unique qu'il faut essayer de ... de préserver, d'agrandir, on peut faire mille projets, mille facettes. Nous on était pour un projet culturel, horticole, formation, insertion, social si vous voulez, où tout ça peut s'entrecroiser. Une vision de quelque chose à inventer un peu, par les gens. Après il y avait une vision assez culturelle, assez agricole d'un côté, qui s'oppose à ceux qui habitent ici, aux caravanes, et puis il y avait la dimension du côté des horticulteurs, plutôt liées à l'histoire, à l'héritage, à ce qui est représenté, à leur savoir-faire, c'était des gens très innovants les horticulteurs. Eux ils considèrent que ce sont eux les vrais les légitimes ici, puisque ce sont les descendants. Moi mes grands-parents ils travaillaient pas ici. Donc y a ces trois visions un peu : une vision qui est liée un peu au classement du site voilà, de prestige on va dire, prestige de savoir-faire, plutôt pour la Société Régionale d'Horticulture, mais ils ont fait, ils font un vrai travail, il faut quand même le voir ; une vision assez agricole et plutôt laissez-nous tranquilles, y a trop de caravanes, mettez-moi un agriculteur à côté de chez moi et je serai tranquille, pour Montreuil Environnement, je caricature un peu mais bon ; et la vision de MAP, un lieu de liberté où on peut faire mille choses. C'est les trois visions qui se séparent. Après comment un politique fait concilier ces... ça c'est une question autre. [Pascal Mage]

Des trois versions défendues à la fin des années 2000 parmi les associations pour le futur des Murs à Pêches, celle de l'association MAP semble l'emporter pour l'instant, les Murs à Pêches restent l'espace sauvage et pluriel appelé de leur vœu. Le projet agricole n'est plus à l'ordre du jour et l'idée de réduire l'espace des Murs à un clos témoin du patrimoine horticole a été abandonnée depuis bien longtemps. Subsistent les tensions qu'a laissé l'affrontement de ces versions lorsqu'elles étaient en concurrence directes, rendant encore difficile aux associations de se rassembler pour partager leurs vues sur l'avenir du site. Dernièrement, la construction annoncée de la remise du Tramway au fond

de la rue St-Antoine a obligé les associations à se mettre au tour de la table, mais la situation semble s'être à nouveau envenimée entre-elles :

Surtout qu'y avait quelques assos qui étaient... c'était les assos qui étaient clientélistes pour le coup, qui cherchaient à magouiller avec les élus. Et donc le conseil de quartier a l'intelligence de travailler tout seul dans son coin, en disant on va pas mettre les associations autour de la table, on va jamais s'en sortir, et donc ils font leurs courriers, ils envoient leur truc là, et là ils ont été invités très récemment, hier, les associations qui ont du mal à s'asseoir à la même table, pourtant qui ont un objet comparable, qui est l'avenir des Murs à Pêches, avec une vision plutôt défensive, disons préservation de la dimension agricole ou patrimoniale ou paysagère, pour essayer de retravailler ensemble vis-à-vis de la municipalité. On a reçu l'invitation hier. On a essayé de retravailler ensemble avec Montreuil Environnement sur la remise de Tramway [rire] l'année dernière, Montreuil Environnement a fait un recours, nous aussi, et on était à table et à un moment donné c'est parti de travers... [rire] c'est très difficile. [Pascal]

Une situation ouverte et indéterminée, maintenant la pluralité des usages, semble s'être imposée par défaut. Les versions concurrentes à celle des Murs à Pêches conçus comme un espace sauvage et hétéroclite ont été rendus caduques non tellement par leur manque de vision ou leur inadéquation avec les caractéristiques spatiales du site (comme le défend Pascal) mais par excès d'autres visions, d'autres usages et versions du site qui se sont imposées avec le temps. Aussi, la version de l'association MAP n'est-elle pas équivalente aux deux autres, en laissant ouvert les possibles, en refusant d'orienter le devenir des Murs à Pêches selon un axe unifiant, elle n'a fait que suivre ce qui avait lieu de toute façon dans les Murs, ce qui proliférait déjà par le milieu.

Si cette version ouverte et libre de l'espace des Murs à Pêches s'est imposée du fait de l'excès des entités en présence, elle a tout aussi bien été rendue possible par la précarité relative de toutes ces présences. Les associations sont sous le régime d'un bail précaire, comme les jardins familiaux et ceux des communautés gitanes qui ne sont pas propriétaires de leurs terrains, tout le monde sait bien que la poursuite des occupations est sans aucune garantie. Patrick fait le constat : « les MAP, c'est menacé. Bien sûr. Depuis longtemps, très longtemps, depuis toujours. Depuis justement l'urbanisation, l'abandon de la production dans les murs à pêches. Ils sont en train de récupérer tous les terrains. » Colette ne se fait pas non plus d'illusion, les cabanes confortables qui accueillent aujourd'hui Ecodrom seront détruites un jour, ce n'est qu'un temps de sursis qu'ils habitent, en attendant un logement de meilleure qualité :

Faut pas rêver, tout ça va être récupéré d'une façon ou d'une autre, profitons que c'est encore sauvage mais dans quelques années tout ça va être récupéré, donc voilà. Soit pour faire... bon ils peuvent pas y faire ce qu'ils veulent quand même, parce qu'il y a le PLU, le machin, voilà donc ils peuvent pas y faire des immeubles, et Ecodrom pourrait rester si on a un vrai projet écologique, mais leur but Ecodrom c'est pas de rester, c'est d'avoir un logement comme tout le monde, avec une grande télé et voilà.

Ils sont déjà en maison, en petite maison, à but humanitaire précaire, mais qui seront détruites un jour pour l'arrivée du métro pour le coup, mais pour le moment alors donc on a fait des demandes de logement, pour que le jour où ils sont expulsés, ils puissent dire j'ai ma demande de logement, pour qu'ils soient pas virés comme des malpropres dans la rue, tout ça c'est des choses qu'il faut faire. Il faut anticiper, le faire pour pas qu'ils se retrouvent dehors un jour quoi. [Colette]

En mai 2016, suite à la dernière édition du festival des Murs à Pêches, un communiqué de l'actuel Maire de Montreuil Patrice Bessac annonce le nouveau projet sur les Murs à Pêches :

« définir un projet d'envergure pour que le site des Murs à Pêches de Montreuil devienne un lieu incontournable de la Métropole du Grand Paris. » « L'urgence première est aujourd'hui de veiller à la préservation du site, notamment en participant à la restauration des murs qui sont le plus menacés par l'érosion du temps. C'est pour répondre à cet objectif que la ville a décidé d'y consacrer une part du Budget municipal en accordant un soutien financier important et inédit, chaque année et pour toute la durée du mandat. (...)

Au-delà de ces interventions, dès cet été une parcelle de la ville située rue Pierre de Montreuil sera aménagée afin d'accueillir, courant septembre, la Maison des Murs à Pêches. Cet équipement, qui constituera une porte d'entrée du site, pourra être pleinement investi par les associations de quartier qui souffrent aujourd'hui de l'absence d'un lieu de convivialité ou d'un espace pour valoriser leurs activités.

Enfin, des travaux d'aménagement vont être engagés pour contribuer à rendre accueillant et à embellir le site en valorisant le Ru Gobétue. »

Pour Gaylord le Chequer, Adjoint au maire en charge de l'Urbanisme : « cette opération, qui consiste à re-naturer le ru jusqu'à la rue Saint-Just, permettra de le rendre visible et accessible mais aussi de reconstruire un écosystème, contribuant ainsi à la préservation des milieux aquatiques. Ce sera également l'occasion de démarrer la première étape de la création de cheminements à l'intérieur du site.⁹⁶»

Les associations et habitants du quartier voient a priori dans cette annonce de l'ouverture d'une Maison des Murs à Pêches « un encouragement et un symbole de l'engagement de la Ville pour l'avenir du site⁹⁷ ». Elle pourrait favoriser selon eux « les projets partagés qui ont d'ores et déjà commencé ». L'association MAP, associé au Collectif d'animation du Conseil de Quartier SIGNAC - Murs à Pêches, se félicite dans une lettre adressée aux élus de l'avancement des chantiers de restauration des murs, même si ils partagent aussi, notamment à l'occasion de l'inauguration des travaux de maintenance au mois de mai 2016, leurs inquiétudes quant aux engagements pris : difficile de comprendre par exemple pourquoi les travaux de maintenance ne sont pas poursuivis à l'automne : « Pourquoi ? Pour des raisons administratives, des cuisines d'appel d'offre qui rendent l'intervention impossible... », quant à « l'ouverture d'une Maison des Murs à Pêches. Quand ? Pourquoi ? Pour qui ? Comment ? Probablement pour les *Journées du Patrimoine*... Rien de plus » « Et quid des 100 000 euros annuels promis⁹⁸ ? S'ils semblent maintenus pour les années à venir, nul ne pourra dire ce qu'il est advenu des montants garantis en 2015 et 2016.⁹⁹ »

Finalement la « Maison des Murs à Pêches » ouvrira bel et bien à l'occasion des Journées du patrimoine en septembre 2016, les travaux de construction du bâtiment ayant été réalisés durant l'été, et devrait être ensuite ouverte au public les mardis après-midi de 14 heures à 17 heures. Elle est présentée par la municipalité comme un lieu pour que associations et résidents du quartier puissent se regrouper et discuter des projets de réaménagement du site. Une exposition doit y être présentée sous la forme de promenade dans la parcelle de la Maison des Murs à Pêches, et où il sera possible de suivre les événements marquant de l'histoire récente du site. L'association MAP propose sur son site internet un thème à cette exposition : « L'exposition traitera l'histoire récente des Murs à Pêches, celle du mouvement citoyen pour la sauvegarde et la préservation du site, ainsi que des initiatives et des associations actuelles. L'aspect patrimonial du site a largement été traité par d'autres. Il y sera question de lutte, de mouvement des habitants et citoyens de Montreuil et de leurs pouvoirs par rapport aux décisions de la ville sur le site. Elle parlera aussi de cette histoire qui au final est toujours en cours et le sera dans le futur.¹⁰⁰ »

Cette Maison répond à un besoin bien réel pour les associations qui évoquaient depuis longtemps la nécessité d'un lieu de rassemblement accessible et partagé. Le voilà construit, et elles s'en félicitent. Ceci étant dit, les difficultés de cohabitation, les tensions entre les occupants du site trouveront là sans nul doute un nouveau vecteur de leur diffusion, pour le meilleur et pour le pire. Tenter de centraliser et d'unifier un tel agglomérat de singularités semble en effet un bien périlleux pari. Aussi

⁹⁶ <http://www.montreuil.fr/outils/actualites/article/communique-lavenir-se-construit-dans-les-murs-a-peches/>. Consulté le 20 août 2016.

⁹⁷ Extrait d'une lettre du Conseil de quartier aux élus en avril 2016.

⁹⁸ Comme on l'a mentionné déjà, la mairie de Montreuil s'est engagée en décembre 2015 à investir 100 000 € par an pour rénover les anciens murs.

⁹⁹ Extrait du compte-rendu fait par l'association MAP : <https://mursapeches.wordpress.com/category/democratie-locale/>. Consulté le 20 août 2016.

¹⁰⁰ <https://mursapeches.wordpress.com/>. Consulté le 20 août 2016. On comprend qu'il s'agit bien là d'une proposition.

s'agissant de la prise en compte de ces singularités par le nouveau projet, une autre tension est avivée, entre exemplarité et singularité : s'agit-il à nouveau de communiquer à propos des Murs à Pêches, d'en faire un « lieu incontournable pour le Grand Paris » ou bien de valoriser la singularité de son peuplement bigarré, de préserver l'opacité voulu par certains occupants ?

Arrivé au terme de cette visite dans les Murs à Pêches, il semble en définitive que sa situation vis-à-vis du phénomène métropolitain soit donc dans le même état d'indétermination qu'il ne l'était au début de notre enquête. Mais dans l'écart de cette visite, nous avons pu tout de même entrevoir une multiplicité de devenirs, sans pourtant qu'aucun ne prenne le pas sur les autres. Nous pensons qu'ils existent aujourd'hui avec la même intensité, c'est-à-dire qu'ils ont tous autant de réalité les uns que les autres. Nous disions dans l'introduction de ce rapport que le phénomène métropolitain se caractérisait par sa diffusion, faisant de lui un phénomène éminemment ambigu. Les Murs à Pêches poussent à l'extrême cette caractéristique métropolitaine, en troublant le rapport entre innovation, alternative et patrimoine autant qu'entre économie et écologie. Dans les Murs à Pêches comme dans de nombreux espaces urbains contemporains, la définition et l'imposition d'un monde sensible donne lieu à un combat à l'échelle du corps à corps.

Chapitre 4. Saint-Léonard : profondeur historique et multiplicité culturelle

L'aire géographique concernée par l'enquête à Liège, avec le quartier Saint-Léonard, est complètement différente de celle des Murs à pêches à Montreuil. Là où les Murs à pêches dessinent un espace fragmenté, éparpillé, sans grande unité spatiale, le quartier de Saint-Léonard est délimité par des frontières stables, c'est une aire géographique unie et administrativement définie. De même, là où pour les Murs à pêches il est difficile de qualifier l'espace, le quartier Saint-Léonard se donne plus immédiatement : c'est un quartier, au sens courant du terme, c'est-à-dire que tous les Liégeois en connaissent plus ou moins précisément les frontières. Pourtant, c'est à cet endroit même de la qualification subjective que le quartier réduit cet apparent écart géographique entre les deux terrains : Saint-Léonard est un quartier en son sens administratif, mais il est aussi l'ensemble des définitions que lui donnent ceux qui y habitent, le fréquentent, le connaissent. Là comme aux Murs à pêches, le quartier Saint-Léonard existe par la multiplicité de ceux qui lui donnent consistance. C'est cette consistance spécifique que nous allons explorer dans ce chapitre, en posant, comme dans les Murs à Pêches, la question de ce qui la trame. Mais, là où les Murs à Pêches sont rendus fuyants au regard extérieur par leur géographie même, à Saint-Léonard, c'est ce caractère vivant qui échappe. On se demande alors : qu'est-ce qui rend vivant un quartier ? Pourquoi dit-on de ce quartier et pas d'un autre qu'il est vivant ? Qu'est-ce qui anime cette vie de quartier ? Mais surtout : où allons-nous trouver cette vie de quartier ?

L'enquête à Saint-Léonard se focalise moins sur une distribution spatiale que sur une densité que l'on peut qualifier d'éthique, moins sur un élément géographique que sur un commun sensible. Pour autant il s'agit ici comme dans les Murs à Pêches de rendre visible ce qui se dérobe à un regard extérieur, de parvenir à cerner ce qui s'évanouit lorsqu'on l'approche. L'hypothèse que sous-tend notre travail est que cette qualité spécifique aux deux terrains en rejoint une autre, celle de leur rétivité à leur conversion métropolitaine. S'ils fuient le regard du sociologue, ils fuient tout aussi bien leur standardisation ou leur homogénéisation. Une seconde série de questions se posent alors : comment un quartier parvient-il à échapper à sa conversion métropolitaine ? Ou bien, qu'est-ce qui résiste à cette conversion ? Mais aussi, parce que le phénomène métropolitain n'est qu'une modalité parmi une infinité d'autres de transformation de la ville : qu'est-ce qui bouge, se transforme dans un tel quartier ? Et en quoi participe-t-il pleinement à la fabrique de l'urbanité ?

Très vite, lorsqu'on pose la question de la densité éthique du quartier Saint-Léonard, les habitants nous décrivent une densité historique. Ce qui rend vivant le quartier Saint-Léonard est aussi bien ce qui l'a rendu vivant, et l'épaisseur de sa trame éthique semble épouser celle de son terreau historique. Ainsi, il ne faut pas seulement chercher la vitalité du quartier dans son actualité mais dans ce qui l'a produite comme telle, dans sa dimension proprement générative. Nous donnons deux sens à ce terme de génératif : un premier qui est lié à la capacité du quartier et de ses habitants à générer ses propres manières de faire, ses propres événements, ses propres équipements sociaux et culturels. Et un second sens qui lie cette capacité générative du quartier à un processus de transmission inter-générationnel, ou plus exactement qui fait d'elle un vecteur de cette transmission. Nous examinerons dans ce chapitre ces deux dimensions génératives, et ce que leurs intrications nous disent de la vitalité du quartier.

Pour répondre à l'ensemble de ces questions, nous avons fait le choix d'aller à la rencontre de différentes personnes qui animent la vie de quartier à Saint-Léonard depuis plus de trente ans et de leur prêter la capacité d'y répondre. Ce chapitre se construit ainsi autour de ces réponses, qui en

constituent le véritable cœur. Car à ce premier choix de prêter aux animateurs du quartier la capacité de nous en révéler les arcanes, s'ajoute un parti pris, celui d'éviter autant que faire se peut de réduire leurs récits à notre analyse sociologique. Pour cela, on trouvera dans ce chapitre de longs extraits d'entretiens que les analyses que nous en proposons n'ont pas vocation à épuiser. Ces longs extraits ont pour fonction de transmettre au lecteur aussi bien le type de langage qui est utilisé pour raconter le quartier que les détours parfois vertigineux que ce langage leur fait emprunter. Ils permettent de « faire sentir », soit de ne pas complètement en ôter la texture sensible et ouvrent à la complexité des rapports qui font de la vie de quartier Saint-Léonard une entité bien réelle, dont ils attestent par là même l'existence. Enfin, ils donnent à voir les théories politiques et sociales empiriques qui se fabriquent depuis la vie de quartier, mais qui en franchissent allègrement les frontières spatiales, des théories qui n'ont ainsi rien de locales et qui nous rappellent à chaque instant que Saint-Léonard n'est pas une petite partie située dans un grand tout (la métropole, la ville en crise), mais une monade, un fragment qui contient en son sein une multiplicité de mondes.

Avant de plonger dans ce fragment, nous voulons présenter les différents orateurs qui feront entendre leur voix. Nous avons limité leur nombre, pour laisser la possibilité à chacun de déployer sa pensée et nous les avons choisis, dans l'ensemble des entretiens réalisés, parmi ceux qui ont à un moment de leur vie au moins, participé activement à la vie de quartier, voire parmi certains des acteurs principaux de cette histoire.

Dans l'ordre d'apparition, on trouvera Jules. Professeur d'histoire dans le secondaire, Jules est maintenant à la retraite. Jules est au fait de l'histoire liégeoise, sur laquelle il s'est spécialisé au cours de sa vie professionnelle, mais c'est également un bon connaisseur du quartier Saint-Léonard, pour avoir enseigné cette histoire locale dans les écoles du quartier. Jules est aussi militant communiste, héritier des clubs Garcia Lorca du quartier et membre du CarCob, le centre des archives communistes belge.

Sa femme Betty est aussi une militante communiste, active dans la vie associative liégeoise. Elle est aussi la fille du président d'un des plus importants club italien de la région liégeoise dans les années 1970 et a elle-même, dans les années 1990, travaillé au CPRC (Centre Poly Culturel Résistances), l'un des derniers équipements du quartier héritier des clubs espagnols.

Eugène a animé pendant plus de vingt ans et avec d'autres le CPRC. C'est un personnage important pour le quartier, aussi bien pour son action au sein du CPRC que pour ce qu'il représente. Il fait en effet partie de la troisième génération des immigrés espagnols, dont on verra l'importance à la suite, plus encore, il est l'un des enfants de la famille Cué, ses frères et sœurs sont des militants syndicalistes connus à Liège, l'un de ses frères est même le leader belge de la FGTB (Fédération Générale du Travail de Belgique) de la Métallurgie.

Gilbert nous explique qu'il a fréquenté toute son enfance la Bibi, la maison des jeunes du quartier, et que c'est tout naturellement qu'il en a pris la direction une fois devenu adulte. Il n'est pas au départ un professionnel de l'animation sociale, il se forme sur le tas, développe des méthodes et des manières de faire qui lui sont propres. Comme Eugène, Gilbert a passé les vingt dernières années en première ligne, à affronter les problématiques culturelles, économiques et sociales du quartier.

Arlette est depuis plus de vingt ans la concierge de l'école Vieille Montagne. Au plus près de la réalité quotidienne du quartier, elle connaît tous les enfants, sur plusieurs générations et en retour elle est aussi connue de tous dans le quartier, dont elle est une figure importante.

Julie s'est installée dans le quartier avec ses jeunes enfants au début des années 2000, elle est artiste, membre du Comptoir des Ressources Créatives, un espace mutualisé à destination des artistes du quartier. Elle fait également partie de l'équipe qui anime le carnaval de Saint-Léonard.

Greg ne vit pas à Saint-Léonard mais a participé de son animation au cours des années 2000,

notamment en s'impliquant dans la dynamique altermondialiste qui y a cours alors. Il est également journaliste et anime le magazine C4 dont les locaux se situent dans le quartier Hors-Chateau, à deux pas de Saint-Léonard.

4.1. Une trajectoire historique d'auto-organisation

Si nous ne nous intéressons pas directement et de prime abord aux problèmes sociaux et économiques rencontrés dans le quartier Saint-Léonard, c'est que nous ne voulons pas les formuler de manière inadéquate, c'est-à-dire éloignée de la manière dont ils sont vécus et perçus dans le quartier. Nous voulons comprendre comment les acteurs de la vie de quartier affrontent ces problèmes, les prennent de front ou de biais et de là en viennent à les reformuler à leur façon. Notre question serait plutôt à cet endroit la suivante : que peut un quartier face à l'adversité ? Cette question ne nous est pas propre puisque c'est déjà ce genre de questions qui agitaient les premiers immigrés espagnols ou italiens fraîchement débarqués à Saint-Léonard dans l'immédiat après-guerre : comment *faire quartier* là où manquent jusqu'aux plus élémentaires équipements sociaux et culturels ?

Cette section se propose de remonter aux racines des réponses apportées par des habitants du quartier à ces problèmes depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale à aujourd'hui, en rendant compte des mutations qui se sont opérées avec le temps. Nous reviendrons d'abord, grâce au témoignage de Jules, sur l'histoire de l'auto-organisation populaire des premières vagues d'immigration après-guerre à travers l'histoire singulière des différentes générations qui ont animés les clubs Garcia Lorca dans le quartier. De là, on s'intéressera avec Eugène à l'extension de cette capacité d'auto-organisation des clubs à d'autres équipements du quartier, à travers le récit de l'action menée avec une multiplicité de communautés au CPR. Puis, avec Gilbert, aux effets que cette capacité étendue aux équipements du quartier produit sur sa manière de travailler avec les enfants à la maison des jeunes, la Bibi.

4.1.1. Aux racines de la vie de quartier, les clubs Garcia Lorca

Quand on se pose la question de savoir ce qui anime la vie de quartier à Saint-Léonard, un nom revient toujours, celui de Garcia Lorca. Le nom du poète castillan est associé à une histoire liégeoise, et plus largement wallonne, celle de l'organisation par elle-même des ouvriers espagnols communistes, recrutés après-guerre dans l'industrie minière et sidérurgique. Garcia Lorca désigne les clubs qui, localement, avaient à charge de mener à bien les diverses tâches qu'impliquait cette auto-organisation : conscientisation politique des ouvriers mais aussi animation culturelle, aide aux devoirs et cours d'alphabétisation. Les clubs Garcia Lorca ont été créés en 1954 à Bruxelles par des exilés espagnols avec l'aide d'anciens brigadistes, dans le but « de promouvoir les liens d'amitié entre Belges et Espagnols et de faire connaître en Belgique l'art, le folklore, la littérature, l'histoire et tous les aspects de la vie du peuple espagnol »¹⁰¹. Les clubs Garcia Lorca tenaient lieu de cafés où pouvait se rassembler la communauté autant que de lieux de propagande communiste, de salle de bal et d'école du soir. À Liège, ces clubs ont presque toujours été situés dans le quartier de Saint-Léonard, de sorte qu'ils en ont marqué fortement la mémoire collective.

Au sortir de la guerre, l'industrie liégeoise du charbonnage et du non-ferreux a besoin d'une main-

¹⁰¹ Molina Marmol, M., « Les clubs Federico García Lorca en Belgique », in *Journée consacrée aux partis communistes étrangers en Belgique – 14 février 2009*, Bruxelles, CARCoB, 2009.

d'œuvre bon marché pour accomplir les tâches dangereuses (travail dans les mines, extraction du plomb et du zinc). Une politique d'immigration systématique est alors menée par l'État belge, consistant en la signature d'accords internationaux, d'abord avec l'État italien (en 1946) puis avec l'Espagne (en 1956). Le décalage entre la signature des deux accords s'explique par la survenue de l'accident de la mine de Marcinelle en 1956 dans le Hainaut (250 morts), qui met un frein relatif à l'immigration italienne, très importante depuis 1946 (l'État italien décide qu'il est trop dangereux d'envoyer ses citoyens là-bas), et ouvre à l'immigration espagnole.

Très vite, cette politique d'immigration se pérennise. La Belgique est face à un déficit démographique depuis la guerre, aussi, les immigrés espagnols et italiens sont invités à venir non plus seulement pour répondre aux besoins temporaires de l'industrie mais, avec femmes et enfants, se trouvent investis d'une mission de repeuplement. Le traité de Rome en 1958 facilitera ensuite les migrations des pays du sud de l'Europe vers ceux du Nord, et Liège continuera d'accueillir cette migration espagnole et italienne jusqu'au premier choc pétrolier, auquel succédera la désindustrialisation du bassin liégeois.

Pour tous ces immigrés, l'installation dans le quartier de Saint-Léonard se fait pour ainsi dire naturellement, soit par la gare de Vivegnis, située en son sein (et disparue aujourd'hui). Le quartier Saint-Léonard est alors encore criblé de mines, les charbonnages de Bonne Espérance, Batterie et Violette sont actifs (jusqu'en 1966), de nombreux petits ateliers de pièces d'armurerie de précision, et de nombreux logements vacants et bons marchés. Dans les deux cas, l'immigration est organisée par les partis communistes espagnol et italien, via des clubs similaires aux clubs Garcia Lorca, par exemple les clubs Carlo Lévi et Leonardo Da Vinci pour les Italiens. Ce sera également le cas un peu plus tard pour les immigrés grecs, qui arrivent aussi à Saint-Léonard via des réseaux organisés, quoique cette fois, ces réseaux sont davantage tenus par les instances gouvernementales grecques. Jules Pirlot nous indique à la suite ce qui distingue l'organisation des immigrés grecs de celles des Italiens et des Espagnols :

Alors les Grecs arrivent ! Et les Grecs évidemment ils arrivent moins nombreux que les Espagnols, mais c'est toujours le même truc, c'est les mines, le non-ferreux, les travaux dangereux et tout ça. Et là alors, l'ambassade des colonels essaye de bien les encadrer et la gauche ne réussit pas très bien à s'implanter, elle va laisser le terrain au mouvement ouvrier chrétien et à la CSC, qui créent l'Agora, et l'Agora était chargée d'encadrer l'immigration grecque, et disons qu'on pouvait plutôt la qualifier « à droite » quoi, hein. Mais ça a évolué, le mouvement ouvrier chrétien évoluant aussi plutôt vers des thèses écologiques, se rapprochant parfois des socialistes et tout ça, l'Agora est beaucoup moins marquée à droite qu'elle ne l'était à l'origine. À l'origine, c'était un peu un ratage de la part de la gauche grecque. Nous on avait une base qui était, quand je dis nous c'était les jeunes communistes de mon temps, qui était un restaurateur grec, qui avait été un ancien partisan armé pendant la guerre civile. D'abord contre les nazis puis pendant la guerre civile entre la gauche et la droite en Grèce en 46-47 et qui avait un café où les gens de gauche grecs allaient et où nous on allait aussi, mais disons que c'était son initiative privée, personnelle, ce n'était pas comme les Garcia Lorca ou le Leonardo da Vinci, quelque chose d'organisé volontairement par un parti. [Jules Pirlot]

On voit avec l'exemple grec que nous raconte Jules combien la politique détermine alors les implantations des immigrés des pays du Sud de l'Europe dans les pays du Nord, les nouveaux jeux de force qui s'établissent entre gauche et droite. La sortie de la Deuxième Guerre mondiale a initié de nouvelles polarisations politiques entre communistes et capitalistes, dictatures et démocratie, lesquelles se trouvent directement en jeu dans la création des clubs et l'encadrement des ouvriers. Pour autant, chaque pays relève d'une situation spécifique, chaque parti communiste d'une histoire singulière, d'une capacité d'agir qui lui est propre, et c'est celle de l'antifascisme qui marque la première génération d'Espagnols, pour qui la guerre n'a pas mis fin à la dictature franquiste.

L'immigration espagnole à Saint-Léonard est donc déterminée par une affirmation politique, celle de l'anti-franquisme. Il s'agit, pour les cadres du parti en charge de l'organisation de la communauté, non seulement de s'assurer que les ouvriers qui viennent s'installer en Belgique deviennent des militants anti-fascistes, mais également d'apporter un support constant aux militants communistes restés au pays. Ainsi, comme nous l'explique à la suite Jules, les Garcia Lorca accomplissent en même temps un double travail :

Y'avait deux types de travail. Y'avait un travail que je dirais ouvert, public, légal, qui consistait à encadrer la population espagnole pour la convaincre d'être anti-fasciste et donc d'espérer la chute de Franco et surtout ne pas devenir des suppôts du franquisme ici en Belgique. Il faut dire que à peu près à la même époque, les Grecs, y'a l'administration grecque qui avait tenté d'encadrer les Grecs de la région pour en faire des agents du régime des colonels. On leur offrait des activités culturelles, des réductions pour les voyages en Grèce et il fallait que la gauche grecque contre-attaque, avec peu de moyens pour essayer d'arracher ces gens à l'influence de la dictature. La chose s'est passée avec les Italiens aussi. C'est que dans un premier temps, l'encadrement des Italiens s'est fait par l'église qui a envoyé des missionnaires italiens en Belgique et qui créait des Casa Nostra pour accueillir les Italiens, faire en sorte qu'ils restent de bons catholiques et qu'ils soient des suppôts de la démocratie chrétienne italienne. Le parti communiste italien a contre-attaqué en créant des associations, la principale était le Leonardo Da Vinci à Seraing, très grosse association, avec un rayonnement assez remarquable, le président c'était le papa de mon épouse, et ils ont créé aussi des clubs satellites qui s'appelaient Garibaldi, Gramsci, pour encadrer les Italiens et les convaincre, notamment de voter, puisque les Italiens pouvaient voter... Pour le PC italien. Le premier aspect était donc cela, l'encadrement. Mais il y avait un deuxième aspect, beaucoup plus clandestin, qui était le contact avec l'Espagne. Par exemple, le fondateur de Génération Lorca, Manuel Rodriguez a été l'un des derniers arrêtés, juste avant la mort de Franco, en passant les Pyrénées, avec pleins de tracts dans le coffre de sa voiture. Trois voitures partaient de Liège avec des tracts qui avaient été imprimés et une des trois voitures avait été contrôlée à la frontière, lui était dedans, il s'est fait coffrer et il est allé un petit peu en prison et le régime commençait à faiblir à l'époque et le juge avait accepté de le libérer sous caution. Donc il y a eu aussi collecte pour réunir la caution et sortir Manolo de taule. Et encore il y avait des choses encore beaucoup plus profondément clandestines mais alors là c'était vraiment... Ceux qui fréquentaient le GL n'étaient pas au courant parce qu'on avait toujours peur d'un mouchard. C'est par exemple des dirigeants clandestins du Parti communiste espagnol qui se trouvaient en Espagne, ils prenaient leur vrai passeport, demandaient à pouvoir venir en France, normal, plein d'Espagnols en France, de relations familiales, normal. Là on leur donnait un vrai/faux passeport de RDA, donc ils devenaient soudainement Est-allemand, et ils allaient souvent à Verviers, alors ça sortait des Espagnols, c'était des anciens résistants belges qui s'occupaient d'eux, et puis, comme s'ils étaient des Allemands, ils allaient en RDA en traversant la RFA, et c'est là qu'ils avaient des contacts, des réunions internationales, des trucs comme ça. Au retour, ils revenaient souvent avec une valise pleine d'argent parce qu'il fallait pouvoir payer des militants clandestins et des choses comme ça et ça c'était vraiment un travail de résistance, assez sérieuse quoi mais dont beaucoup n'étaient pas conscients dans ceux qui fréquentaient les GL. [Jules Pirlot]

La guerre d'influence que mènent les Partis communistes sur les immigrés en Belgique se double dans le cas des Garcia Lorca d'une autre guerre, bien réelle celle-là, consistant en une action clandestine et secrète de sape du pouvoir franquiste. Les clubs Garcia Lorca mêlent alors une action publique et connue de tous et différents niveaux de clandestinité, auxquels les habitués du club n'ont pas nécessairement accès. Les clubs Garcia Lorca conservent ainsi une forte dimension conflictuelle et en même temps, une part d'opacité liée depuis ses origines aux nécessités pratiques de la lutte anti-fasciste en Espagne. Ces deux dimensions sont tenues ensemble et permises par l'organisation hiérarchique et très efficiente du Parti communiste, mais elles se diffusent aussi dans la vie quotidienne de la communauté, dans les maisons et au sein des familles, dans les cafés qu'ils fréquentent ou bien encore dans les solidarités qui s'imposent au travail. L'organisation croît en

incluant de nouveaux membres de la communauté, auxquels est ouvert un espace social et culturel relativement protégé de l'extérieur, et orienté par une lutte qui ne se mène pas sur le territoire belge. Le quartier Saint-Léonard apparaît pour la communauté espagnole comme une terre d'accueil, et s'il est également une base arrière pour mener la lutte en Espagne, c'est d'abord dans les équipements, les temps et les lieux de rencontres que les clubs ouvrent à la communauté que résident leur action. Mais ce sont bien les frontières maintenues floues entre ces différentes caractéristiques des clubs espagnols, entre leur clandestinité et leur existence communautaire paisible, entre l'opacité de leur fonctionnement et leur existence publique, qui ont fait d'eux ces entités singulières, et dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui dans le quartier, particulièrement dans l'organisation complètement autonome du carnaval.

Moi je fréquentais le GL quand j'étais étudiant... Et heu... Les Espagnols aiment bien se retrouver entre eux pour parler espagnol. Ils font beaucoup de bruits d'ailleurs, ils sont très bruyants. Ils viennent en famille, les femmes et les enfants viennent aussi. Contrairement à d'autres où c'est l'homme qui vient boire son verre... Ils viennent en famille, et donc par exemple, le GL fonctionne évidemment tous les jours, ils avaient des réunions politiques, il y avait le bar qui était ouvert, ils jouaient aux cartes et aux billards ou des choses comme ça... Mais le week-end, y'avait toujours le samedi soir une soirée dansante pour les jeunes, un DJ ou quelque chose comme ça, ou c'était pas le jerk ou la musique pop mais c'était les rumbas, les musiques espagnoles, un peu comme s'ils étaient en Espagne, et ça marchait très bien, les jeunes venaient. Le dimanche, c'était la famille, alors y'avait une très très bonne cuisinière, c'est la maman de Manolo, le fondateur de Génération Lorca et elle faisait de la cuisine traditionnelle espagnole et vous aviez des tas de familles qui venaient dîner le dimanche midi, se retrouver... Alors bien sûr de temps en temps ils faisaient des films, ils faisaient des conférences, alors il y avait la diffusion des journaux, la diffusion des tracts... Et y'avait aussi un esprit d'organisation de masse peut-on dire, y'avait aussi le sport, donc ils avaient un club de football. Et évidemment le club de foot, il ne pouvait pas être en centre-ville, il était sur les hauteurs de Herstal, à la lisière, Vottem quoi, où ils avaient une buvette et un terrain de foot. Par exemple, au niveau de l'immigration italienne, l'association dont mon beau-père était le président, là alors, c'était l'encadrement : y'avait le café, y'avait des soirées dansantes, y'avait des soupers, y'avait du cinéma, y'avait du théâtre, y compris la création d'une troupe de théâtre, y'avait le club de football, le club de boulistes, donc la pétanque italienne, qui avait son propre local avec ses propres terrains de jeu, y'avait un disons, une activité intermittente pour envoyer des enfants en Italie en vacances. Y'avait un service social, y'avait non pas dans le local mais ici à Liège dans un bureau une antenne du syndicat italien la CGIL qui s'appelle l'INCA et qui était le service social des Italiens immigrés, donc avec un professionnel du service social, par exemple, l'Italien quand il arrivait à l'âge de la retraite, il allait à l'INCA, il demandait sa pension d'Italie, plus sa pension belge. L'INCA faisait le travail et donc là alors je dirais que le PC italien a complètement supplanté la branche catholique, qui était beaucoup moins organisée de ce point de vue là et finalement, j'ai vu récemment que l'INCA tenait encore un bureau tous les lundis dans le cadre de la FGTB, y'a de moins en moins d'Italiens, évidemment, ils sont là, mais ils sont devenus Belges ou ils n'ont plus besoin des services sociaux italiens. Y'en a encore mais c'est surtout des problèmes de pension dont ils s'occupent, des pensions de veuvage, des choses comme ça. Ils avaient obtenu une très belle victoire d'ailleurs, leur pension était taxée, quand ils retournaient en Italie, leur pension était taxée à leur sortie de la Belgique, et elle était re-taxée en Italie, comme revenu venant de l'étranger, et alors l'INCA avec une équipe d'avocats, a gagné à la cours du Luxembourg et a fait condamner la Belgique, en disant non, vous ne pouvez pas retenir une partie de la pension. Elle peut être taxée en Italie parce que les gens résident en Italie mais y'a aucune raison de taxer quelqu'un qui ne réside plus chez vous, crac ! Hein, c'était des machins efficaces, très efficaces. [Jules Pirlot]

Les clubs Garcia Lorca de la première génération, comme leurs cousins italiens, sont des entités originales et complexes. Construits dans des logiques partisans, contrôlés de manière verticale par les cadres du Parti communiste espagnol, ils remplissent néanmoins des fonctions d'aide sociale, de soutien juridique et d'animation culturelle essentielles pour la communauté et qui font alors défaut

dans le quartier. En ce sens, les clubs se substituent à l'action de l'État belge, ils remplissent sans attendre les fonctions vitales de la communauté.

La deuxième génération des GL : syndicalisme et ouverture culturelle

La seconde génération des Garcia Lorca s'est construite depuis sa propre position : élevée dans le bain culturel espagnol des clubs, elle a en même temps fréquenté les écoles belges du quartier. Aussi, la transformation des clubs Garcia Lorca suit-elle celle de cette deuxième génération. La question se pose au début des années 1970 d'ouvrir les clubs, d'abord aux Chiliens réfugiés de la dictature, puis aux Belges, à travers le club de Saint-Léonard, qui va peu à peu se transformer en une maison de quartier. La fermeture progressive des charbonnages, le déclin de la sidérurgie, le choc pétrolier de 1974 et la mort de Franco en 1975, vont entraîner un retour d'un nombre important d'Espagnols au pays. La lutte anti-fasciste, qui orientait depuis ses débuts l'action des clubs, est mise en question par les militants. Parmi ceux qui restent, et au sein de cette seconde génération, beaucoup investissent le syndicalisme comme terrain politique, notamment dans le secteur de la métallurgie. Ainsi, plusieurs des dirigeants actuels de la FGTB dans le secteur de la métallurgie (Francis Gomez et Nicolas Cué) sont issus des Garcia Lorca.

La culture politique des clubs s'hybride alors avec celle du syndicalisme de combat belge, aux prises avec les fermetures en série des industries sidérurgiques qui interviennent dans le bassin liégeois. L'action politique des clubs se détache alors peu à peu de l'Espagne pour investir les usines belges. Cette hybridation avec le syndicalisme belge correspond aussi à une prise d'autonomie des groupes Garcia Lorca vis-à-vis du Parti communiste espagnol : les clubs se regroupent d'abord en tant que club belgo-espagnol de la Région wallonne en 1981 puis sous la forme d'une fédération nationale intégrant le club de Bruxelles en 1984. À Liège, ce dégagement de la tutelle du Parti communiste se fait notamment par la création du club Deportivo, qui se transformera dix ans plus tard en CPCR, dont nous parlerons à de nombreuses reprises dans ce chapitre. Mais, parallèlement à cette hybridation, c'est cette même génération qui accroît la dimension ancrée dans le quartier de l'action des clubs espagnols. Les activités sportives, folkloriques, les aides aux devoirs, les fêtes sont devenues l'essentiel des activités des clubs, qui ce faisant, s'inscrivent de plus en plus dans la trame locale du tissu urbain.

Mais si les clubs de deuxième génération s'émancipent de la tutelle du Parti communiste, son influence reste encore forte sur les jeunes militants, et ce jusqu'à l'effondrement de l'URSS à la fin des années 1980. Pour preuve de cette influence encore présente, et de l'intensité de la transmission politique qui avait lieu dans les Garcia Lorca, Jules nous raconte à la suite le destin de José Manuel, qui pour lui, en rend compte de manière frappante :

Y'en a un par exemple, ça rejoint votre sujet, il s'appelle José Manuel Fernandez, et moi je l'ai connu en 6ème primaire, il était en primaire secondaire en Espagne, il ne connaissait pas le français. Sa maman émigre, vague d'émigration espagnole, elle était veuve. Donc elle émigre, elle vient chercher du travail en Belgique, son gamin on lui dit, allez à l'athénée, impossible il ne connaît pas le français donc on va lui mettre un an d'adaptation à l'école primaire et donc on sort ensemble de l'école primaire, on va ensemble à l'athénée, lui c'est vraiment un, je dirais à la limite du surdoué, venant d'un milieu hyper défavorisé, venant à peine d'apprendre la langue, il fait ses études en latin-math en ligne droite, il fait l'université, on a toujours été ensemble, au même niveau, brillant étudiant ingénieur et puis il refuse de faire son mémoire et il refuse d'être ingénieur. Il s'installe au GL [rires] et il dit : moi, je veux devenir un professionnel de la JC espagnole, je veux aller en Espagne combattre le franquisme, etc. Tout le monde essaye de le convaincre : mais enfin, José Manuel, termine tes études non d'un chien ! Et puis après tu militeras comme tu voudras. Non, non, non, non, il a tenu. Et finalement, il est devenu permanent de la JC espagnole. Voilà ! Et il n'a jamais été ingénieur, et ce même s'il était au bout de ses études et finalement il a fait sa vocation parce que c'est un gars qui n'a pas été déçu dans la vie, dans la

mesure où il est, après avoir été permanent du PC espagnol, il a été attaché parlementaire du groupe communiste espagnol puis Izquierda Unida au Parlement européen. Alors ce qui assez étonnant, c'est qu'assez paradoxalement, il a continué d'habiter rue Saint-Léonard. Sa femme était là, il avait ses gosses, avec cette idée : on est immigrés en Belgique, on reste là. Et alors il menait une vie un peu dingue dans la mesure où il était une semaine à Strasbourg pour le Parlement, une semaine à Bruxelles pour les commissions, une semaine à Madrid pour ses réunions du PC espagnol et une semaine de congés à la maison, dans le quartier Saint-Léonard avec sa femme et ses enfants. C'est assez inouï, et puis un jour il a annoncé : je m'en vais, on rentre en Espagne. Les enfants sont grands, ils ont fait leur vie. Et alors il s'est installé dans un petit village de la grande banlieue de Madrid et il est devenu bourgmestre ! [rires] Donc, il a fini sa carrière comme bourgmestre d'un village en Espagne après avoir été jeune immigré dans le quartier du Nord. [Jules Pirlot]

La vie de José Manuel, littéralement distribuée entre Strasbourg, Bruxelles, Madrid et la rue Saint-Léonard à Liège, concentre le destin historique et politique hérité par cette deuxième génération : Européen du fait de leur double appartenance à la Belgique et à l'Espagne, mais aussi fervents militants communistes espagnols, mais encore, habitants et animateurs de la vie du quartier Saint-Léonard. Entre la première et la seconde génération, le monde s'est transformé, mais les liens avec l'Espagne se sont maintenus à un fort niveau d'intensité, via les allers-retours entre les deux pays, via la transmission permise par le militantisme communiste. Ceci dit, le destin exceptionnel de José Manuel transperce en quelque sorte l'époque, qui, à Saint-Léonard comme partout ailleurs en Europe et dès la fin des années 1980, est à l'heure de la fin des partis communistes nationaux. L'historienne des clubs Maïté Molina rapporte ainsi que : « Les clubs GL connaissent ce même déclin [que celui du PCE] avec la dissolution dès 1987 de la fédération nationale, la fermeture du club de Gilly en 1989, celle de celui d'Herstal en 1996 rapidement suivie par Seraing en 1997 et du Deportivo en 1998. Les GL connaissent en effet d'importants problèmes financiers et sont confrontés à un manque de main-d'œuvre : alors que les clubs ont toujours fonctionné sur une base bénévole, la mort ou le retour au pays des plus anciens, la normalisation de la situation en Espagne et l'insertion des plus jeunes dans la société belge provoquent une baisse importante des effectifs sur lesquels reposaient l'organisation.¹⁰² »

La séquence historique qui nous intéresse plus particulièrement dans notre enquête et qui nous est racontée par nos interlocuteurs débute en cette fin des années 1990 et se poursuit jusqu'à aujourd'hui. On peut associer le passage d'une séquence à l'autre à la transformation du Deportivo en Centre Poly Culturel de Résistance (CPCR), et l'ouverture de ce dernier dans le quartier de Saint-Léonard. La fin du communisme de parti ne signifie pas à Saint-Léonard la fin des activités politiques et communautaires des héritiers des Garcia Lorca. Tenant compte des rapports de forces politiques à l'échelle globale, les plus actifs de la seconde génération ont diversifié les terrains de lutte par l'action syndicale et de proximité, aussi, ils héritent à leur façon et en l'actualisant de l'anti-fascisme de leurs aînés, en faisant du CPCR un outil accessible à toutes les communautés du quartier. Mais comme nous l'apprennent Jules Pirlot et Maïté Molina, la conversion du Deportivo en CPCR est un cas à part dans l'histoire des clubs italiens et espagnols qui, pour l'essentiel ont quasi disparus à la fin des années 1990. Sans doute cette continuité doit-elle beaucoup à la famille Cué, qui a rendu possible l'ouverture du CPCR et dont la fratrie entière est connue à Liège pour son militantisme syndical, mais elle tient plus sûrement à l'inscription locale des clubs, au tissu dense d'entraide et de liens communautaires patiemment construits depuis de nombreuses années dans le quartier. Dans tous les cas, c'est bien à l'échelle de liens familiaux, à l'échelle de filiations directes, que se jouent la continuité dans le temps et le franchissement générationnel des outils communautaires créés par les clubs de la première génération, comme en témoigne le récit à la première personne de Jules Pirlot, ou celui d'Eugène Cué, animateur du CPCR, que nous présenterons à la suite.

¹⁰² Molina Marmol, M., *op.cit.*

4.1.2. De l'auto-organisation de la communauté espagnole à celle du quartier

Le travail génératif et intergénérationnel se fait à cet endroit-là, dans les liens qui sont ourdis avec les plus jeunes, chaque nouvelle génération impliquant une remise en jeu de la présence dans le quartier. On l'a vu, entre la première génération d'immigrés espagnols et la seconde, il y a eu un changement de style, qui, s'il s'est fait difficilement car en opposition à la hiérarchie du Parti, a abouti à une transformation vers une plus grande ouverture sur les autres communautés et sur le quartier. Le passage de relais à la troisième génération à la fin des années 1990 n'a rien non plus d'évident : le quartier Saint-Léonard connaît alors une forte croissance démographique et un renouvellement important des communautés immigrés qui l'investissent. Les Garcia Lorca et les autres lieux sociaux et culturels issus des communautés italiennes, portugaises, grecque, chilienne et espagnoles du quartier perdent alors en force, leur action n'est plus en phase avec cette nouvelle jeunesse. Aussi, moins encore que pour la génération précédente s'agit-il de faire vivre les cultures d'origines que de s'inscrire dans un territoire local multiculturel.

Alors donc, les immigrations suivantes sont des immigrations « non voulues » par la Belgique. À cause de la crise de 74, la crise pétrolière qui entraîne une dépression grave, la Belgique arrête la politique d'immigration et au contraire commence à prendre des mesures de plus en plus coercitives, de manière à éviter l'immigration jusqu'au point extrême qui est cette sorte de camp de concentration qui existe à Vottem là-bas où il y a les illégaux comme on dit, c'est-à-dire les gens qui n'ont pas de titre de séjour, sont parqués en attente de leur expulsion quoi, donc, voilà. Mais néanmoins, l'immigration va continuer de manière un peu spontanée, on pourrait dire. On a eu une vague de Togolais, y'avait une crise politique au Togo, y'a beaucoup de Congolais. Les liens habituels entre la Belgique et le Congo font qu'un petit noyau d'immigrés congolais a permis à d'autres de venir et tout ça. On a eu la vague des boat people vietnamiens mais très peu, il y a eu un restaurant vietnamien qui s'est installé dans le quartier Saint-Léonard. Et puis, il y a eu la guerre en Yougoslavie, avec une très forte immigration de Kosovars, surtout, Croates, Serbes, enfin, bon. Un jour dans ma classe je me suis retrouvé devant la carte de la Yougoslavie, avec, en me disant, pourvu qu'elles ne se barrent pas, parce que c'était des filles... Et alors il y avait des Bosniaques, des Kosovars et des Croates, pas de vraies Serbes. Et alors je leur demande à ce groupe de filles la langue qu'elles parlaient entre elles, la langue qu'elles utilisaient ? Et elles m'ont répondu : on parle serbe ! [rires] C'était la seule langue qui leur était commune ! C'est amusant. [Jules Pirlot]

Si la continuité de l'action des clubs Garcia Lorca a été permise dans le quartier par des relations familiales et de proximité, ce qui caractérise massivement ce dernier en ces années 1990, c'est l'extrême diversité des communautés qui le peuplent. Pour autant, c'est bien le lien entre ces deux échelles – celle de la famille, de la proximité et celle du quartier dans son ensemble – qui va rester l'enjeu central de la vie de quartier dans ces années-là.

Et puis alors il y a eu l'éclatement de l'Union soviétique, les Russes qui arrivaient, mais d'Asie Centrale. Quand un Russe arrive de Russie, on lui dit mais qu'est-ce que vous venez faire ici ? Vous êtes pas bien chez vous ? Pas question d'avoir un permis de séjour ou quoi, vous faites du tourisme et puis vous rentrez chez vous. Mais quand des Russes arrivent et qu'ils viennent du Turkestan, du Turkménistan, d'Ouzbékistan, du Tadjikistan en disant au secours on veut nous égorger parce qu'on est chrétiens, et qu'on leur dit pourquoi est-ce que vous ne restez pas en Russie ? Ils disent qu'ils ne nous ont pas accueilli en Russie, bon. Donc, démarche, demande d'asile, essayer de ne pas se faire expulser trop vite, mettre ses enfants à l'école, dire on a nos enfants à l'école, donc on ne peut pas nous expulser. Et donc comme ça, de bric et de broc, pendant des années, il y a eu... Et puis il y a eu les Tchétchènes, et tout ça se retrouve, et notamment à l'école Vieille Montagne, on a vu ces générations se succéder. Moi je supervisais les élèves dans certains cours et on allait voir les cours de gym là-bas. Je donnais un cours de déontologie à des futurs moniteurs en collectivités d'enfants hein, bon. Je suis allé souvent à cette école et puis ils étaient tous tout noirs et puis deux ou trois ans après, c'était plein de petites blondes ici. Alors la

directrice me dit ben oui, c'est le reflet des vagues d'immigration successives, hein, où à l'école primaire se sont succédés des Africains et puis des gens venant d'Europe de l'est et puis je vous le disais, elle a mené une politique extrêmement dynamique cette dame-là. Michèle, la directrice de l'école à ce moment-là, oui, vraiment remarquable. [Jules Pirlot]

Saint-Léonard a gardé avec le temps sa tradition d'accueil des communautés primo-arrivantes et de lieu de refuge pour les déplacés des grands conflits d'ampleur mondiale (la décolonisation au Maghreb ou la guerre en Yougoslavie). Les équipements du quartier, au premier rang desquels le CPRC, mais aussi l'école Vieille-Montagne ou la maison des jeunes (la Bibi) ont à prendre en compte ces nouvelles générations d'immigrés, et ils ne peuvent le faire que depuis l'expérience accumulée dans les équipements communautaires. Il s'agit ainsi pour eux d'étendre leur capacité d'auto-organisation qui s'est construite avec les générations précédentes à l'ensemble des communautés qui habitent désormais le quartier. Eugène, depuis le CPRC, résume ce geste de la manière suivante :

Je suis pas trop de la culture de l'écrit, je suis plutôt de la culture du parler. Donc sur l'histoire du quartier si tu as vu Jules, à mon avis il a été plus précis que moi, c'est la classe lui. Donc moi ce que je peux te dire sur le quartier et sur l'immigration c'est que moi quand j'ai commencé, c'était ici presque exclusivement espagnol donc c'est un quartier purement espagnol. Comme café espagnol, il reste le Cuba Libre mais sinon l'immigration espagnole a été remplacée par l'immigration arabe et turque et qui maintenant est en train de se faire remplacer par l'immigration roumaine et bulgare avec des blacks aussi en permanence sur toute la longueur et tout ce qui vient de l'Est. L'Est, les Yougoslaves, c'est-à-dire les quatre républiques après la guerre et puis les Bulgares et les Roumains qui sont dans un cadre spécifique parce qu'il y a des histoires de Roms en vois-tu en voilà mais en fait c'est totalement faux parce que sur huit familles t'en a une de Rrom, y'en a un sur huit qui est Rrom, les autres ils sont Tsiganes ou alors ils sont Roumains-roumains ou Bulgares-bulgares. Donc c'est une immigration qui est assez fixe jusqu'aux Arabes et aux Turcs qui, après 2000, explose avec les pays de l'Est et de l'immigration qui arrive de partout, des Pakistanais, des Iraniens, et c'est pas la même chose qu'avant, parce que quand t'as des gens qui arrivent c'est étalé sur vingt ans, tu as le temps de te connaître, tu as le temps de voir comment fonctionnent les uns et les autres. Depuis 2000, popum popum, il faut vraiment se la jouer... Avec moins de temps. Nous sur nos fêtes de quartier depuis vingt ans t'as deux barbecues, un halal et un non halal, tu vois c'est des trucs comme ça qui après sont des automatismes qui respectent tout le monde et comme la marque de respect elle est mise d'un côté, et ben t'as le retour de respect de l'autre, on finit par s'appeler par nos prénoms et ça crée des mécanismes... Quand tu vois les petits blacks ici qui sont sur la place là [l'Esplanade Saint-Léonard], eh ben si t'arrives et que tu demandes à l'un d'entre eux : « mais comment va ton petit frère ? » parce que tu sais qu'il a un petit frère qui a une maladie ou chik ou chak ou alors « comment vont tes parents ? », il y a une autre relation qui se met en place. Au moment de l'immigration espagnole, y'a eu une forte immigration politique, espagnole. On retrouve ça chez les Turcs avec les Kurdes, qui n'ont pas du tout le même mode de fonctionnement que les Turcs, parce qu'ils ont des cadres politiques qui organisent l'immigration. Avec les Espagnols, qui avaient des cadres politiques assez forts pour organiser l'immigration. Ça a mis en place un tissu associatif et un contact, non, une prise en main du quartier du tissu associatif, la maison de jeunes à ce moment-là et puis l'aide à la jeunesse, enfin, tout... Donc, des pauvres petits immigrés dont l'associatif s'occupait, ils se sont retrouvés avec des immigrés organisés qui ont récupéré les outils un peu partout. Avec une mentalité d'immigrés, qui connaissent très bien ce que c'est qu'un délit de sale gueule, qui savent très bien ce que c'est que le racisme. Donc ça a donné une force à l'associatif, et on a eu un tissu associatif avec une belle puissance. Je sais pas c'est comme si t'arrivais dans un quartier et que t'avais rien zéro pour commencer le jeu, mais là y'avait tout un tas d'outils pour le quartier. Donc là ici [le CPRC] c'était le club des Espagnols, on a racheté et c'est là qu'on a commencé le jeu. [Eugène]

Contrairement à la génération précédente d'immigrés espagnols, Eugène a partagé son enfance avec les nouvelles communautés qui ont investis le quartier. Il grandit avec les immigrés originaires du Maghreb et de Turquie, il voit arriver les communautés originaires des Balkans alors qu'il est un jeune adulte et se retrouve en première ligne dans l'accueil des dernières communautés arrivées de Bulgarie et de Roumanie. Le travail communautaire dans le quartier Saint-Léonard apparaît comme une extension de ce réseau d'attachements primaires, comme une poursuite d'une trajectoire de vie dans le quartier construite par l'inter-connaissance et la singularisation des rapports : ce n'est pas « la bande de noirs qui traînent sur l'esplanade », c'est « le frère de », « le fils de ». C'est en s'appuyant sur les liens familiaux, sur la connaissance des singularités de chacun, c'est en rendant proche le lointain que l'animation du quartier prend vie. Ce travail communautaire consiste également à donner place aux cultures des autres, notamment au cours des fêtes organisées dans le quartier, l'exemple du double barbecue (halal et non halal) rappelant combien ce sont ce genre de petites attentions qui en sont les vecteurs efficaces. La temporalité importe enfin : il n'est possible de créer des relations d'inter-connaissance et de confiance qu'à condition d'en avoir le temps. L'installation des premières communautés, des Espagnols aux Turcs, s'est faite sur des périodes longues, laissant aux uns et aux autres le temps d'apprendre à se connaître, la situation aujourd'hui est beaucoup plus complexe, du fait de la multiplicité des communautés qui arrivent, de leur fragmentation et de leur éparpillement dans le quartier.

Mais pour Eugène, la force de la vie de quartier à Saint-Léonard est liée de manière décisive à la capacité de « prise en main » des équipements sociaux et culturels, par les habitants du quartier eux-mêmes. Le « jeu » de l'animateur de quartier consistant alors à fournir, à rendre disponibles, les équipements :

Donc là ici c'était le club des Espagnols, on a racheté et c'est là qu'on a commencé le jeu.

Question : Le quoi ?

Le jeu... enfin, le lieu quoi. Et la reconnaissance du lieu par les gens du quartier. Et puis comme nous aussi on vient des milieux politiques, la reconnaissance du lieu aussi par les gens qui font de la politique comme Marco, Éric et Joëlle. On a fait à l'époque, y'a vingt ans, ce qu'on appelait l'Intersidérale, c'est des connaissances de très longue date et ça a joué beaucoup aussi. Et puis en ayant une salle de concert derrière, on a eu des artistes aussi. Dans ce que moi j'appelle plus des tribus immigrés mais des tribus urbaines, c'est pas de moi c'est un mec de la zone qui a sorti ça, on a su toucher, pratiquement, vraiment beaucoup de gens et vraiment dans tous les secteurs. Avec ça on a amené une vie dans le quartier parce qu'on a repris l'espace public donc on connaît le CPRC mais surtout aussi les fêtes qu'on fait dans le quartier, le carnaval, quand je dis on fait, c'est pas le CPRC qui fait, c'est les gens du quartier. Nous on ne fait que fédérer, leur donner le lieu d'expression. Quand on a lancé le lieu ici, on appelait ça la coupole vide, un outil, après les gens du quartier qui ont envie de faire, qui ont envie de dire et de proposer, ils ont un outil qui est le plus performant possible pour s'exprimer. Ça marche. Pas sans difficultés, mais ça marche. À un moment donné, si on met des choses en place, avec tous les problèmes qu'il faut gérer mais à partir du moment où tu te retrousses les manches et que tu te mets à jouer le jeu, ça marche vraiment. Donc, voilà... [Eugène]

L'action communautaire consiste pour Eugène à rendre disponible un équipement qui se distingue des équipements publics par son indépendance vis-à-vis des pouvoirs politiques locaux. Cette indépendance n'est pas seulement économique, le CPRC est propriétaire de ses murs mais il regroupe plusieurs ASBL (l'aide à la jeunesse, le Service d'Action Sociale, et le Centre Liégeois de Formation) subventionnées par la Communauté française de Belgique, mais plus certainement une indépendance politique, garantie par l'accessibilité de l'outil à l'ensemble des habitants du quartier. En plus de son activité sociale, le CPRC propose une salle de concerts, des locaux de répétition pour des troupes du quartier, des salles de réunion pour les groupes politiques ou communautaires, il est ouvert tous les jours sur la rue, il est connu de tous dans le quartier. Ceci dit, garantir cette indépendance ne va pas sans mal, elle implique en ce sens et en premier lieu une capacité à changer

ses manières de faire, comme nous l'explique Eugène :

Ha, Michèle, Mme Coulon de l'école Vieille Montagne. Oui, c'est que... Parce que comme ça a bien marché dans le quartier, y'a des gens, le CPR, y'a un garçon qui s'appelle Gilbert qui fonctionne à la maison des jeunes, y'a une Mme Coulon, Michèle, qui est directrice à l'école Vieille montagne, donc tu vois dans tous les secteurs qui en veulent, et qui bougent. Y'a des années, on a des secteurs qui sont tombés, rien que déjà quand Michèle elle est partie, Marc il a un de ses enfants, mais il freine encore comparé aux épaules qu'elle avait elle, le gars il faut qu'il se fasse et il arrive pas dans les mêmes conditions qu'elle est arrivée.... C'est ce qui est difficile à faire comprendre, c'est que le système il change tout le temps, donc tes méthodologies il faut qu'elles se modifient aussi tout le temps, au fur et à mesure que ton système il bouge, t'es plus dans la même situation, si tu essayes de garder les mêmes méthodologies, c'est suicidaire. Cette méthodologie fonctionnait très bien à ce moment-là, mais pas forcément plus tard, il faut faire évoluer les méthodologies et les outils... [Eugène]

Mais elle implique également des contorsions, d'aller sans cesse au-devant des groupes pour obtenir leur accord, d'adapter le lieu aux spécificités des uns et des autres, de singulariser à chaque fois les accords passés avec chacun d'entre eux :

Donc, je reviens là-dessus, donc ça marche bien. Les accords ici, par exemple ce groupe de danse, elles viennent, elles ne prennent pas de location. Le contrat c'est « quand on a besoin de vous dans le quartier ou pour un concert, vous êtes à notre disposition ». Et ça a vraiment, pour les artistes, ça a vraiment bien fait le tour et ça marche bien. On enlève les histoires de pognon... Avec certains on a même été jusqu'à... Parce qu'ils étaient structurés et tout, c'est des artistes, ou « tu viens faire un concert, je te fais un papier comme quoi je t'ai payé 1500€ le concert et toi tu me fais un papier comme quoi tu m'as payé 1500€ de loyer ». On est dans le monde qu'on est, des fois faut pas être cons, y'a des chiffres à avoir, y'a tout un jeu qu'il faut faire... Ou on est comme Éric et les autres, dans les squats, dans les lieux éphémères, ça se pose pas pareil mais si tu veux mettre un truc en place qui tienne la route, y'a des social-concessions à faire, et ça fait mal à la panse quand tu dois les faire. Mais si tu veux, c'est on veut l'outil ou veut pas l'outil. L'outil égale ce qu'on prend et ce qu'on prend pas. Tu vois ce qu'il y a beaucoup ici c'est que régulièrement on s'arrête, c'est moi qui consulte, mais je vais aller voir tout le monde pour demander « qu'est ce qu'on fait les gars ? », on prend ? On prend pas ? Moi je suis devant un mur, on fait quoi ? Ça marche plus par tam-tam arabe, de groupes à groupes, pour savoir plutôt que de manière officielle au moyen d'une assemblée. Mais ce système de fonctionnement, il est assez compliqué aussi, c'est qu'il est lent. Maintenant c'est clair, moi en tant que personne j'ai pris une certaine identité, donc les gens me font confiance, mais c'est une putain de situation de merde aussi parce que des fois t'es collé contre le mur, tu dois décider pour tout le monde [rires jaunes] tu vois c'est une pression de merde. Ou là je râle aussi parce qu'ils doivent mettre un contrôle, parce qu'aujourd'hui c'est moi, mais demain qui ce sera ? Si on a une pomme pourrie, le mec il fait ce qu'il veut, il emmerde tout le monde. Regarde ceux qui viennent des syndicats, regarde ceux qui viennent du Parti socialiste et des groupes organisés, à partir du moment où ça se structure, ça pyramidise, si t'as pas un contrôle sur tes représentants, t'es baisé à tous les coups, c'est humain. [Eugène]

Eugène a conscience de la faiblesse du modèle politique du CPR, puisque celui-ci dépend au fond de la capacité et de la volonté des animateurs de mettre en œuvre la politique horizontale d'usage du lieu. C'est de leur capacité à circuler entre les groupes, à prendre des engagements qui ne sont pas nécessairement contractualisés, à rester rétif à la verticalisation de l'organisation que dépend la poursuite de l'action du CPR.

Sur l'immigration espagnole, c'était purement une immigration invasive mais qui tenait toute seule le lieu et le fait qu'elle soit fortement politisée à cause de Franco a fait qu'ils reprennent ces structures-là... Mais pour ma génération à moi, on était à l'école ensemble. Donc moi à partir de douze ans, quand j'ai commencé à aller à l'école secondaire, l'école elle était colorée, donc tu te fais des amitiés d'enfants, de tout jeune adolescent, avec tout le monde, avec toutes les races, avec toutes les couleurs. Tu vas chez les gens, tu apprends leurs mœurs, c'est bête comme apprendre à enlever ses chaussures quand tu rentres chez un copain, l'état de tes chaussettes après avoir joué un

match de foot sur la place !! Cette intégration-là, elle a été relativement facile, dans ces quartiers où on a grandi ensemble, où on se côtoie. Je veux dire, y'a pas de racisme dans les quartiers, les gens ils se connaissent, le racisme il est créé par l'extérieur, le contact direct avec les gens, même avec les femmes voilées, putain, c'est les autres qui le font sinon y'a aucun lézard ici c'est la maman de untel, donc tu lui dis bonjour. Point. T'as même pas vu qu'elle avait un voile, tu l'as même pas vu, c'est la mère de l'autre, c'est la sœur de, c'est.... ta voisine d'à côté. On la voit pas la différence, si t'as besoin de sel on te passe du sel, si t'as besoin de lait je te passe du lait, tu manges pas du boudin blanc, ha tu manges des loukoums, les échanges ils sont logiques quoi ! C'est tout de la pression extérieure, et le plus beau des exemples dans tout ça c'est Sarajevo. Les quatre républiques elles sont là autour, les gens ils marient leurs enfants ensemble, ils vivent très bien, ils ont une équipe de football nationale où ils s'entendent très bien, ils ont une équipe de basket où ils s'entendent très bien et après moins de cinq ans, à cause de politiques extérieures, ils sont tous revenus dans leur camps pour s'entre-tuer. Alors que cinq ans avant, la même ville, sous le couvert d'un Tito qui tient la combine comme il la tient, bien, mal, je ne sais pas, les gens ils marient leurs gosses en inter-religion, je veux dire ils vivent d'une manière très paisible, très respectueuse. À un moment, t'as des politiques d'un peu partout et un intérêt pour mettre des bases militaires dans les Balkans qui viennent mettre des pressions, et ils sortent tous avec les flingues dans les coins et ils commencent à s'entre-tuer comme des bêtes. Dans les quartiers, le racisme, il est pas créé par les quartiers, il est créé par les influences extérieures, par les médias et par les trucs comme ça, directement dans le quartier, par les écoles, on a tous et toutes été à l'école ensemble, ce qu'on est après, c'est la pression des médias, si les jeunes dans les écoles ils se renferment sur leur identité culturelle. Si les médias étaient ouverts plutôt que de s'enfermer dans leur identité parce que le monde il est dur, ils seraient en train de s'ouvrir aux autres identités, et ils s'ouvrent à d'autres identités même avec tout le repli identitaire qu'on essaye de leur mettre sur la gueule avec leur système à la con. Ils s'ouvrent quand même aux autres, les problèmes, ils nous les créent. De toutes pièces ! C'est vraiment un jeu... En étant que sociologues, je crois que vous savez très bien de quoi je parle. Ils l'ont créé, sinon directement quand tu mets tous les gosses dans la cour de récréation, ils regardent pas à jouer entre noirs ou de jouer entre blancs, ils jouent tous ensemble. Point. C'est à partir du moment où tu as un adulte ou un système qui dit les noirs et les blancs vous êtes différents, que les gosses ils se disent ha tiens, je ne savais pas et qu'ils se mettent à jouer les noirs d'un côté et les blancs de l'autre, tant qu'il n'y a pas la pression extérieure, ils jouent tous ensemble et y'a aucun lézard. Donc nous dans le quartier on a eu cet avantage-là c'est qu'on s'est protégés très fort de la pression extérieure. Donc on n'a pas de barbus, nos Arabes et nos Turcs, ils ont ouvert leurs propres mosquées, pour ne pas aller à la mosquée financée par l'État où le discours il est vas-y que je te massacre, celle de la rue, juste après le pont Léopold. Où là en avant, l'imam, il y a va, au massacre, on est la race pure, les autres, c'est que des affreux. Je schématise très fort, il emploie pas ces termes-là mais c'est ça qui en sort, nos Arabes ici... Quand tu as une mosquée, tu vas financer toi-même l'imam et tout, ils ont acheté une maison rue Vivegnis et eux ils veulent prier ils en ont rien à foutre de leurs merdes en veux-tu en voilà et ils ont leur petit lieu de prière là tranquille où ils arrangent les trucs, et par rapport à la société civile et par rapport aux ASBL et par rapport à tout, ils ont un comportement d'humains. Après, il y a une autre mosquée là-bas, qui est financée par les services publics où, pour avoir le vote identitaire, on laisse passer dans tous les partis politiques, autant de gauche que de droite, des gens qui ne devraient jamais être là mais comme ils représentent un vote identitaire, et qu'on espère avoir le vote de la communauté, c'est vraiment du n'importe quoi, je sais pas comment en France ça se fait et si ça prend cette forme-là, mais ici en Belgique, ils ont tous leur noir, leur arabe, leur truc, parce que, pas parce que le gars veut faire de la politique, ou qu'il a une idéologie correcte ou qu'il a des savoirs particuliers, non c'est parce qu'il est représentant d'une communauté et qu'ils espèrent avoir le vote identitaire et pouvoir faire voter cette communauté-là dans leur parti. Et ce qui est frappant ici en Belgique, c'est que c'est pas seulement le PS qui a fait ça, c'est tous les partis, tous, même les libéraux, ils se sont trouvés des indépendants bien qui étaient colorés histoire d'avoir... Tu te retrouves avec des trucs, et ce repli identitaire, même au niveau des communautés, tu laisses parler leurs extrémistes, si tu renforce cette histoire de repli identitaire, à l'intérieur de la communauté, c'est leurs extrémistes qui... [Eugène]

Si l'échelle d'action du CPR est le quartier, c'est qu'elle reste à portée de main, c'est qu'elle permet de ne pas quitter le registre de la proximité et des liens d'inter-connaissance. Il se fabrique à cette échelle quelque chose comme une intériorité, une forme d'opacité, en écho à celle des Garcia Lorca, une construction à même la pratique quotidienne de son espace, par le rapport constant et immédiat que les communautés entretiennent les unes avec les autres. Mais ce qui est intéressant dans le discours d'Eugène, c'est que pour illustrer ce régime de familiarité ou de proximité, une toute autre échelle est mobilisée, celle, européenne, illustrée par la guerre en Yougoslavie, dont le quartier a accueilli les réfugiés au cours des années 1990, mais qui est convoquée ici comme contre-exemple du travail réalisé dans le quartier Saint-Léonard. Ce que sous-entend Eugène, c'est que le rôle joué par les pays occidentaux dans le conflit yougoslave de ces années-là s'apparente à une réassignation, de l'extérieur, des identités des uns et des autres, et que l'on trouve là, dans des proportions dramatiques, l'un des principaux problèmes qui pèse sur la possibilité d'une vie de quartier interculturelle. L'intervention de l'extérieur, depuis une position de surplomb, depuis une absence de liens familiers avec les communautés qui habitent le quartier, voilà ce qui en menace la vie fragile.

Ainsi, la continuité historique du CPR avec les clubs Garcia Lorca trouve à se manifester dans cette détermination politique autonome, capable d'affirmer en propre, depuis une localité, une manière de faire de la politique qui lui est immanente. La discontinuité apparaît dans la multiplicité des communautés qui sont en jeu dans l'action du CPR, elle apparaît également dans la transformation des modes d'organisations : de la verticalité initiale du Parti communiste, déjà mise en cause par la seconde génération des Garcia Lorca, on passe avec le CPR à une organisation qui est devenue horizontale. Il est toutefois intéressant de constater qu'un des vecteurs majeurs de l'extension de cette qualité à l'ensemble des équipements et associations du quartier depuis les années 1990 concerne tout à la fois ces deux éléments de continuité et de discontinuité, puisque c'est l'anti-fascisme qui va en constituer le ciment :

Donc au départ il y a eu quelques initiatives de quelques personnes qui avaient lancé une réaction, il y avait un parti fasciste qui était en train de se montrer de plus en plus, qui devenait de plus en plus hargneux, il y avait un local qui avait été fermé et parallèlement à ça, il y a eu quelques personnes qui se sont dit qu'il faut travailler plus en profondeur, parce que le quartier Saint-Léonard c'est un quartier populaire, donc on s'est dit qu'il fallait tout un travail d'éducation permanente et l'idée était de lancer des activités sur le thème de l'anti-fascisme, donc ça a débuté ainsi. Avec quelques activités, une ou deux, et puis l'année suivante un mois anti-fasciste et des activités s'organisaient dans différentes associations. Donc, ça c'est début des années 90, peut-être même fin 80. Et donc là y'a eu un début de coordination entre les associations, venait qui voulait et qui était intéressé et puis donc ça s'est reproduit je ne sais plus moi mais une fois, deux fois, ce mois anti-fasciste et on s'est dit, dans le fond, il faut pousser encore un peu plus loin, d'abord parce que le parti fasciste avait reculé aussi, donc y'avait tout un travail collectif qui avait été fait et c'était de travailler plus sur l'interculturalité, vue la présence de nombreuses communautés, c'est sa spécificité. Donc là petit à petit on a créé un réseau pour organiser une grande activité interculturelle annuelle, ça s'est appelé « Saint-Léonard en Couleurs » et donc là c'était une journée, des activités y compris pour les enfants. Ça comprenait le monde associatif mais aussi des services sociaux, le CPAS, des écoles, les écoles primaires, l'athénée, y compris aussi la paroisse, c'était vraiment toutes les composantes du quartier. Et donc, à partir de là, y'a eu par exemple le samedi après-midi les enfants présentaient un petit spectacle, y'avait des groupes, des stands, des femmes turques qui suivaient des formations à l'Agora, qui au départ était une asso culturelle grecque et qui a évolué comme tant d'autres. C'était une journée, deux journées, et puis on a répété ça plusieurs années, donc c'est à l'extérieur, mais on a fait ça en salle aussi. Et donc après y'a eu la volonté de se dire, on ne va pas se voir pour organiser une activité annuelle, ce serait quand même bien que l'on travaille ensemble tout au long de l'année. D'autant plus qu'il y avait quand même un souhait de travailler dans le même sens et de ne pas se marcher sur les pieds, c'était aussi ça surtout. Ça demandait beaucoup d'efforts, c'était assez dur, je crois quand même que ça a porté ses fruits parce que chacun essayait toujours de tirer la couverture à soi puis il y avait les représentants qui étaient là et qui étaient de bonne volonté et derrière, il y avait les conseils d'administration,

y'avait les institutions, donc ils ne suivent pas toujours, mais je crois quand même qu'il y a un travail vraiment de fond qui a été fait et qui existe encore aujourd'hui. [Betty]

Question : Et justement ces différentes vagues d'immigration comment ont-elles été accueillies dans le quartier ? Les unes par rapport aux autres ?

Ben disons que dans les années 50-60 les vieux Liégeois regardaient d'un mauvais œil tous ces gens qui arrivaient, et puis il y a beaucoup de logements qui se sont libérés d'un coup, parce que la prospérité venant, les bonnes pensions, les gros salaires, les vieux Liégeois ont fort immigré vers le quai Saint-Léonard. Tous les buildings qu'on avait construit, avec des appartements confortables par rapport aux habitats traditionnels, donc ça a libéré beaucoup d'espace et ça a permis aussi aux vagues d'immigrés successives d'avoir leurs propres commerces. Et donc on a vu fleurir dans la rue Saint-Léonard des magasins italiens, des magasins turcs, des magasins arabes, donc y'a un remplacement, je dirais qu'il s'est fait sans heurt. Je me souviens par exemple d'une boucherie, ben un jour le boucher prend sa retraite et c'est un boucher arabe qui a pris sa relève, on a plus vendu des saucisses de porc, on a vendu de la viande halal mais disons que ça s'est fait sans heurt. La grosse difficulté, à un moment donné, on est dans les années... on est au début des années nonante, on s'inquiète un peu d'une montée des votes d'extrême droite. Bon, y'a jamais eu d'associations d'extrême droite ou de présence visible dans le quartier du nord, c'est un quartier fort à gauche, je pense qu'ils ne se seraient pas sentis fort à l'aise s'ils avaient ouvert un local dans le quartier. Y'aurait eu assez vite une brique dans la vitrine, enfin bon. Mais, donc, quand on dépouille les élections, ce n'était pas électronique à l'époque, c'était papier... On mélange trois urnes qui viennent de différents endroits mais des tricheurs comme moi se débrouillent pour ne pas mélanger les urnes, donc de voir qui quel quartier vote comment. Et grande inquiétude, les votes d'extrême droite montaient au-dessus de 10% dans le quartier du nord. Donc on peut se dire qu'il y a des gens qui ne manifestent pas leur appartenance à l'extrême droite mais qui sont sensibles à l'argument anti-immigré, c'est ça l'essentiel. Ça a reflué depuis, ça a reflué. Donc à ce moment-là on développe l'idée de faire des activités qui sont interculturelles. Donc jusqu'alors chacun fait son activité culturelle dans sa communauté, tout le monde à part. Et donc on décide de faire quelque chose d'interculturel et on lance... Quand je dis on, c'est l'association qui est la fondation Joseph Jacquemotte qui était proche du PC belge, y'avait l'asso du Carlo Lévi qui était proche du PC italien, y'avait la Bibi, qui était la maison des jeunes avec des gens qui étaient proches d'Izquierda Unida, y'avait le Garcia Lorca, qui était en train de se transformer en CPCR. Donc je dirais que les associations de gauche décident de lancer l'opération Saint-Léonard en Couleurs qui consiste à faire une fête interculturelle au mois de juin, en invitant toutes les associations, quelles que soient leurs orientations politiques, religieuses, de toutes les communautés, on les invite à s'associer pour faire une fête tous ensemble. C'est dans les années nonante. [Jules Pirlot]

Le fond anti-fasciste, à l'origine des clubs espagnols dans le quartier, est aussi celui du renouveau de l'action en commun et concertée des différentes composantes du quartier. Ce n'est pas seulement, comme le dit Jules, les associations liées à l'extrême gauche qui sont à l'origine de la coordination des ASBL dans le quartier mais aussi les institutions (les écoles et les services sociaux) et même la paroisse. Pour Betty, c'est ce travail de coordination qui va permettre pendant les dix années qui vont suivre de coordonner les actions sociales et culturelles dans le quartier, et en quelque sorte, d'instituer le régime de proximité et d'interconnaissance en un réseau dense. La fête estivale Saint-Léonard en Couleurs, qui rassemble chaque année depuis vingt ans l'ensemble des associations du quartier et anime pendant deux jours des activités diverses (brocantes, fanfares, animations de rue, concerts, spectacles d'écoles) à l'initiative et à l'adresse des habitants du quartier, en est l'événement phare.

4.1.3. Le ferment de la vie de quartier, c'est la jeunesse

Eugène et Gilbert animent deux des lieux importants pour le quartier, le CPR et la Bibi, et lorsque nous les rencontrons, c'est avant tout de leurs pratiques concrètes dans ces lieux dont ils nous parlent. Et, pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de travailler avec les jeunes du quartier. « Une fois que t'as plus de jeunesse, t'es en train de mourir, t'es en train de vieillir », nous dit Eugène. Lorsque nous rencontrons Gilbert, il nous donne rendez-vous dans le réfectoire de l'école Bonne Nouvelle, une des deux écoles du quartier. L'école est marquée par son passé industriel, le réfectoire ressemble à un grand hall de gare du XIXe siècle, avec un très haut plafond et une structure en acier. Gilbert a tenu à ce que l'entretien ait lieu dans le réfectoire, en présence des enfants de l'école auxquels il a proposé de nous rejoindre. Nous commençons l'entretien devant une trentaine d'enfants de huit à onze ans et Gilbert s'adresse autant à nous qu'à eux. Tout l'entretien est donc à la fois une manière de nous expliquer l'action qu'il a eu dans le quartier et à la fois un prétexte pour raconter aux enfants cette histoire, qu'il considère comme une histoire qui leur appartient également.

Les entretiens que nous avons réalisés avec Eugène et Gilbert tracent les contours de cette action menée auprès des enfants et des jeunes du quartier. Cette action est moins régie par des méthodologies que par un ensemble de manières de faire, qui se dit autant dans le contenu de ce qu'ils nous racontent que dans la manière qu'ils ont de le raconter : « on y a été à la sauvage », nous dit Eugène.

Les écoles, la maison de jeune. Ta jeunesse. Une fois que t'as plus de jeunesse, t'es en train de mourir, t'es en train de vieillir. Tu vois. Donc, tes points forts, tes points forts, tes points porteurs doivent tout le temps rester dans tes écoles, parce que c'est là, c'est l'instruction, c'est le tronc commun, ça donne les capacités d'analyse aux gens... Après de pouvoir... Quelqu'un, le type d'école qu'on a à la fin des années 80 début des années nonante quand on commence à jouer dans le quartier au milieu des années nonante en tant qu'adultes, la moitié des gosses qui sortaient de l'école primaire, ils savaient pas lire, ils ne savaient pas écrire : la chair à canon, point. Le premier truc qu'on a restructuré à la maison de jeune et un peu partout dans le quartier, c'est les écoles de devoirs.

A et R : Ha oui, on en a vu pleins dans le quartier ! C'est vrai.

Là-dessus on y a été à la sauvage et comme on y a été à la sauvage, ça a poussé politiquement et ça a été bien subventionné et donc tout le monde y a été. Et clairement, c'est la base ! Si c'est que des bossus qui ne savent pas lire ni écrire, avec un leader charismatique comme moi, c'est assez, un chef de bande, je vais les prendre avec moi, je vais les amener où je veux mais, on fait rien de bon. Il faut qu'ils soient instruits et là on a plus un type comme Marco... Comme Éric aussi, qui ont un certain bagage qu'ils peuvent aussi amener, donc les écoles et les maisons de jeunes c'est le truc qui compte le plus. C'est tes jeunes et tes gosses, c'est eux l'avenir, donc c'est les premiers avec lesquels tu joues. [Eugène]

« Y aller à la sauvage » veut dire, dans la bouche d'Eugène, affronter les problèmes de déscolarisation des enfants. Les écoles de devoirs, c'est la réponse des habitants du quartier à ce problème : n'attendant pas de solutions à une autre échelle, elles sont un outil qu'ils se donnent à eux-mêmes afin ne pas subir la situation.

Alors qu'Eugène et Gilbert commencent à « jouer » dans le quartier, les plus grands des jeunes qu'ils ont à prendre en charge sont déjà rentrés dans des « carrières délinquantes », aussi, de leur aveu même, il leur est très difficile d'entrer en contact et a fortiori de lier une relation avec eux. Les discours que l'on recueille sont marqués par cette histoire, même, le fantôme de cette première génération flotte au-dessus d'eux :

Et là je me suis dit : moi je vais me proposer mais moi je suis technicien électronique, je faisais les robots et compagnie et puis je me suis dit : « ouais, je vais y aller », mais moi, je n'avais jamais fait de rapports, je n'avais jamais rien fait de tout ça, donc j'ai demandé à la Communauté française

trois ans où ils me donnent l'argent du centre mais qu'ils ne m'embêtent pas avec les papiers, que je ne perde pas mon temps, là y'avait le feu au propre et au figuré. Tu sais c'est des jeunes, la première génération que j'ai eu, c'est des jeunes qui sont devenus les plus grands braqueurs de la ville de Liège, même de Belgique. Tu vois y'en a un y'a trois mois d'ici il a pris trois balles dans la tête. Pour te dire, j'ai déjà été en salle d'accueil et me retrouver à lui dire « tu sors » et lui il me dit « non, tu vas faire quoi ? ». Je dis : « tu sors, je vais te sortir » et ça jusqu'à ce qu'il me mette en joue avec un flingue et qu'il me dise « et maintenant ? » et ben je le sortais quand même, parce que je lui disais « t'es un pd, tu tireras pas, tu sors ». Oui, c'est des risques mais en même temps, c'est ça ou tu te... Je me suis dit, je pars de ce principe-là : te faire manger pour te faire manger, il vaut mieux essayer quelque chose, parce que si tu ne fais rien, t'es le racketté. [Gilbert]

La prise en charge par Gilbert de la Bibi intervient dans un contexte d'urgence et c'est à une nécessité vitale qu'elle répond, laquelle va jusqu'à entraîner sa reconversion professionnelle . C'est d'ailleurs aussi le cas d'Eugène, qui abandonne son travail dans l'industrie pour s'occuper du CPR. Face à une situation sur laquelle les associations et communautés du quartier n'ont plus prises, il faut des positions assurées et de première ligne, et c'est à des jeunes qui ont eux-mêmes grandi dans le quartier de se retrousser les manches et de s'en charger. Cette condition commune est souvent mise en avant par Gilbert, elle est son point d'appui dans sa relation avec les enfants :

Je leur explique souvent à l'école, j'ai jamais été très grand et le premier à qui on essayait de prendre des chocolats, c'est à moi ! Évidemment physiquement, je ne pouvais pas faire le poids, ben je raconte souvent cette histoire, eh ben si moi je mangeais pas le chocolat, tu vas pas le manger hein ! Donc, je prenais mon Mars et je le jetais par terre et je l'écrasais ! Et pour finir le grand il en avait marre et j'ai gagné de la sympathie, et ça ça a été le début de la compréhension de certains mécanismes, et ça m'a tout de suite intéressé, tout de suite. Et j'ai tout de suite été pris comme la petite coqueluche, la petite mascotte, parce que ça les faisait rire de voir un aussi petit, il n'avait jamais vu quelqu'un qui jetait son chocolat et qui l'écrasait, ou je prenais mes tartines et je les broyais tu sais. Je préférerais mourir de faim plutôt que tu aies quelque chose ! Je me dis que je n'ai rien à perdre au final ! Et à la Bibi, j'ai eu à peu près cette idée-là. Donc pendant trois ans j'ai travaillé comme ça avec les grands, j'ai tout essayé, tu sais c'est juste pour l'anecdote, mais moi j'ai passé des nuits au cachot, j'ai dormi trois jours dehors sur le bord d'une autoroute à Barcelone, avec deux jeunes en prison, un truc de fou. Et ça parce que j'avais quelque part un petit peu une pression de la société qui disait : « tu dois faire quelque chose pour eux » et puis à un moment donné je me suis dit je m'arrête, j'ai été trouver le CA, et j'ai dit ceux-là je peux plus rien faire. [Gilbert]

La méthode de Gilbert s'inscrit dans le fil d'une expérience continue, qui prend source dans sa propre enfance et se poursuit dans l'engagement total qui le lie aux jeunes dont il s'occupe. Elle ne sépare pas le temps du travail et celui de la vie quotidienne, elle peut réquisitionner pendant la nuit, elle peut amener à l'autre bout de l'Europe. Elle peut échouer aussi, comme avec cette première génération, pour laquelle Gilbert reconnaît qu'il n'a rien pu faire, mais qui compte encore pour lui :

Ouais. Je vais perdre du temps pour rien. J'ai dit, vous me permettez de les mettre sur le côté, et je vais prendre des petits frères. Et les huit ans hein ! Parce qu'une fois que c'est ancré, c'est ancré. J'ai parlé avec les grands, je leur ai demandé de me laisser travailler avec les petits, ça a pas toujours été facile mais ils l'ont accepté. J'ai pris certains grands un peu plus matures, pour m'aider un peu et puis j'ai des postes qui se sont libérés au fur et à mesure, et j'ai toujours tenu à un mélange. C'est-à-dire dans certains quartiers on a engagé huit Arabes, moi ça me met en colère. Dans d'autres quartiers on a embauché huit Bosniaques, ça me met en colère, parce que quelque part, on est en train d'essayer d'enlever un ghetto, et on remet huit les mêmes. J'ai toujours fait en sorte d'avoir un mélange avec 1 : des jeunes du quartier et des jeunes de beaux quartiers, parce que il faut qu'on apprenne de tous, voilà. J'ai aussi veillé à la mixité au niveau des nationalités, voilà, un peu d'Arabes, un peu de Belges, un peu... Je suis parti de ce principe-là, ça me semblait un bon principe de travail. Et avant d'aller voir à l'extérieur on a d'abord réglé... Parce qu'aller voir dehors, c'est bien on peut rêver mais si je règle pas d'abord mes problèmes, je vais pas venir discuter avec toi, parce que si au milieu de la discussion je me mets à te taper dessus, ça sert à rien, il faut

d'abord que je sois capable moi de venir discuter avec toi pendant une heure. Donc on a d'abord réglé tous les problèmes en interne, ça a été un travail de fou hein. Tu peux pas être marié, avoir des enfants, des choses à côté. Non, c'est sincère ce que je dis, ou alors t'es cent cinquante, et tu peux te partager, comme le pouvoir politique n'a pas encore compris ça, ou ne veut pas comprendre ça parce que ne pas comprendre, j'ai du mal à croire que des grands intellectuels ne le comprennent pas, on ne veut pas... Il a fallu donner, tu sais des fois c'était trois heures du matin, j'allais au poste de police pour sortir les grands frères parce qu'en allant trouver les grands frères, en faisant quelque chose pour eux, ils me laissaient la liberté de travailler avec les petits parce qu'il faut gagner la confiance de tout le monde, c'est un travail de fou ! Sinon, ils te prennent pour qui ? Pour un éducateur de qui on rigole. J'ai pas envie d'être le comique de qui on rigole. Sinon, je reste pas là je vais aller gagner de l'argent. Et de fil en aiguille, j'aime bien les choses bien faites, donc on a avancé, on a avancé, aujourd'hui, c'est toi qui remettra tout dans l'ordre, eh ben le grand frère qui est braqueur et qui a pris trois balles dans la tête, le petit frère il est éducateur, il est prof de maçonnerie, il est électricien, il fait des trous dans la rue mais peu importe, mais tous les petits frères, aucun de ces petits frères n'a terminé comme ça. Aucun de ces petits frères n'a été faire un jour dans ce que j'appelle une maison de redressement, de correction, hein, ils appellent ça comme ils veulent, moi je me dis que c'est du n'importe quoi. Donc c'est que ça fonctionne. Après, avec ça il y avait aussi le problème... parce qu'il y a le problème entre eux mais ça tu y travailles et puis il y a le problème qui est de vivre quelque part. Et donc une des règles que j'ai mis avec eux parce que je les voyais agresser des gens, et là-dessus j'ai toujours été clair, je leur ai toujours dit la vérité : le jour où je suis témoin de quelque chose, moi y'a pas le secret professionnel de l'éducateur ou de... ça pour moi ça ne doit pas exister. Je suis un citoyen qui fait le travail d'éducateur, je ne suis pas un éducateur qui est citoyen. Avant d'être n'importe quoi, je suis Gilbert le citoyen, le reste c'est des titres, je suis toujours parti de ce principe-là et je leur ai expliqué : je leur dis moi tu agresses un petit vieux devant moi 1 : je vais pas te laisser faire mais 2 : je témoignerai. Et il me dit ouais mais Gilbert ça c'est les balances. Et je dis on va faire simple : je dis : le petit vieux, là c'est ton père. Il se fait agresser et moi je regarde et je siffle devant la salle d'accueil ? Qu'est-ce que tu me fais ? « Pète la gueule » qui m'a dit. Haaaa, je dis donc ce monsieur peut être le père de n'importe qui ? Moi, je connais pas spécialement le père de tout le monde donc quand je viens je me dis que peut-être que je sauve le père de quelqu'un. Et là ça les marque. Ha ben ouais Gilbert, nous on n'avait jamais pensé les choses comme ça, et je dis ouais, alors quand on fait une fête à la salle d'accueil, on peut pas aller au-delà de dix heures, si t'emmerdes le voisin, à dix heures il va nous appeler la police, tandis que si on s'arrange avec le voisin. Si on lui dit qu'on va faire un truc et qu'on ne le fait pas tous les jours et ben on peut même l'inviter à boire un verre, ça deviendra naturel, on n'aura pas la police. C'est pleins de petites choses comme ça et au fur et à mesure tu sais de lancer, de lancer, de lancer, il a fallu travailler sur le quartier, et là honnêtement j'ai été horrifié, je le suis toujours aujourd'hui, et je me dis qu'on n'est pas sauvés, on est loin d'être sauvés. Parce que j'ai remarqué ceci, au-delà de tout ce qu'on a réussi, mais la vérité c'est qu'on a créé un monde associatif. Le monde associatif c'est les ASBL comme la Bibi d'accord ? Quelque part, quand les gens... Les premières prémisses de toutes ces choses-là, c'était un contre-pouvoir. Si mon histoire est bonne, si mon histoire tient la route mais je crois que oui. À l'arrivée, il est un fait que je constate tous les jours, l'associatif, qui devrait être un contre-pouvoir, eh ben on s'est retrouvés à être un contre-pouvoir dans l'associatif et à devoir faire une bataille de tous les instants pour pouvoir mettre des choses en place. [Gilbert]

Ici, Gilbert commence par donner quelques principes simples qui ont présidé à sa manière de faire de l'animation à la Bibi, la mixité sociale et culturelle des animateurs, la diversité des profils « parce qu'on a toujours à apprendre des autres », la capacité à régler par soi-même ses propres problèmes. Ceci dit, l'énumération de principes ne rend pas du tout compte de l'action de Gilbert. Pour cela, il précise tout de suite, ces principes ne sont rien si l'engagement n'est pas total, si la vie entière n'est pas orientée par ce que le travail implique, « à moins d'être cent cinquante, et de faire tourner le travail ». À nouveau, c'est l'exemple de l'intervention en dehors des horaires de travail, en l'occurrence en allant chercher les jeunes à la sortie de leur garde à vue en pleine nuit, qui est mise

en avant. Car, au-delà du seul engagement, c'est aussi en mettant en jeu les liens familiaux, les liens de proximité, que le « jeu » se déploie, prend sens à ses yeux et aux yeux des jeunes : donner un coup de main au grand frère qui « déconne » permet de garder le champ libre avec les plus jeunes, ou invoquer, par analogie, le père de l'un d'entre eux (comme victime potentielle d'une agression) permet de frapper leur imaginaire, et de leur faire réaliser ce qu'implique l'agression d'un inconnu en pleine rue et par extension, ce qu'implique et permet le fait de respecter le sommeil des voisins le soir. Gilbert ne décrit pas une succession de cas, des séries de cas, dont il nous donnerait à chaque fois la clé et le sens, la morale en somme. Non, avec chacun de ses développements on retrace son histoire, les exemples sont puisés à différents moments et dans différents espaces, l'on passe d'un principe éducatif à une critique des politiques publiques en matière éducative, à une vignette faisant apparaître les jeunes tantôt en position d'écoute, tantôt en position de confrontation et de mise en cause. La densité du discours de Gilbert participe de sa cohérence propre, cohérence dont on devine qu'elle façonne la pratique dont il nous rend compte.

Poursuivant notamment ces deux idées que l'« on peut apprendre de tout le monde » et que c'est par la confrontation d'univers radicalement différents que s'articulent les pratiques éducatives à la Bibi, Gilbert évoque alors les rencontres fructueuses qu'il y a organisé avec des prisonniers de la prison de Lantin :

Tu sais on a fait des cafés-débats avec des vrais prisonniers de Lantin qui venaient en salle d'accueil. Mais on a aussi été faire avant ça des matchs de minifoot à Lantin avec des vrais gars, tous condamnés à mort, mais tu sais te retrouver pour des gamins du quartier qui pensent être des king, se retrouver à faire des matchs de minifoot dans le préau de Lantin avec tous les prisonniers qui gueulent à la fenêtre « tue-le ! » mais tu sais dans le sens d'un match de foot tu vois. Je peux te dire que quand on est remontés dans la camionnette les gamins ils m'ont dit Gilbert, « nous on vient plus » [rires]. Je lui ai dit ben voilà, vous avez enfin compris la différence. Du king du quartier et THE king. On a fait plein de petites choses comme ça, c'est difficile de tout te raconter, je préfère te donner des petits exemples, tu vois ? On a fait des choses comme ça. Pour qu'ils se rendent compte. Tu sais, ils se faisaient shooter dedans, ils ne bronchaient pas hein. À un moment donné, j'en avais tellement marre qu'ils se fassent shooter dedans que c'est moi qui ait fini par faire tomber un prisonnier parce que ça m'énermait qu'ils... Et le gars il a voulu se relever pour se battre, et les gamins ils se sont tous cachés derrière moi alors que dans la rue, ils se seraient tous mis devant moi. Ils étaient cachés, et moi j'avais peur... C'était un gros molosse et machin ! Mais j'avais rien à perdre, je lui ai dit « écoute depuis le début tu fais tomber les gamins, etc., t'es mesquin avec eux, nous on vient ici, vous offrir un peu de bon temps, je dis OK tu fais deux mètres, t'es dangereux, mais ça m'énerme ça » Alors, même les autres prisonniers, ce que je leur ai dit les a touché, il a dit c'est vrai Marcel, il s'appelle pas Marcel, mais ils ont dit tu sais écoute, et on a recommencé le match et dans la camionnette je me suis moqué d'eux : « je leur ai dit alors bande de PD, alors maintenant quand vous ferez les malins, j'irai raconter à tout le monde que vous faites pipi dans votre... » Parce qu'il y en a certains, ils n'étaient pas loin. [Gilbert]

L'humour est un vecteur important, non seulement pour restituer le sens éducatif de ces actions réalisées avec des prisonniers mais surtout pour rendre compte de la polarisation sensible par laquelle passe l'enseignement de la rencontre pour les jeunes. Mais au-delà de l'humour, c'est bien la mise en présence physique, le jeu des corps-à-corps, via le football, le fait de « se frotter à des vrais king », de faire exister la réalité matérielle de la prison, qui constituent l'élément pédagogique central. La méthode de Gilbert, c'est aller au-devant des duretés de la vie.

Mais dans le quartier pour mettre en place ce qu'on a mis en place... Je sais pas ce qu'Eugène t'a dit mais il a fallu qu'on se batte hein, c'est une bagarre de fou hein. Tu sais d'abord mettre les gens dans les poches, sans utiliser une certaine force je veux dire. Parce que ce n'est plus de la démocratie. Si je te convainc que tu me suis, c'est de la démocratie, mais si je t'oblige d'une certaine manière, parce qu'avec la manipulation, je peux t'obliger, mais alors ce n'est plus de la démocratie. On a joué à ça pour prendre du pouvoir. Après y'a quand même une moitié des gens qui n'était pas convaincue parce qu'ils n'ont pas la connaissance des choses et qu'on leur a ouvert

les yeux, mais ça c'est déjà formidable, parce que je ne veux pas être que négatif mais ça c'est formidable de se dire Woa, on a au moins réussi ça. C'est parce qu'on rêve toujours de changer tout mais c'est compliqué quand même. Ça a été une vraie bagarre pour mettre des choses, pour faire comprendre que si on se connaît, ça va aller mieux, si on s'entraide ça va être plus naturel, mais que c'est pas parce que tout ça existe qu'il n'y aura pas de vol, qu'il n'y aura pas d'agression, qu'il... Oui, on a fait des choses incroyables mais je vais pas ici, quand je discute avec toi, je vais pas me gargariser de ce qu'on a réussi, mais je m'en fout de ce qu'on a réussi. C'est, ça m'a surtout servi dans la vie de tous les jours, ça m'a surtout servi, c'est de l'expérience en plus, pour encore parler différemment avec les gamins et les gamines avec qui je travaille. Parce que je travaille, je suis payé, je travaille, on va dire ça. Mais, après, soit tu le fais, avant quand tu devenais professeur c'était un engagement citoyen, aujourd'hui c'est un métier. Il est là le bas qui blesse, c'est qu'il y a des choses qui ne sont pas pour moi, qui ne devraient jamais être des métiers. Maçon c'est un métier, ta brique elle ne risque pas de te répondre, elle risque de tomber un jour mais ça tu t'arrangeras avec les huissiers et les avocats, mais quand tu fais de l'humain pour moi, ça doit être quelque chose que tu as envie de semer tous les jours pour un mieux-être et ça ça devrait faire partie de notre éducation de tous les jours. Mais qu'on ne devient pas prof ou psy parce que ça paye bien, les psychiatres, les psychologues et touti quanti, ça passe pas. Non, ça m'embête qu'on se dise qu'on paye des pys alors qu'on pourrait faire des économies d'échelle, j'ai pas dit que ça servait à rien. Ça m'ennuie de payer la police quand on pourrait faire d'autres choses pour avoir moins de policiers, même si on a besoin du policier parce qu'on est comme on est. Y'a plein de choses comme ça qui m'ennuient. Ça m'ennuie d'avoir un psychomotricien quand on interdit aux enfants de monter sur une table, ça m'ennuie d'avoir un logopède quand on demande aux enfants de se taire tout le temps, enfin. Y'a le bon côté de toutes ces choses, où ils doivent exister, mais ce qui m'ennuie c'est que ça devienne des solutions, c'est qu'on nous dise : c'est la solution. En gros je vais te taxer le soda pour ne pas qu'il grossisse, moi je vais plutôt mettre une salle de gym digne de ce nom, mettre des profs de gym que je motive et leur donner deux heures de vrai sport, et puis en récompense je leur donnerai une bouteille de soda. En disant maintenant que tu as éliminé, tu peux boire. Parce que c'est ça, on pourra diminuer ce qu'on veut, ce qu'on va ingurgiter, moins on bougera, moins on dépensera. Et donc taxer le soda est pour moi une hérésie totale, c'est plein du système comme ça. Et dans le travail qu'on a réalisé, voilà il y a des gens qu'on a réussi à convaincre, à changer d'opinion, c'est même pas convaincre, on a réussi à ce que des gens soient convaincus que l'idée pouvait être une autre idée que celle qu'ils avaient vue jusqu'à maintenant. Donc ben du coup ça a formé un groupe mais c'était une bagarre de tous les jours pour y arriver et je pense sincèrement mais sincèrement ce que je vais dire, sans deux ou trois associations, cela n'aurait pas existé. Ça serait resté comme dans les autres quartiers et ça aurait été chapeauté par les services publics de la ville, avec peut-être t'as déjà entendu, tu te renseigneras, les actions, les Services d'Action Citoyennes (SAC), les régies de quartier, les mairies de quartier, enfin, voilà.

[Gilbert]

Au fur et à mesure de l'entretien, Gilbert précise son propos et en vient à désigner sa pratique en termes d'épreuve démocratique : qu'est-ce qu'il se passe si l'on n'oblige pas à faire mais si l'on accompagne une volonté ? Qu'est-ce qu'il se passe en cas de conflit quand un voisinage se connaît et entretient des bons rapports ? Qu'est-ce qu'il se passe si l'on ne cherche pas à convaincre mais à faire des différences, plutôt qu'à répéter ce qui échoue forcément, qu'est-ce qui change à faire les choses autrement ? On retrouve dans l'action menée auprès des jeunes par Gilbert la détermination politique de l'action qui faisait du CPR un « outil pour le quartier », les mêmes questions sont posées, la même échelle (celle du quartier) est convoquée, la même autonomie est affirmée. Aussi, comme au CPR, ce n'est pas à un corpus socio-éducatif qu'il est fait référence, Gilbert met même directement en cause les métiers du socio-éducatif qui deviennent des figures repoussoirs d'une pratique orientée par le *faire avec*. Il y a une politique en jeu dans l'action sociale que les métiers du social recouvrent d'un langage technique, une politique qui pour Gilbert comme pour Eugène est entièrement contenue dans les relations en jeu avec les jeunes.

Depuis les clubs espagnols et italiens jusqu'au CPR ou à la Bibi, on retrouve cette conduite d'action, interne au quartier, ou plus exactement auto-déterminée, tout en prenant en compte les

communautés et groupes en présence. Et c'est cette même conduite d'action qui entraîne la critique que formule Gilbert à l'endroit des politiques publiques ou des théories séparées du domaine empirique et qu'il juge surplombantes : rien d'extérieur au quartier ne peut venir résoudre les problématiques auxquelles les habitants sont confrontés, il faut toujours pouvoir, depuis les situations problématiques même, faire des différences, proposer d'autres agencements, d'autres manières d'agir dessus.

Question : c'était quoi les deux-trois associations pour toi ?

À la base, si y'avait pas eu la Bibi, le SAS et le CPCR, rien n'aurait existé. Ensuite, nous avons eu la chance de tomber sur un mouvement de squatteurs qui s'est installé ici dans le quartier, et tu vois, d'autres se seraient renfermés, nous y sommes allés, nous avons discuté, et en même temps, vu notre parcours, y'a toujours quelqu'un qu'on connaît quelque part. On ne s'est jamais refusés à discuter, c'est pareil avec tout. Les stagiaires au début quand elles venaient à la maison de jeunes, c'était des « objets à toucher ». Il fallait presque une protection rapprochée, mais je suis passé par là. J'aurais pu, j'avais deux solutions : je prends pas de stagiaires parce que j'ai les jeunes que j'ai, mais si je prends jamais de stagiaires, comment est-ce qu'on va progresser ? C'est comme : je vais t'apprendre à rouler en vélo sur un tableau noir, ça semble pas logique donc, quand je recevais une stagiaire, je lui disais « t'es une cobaye », enfin je te le dis honnêtement, mais c'est une cobaye, ça c'est négatif dans ce sens-là, mais on a un travail de fou donc quand les profs venaient donc je leur disais avant que Mme la stagiaire fasse une animation, on va d'abord faire un travail ensemble pour l'acceptation dans tous les sens du terme et le respect dans tous les sens du terme. Si déjà on fait ça, si cette stagiaire elle quitte son stage sans s'être fait peloter le cul, eh ben, elle aura réussi son stage. Enfin, parce qu'il y a des profs qui rêvent, de nouveau, et là j'en reviens au parapsychologies et compagnie et la théorie toute faite, qui est facile. Je suis très provocateur et je suis prêt à aller très loin pour que des gens comprennent, mais une fois je suis tombé comme ça sur... [Gilbert]

Si le caractère cru des démonstrations de Gilbert appuie le refus d'une idéalisation de sa pratique, le refus de fixer quelque critère exogène, il ne faut pas y voir là un effet de style. Le cru est la matière qu'il s'agit de tailler dans les situations, c'est la matière auquel un animateur de la Bibi est nécessairement confronté. Aussi pour Gilbert, il faut toujours aller au-devant de ces situations difficiles, il faut affirmer une position, affronter ce qu'elles engagent : la manière de faire radicale de Gilbert se dit telle qu'elle se fait :

...J'expliquais ça à une dame qui allait suivre des études, qui allait devenir éducatrice, à la Bibi, mais qui rêvait hein, de faire des animations, d'aller leur demander ce qu'ils veulent et elle voulait pas comprendre. Donc qu'est-ce que je lui ai fait ? Je lui ai donné RDV une fois en soirée. Oui mais moi c'est difficile... Mais je dis écoutez c'est en soirée ou on se voit pas. Je me suis arrangé avec les jeunes, j'ai dit les gars ce soir y'a une dame voilà, elle est comme ça, comme ça, quand elle rentre s'il vous plaît faites-lui peur. Les gamins ils m'ont dit : « on peut tout faire Gilbert ? » J'ai dit non les gars, pas tout. Écoute hein ! [rires] C'est une histoire vraie ! Parce qu'il y avait pas moyen que je lui fasse entendre ce que je voulais lui dire. Qu'elle était dans un monde qu'elle connaissait pas. Ils sont arrivés donc y'en a un qui a fait semblant de venir me chercher, je suis descendu, j'ai fait semblant de crier sur tout le monde, j'ai fait semblant de jeter tout le monde dehors, tu sais, ils allaient au cinéma après, pour service rendu à la patrie [rires]. Je suis venu, je lui ai dit ça va ? Et elle m'a dit ben, maintenant j'ai compris ce que vous vouliez dire. Et ben je n'ai pas de problème d'avoir fait comme j'ai fait. [Gilbert]

Arlette, concierge de l'école Vieille Montagne partage avec Gilbert ce point de vue et cette manière de faire : aller au-devant de ce qui pose problème et tenter de les résoudre, à même la situation. C'est ensemble qu'ils ont souvent parcouru les rues du quartier pour aller à la rencontre de ces jeunes qui donnaient du fil à retordre à tout le monde.

C'était difficile, c'était pas du tout la mentalité qu'on a maintenant. Tout évolue, c'était vraiment les enfants à l'époque qui faisaient rien de bon. Qui n'avaient aucun beau truc, c'était des mauvais quoi. La nuit je ne dormais pas ils faisaient que des conneries sur les bords de l'école. Mettre le

feu... enfin faire des trucs incroyables. Je devais toujours faire appel à de l'aide. À un moment donné les nerfs lâchent. J'ai connu (inaudible) dans tout le quartier, j'ai connu Gilbert (inaudible) c'est lui qui m'a aidé beaucoup. Parce que lui il faisait partie de la Bibi. Il connaissait la bande des jeunes. Il connaissait les jeunes, et Gilbert affrontait. J'ai appris à affronter cette jeunesse, avec Gilbert, qui était une jeunesse qui venait de mon quartier où j'étais avant. Des gosses que j'ai vu naître et qui sont venus habiter ici. Et c'est eux qui étaient les plus terribles. La vie a voulu que tout change, y'a ceux qui ont été en prison.

Donc ils ont commencé à grandir mais ils ont continué à faire certaines conneries. Mais la mentalité change, et les jeunes n'avaient plus la même mentalité et ils avaient plus de respect envers nous. Donc je sortais je disais « je commence à en avoir marre de vos conneries aujourd'hui » mais « oui on arrête on va te laisser dormir...Tracasse-toi pas » donc ça a commencé à devenir plus respectueux, ils se sont rendus compte qu'on n'était pas là pour les moucharder, les chasser. Nous ce qu'on demandait c'était le respect, qu'ils apprennent à respecter déjà, qu'ils vivaient sur la place, toute la place avait peur, ne voulait pas aller les trouver, ni la police non plus ne voulait jamais leur parler. [Arlette]

Savoir faire face à ce qui arrive n'implique pas seulement Gilbert et ses collègues mais la configuration matérielle de la Bibi. C'est ce qu'il a fallu qu'explique Gilbert à sa direction, et qu'il nous rapporte à la suite :

On va me dire que c'est fou d'avoir fait ça [demander à des jeunes de faire peur à une stagiaire éducatrice] mais honnêtement, je n'ai pas trouvé de meilleure solution que celle-là, puisque j'avais quelqu'un qui était braqué, qui était modulé telle que la société l'a voulu, parce qu'il faut formater les gens pour former d'autres gens formatés, ça a été comme sur des roulettes après. Comme sur des roulettes, elle a tout compris et du coup d'années en années, j'ai eu de plus en plus de stagiaires, et pour finir, on se pose même plus la question, c'est naturel d'avoir des stagiaires. Voilà. Mais tout, il a fallu tout faire en même temps. C'était, on était plus très loin de certaines cités françaises avec ceci qu'on n'a pas ces mono-blocs où ça double ou ça triple ou quadruple la population. Et c'est encore plus difficile, mais où tu rentres pas hein ? C'est eux qui décident, on en était là. Mais voilà, c'est au prix de risques comme j'ai dit, à quatre heures du matin de venir dans la cave, de les faire sortir et qu'un jeune me dise : mais Gilbert tu me fais sortir par cette porte-là, je vais ouvrir l'autre hein ? Je dis : oui mais je m'en fous, tu sors. Et je dis si je dois dormir ici je dors ici. Ils faisaient rien dans la cave, mais ils avaient besoin d'un local, mais le problème c'est que... moi j'étais près à leur laisser un local mais tu leur laissais un local, mais ils visitaient tout donc, je leur disais : mais vous ne me donnez qu'une solution c'est de vous jeter dehors. On ne peut pas, quand vous allez louer quelque chose quelque part, on va vous mettre dehors. Moi je veux bien qu'on ait quelque chose... Je ne suis pas pour que tout soit permis. Oui mais c'est déjà bien qu'ils s'expriment ! Oui mais alors laisse-les tout casser et tuer tout le monde ! Ils s'expriment hein ! Je dis : quand ça vous arrange ils s'expriment, quand ça ne vous arrange pas cette expression-là c'est la prison. Enfin, j'aimerais bien un juste milieu. Donc c'est pleins de petites choses comme ça. J'ai plein d'anecdotes comme ça, ou c'est des petites choses comme ça qu'on a fait... Nous l'idée au début c'était de gagner du respect, c'était tout hein. On a mis des volets. Et le jour où on a mis des volets, on a mis des volets métalliques, indestructibles hein ! Mais c'était pas dans le sens... C'était : tu fais le malin ? Je vais te montrer moi. Je vais te montrer. Si tu veux on va voir qui est le meilleur ! C'était ça y jouaient à ça. Le jour où on a mis les volets moi je suis venu, je leur ai dit : quoi maintenant ? Plus rien à casser ? Je dis vous savez, y'a les fenêtres du premier étage. Mais je suis prêt à aller comme ça jusqu'au toit ! Je dis : je peux faire ça. Je dis : je peux. Et tu sais bien : ouais, « on te baise » machin machin, mais nous on savait que dans leur tête, on allait gagner encore plus de respect. C'est des petites choses. Et quand je suis allé à la Communauté française pour défendre qu'ils me donnent de l'argent, pour un outil pédagogique, quand je l'ai écrit ils ne voulaient pas, donc je me suis déplacé à Bruxelles j'ai été trouver le grand inspecteur. Je lui ai dit : moi je veux vous rencontrer, je veux vous expliquer de vive voix ce que je veux faire parce que par écrit, peut-être qu'on ne se comprend pas. Je lui ai expliqué, il m'a regardé et il m'a dit : on ne m'avait jamais défendu aussi bien pédagogiquement un projet que ça ! Je lui ai dit, j'ai besoin des volets, si vous ne me donnez pas l'argent, vous savez quoi ? Fermez. Ne faites pas semblant. Ne faites pas semblant, ça n'ira jamais, j'ai besoin, on a besoin. Et ils m'ont donné l'argent et j'ai

mis les volets. Et c'est vrai que là on a gagné cinq ans. Un volet : cinq ans. Donc voilà, on a joué comme ça avec les gamins mais on a dû jouer en associatif quoi, mais de nouveau c'est comme tout. J'ai pris des punks en stage à la Bibi ! Parce qu'ils se faisaient agresser dans la rue, parce que pour les gamins du quartier, les piercings, les machins, de nouveau, c'est par rapport à ce qu'on leur a raconté. Donc je me suis mis d'accord, j'ai dit : écoute, si tu veux, il faut qu'on se mette d'accord mais voilà quand tu viens à la Bibi, tu peux ne pas être saoul hein ? Tu viens saoul je te renvoie. J'ai sûrement pris un des pires du quartier, tu sais, mais aujourd'hui on est super potes. Parce que lui aussi avait des a priori. [Gilbert]

« Un volet : cinq ans ». Tenir les lieux à la Bibi n'est pas métaphorique : bien équiper le lieu, l'adapter à la situation, c'est lui donner une robustesse, une force (ici de résistance matérielle aux assauts des jeunes), mais c'est tout aussi bien rendre possible un respect non pas pour la personne de l'animateur, ni pour ce qu'il représente mais pour la force du lieu, pour sa tenue intrinsèque. Le volet est alors le principal point d'appui pour mettre en correspondance ce qui est dit aux jeunes et la capacité à le tenir. Tenir les lieux, c'est tenir un cap, c'est donner une direction à l'action qui soit praticable, c'est ici se doter de solides volets pour donner de l'assise aux relations avec les jeunes.

Eugène, Arlette et Gilbert sont des combattants de première ligne, ils sont là où les problèmes se posent. Pour autant, ils n'adoptent jamais une position de retrait ou de surplomb vis-à-vis de ces situations, ils en font partie, au même titre que les jeunes dont ils parlent (ou à qui ils s'adressent dans le cas de l'entretien mené avec Gilbert). Les tensions économiques, sociales ou raciales vécues dans le quartier sont aussi bien pour eux des relations intéressantes et denses, surtout, non déterminées dans leur devenir. Pour Gilbert, Eugène et Arlette, il n'y a pour ainsi dire que des tensions, mais ce sont tout aussi bien ces tensions qui vectorisent les relations de confiance.

4.2. Inventer une politique de quartier intersidérale

Arrivés ici, on commence à percevoir la continuité spécifique qui s'est construite dans l'animation du quartier Saint-Léonard depuis les années 1960 jusque dans les 1990. Les communautés immigrées organisées politiquement dès l'après-guerre et surtout, parmi eux, les Espagnols, ont initié une prise en charge des problématiques du quartier par les habitants eux-mêmes, initiative qui a trouvé avec le temps à s'inscrire et s'étendre aux équipements sociaux et culturels du quartier. De génération en génération, quelque chose comme une tradition d'auto-organisation s'est transmise, quoique cette transmission n'ait reposée que sur des réseaux d'inter-connaissance et de proximité, voire sur une poignée de familles. Une autre tradition, celle de l'accueil des communautés immigrées, s'est également construite au même moment et est entrée, naturellement pourrait-on dire, en résonance avec la première, donnant lieu à de nombreuses actions collectives inter-culturelles au cours des années 1990. Dans les années 2000, cette particularité du quartier Saint-Léonard, bien connue des Liégeois, a attiré toute une jeunesse alternative, soucieuse de réinventer des modalités concrètes et ancrées de faire de la politique, et en même temps, de lier ces enjeux locaux aux enjeux politiques globaux. Cette jeunesse alternative n'a pas seulement été attirée par la vie de quartier de Saint-Léonard, mais aussi, plus prosaïquement, par le prix des logements à la vente et à la location. Les effets de la métropolisation de la ville de Liège commencent à se faire sentir, le prix du logement a considérablement augmenté en centre-ville en l'espace de quelques années à peine et Saint-Léonard devient alors l'un des seuls quartiers centraux où il reste abordable pour cette jeunesse précaire.

4.2.1. Des alliances improbables

Nous l'avons peu fait apparaître jusqu'à maintenant, mais il y a une longue histoire des alliances improbables dans le quartier de Saint-Léonard. La Bibi en est un exemple caractéristique, comme nous l'explique Gilbert :

Alors on va faire simple, je vais raconter une histoire : les enfants le diront, j'adore raconter des histoires. Donc, un peu d'histoire c'est important quand même, les choses n'arrivent pas par hasard je pense, mais à la base le mot Bibi vient de bibliothèque, tu sais. Et justement, c'est la déformation, les petits c'est difficile de dire je vais à la bibliothèque alors ils disent bibiothèque. Et à la base, c'était un truc catholique qui se passait à l'Église catholique, c'était le grand bâtiment. Et puis avec l'immigration espagnole, y'a eu d'autres demandes que simplement une bibliothèque, donc les sœurs ont peu à peu organisé des activités mais c'était des bonnes sœurs, donc elles étaient un peu limitées. Et dans un souci de solidarité et d'entraide, c'est comme ça qu'est née la maison de jeunes.

[...]

1970, parce qu'après il y a le dépôt officiel, je ne sais pas exactement. Et au début c'était pratiquement que la communauté espagnole, après y'avait un petit mélange, mais c'était essentiellement la communauté espagnole de laquelle a d'ailleurs découlé de grands syndicalistes en Belgique, dont on discutait la dernière fois au téléphone. [s'adressant aux enfants] « Les syndicalistes c'est les gens qui défendent les travailleurs d'accord ? » Et c'est de là qu'est issu le frère d'Eugène qui faisait partie de cette aventure du début. Et y'a eu une famille riche on va dire, qui est toujours là aujourd'hui et que j'ai envie de saluer même si c'est très catholique, mais en même temps, le gars il est là, il faut lui rendre ce qu'il lui appartient, il n'a peut-être pas toujours les mêmes objectifs que moi mais on arrive à s'entendre pour y arriver donc... on peut pas tout effacer, il faut faire avec tout le monde, et eux ils ont tout de suite racheté un bâtiment dans le quartier, qu'ils ont donné en bail emphytéotique dans lequel ils ont payé des travaux, ils ont bouché des trous pendant des années, et en 1971 ou 72, ils sont venus s'installer rue Lamarte, là où c'est maintenant et ça n'a plus bougé. Ça c'est le début de l'histoire, donc il y a eu le centre de jeunes et puis ben voilà les moyens de subsistances étant ce qu'ils sont, il y a des choses qui ont été faites auparavant. Ben d'ailleurs, c'est aussi comme ça que je suis arrivé où je suis aujourd'hui. Malheureusement à un moment donné y'a eu un petit tournant où on a commencé à vouloir engager des éducateurs diplômés, d'accord. Ça a été le début de la bérézina [rires], c'est peut-être un hasard, voilà, donc c'était des gens avec de belles théories, de belles pratiques théoriques mais des pratiques de terrain quelques fois un peu difficiles, un peu compliquées, ça ne colle pas à la réalité. [Gilbert]

On comprend donc que les groupes catholiques agissant dans le secteur social et culturel dans le quartier ont aussi eu à s'adapter à l'arrivée de communautés immigrées et à leurs manières de faire, que la Bibi est le résultat de transformations longues qui ont débutées dès cette époque-là, et dont Gilbert est un opérateur de lien, un dépositaire, un agent de passage de cette histoire. On peut aussi lire l'évocation du mécène catholique, dont Gilbert ne cite pas le nom, et qui a permis l'achat et la réfection de l'actuel bâtiment, comme encore une manifestation du travail en proximité, en inter-connaissance et on pourrait rajouter ici *en confiance*. Gilbert insiste sur l'engagement physique de ce mécène : « ils sont venus boucher des trous pendant des années », ce qui veut dire qu'il lui reconnaît non seulement d'avoir payé les locaux mais d'y avoir apporté un soin personnel, d'avoir eu le tact de s'en occuper dans la longue durée. C'est aussi l'occasion pour Gilbert, de marquer à nouveau une distance avec la professionnalisation en cours dans le secteur social et culturel du quartier. Gilbert met en effet en garde sur le risque que la professionnalisation de l'animation dans le quartier interdise les compositions qui, de cette manière organique, permettent à un riche catholique liégeois de trouver à s'entendre avec un animateur tel que Gilbert.

En ce début d'années 2000, la composition organique et auto-organisée du quartier se trouve en effet de plus en plus menacée par l'institutionnalisation et la professionnalisation des équipements du

quartier, elle est aussi rattrapée, comme nous l'aborderons plus loin, par le phénomène de métropolisation qui touche la ville de Liège. Aussi, les animateurs des lieux se tournent-ils assez spontanément vers cette nouvelle génération de jeunes fraîchement installés dans le quartier, politisée par le mouvement altermondialiste.

Le premier pied qu'on a mis dans le quartier, c'était donc après Gênes. C'est la première fois qu'on se lançait dans une occupation alors la base arrière était clairement le CPRC, mais on avait occupé rue des Anglais du côté de l'Académie. C'était quatre jours d'occupation il devait y avoir la Nuit Blanche qui tombait juste après le premier mai et notre idée c'était d'occuper un lieu juste avant le premier mai, d'y faire ce qu'on avait appelé à l'époque y'avait des luttes aussi autour de Mital, etc. Donc on voulait faire quatre jours d'occupation cool et continue donc on voulait montrer la classe créative telle qu'elle vit et pas comment les pouvoirs publics la rêvent et donc pendant quatre jours et finir par complètement hacker et démolir la Nuit Blanche en l'attaquant de toute part. Puis la Nuit Blanche a été annulée mais on a décidé de maintenir cette occupation de quatre jours, et c'est autour de ça qu'est née une volonté d'ouvrir des squats plus tournés vers le modèle « centres sociaux » que sur le modèle « habitation », plus classique dans ces parties-ci de l'Europe. Et alors là, ça s'est reporté sur Saint-Léonard, et il y a eu trois grandes expériences là-bas, avec des gens qu'on avait rencontrés à travers l'expérience Cyber mandaï donc de *street party* et d'occupations, qui ont ouvert trois lieux plutôt « centres sociaux », un premier qui avait été donné par la ville qui était un ancien commissariat de police, rue des Armuriers, alors ça avait été donné par la ville mais c'était de nouveau une technique, il est fort le bourgmestre hein, ici tu vois il est tout dans l'esquive tu n'as pas de prise sur ce gars ! Il avait vu qu'il y avait une demande, il avait donné ce lieu mais il avait donné ce lieu à ce que lui identifiait comme le mouvement des squatteurs mais c'était extrêmement compliqué parce qu'il y avait le mouvement de squatteurs plutôt anarcho-punk qui veut habiter, y'avait le mouvement des squatteurs qui voulait faire des centres sociaux, dans les centres sociaux y'avait plus les « crypto communistes » du réseau comme nous, et il y avait ceux qui se sentaient plus proches des punks mais qui ne voulaient pas que ce soit juste un truc d'habitation. Tu vois le truc, il y avait tout le terreau pour se castagner sur l'occupation d'un lieu, donc en gros ce lieu a été occupé par plutôt des punks qui voulaient que ce soit un centre social donc ça a été un centre social pendant bien plus d'un an, bien dix-huit mois presque vingt-quatre mois ça a plutôt bien fonctionné, ça a été une expérience pas mal, moi je n'étais pas là mais je fréquentais les gens qui habitaient et qui géraient aussi fort, je ne sais pas le niveau de tension qu'il y a eu j'ai pas le souvenir de grandes tensions... Après un groupe de là-bas a dégagé et a rouvert un autre truc qui s'appelait « La Factory » ou le « Tapesala », le Tapesala peut-être ouais, qui était déjà un lieu plus industriel, mais où se sont faites aussi des choses, et là c'est devenu toujours plus punk, toujours plus... Mais quand même toujours avec une volonté d'ouverture type centre social, qui était due au fait aussi que tu avais des grands espaces avec des mecs qui venaient, qui mettaient leurs camions dans des hangars, et que tu avais des endroits quand même pour des fêtes des trucs comme ça. Et puis le Tapesala a fermé et la Factory a ouvert, et c'était toujours plus loin dans le quartier et c'était toujours plus punk-indus quoi... tu vois. Et pour finir cette bande-là ou une partie de cette bande-là s'est reconfigurée et est allée carrément à Droixhe, aujourd'hui dans un entrepôt qui s'appelle « Le Créaction » pendant qu'une autre bande ouvrait ce qui reste peut-être le plus gros phénomène centre social qui était « La Chauve souris » mais qui était au Laveu, qui était complètement... Mais pour moi c'est quand même des expériences quand tu les regardes c'est des expériences qui se sont construites à Saint-Léonard, c'est-à-dire que même si la Chauve souris va au Laveu c'est des expériences, c'est la fin d'un cycle d'expériences qui s'est fortement vécu et qui ont eu lieu autour du quartier de Saint-Léonard, c'est une manière de faire... [Greg]

Il est intéressant pour notre enquête de remarquer que les Nuits Blanches, dont on peut considérer qu'elles sont l'un des premiers événements culturels métropolitains en Europe, est également l'objet du contre-pied que proposent les militants altermondialistes en s'installant dans le quartier Saint-Léonard. L'opposition à l'événement implique une occupation d'un autre ordre, un squat de type centre social, ouvert sur le quartier, lequel donnera lieu, dans cette même lignée, à une longue suite d'autres squats. Refuser d'appartenir à ces classes créatives valorisées par les Nuits Blanches passe pour ces jeunes par une autre manière de pratiquer les arts et d'organiser des événements culturels,

et ce faisant de se lier aux dynamiques qui animent le quartier Saint-Léonard. L'inscription dans le quartier implique une prise de position, et c'est encore une fois de détermination politique auto-organisée dont il est question, quoique de manière radicalement nouvelle.

Le lien entre eux et le quartier bah en tout cas je dirais que par exemple, tu fais une *free party*, c'était la grosse spécialité d'Éric les *free party*, parfois foireuses, tu fais une *free party* tu te retrouves à avoir du matos que tu vas aller chercher toi en tant que collectif dans des assos' parce que tu as tes entrées dans des assos', et sur la même carte tu vas aller prendre du matos euh dans les squats. Tu vois tu passes d'une espèce d'intervenant culturel sur le quartier à une espèce de carte, un dispositif, qui comprend, en termes d'infrastructures, les squats et les et les assos', ce qui veut dire qu'il y a plein de personnes comme ça qui sont à l'interface entre les deux. Ce qui fait que des assos' avec pignon sur rue parfois même la FGTB se retrouvent en définitive sur des projets à des échelons différents liés à des squats. Parce qu'ils entreposent du matos, parce qu'ils prêtent des locaux pour des réunions, parce que la photocopieuse tourne à plein régime mais c'est vrai que... Moi, jusqu'à la fin des années 2000, ça a marché comme ça. Maintenant il faudrait voir comment ça marche parce que là je suis moins là mais si ça a pas changé c'est une expérience qu'on a eue. Ça transitait on allait faire des trucs à la Bibi, la Bibi c'est la maison des jeunes et ben voilà on faisait des discussions, on allait raconter Gènes aux gamins à la Bibi et on faisait une soirée-bénéfice dans un squat punk, tout ça à quelques centaines de mètres de distance... [Greg]

Des bals du samedi soir qui mobilisaient la communauté espagnole dans les années 1960 aux *free party* organisées dans des entrepôts abandonnés du quartier dans les années 2000, cinquante ans se sont écoulés, pourtant, c'est le même outil, en l'occurrence le CPR, qui est utilisé pour en permettre la tenue. La circulation de matériel, de personnes et de groupes entre les lieux, qui s'était déjà renforcée dans les années 1990 sous la bannière de l'anti-fascisme se poursuit dans les années 2000 mais en changeant nettement de tonalité. On peut dire que là où l'alliance anti-fasciste des années 1990 empruntait encore à l'une de ses modalités politiques classiques, ces années 2000 sont quant elles marquées par leur éclectisme et leur style baroque.

Mais un lieu qui était très emblématique de ça et qui a fermé, et ça aussi c'est un événement... tragique enfin non c'est la vie, c'est le Carlo Lévi. Le Carlo Lévi est aussi un lieu improbable de Saint-Léonard, c'était à l'entrée de la rue Saint-Léonard, tu dois encore avoir les restes, après l'esplanade tu rentres dans la rue Saint-Léonard et c'est six-sept maisons après, à côté du glacier y'a un glacier là et tout de suite là, le Carlo Lévi... Alors, le Carlo Lévi c'est extraordinaire c'est un cercle de communistes comme son nom l'indique, italien à la base... mais où dans les années 2000 tu avais un des plus célèbres anars qui est un peu comme Mowgli recueilli par les loups tu vois, s'était retrouvé, avait trouvé refuge là-bas, il s'appelle Georges Robert et c'était une figure, un pilier du Carlo Lévi.

Question : Pourquoi c'était une figure... ?

Il était il était euh c'est le genre de militant bizarrement moi on me l'a toujours dit anar, et je crois qu'il l'était, profondément, libertaire, anti-fa, grand militant anti-fa, mais très dans cette mouvance lutte ouvrière, tu vois le mec je vais te dire il donne sa vie pour la cause, complètement quoi. Et alors il était là au Carlo et alors le Carlo qui politiquement, moi quand j'étais à l'univ' y'a vingt ans passés, on m'avait recruté, tu vois, les partis communistes ils recrutent, ils vont gratter un peu partout, et ils avaient essayé de m'alpaguer, et ils m'avaient attiré dans des réunions qui se passaient au Carlo mais c'était vraiment la fin du monde quoi. Tu vois, le bâtiment tombait en ruines, tu voyais vraiment bien que t'arrivais après la guerre et le bâtiment était resté comme ça pendant vingt ans, sauf qu'ils n'y faisaient même plus de réunions. Et donc Georges était là-bas, et en même temps il n'y avait plus de public, le public du Carlo Lévi c'est des gens qui venaient boire des bières parce qu'il y avait un bar, et qui jouaient un peu au billard. Et pour avoir un peu du public, ils ont passé un peu une alliance avec la scène musicale punk. Donc c'est chez les communistes et c'est géré par un anar et tu vois arriver les punks qui font de la programmation musicale pendant que les vieux communistes déprimés et la population locale restent au bar ! Alors après comme... le Carlo c'était vraiment bien, enfin c'était crade, mais t'avais une vie et tu pouvais faire des choses, donc est venue se greffer dessus la petite scène électro de tendance berlinoise

liégeoise autour de gars comme Dj Motocross et Hugo Frigo qui habitent tous les deux toujours le quartier, donc tu avais des gens de cette scène-là, Bruno Corver jouait ses concerts là-bas. Donc tu te retrouvais de nouveau tout ça s'empilait : t'avais les cocos, l'anar qui gérait le lieu, les punks et les gars de la scène électro, tu te retrouvais avec un mec ayant fondé un label qui s'appelait l'Armée des bonbons et il venait gonfler des ballons comme ça donc vraiment tu sais plus où t'es je vais te dire c'est vraiment le truc... et nous on avait fait la rétrospective de Pierre Merejkowsky, vous voyez qui c'est ? C'est un vidéaste parisien proche de Zaléa TV, dont la spécialité est de foutre la merde. Donc on avait fait la rétrospective et il se marrait comme un con parce qu'on était beaucoup à habiter Saint-Léonard, et il répétait c'est fou comme tu vois ici les anars doivent vivre avec les cocos et les cocos sont obligés de vivre avec les syndicalistes socialistes c'est merveilleux parce que ça crée plein de tensions comme ça, et t'as les maladies mentales de chacun qui s'étalent sur la table, il adorait ! Et il arrive au Carlo Lévi et il dit : ici c'est le paradis ! Et alors il passe un film et comme souvent au Carlo bah, il y a trois pelés deux tondu quoi et à un moment donné dans son film il dit oh y'a pas grand monde et il fait exprès il arrête le film lui il dit par hasard mais il arrête le film sur la phrase : « ce n'est pas parce que la classe ouvrière n'a rien à dire qu'elle doit se taire ». Signé d'un obscur, d'un faux gars avec un nom russe et donc t'es au fond du Carlo t'as le grand panneau avec ça marqué. Et comme toujours nous on avait engagé un des Dj de cette clique-là qui devait mettre la musique après qui se met à mettre la musique à l'époque je me demande si il ne revenait pas d'Inde et il passait des trucs de Bollywood, au bar t'avais les coco qui servaient les punks qui buaient et on avait passé le deal avec l'anar qui était là et à un moment donné c'est les punks qui sont outrés par la phrase parce que c'est un manque de respect au prolétariat mais tu te dis... Et donc une discussion s'engage pour dire mais non c'est la liberté d'expression radicale pour le prolétariat tu vois, avec le parisien qui, lui, jubile. Et le Carlo a fermé il y a je crois dix-huit mois. Et c'était la plaque tournante parce qu'au Carlo... t'avais t'as eu des réunions altermondialistes, des festivals punks, la scène électro, on préparait des *free party* qui étaient plus dans une mouvance à la John Jordan, tu vois John Jordan, lui on l'a fait venir on a fait deux jours de séminaire il est venu à la Bibi quoi tu vois, à la maison des jeunes de Saint-Léonard, tu vois, ça marque... Les années 2000 fonctionnaient comme ça et c'est vrai que le Carlo était peut-être le plus emblématique : donc une asso', mais pas subventionnée, les anciens cocos, complètement laminés, gérée par un anar, complètement investie par les punks, où tu peux programmer une scène électro complètement pointue complètement connectée avec Saint-Petersbourg, Hambourg, Berlin et Nantes, un truc comme ça les gens venaient... Et tout ça se passait là-bas et les petites expérimentations politiques et tout ça quoi. [Greg]

En cheminant par le registre de l'anecdote et la description de personnages hauts en couleur, Greg nous introduit à ce que, dans cette histoire politique récente, le Carlo Lévi avait de si spécifique. Ce n'est pas tant l'unité des différentes tendances politiques de l'extrême gauche qui se regroupent au Carlo Lévi qui suscite son enthousiasme mais plutôt l'agencement improbable, qui tourne au comique. L'invention de manières nouvelles de faire de la politique implique une auto-dérision quant à l'héritage idéologique du communisme. Profusion de sens, entre les musiciens électroniques pointus, le cinéaste expérimental, les punks, les vieux communistes, la drôlerie du récit de Greg n'est pas de la moquerie ou de l'ironie mais la constatation que les lourdeurs idéologiques sont envoyées en l'air par la multiplicité des sensibilités différentes rassemblées au même endroit. La puissance du lieu tient dans cette capacité à produire un sens riche à même les situations vécues.

... Et la boucle de tout ça c'est quand Éric décide de faire la plus grande blague, la plus merveilleuse conclusion de ce cycle... Le Parti Communiste avait ses locaux un peu plus loin dans la même rue que le Carlo Lévi. Y'a quelque chose qu'il faut savoir, c'est que le Parti Communiste très très tôt dans les années 30 a décidé de faire passer ses biens immobiliers qui étaient conséquents en société privée, immobilière, pour ne pas, s'il y avait des problèmes qu'on leur saisisse les biens tu vois, donc ça c'était à l'époque une tactique et avec le temps évidemment ça peut se retourner et ce qu'il s'est passé c'est qu'il y a eu des bouleversements et c'est surtout les gens du Hainaut qui ont mis la main sur la société privée et donc en définitive ces derniers temps c'était plutôt les gars de Liège du PC qui occupaient un bâtiment mais qui était géré par les gars du Hainaut avec qui ils s'entendaient plus donc ils étaient limite dans des rapports de propriétaires à

locataires mais ça faisait quand même mauvais genre d'expulser des camarades on allait quand même pas aller jusque-là. Sauf qu'en fait les mecs du PC liégeois ont fini par passer une alliance avec les types du PTB [Parti du Travail de Belgique], et là ils on franchi la ligne rouge quoi. Les gars du Hainaut l'ont pas supporté et ils les ont vraiment expulsés, ils ont dit : de toute façon c'est fini y'a plus personne qui vient de chez vous cassez-vous quoi. Et donc ils ont décidé de mettre en vente le bâtiment qui appartenait au Parti Communiste et c'est l'agence Century 21 qui était chargée de vendre le bâtiment, et Éric a eu vent de ça et comme il était très facile de trouver les clés de ce bâtiment parce qu'on connaît des gens qui avaient des clés, bah ils ont décidé de squatter le lieu et ils sont entrés dedans, y'avait l'anar, l'ancien anar du Carlo et deux autres gars qui sont entrés avec Éric et pendant l'espace de deux mois avec Une Certaine Gaieté très très vite on a fait un truc parce qu'il fallait absolument qu'on fasse un truc là-bas... Ils cherchaient un nom pour le lieu, et ça s'appelait « Espace Marx » le truc, il y avait encore la bibliothèque dedans ! Un jour, ils se sont dit on va nettoyer la façade pour mettre le nom au-dessus et ils ont commencé, ils ont bougé, ils ont effacé le E et ils ont reculé et évidemment ils fumaient des pétards et ils ont fait ouah ça fait Space Marx, c'est magnifique ! On garde ! Et donc ils ont fait le squat Space Marx, mais ça n'a pas tenu... Mais c'était quand même un coup magnifique parce que tu vois tu squattes le bâtiment du PC. C'est un beau point de conclusion. [Greg]

Encore une fois, le comique de situation n'est pas un effet de style : il s'agit bien de dire quelque chose sur ce qui a précédé, de prendre acte de la fin d'une forme, celle du Parti Communiste, mais de le faire grâce à l'humour et à sa force d'effraction. Transformer l'Espace Marx en Space Marx, pour hériter du communisme mais en prenant bien soin de moquer l'univocité du marxisme, de pointer son réductionnisme, en ouvrant à de nouveaux horizons, cosmiques cette fois-ci. Si les altermondialistes de Saint-Léonard se sont eux-mêmes nommés l'« Intersidérale » ou « l'Intergalactique », c'est avec cette même volonté d'ouvrir les possibles du communisme dont ils héritaient. Ce qui pour eux est intersidéral, c'est de parvenir à faire dialoguer des mondes radicalement différents les uns des autres, en évitant les mots d'ordre rassembleurs et les discours unificateurs. Il y a cette idée de régénération qui traverse les histoires que l'on nous raconte : chaque génération semble réinventer une manière de poursuivre ce qui a été initié par la précédente, et cette réinvention est sans garantie, elle nécessite de rejouer sans cesse les liens entre les collectifs en présence, d'anticiper les bonnes et les mauvaises rencontres, de percevoir celles qui « marchent » et celles qui, avec le temps, s'épuisent.

4.2.2. Faire la fête pour faire quartier : le carnaval des Patates

Dans notre quartier, c'est le Miniss' Hiver qui symbolise le mal, qui sert de bouc émissaire et dont on doit se débarrasser pour que le printemps puisse commencer sereinement. Tous les habitants, en particulier les plus jeunes, se lancent à sa recherche dans le quartier. Un jeune personnage leur vient en aide. Il s'agit de Léon Tchinniss. Ce « tout petit géant » n'est autre que le fils caché de Tchanchès. En revanche, on ne sait rien de sa mère, sauf que c'est une dame qui est passée par le quartier ! Grâce à lui, le Miniss' est arrêté et on peut procéder à un procès burlesque, lors duquel tout un chacun peut lui adresser des reproches. Jugé coupable, malgré les gesticulations de l'avocat véreux qui tente de le défendre, il est condamné à être exhibé dans le quartier durant le cortège, puis attaché sur un bûcher. Là, il est d'abord lapatatisé [canardé de pommes de terre] et ensuite brûlé. [présentation du carnaval du Nord <http://vieillemontagne.be/>]

L'effervescence politique des années 2000 correspond également dans le quartier Saint-Léonard à une effervescence artistique et culturelle. Parmi les jeunes récemment installés dans le quartier, nombreux sont les artistes et professionnels des métiers du spectacle à insuffler de nouvelles

énergies dans les équipements. C'est à l'initiative de cette jeune génération qu'est créé alors le carnaval des Patates, qui rassemble depuis les habitants du quartier Saint-Léonard chaque année et qui rencontre parmi eux un franc succès.

Donc en fait ils ont lancé le carnaval y'a douze ans treize ans. Un petit carnaval, avec quelques artistes qui habitaient ici sur la place Vivegnis, avec aussi l'Espace 251 Nord, Laurent Jacob, qui est là derrière, donc ils ont lancé ce projet-là, c'est un petit carnaval sympa, mais on n'est pas une ville de carnaval vraiment, parfois par quartier y'a un petit carnaval mais on n'est pas... Puis la première équipe a un peu périclité parce qu'y'a eu un peu de tensions et ils avaient plus l'énergie de le faire et à ce moment-là, nous avec un groupe d'amis, mon compagnon de l'époque et quelques amis qui commençaient à venir habiter ici, parce qu'on a vraiment remarqué qu'à partir de 2000-2002, les gens, enfin nos proches ont commencé à réinvestir le quartier, qu'on a fait un peu pionnier, puis tout le monde a mis ses enfants à l'école Vieille Montagne, puis qu'il y a de plus en plus..., puis que ça semble de moins en moins loin. Saint-Léonard est de moins en moins loin et les gens à la limite ont envie de venir voir ce qu'il se passe notamment quand y'a des événements. Donc le carnaval on l'a repris avec un groupe d'habitants qui n'étaient pas liés vraiment à aucune association, il y avait la maison des jeunes, la Bibi, mais nous on n'était pas à la maison des jeunes, on n'était pas des travailleurs sociaux, on n'était pas des militants du CPRC, mais on avait envie de porter ce carnaval, et donc on a refait une équipe et qui continue à travailler... y'a eu un peu des changements mais là on a un noyau de je ne sais pas une dizaine de personnes et un peu plus large, qui organisons notamment avec le CPRC le carnaval depuis une dizaine d'années. Et qui a grossi mais avec vraiment un esprit, et donc c'est peut-être ça quand on parle de résistance, y'a un vrai esprit. Par exemple il n'est pas question qu'une camionnette Red Bull vienne à notre carnaval distribuer des trucs. Ils sont venus une fois, on les a remballés et ils ne viendront plus. [Julie]

Le carnaval du Nord, dès ses débuts, a partie liée avec le milieu artistique de Saint-Léonard. L'Espace 251 Nord, un centre d'art contemporain installé dans le quartier depuis les années 1970, a participé activement à sa création et l'on retrouve tout au long de son existence un groupe de jeunes artistes pour l'animer. Julie pointe que c'est une absence de liens préalables au quartier qui pousse ces jeunes à investir le festival, à la fois pour y inscrire leur présence nouvelle et se lier aux équipements impliqués dans le carnaval (l'école Vieille Montagne, la Bibi et le CPRC, entre autres), mais également avec une volonté d'exprimer leur propre perspective, depuis leurs pratiques artistiques. Il s'agit pour eux de participer de quelque chose de diffus dans le quartier, qui n'est pas d'abord associé à une politique mais plutôt à un « esprit », comme le désigne Julie, une atmosphère qui résiste à sa mise en forme externe. Précisément, le carnaval du Nord est une forme que le quartier se donne à lui-même, et c'est dans la fabrique pas-à-pas de cette forme que son autonomie s'affirme et se renforce.

Ce qui est drôle, c'est qu'on a inventé un folklore au fur et à mesure, notamment avec l'école Vieille Montagne, ils ont créé une bande dessinée, et dans la bande dessinée, les enfants ont rajouté plein de trucs qu'y'avait pas dans l'histoire que nous on avait imaginée au départ. Et à chaque fois on rajoute des éléments, dans des réunions du carnaval, dès que quelqu'un a une idée, tiens on pourrait inviter tel personnage. Par exemple dans le folklore, à un moment y'a quelqu'un qui est décédé, qui était un syndicaliste de l'ACSC, qui passait son temps avec son vélo à aller chercher les cartes, les chômeurs doivent rendre une carte de pointage, disant j'ai pas travaillé, j'ai travaillé tel jour, etc., qu'il faut rendre en fin du mois pour être payé, eh ben lui il allait chercher chez les gens, parce qu'y'avait des mamans, avec des enfants, qui avaient pas le temps, eh ben il allait chercher les cartes et il les déposait pour tout le monde, donc c'était un personnage, hyper impliqué, aussi dès qu'il y avait une manifestation, il allait avec une veste fluo pour que les enfants ne se fassent pas écraser, enfin voilà vraiment quelqu'un d'important dans le quartier, ben c'est devenu Noss'Robert, un personnage du folklore du carnaval. On lui a fait une tête en papier mâché et y'a quelqu'un qui se déguise dans ce personnage-là pendant le carnaval. Donc toute une série... ça c'est vraiment l'esprit du quartier.

On a des outils pédagogiques vers les écoles, et chaque année, ça a un peu évolué au cours du

temps, on fait ce qu'on appelle les ramdams, c'est-à-dire qu'on prépare les gens au carnaval, on fait l'élection de la reine des patates. C'est le début, là on en est à la deuxième ou troisième fois, et on voit que ça commence à devenir un événement vraiment à part entière, où les gens disaient ah moi je préfère cet événement-là, ou le jour du carnaval y'a trop de monde alors je viens à ce moment-là. Y'a une autre manifestation qu'on appelle le ramdam des écoles. C'est-à-dire qu'il y a les personnages folkloriques du carnaval, la fanfare qui a été créée à cette occasion-là, plus des gens qui portent le projet, qui vont dans des écoles jouer de la musique, apporter des chiques et expliquent le carnaval, invitent au carnaval. Et là où c'est drôle, là où on voit que ça marche c'est que les enfants qui ont vu ça depuis qu'ils sont petits, sont maintenant des grands ados et entrent même dans l'organisation, à un certain niveau. Y'a encore un ramdam qui est plus centré sur les enfants, où on fait un grand jeu de piste dans le quartier pour capturer le Miniss' Hiver, le « ministre hiver », qui est le méchant et on en profite pour récolter des vivres un peu partout pour faire des crêpes le jour du carnaval, et ça se termine par un procès où tout le monde peut venir exorciser ses peurs, ses craintes, en accusant le Miniss' Hiver de tous les maux du quartier. Et là maintenant on fait une pièce de théâtre, et là ma fille fait l'avocate, y'a un autre gamin qui fait le juge, enfin ils sont en train de vraiment s'investir dans l'organisation et de plus en plus aussi on voit des ados qui viennent dans le cortège. On a une organisation un peu nous, mais ça a un côté hyper spontané parce que les jeunes, en dernière minute y'a plein de gens qui viennent déguisés et qui rentrent dans le cortège, donc ça a un côté un peu anarchique, enfin anarchique contrôlé, les gens... On a quand même un petit service d'ordre mais qui est interne à nous, c'est pas vraiment un service d'ordre mais on vérifie que tout se passe bien, qu'il n'y ait pas de tensions, mais on n'interdit pas aux gens d'entrer dans le cortège, donc c'est-à-dire qu'il n'y a presque pas de spectateurs parce qu'en fait tout le quartier se déguise, les gens viennent de l'extérieur aussi et rentrent dans le cortège. Je trouve ça aussi assez spécifique. On a aussi demandé qu'il n'y ait plus de camion et qu'il n'y ait plus de musique, et si possible que la musique qui soit jouée et pas diffusée ou en tout cas pas trop fort pour que les fanfares, pour qu'on ne se gêne pas les uns les autres et puis on avait pas envie que ça pollue, et puis qu'il y ait différentes échelles aussi, donc c'est aussi un peu le carnaval de la débrouille, où chacun vient avec plein de créativité dans ses costumes mais personne ne va aller acheter un costume tout fait ou louer un costume pour aller au carnaval ici, on n'est pas vraiment dans cet esprit-là. [Julie]

La construction de cette forme carnaval implique que la frontière reste toujours poreuse entre la vie de quartier et l'événement annuel. Pour cela, des figures migrent de la vie réelle à celle du folklore du carnaval, comme Noss'Robert, qui devenant un personnage à part entière, continue de veiller sur le quartier. Ou bien, cela demande d'aller au-devant des enfants des écoles, et de les impliquer intensément tout au long du processus¹⁰³. La forme appelle également que les costumes soient taillés et inventés par les participants, pas question de venir avec un costume acheté dans le commerce. Elle appelle enfin à ce qu'aucune composante du carnaval ne prenne le dessus sur les autres, de sorte à ce que l'ensemble des habitants du quartier puisse y prendre part.

Au départ ceux qui avaient lancé le projet c'était plus on va, je crois qu'ils avaient donné des thèmes, et puis quand on l'a repris on s'est dit qu'on n'allait pas vraiment donner de thèmes par années, ou de thème général au carnaval, mais on a un peu fouillé quand même dans les archives et on a vu, je pense que c'est dans les années 50, y'avait un carnaval ici dans le quartier où ils se déguisaient avec des sacs à pommes de terre, la pomme de terre c'est la patate, donc avec des sacs à patates. Donc c'était pour montrer aussi que le quartier était pas très riche, et donc on est partis sur ce délire-là, c'est le carnaval des patates et donc c'est pour ça qu'on élit une reine des patates, la première fois qu'on l'a fait on a demandé à une des anciennes du club chilien d'être la reine des patates, mais à chaque fois ça se rajoute, on invente tout le temps des trucs, et les gens se l'approprient. On peut faire des quizz avec les gens, on demande : qui est le père de Léon Tchiness, qui a fait quoi, qui est tel personnage, et ça marche quoi. Après y'a toujours un petit clin d'œil politique, le ministre Hiver, chaque année le comité désigne un homme politique qu'on veut brûler et c'est lui le Miniss' Hiver. Cette année il avait une double tête, c'était deux ministres de la MDA,

¹⁰³ Voir la bande dessinée que les enfants ont réalisée : http://vieillemontagne.be/Carnaval_site/folklore.html. Consulté le 20 mai 2016.

le parti nationaliste flamand, avec une petite marionnette qui est Louis Michel, qui est notre premier ministre francophone mais qui est complètement sous la coupe du reste des ministères. Bon après ça c'est des choses qui font plus référence, plus pour les adultes, mais qui fonctionnent aussi. Y'avait une super belle histoire l'année dernière, on avait choisi Malik Debloc, qui était à ce moment-là à l'immigration, et donc là dans le folklore, à un moment y'avait une cible avec la tête caricaturée de Malik Debloc et on lui lançait des patates, c'était le concours pour être reine des patates. Et à ce moment-là y'a un sans-papier qui est passé et il nous a dit c'est génial, enfin de voir des gosses de tout un quartier qui lançaient des patates sur la tête de la ministre de l'immigration, il se sentait moins isolé, c'est un peu l'esprit. [Julie]

Si le carnaval du Nord n'est pas d'abord un événement politique, de la politique ne cesse de s'y manifester. Lancer des patates sur le ministre de l'immigration ou sur un leader nationaliste, rappeler la condition économique difficile dans laquelle se trouve le quartier, garantir l'autonomie du carnaval vis-à-vis des financements publics et des partis politiques, sont autant de manières de faire émerger de la politique à même son déroulement. Il y a comme une double subversion politique opérée par le carnaval, une subversion par l'humour d'abord, soustractive, où le quartier s'écarte du stigmaté de la pauvreté en le tournant en dérision. La pauvreté mue en patate, on peut lui faire la fête, on peut la jeter sur les hommes politiques, on peut aussi la manger. Mais s'appuyant sur la première, il y a également dans le carnaval une subversion plus affirmative, où le quartier s'approprie les rues, déambule anarchiquement, chante et danse, où il surgit comme force collective.

Au-delà des seules manières de faire le carnaval, de ce qu'il véhicule politiquement, il est aussi une instance de fabrication d'un tissu commun dans le quartier. Eugène explique ci-après comment très concrètement, le carnaval opère sur les liens dans le quartier :

L'usage commun, tous les gosses du quartier qui s'habillent, tous les parents, que tu sois jaune ou bleu ton gosse il vient il te casse les couilles, il veut aller se déguiser avec ses copains, alors même si c'est pas dans les mœurs, ton gosse il vient il te tire la jambe et il te dit « allez, allez ».... T'impose ça dans les écoles et les gosses ils veulent jouer, ils veulent se déguiser en superman comme les autres gosses, alors il va chopper la jambe des parents... Si tu vas dire à ton gosse, non t'y vas pas ? Alors à part trois parents un peu bossus qui mettent une baigne à leur gosse, la plupart des parents ils disent : ben ça va, on va y aller. Créer des us communs. Avoir des fêtes de quartier où on se rencontre tous, où toutes les communautés sont là, à travers les enfants, à travers le carnaval, à travers la fête de quartier Saint-Léonard en Couleurs ou sans visage... Tu as la fête populaire, tout le monde sort dans la rue. En été, comme les communautés elles sont dehors tu le fais sur la place où ils sont dehors. On se rend compte que sur des atmosphères festives, y'a moyen de rigoler, c'était des fêtes communautaires où t'avais la bouffe de toutes les tribus, les stands des Portugais, des Espagnols, des Arabes, etc. et toi tu manges les sardines à l'huile et les bananes plantain à l'autre, t'échanges quoi. Le carnaval il est plus sur fête d'hiver et plus sur le fait que c'est les gosses, et des gosses, on en a tous, et quand ils te choppent la jambe et qu'ils te disent je veux aller là... Moi, pour éviter Mac Donald, moi, heureusement que je connaissais tous les Italiens et que les tortus ninjas, ça mange des pizzas ! Mais sinon va dire à un gosse, non, on ne va pas à Mac Do, c'est politique. Et il t'emmerde ton gosse : quoi tu m'as dit que je pouvais pas aller chez Mac Do ou Quick, mais t'es fou ou quoi ? Tu sais pas qu'ils font des hamburgers ! Donc tu vas jouer avec le gosse pour adapter et tout mais tu ne peux pas non plus, il faut vraiment avoir toujours ces liens-là, et tous ces liens-là au bout d'un moment ça crée des magies. Avec aussi des techniques, on l'a pas vraiment fait exprès mais à un moment, on doit monter une tonnelle, on doit monter la fête [il mime le sifflement] hé viens me donner un coup de main. Et puis voilà, il se déplace, il vient te donner un coup de main. Un maximum de festif, que ce soit par les enfants, par tout le monde... [Eugène]

Eugène pointe vers ce que les deux fêtes impliquent deux modalités différentes de rassemblement inter-communautaire : le carnaval via les écoles et la participation des enfants et les fêtes d'été, via les échanges culturels qui y ont court. Pour le carnaval, l'investissement dans les événements du quartier est amené par les enfants, ce sont eux qui obligent, par leur envie d'y participer. Les fêtes

d'été, comme Saint-Léonard en Couleurs, permettent de donner accès à ce qui normalement reste dans les secrets des cuisines ou à l'intérieur des communautés (comme les musiques traditionnelles) des uns et des autres. Traversant les deux modalités, celle que l'on a déjà bien identifiée dans ce rapport, toujours ce registre de la proximité : demander de l'aide dans la rue à un habitant pour monter un stand, impliquer par la coprésence, en ménageant la possibilité d'intervenir à n'importe qui.

Cette année le thème du carnaval de l'école c'est « les bobos », on a fait un char. Moi je suis déguisé en Nutella. J'ai été dans tout, j'ai été la Reine des Patates aussi. C'est des bons moments. Tu sais quand je sors le matin mon mari dit toujours « tu reviens à quelle heure ? » bah je dis « je vais revenir » « mais non tu reviens à quelle heure ? Pour qu'on sache à quelle heure tu reviens. », bah je dis « je vais revenir », si je pars à 8h je reviens vers 10h. Parce que je parle tout le temps, je parle avec tout le quartier. J'aime bien les gens du quartier, ils me parlent de leurs petits problèmes. Ils me demandent comment la santé va, parce que je me suis fait opérer de la hanche, l'année passée. Mais elle va bien, elle va mieux qu'avant. Je dis : c'est à cause de moi qu'ils vont changer tous les systèmes d'alarme dans les avions. Donc ça les fait rire... C'est pour ça, le carnaval c'est quelque chose qui marche très bien. Et qui a moyen d'être énorme si on pouvait faire plus énorme. C'est un truc gai, moi ça fait des années que j'y vais. Mon petit fils ne le raterait pour rien ce carnaval, il n'ira pas le voir à To, ni à Malmodi. C'est vraiment quelque chose de convivial, c'est familial, on rigole, on est déguisés. Aussi bien les enseignants que moi, c'est vraiment... c'est convivial. T'as des gens qu'on ne connaît pas, tout le monde se dit bonjour. Non y'a du monde à ce carnaval, mais plus comme avant. Mais j'espère que cette année ça va remonter un petit peu et que les autres années ça va aller de plus en plus fort. [Arlette]

Arlette, la concierge de l'école Vieille Montagne, lit l'existence qu'elle a au cours des carnivals, auxquels elle participe très activement, à l'existence quotidienne qu'elle a dans le quartier, l'inter-connaissance qui se réactive chaque fois qu'elle sort de chez elle. L'extraordinaire tisse l'ordinaire et inversement, la vie quotidienne rend magique le moment extraordinaire, en lui donnant une profondeur temporelle et une consistance spatiale : un bonjour échangé alors le reconduit le reste de l'année, ou bien un voisinage qui se rapproche et se fait plus chaleureux à l'issue du carnaval. Prendre des nouvelles de la santé des uns et des autres, parler quelques secondes des ennuis que l'on traverse, utiliser l'humour toujours, comme opérateur de lien. Le carnaval n'est qu'un temps fort dans un prendre soin qui se déploie grâce à ces anges de la médiation que sont des Arlette ou des Robert et que le carnaval prend bien soin à son tour de célébrer pour l'importance de leur rôle de médiateur de cet esprit dont parle Julie.

Quelque chose commence à apparaître : l'esprit dont nous parle Julie désignerait moins une forme, une esthétique donnée au carnaval ou bien une politique auto-déterminée qu'un soin qui est pris dans les relations et l'inter-connaissance dans le quartier, un soin collectif, étendu potentiellement à tous les habitants du quartier et qui en traverse littéralement la vie quotidienne. Pour cela, et comme pour les Garcia Lorca en leur temps, maintenir une certaine intimité est nécessaire :

Mais il y a la volonté, il y a quand même cet esprit de quartier où on n'aime pas tellement faire des trucs sur l'esplanade, parce qu'alors toute la ville débarque et on a plus l'impression d'avoir cet esprit de quartier. Et le carnaval on le fait maintenant depuis plusieurs années dans le jardin, l'Espace 251 Nord, en été, il y a un festival de musique qui est super chouette, ça s'appelle le Micro Festival, qui est plutôt pop rock punk folk, et une association qui est super dynamique qui s'appelle Jaune Orange qui fait de la production, etc., et y'a cet esprit un peu quartier, un peu esprit de clocher, avec ses côtés positifs et ses côtés... négatifs, mais qui veut toujours je pense essayer d'intégrer un maximum de personnes, donc on essaye toujours de faire des trucs pas chers ou gratuits, enfin le carnaval on distribue des chocolats chauds, des crêpes, y'a du théâtre de marionnette pour les enfants, tout ça c'est gratuit, donc au bout d'un moment ça fédère et les gens savent qu'ils sont les bienvenus, et qu'ils peuvent... [Julie]

L'esprit peut se perdre ou se diluer dans la foule urbaine. Le succès du carnaval relève ainsi d'une ouverture suffisamment large pour permettre aux Liégeois d'y participer et en même temps, d'une

ouverture suffisamment étroite pour ne que le carnaval ne se convertisse pas en événement métropolitain sans visage. La diffusion de l'esprit du carnaval dépend de son succès, lequel se mesure autant au nombre de participants présents qu'à la densité des liens qui les unissent et à l'ambiance générale qui en émane.

La dilution de l'esprit du quartier dans la métropole liégeoise n'est pas le seul risque qui le menace. En effet, si le carnaval reste, de l'avis de tous, une force active dans le quartier, un événement investi et vivant, les autres fêtes, notamment la fête de Saint-Léonard en Couleurs ou la brocante, ont perdu en intensité. Un double risque menace le quartier : celui de l'institutionnalisation de ses équipements et associations, dont l'indépendance reste toujours à actualiser, et en vis-à-vis, celui de l'évanescence de son esprit, qui ne tient quant à lui que par et dans des relations de proximité. L'extrait suivant, où l'on retrouve à nouveau Eugène du CPR, nous introduit aux incertitudes actuelles qui pèsent sur le quartier, à ce double risque de l'institutionnalisation ou de l'évanescence et à l'incertitude que réserve l'avenir :

Question : Et alors ça continue ?

C'est assez mort, de plus en plus mort, le carnaval non, parce que c'est puissamment ancré maintenant, mais heu, les fêtes d'été pour le moment on est forts pauvres. Donc on maintient des petites choses pour dire qu'il y a une histoire qui reste... Mais y'a un tournant entre les générations. Il faut qu'on mette nos outils à l'arrêt, qu'on reparte sur la rue pour voir ce qui existe vraiment, et dès qu'on aura des leaders dans la rue, offrir les outils et les faire gérer. Si je fais une soirée ici musicale, ben j'ai des gosses qui se pointent, mais le problème c'est que je suis de l'âge de leurs grands-parents, tu vois donc pour l'identification, pour le truc et même pour le ressenti... Je vais très bien comprendre ce qu'est une personne de quarante ans ou de soixante ans, comment est mon parcours, je peux pas ressentir ce qu'est une personne de vingt ans, y'a un trop gros écart. Moi, je suis de ceux qui disaient dans une maison de jeunes au-dessus de trente ans, tu peux plus être animateur. À la limite, tu peux être le coordinateur parce que tu as des savoirs, parce que ça te permet, mais celui qui est directement avec les gamins, avec les adolescents, il est plus à sa place. Les gamins, ils ne savent plus s'identifier, lui il est trop loin dans sa vie pour comprendre ce qu'est en train de ressentir exactement ce gosse-là. Tu vois, tu peux pas, un animateur de cinquante ans dans une maison de jeunes avec des adolescents de 15 ans ! C'est un vieux pédophile, qu'est-ce qu'il fout là ? Ou il peut avoir ce jeu que tu dois avoir avec les gosses, pour les amener, tu vois... C'est possible, y'a vraiment un tournant de génération, y'a des gens derrière qui installent des petites choses... Comme on a vu tout à l'heure M. et tout, ils sont en train d'ouvrir le squat, mais ça reste toujours des trucs fort éphémères tu vois, tout ce qui est squat et mouvement sans organisation réelle, t'as un an deux ans de fonctionnement mais c'est quand même assez éphémère, donc vraiment... Quand tu poses une institution, ça devient une institution et les institutions c'est pas respectueux des gens, c'est hiérarchisé, c'est directivé, tu laisses pas la place aux gens pour s'exprimer parce que ton institution elle s'exprime par elle-même. Y'a un moment où ce bazar-là on va voir comment ça va se passer. Là j'ai pas de solution... [Eugène]

On revient ici avec Eugène à la question générationnelle. La force des outils qui ont été développés dans le quartier implique qu'à chaque génération, les jeunes se saisissent des outils pour en redéfinir l'usage et en perpétuer à leur manière l'expression dans le quartier. Mais la question générationnelle est redoublée par celle, plus épineuse encore, des modalités de la transmission elle-même : tout le long de la chaîne de transmission le double risque encouru est d'un côté celui de construire des lieux par trop éphémères, trop faiblement organisés, et de l'autre, de reproduire un fonctionnement vertical, qui n'est « pas respectueux des gens ». Si le carnaval garde pour l'instant son attrait pour les habitants du quartier, Saint-Léonard en Couleurs, de son côté, est de plus en plus considéré comme une fête institutionnalisée, où les habitants deviennent spectateurs de l'événement, et où l'esprit du quartier menace de se perdre. De même, si les jeunes artistes qui ont investis le quartier dans les années 2000 ont spontanément pris leur place au sein de l'équipe du carnaval, rien ne garantit que ce sera le cas de la génération suivante, comme rien ne garantit qu'une nouvelle équipe investisse la Bibi et le CPR dans l'esprit d'un Gilbert ou d'un Eugène.

C'est une véritable ligne de crête qu'il faut emprunter si l'on veut faire perdurer un esprit. Une ligne de crête qui implique tout aussi bien de savoir passer la main, de savoir lâcher prise, mais aussi, très activement, de savoir éventuellement « mettre les outils à l'arrêt » et retourner dans la rue, aller à nouveau à la rencontre des nouvelles générations de jeunes du quartier.

Concernant la perte de force des fêtes d'été dont parle Eugène, Arlette nous dit partager cet avis mais semble considérer qu'il s'agit moins d'un problème d'institutionnalisation que d'un problème qu'elle identifie comme normatif, réglementaire :

Question : Et les trucs collectifs, Saint-Léonard en Couleurs, on nous a dit que ça avait perdu en force ? Ou que c'est peut-être un peu...

Oui c'est vrai c'était plus fort avant ouais. Mais c'est à cause de toutes les règles aussi. Les règles de musique, que tout le monde rouspète tout le temps. Moi je crois que toutes ces règles-là qu'on met, c'est vrai qu'on doit les faire pour la sécurité... mais c'est exagéré, avant y'avait pas toutes ces règles-là, y'avait pas des tués, y'avait pas des morts. Par exemple, on ne peut plus boire dans du verre... Ils mettent des gobelets en plastique, moi je vais chez le magasin pakistanais qui est ouvert, je prends des canettes, c'est mieux de boire une bière, je ne bois pas moi, mais mon mari aime mieux boire une bière en canette, que dans des gobelets comme ça. Bah c'est toutes ces règles qui tuent les activités. Saint-Léonard en Couleurs y'avait du vendredi au dimanche et ça finissait là-bas. Y'a plus rien, c'est fini. Ici y'a plus qu'un jour le vendredi. Bah ça a tué le quartier moi je trouve. Parce que les gens d'ici réclament de nouveau Saint-Léonard en Couleurs. Mais il faut de l'argent, tous les organismes n'ont plus d'argent. Faut comprendre que c'est toutes les règles de musique, de...

Question : De sécurité urbaine quoi ?

Oui de sécurité urbaine, la sono on va dire ainsi qui mettent toutes leurs règles, eh ben voilà. Ça bousille tout un quartier avec ça. Bon y'avait, on appelait ça la brocante, la braderie de Saint-Léonard, qui ne se fait plus parce que les commerçants ne s'associent plus dans les associations ensemble, parce que c'était eux qui créaient tout ça. On a essayé plusieurs fois de remettre les associations de commerçants. Mais... *ça marche pas*... Non. Y'a plus la même valeur. [Arlette]

À la dilution de l'esprit de quartier, à son évanescence et à son institutionnalisation s'ajoute le risque de sa normalisation. Ici c'est une somme de petites règles infimes, de discrètes transformations telles des canettes converties en gobelets de plastique, un volume musical qui a sensiblement baissé, qui mettent à mal l'esprit de la fête et finissent, en se cumulant, par « bousiller tout un quartier ». Les normes de l'espace public métropolitain gagnent peu à peu le quartier et contaminent les événements festifs et culturels, tout au moins ceux qui n'ont pas su justement imposer leurs propres règles, leurs propres us. Aussi, la réussite du carnaval de Saint-Léonard tient sans doute largement dans cette capacité qu'il a eu d'imposer ses propres manières de faire, en inondant les trottoirs de confettis et en faisant du feu dans la rue, en se jouant des réglementations de l'espace public tout en gardant un lien privilégié avec les équipements à destination des enfants du quartier, au premier rang desquels les écoles Bonne Nouvelle et Vieille Montagne, la Bibi et le CPRC.

4.3. Une vie de quartier fragile : Saint-Léonard à l'épreuve de son devenir

L'esprit du quartier Saint-Léonard, qui puise ses racines dans son histoire ancienne d'auto-organisation, et qui se manifeste de la manière la plus spectaculaire au cours du carnaval du Nord, cet esprit qui semble si fort pour quelqu'un qui n'habite pas le quartier, se révèle en fait être d'une grande fragilité. C'est ce dernier aspect que nous allons examiner à la suite, en poursuivant notre questionnement dans l'actualité et la transformation du quartier depuis les années 2010.

4.3.1. Nouveaux arrivants

Saint-Léonard reste un quartier populaire et multi-culturel mais il est de plus en plus investi par de jeunes Belges plus riches que leurs prédécesseurs des années 2000. Il reste un quartier dont l'habitat est dégradé mais de plus en plus d'ateliers sont rachetés et rénovés en appartements confortables. Il y a toujours de nombreux équipements sociaux et culturels, mais de moins en moins sont auto-organisés. Il y a toujours le carnaval du Nord qui marche mais Saint-Léonard en Couleurs, symbole de l'alliance anti-fasciste dans le quartier des années 1990, a perdu en force. L'avenir de la Bibi et du CPRC sont incertains eux aussi. Aussi, lorsque nous interrogeons nos interlocuteurs sur l'actualité de la vie de quartier, ses transformations récentes, c'est plutôt la perplexité qui domine. Le quartier Saint-Léonard se transforme lentement, de manière fragmentaire, par petites touches successives, et si jusqu'ici, la vie de quartier a tenu bon, ces transformations la mettent à l'épreuve :

Sur ce que tu appelles, et d'ailleurs ce que j'appelle aussi, la gentrification, j'ai découvert ça... Donc ici rapidement dans le quartier, les vieilles maisons de maître, vieilles maisons de mines et tout ça, donc c'est plutôt en appartements découpés, populations paupérisées, jeunes immigrés, loyers pas chers. La ville de Liège, dans une envie d'extension, et plus généralement les gens qui réussissaient dans les villes achetaient la villa à la campagne, leurs enfants veulent revenir en ville. Donc t'as tout un tas de populations qui cherchent à habiter en centre-ville, avec des moyens. Donc ici c'est devenu un quartier ZIP, c'est-à-dire Zone d'Intervention Prioritaire quartier. Ici jusque y'a pas tellement longtemps, tes travaux, à hauteur de 70 000 ou 80 000 € t'avais, en gros 90% de tes travaux qui étaient payés, avec un plafond à 70 ou 80 000, selon les réglementations qui ont changées... Parce ZIP ça veut dire que toutes les aides qui te sont attribuées sont prioritaires. Ça fait que t'as tout un tas de cette population dont on parlait avec suffisamment d'instruction, donc ce qu'on appelle des « bobos », les bourgeois bohèmes, on les vu arriver, racheter les maisons et les transformer, et c'est souvent aussi ceux qui avaient suffisamment d'instruction pour avoir ces aides-là. Les premiers qui sont arrivés, ça a vraiment aidé, t'as des cadres qui arrivent, c'est pas des morts de faim immigrés comme mes parents qui ne savent pas lire, qui savent pas écrire, c'est des gens qui sont allés à l'unif, qui sont profs, ça s'amène dans les organisations de quartier et tout, des gens qui habitent le quartier et qui peuvent se retrouver comme des cadres dans le quartier, comme dans toute organisation t'as besoin de cadres. Si t'es une bande de sauvages avec tes battes de baseball, peut-être t'aura l'impression d'être fort mais en fait t'es rien, t'as juste des leaders charismatiques, t'as rien. Mais c'est ce qui a fait le boom dans le quartier, le problème c'est que comme dans tout système, ici dans le quartier y'a eu des problèmes avec les Espagnols, y'a eu des problèmes avec les Arabes et les Turcs parce que majoritaires. À un moment, si ce n'est que des petits groupes qui ne sont pas majoritaires par rapport aux autres groupes, mais il sont obligés de discuter les uns avec les autres. Alors que si tu arrives et que tu as un groupe qui est majoritaire par rapport au quartier, il peut fonctionner tout seul et imposer ses fonctionnements. Sur l'arrivée des bobos, on a une école qui est en méthodologie Freinet vas-y en veux-tu en voilà, avec un directeur d'école qui doit se battre tous les jours pour garder sa mixité. [Eugène]

La perspective que défend Eugène ici nous semble très importante, en ce qu'elle n'identifie pas cette nouvelle population s'installant dans le quartier au signe de sa gentrification. Pour Eugène en effet,

l'arrivée d'une population diplômée et plus aisée peut signifier le renforcement des dynamiques déjà existantes dans le quartier, ce peut être un véritable atout comme ce fût le cas pour celle arrivée au cours des années 2000. Le risque qu'il soulève n'est ainsi pas celui de la gentrification du quartier mais celui qui menace toute communauté qui, dans un quartier multi-culturel, en viendrait à devenir majoritaire. Aussi, ce que menace cette nouvelle population, c'est la multiplicité et l'hétérogénéité des manières de vivre dans le quartier plus que sa conversion en quartier à haute valeur ajoutée, c'est le fait que ses manières de vivre prennent peu à peu le pas sur les autres.

Pour Julie, elle-même arrivée dans les années 2000 dans le quartier, cette transformation n'est pas non plus nécessairement identifiée à un problème :

Donc Droixhe, Saint-Léonard et Ste-Marguerite, c'est : « attention, tiens ton portefeuille », ça reste un peu une image comme ça. Donc nous au début des années 2000, on était tout près du centre en plus, tout près de l'Esplanade Saint-Léonard, et on a cherché une école. C'est important ici les écoles aussi, et on avait été voir sur la place, mais ça nous plaisait pas du tout, ça avait pas l'air dynamique du tout, et alors on est allés voir l'école communale, place Vieille Montagne, et là on a été super bien accueillis par la directrice, qui était à ce moment-là Michèle Coulon, et qui en fait avait travaillé dans une autre école, une école Freinet, elle l'avait appliquée dans le Laveu qui était un quartier un peu plus bourgeois, mais elle avait travaillé aussi à l'école Vieille Montagne, et donc elle est vraiment arrivée en se disant moi j'ai envie que ces pédagogies actives puissent être appliquées dans un milieu social plus... plus dur ou au moins moins privilégié. Ma fille Alice elle va à l'école en 2004, mais à ce moment-là pour vous donner une idée de la mixité, ressentie hein, après dans les chiffres, je ne sais pas, je pense qu'elle était la seule d'origine belge, dans sa classe en tout cas, il y avait vingt-sept nationalités différentes dans l'école, à mon avis ça n'a pas tellement changé, et 80% suivaient le cours de religion musulmane, donc on était vraiment... Et ça reste un quartier d'accueil d'une première immigration. Mais après ma deuxième fille, Mona qui est quatre ans plus jeune, et en quatre ans ça avait complètement changé. Ils avaient eu le label officiel Freinet aussi, ça a peut-être attiré des gens, mais y'avait d'autres écoles réputées dans la ville et la ville est pas tellement grande, mais ça avait vraiment changé. Mais ça n'a pas changé, on n'a pas 90% de bobos et tous les autres seraient partis, c'est pas le cas, mais on est plus dans un rapport de vraie mixité sociale j'ai l'impression. Y'a toujours vingt-sept nationalités différentes mais y'a aussi des gens dont les parents parlent français, et de milieux socio-économiques plus variés. Je crois que les dernières études montraient, mais déjà il y a une dizaine d'années, que c'était ça la réalité sociale du quartier, une vraie mixité. Avec des gens très pauvres et des gens qui ont des moyens. Et les gens ont aussi beaucoup investi ici parce que les prix étaient pas chers. C'est un quartier aussi où l'habitat, il y a à la fois des petites maisons ouvrières et quelques grandes maisons bourgeoises. Il y a beaucoup d'espaces verts, beaucoup de jardins, et beaucoup de... c'est une ancienne zone semi-industrielle, donc y'a beaucoup de hangars. C'est aussi ce qui fait qu'il y a beaucoup d'artistes, parce qu'il y a pas mal de possibilités d'avoir son propre atelier. Donc dans la vie de quartier, l'école je pense joue vraiment un rôle important. En plus je crois que ça a été une action un peu volontaire, les instituteurs se sont super impliqués. Et par exemple il y a une autre école communale où ce phénomène de mixité sociale était plus long à se produire, où à la limite on voyait les parents bobos qui venaient inscrire leurs enfants à Vieille Montagne, du coup il y avait plus assez de place à Vieille Montagne, et ceux qui se tracassaient pas trop de savoir si c'était Freinet, ils allaient à l'autre école Bonne Nouvelle. Ils ont voulu redonner une bonne image à Bonne Nouvelle, il y a une des instits de Vieille Montagne qui est partie pour être directrice à Bonne Nouvelle, donc ils travaillaient vraiment en équipe. [Julie]

Jusqu'ici, l'installation de cette nouvelle population dans le quartier ne suscite pas vraiment de problèmes pour les habitants quoique l'on sente bien qu'un seuil critique pourrait faire basculer la situation dans les années à venir. Mais outre le nombre, c'est à nouveau la qualité de la présence, des liens que sont capables de créer les nouveaux habitants avec le quartier qui est mis en avant. Dans l'esprit de Saint-Léonard, tout nouvel habitant est susceptible de venir participer des dynamiques du quartier (« bobos » comme Rroms et Bulgares) et à ce titre, est potentiellement le bienvenu.

4.3.2. Alignement et désalignement des forces

Arrivé au terme de cette section, il nous semble que le problème qui se pose à la vie de quartier à Saint-Léonard aujourd'hui est moins celui de sa transformation et des risques qu'elle lui fait encourir que celui de l'alignement ou du désalignement des forces qui l'animent. Après avoir vécu de nombreuses transformations, après avoir accueilli nombre de communautés nouvelles, l'esprit du quartier s'est maintenu, on peut ainsi parier qu'il franchisse ces transformations actuelles avec la même endurance. Ce qui semble plus mystérieux et plus incertain, c'est la capacité des différentes composantes du quartier (les équipements, les associations, les groupes d'habitants, les groupes d'artistes et de squatteurs...) à maintenir chacun pour leur compte leur propre indépendance, et de là à pouvoir continuer à cultiver avec les autres cet esprit si spécifique et à agir de concert. La question que nous posons à la suite est celle de l'alignement et du désalignement des forces, c'est-à-dire que nous nous demandons ce qui fait que l'on nous parle des années 2000 en nous disant « le quartier, à ce moment-là, ça marchait d'enfer » et que l'on nous dise aujourd'hui « le quartier, ça ne marche plus très fort ». Pourquoi alors, toute initiative singulière semblait renforcer la dynamique du quartier et maintenant, les différentes composantes n'apparaissent plus en phase les unes avec les autres ?

Pour Gilbert, le quartier est sans cesse secoué par des forces qui trouvent à s'allier ou à s'affronter selon les situations. Et, si la vie de quartier se tisse par des liens de proximité, c'est à ce même niveau que les conflits se portent :

Il y a des gens dans le monde associatif qui sont des pions politiques, d'ailleurs il y a beaucoup d'associations... Les politiciens ont compris cela depuis toujours, ils ont tous leurs associations, propres, quand ils n'ont pas des associations d'amis qu'on saupoudre d'abord ou qu'on met en poste sa fille ou qu'on met au poste n'importe qui, et puis il y a les autres. Et même dans les autres il y a une bataille politique de taré, de fou, moi en tout cas, c'est mon point de vue, celui qui me dit l'inverse il faudra qu'il me le prouve. Une folie ! Une vraie folie donc, c'est vrai qu'on a réussi des trucs incroyables dans ce quartier, c'est vrai, mais il ne faut pas se leurrer hein, c'est pas un conte de fée hein, ouais c'est formidable pour le gars extérieur qui se dit « woa c'était ça », on a quand même réussi ça mais on ne sait pas les dessous de tables, mais c'est effroyable. Tu sais te retrouver autour de la table avec un gars qui a toujours profité du catholicisme, d'accord, qui a été un missionnaire avant de revenir en Belgique, parce qu'on avait chaud les marrons à un moment donné dans certains pays colonisés, donc on s'est dit on va venir ici, et on s'installe dans des bâtiments appartenant au monde ecclésiastique et qu'on doit se battre contre un gars comme ça qui ne paye pas de loyer, qui ne paye rien, qui est architecte, qui gagne de l'or en barres quoi qu'il en dise, qui fait semblant d'être le soixante-huitard avec des cheveux longs et une grosse barbe et mettre des sandales. Moi aussi je sais me déguiser. D'accord ? Et que je me retrouve que ce gars-là c'est le président du comité de quartier, enfin, d'un des deux comités de quartier et que moi je sais que ce mec m'a chassé de ma cour, quand j'étais petit, on avait tracé un terrain de tennis et tout et lui il a été inventer toutes sortes d'histoires, on s'est retrouvés hors de cette cours alors que nous on s'était arrangés avec le curé et tout, on avait fait un terrain de minifoot, terrain de tennis, on avait mis des filets, aussi petits qu'on était, on avait commencé à douze ans. On avait une cabane avec des poules et des lapins qu'on vendait aux gens de la rue, imagine ! Ce type est arrivé, et en un an il nous a mis dehors en inventant tout et n'importe quoi. On s'est vengés, parce que moi je dis que « œil pour œil, dent pour dent » quelquefois ça fait du bien, on était des gamins aussi. Parce que c'est facile de dire que la violence physique c'est mauvais, et ben on devrait en mettre beaucoup en prison pour d'autres violences que celles physiques. Ne fussent-ce que psychologiques. Tous les politiciens devraient voler leur figure en prison. Et ce type-là nous a mis dehors et puis aujourd'hui, quand on a voulu faire un projet de faire dormir des gens qui étaient SDF, etc., jamais ça n'est passé, c'est lui qui est resté dans le bâtiment, aujourd'hui c'est toute sa famille qui occupe le bâtiment, c'est une ancienne école ici rue du Pommier, il occupe tout le mec, il paye pas un centime, il gagne 5 ou 6 000€ par an ! Ben si c'est ça l'église, je préfère ne pas être croyant. De toute façon ça marche aussi comme ça dans les mosquées, ça j'en suis sûr, aujourd'hui je préfère

brûler en enfer plutôt que de suivre un imam, que de suivre un curé, que de suivre un pasteur. Je le dis exprès devant les enfants, ça va, parce que des fois ils sont choqués, mais je veux faire comprendre qu'il y a les dessous et que ces gens-là, les imams, ils manquent de rien. Les curés non plus. C'était à ce point que j'ai apprécié un curé ici qui a rendu sa démission, et que le jour où le pape a annoncé que le préservatif c'était pas bien, ben lui le lendemain, sa messe, au lieu de distribuer des hosties, il a distribué des préservatifs. Ce mec il a gagné, il m'a aussi réconcilié aussi, Gilbert fais pas une généralité avec tout, tu le dis aux gamins, mais toi t'as dit que tous les curés étaient comme ça. Et là j'en ai vu un woao ! [Gilbert]

L'anecdote de Gilbert est une histoire de quartier par excellence et d'une certaine manière, elle dit bien le genre de rapports de forces qui ont lieu depuis fort longtemps à Saint-Léonard. Le conflit qui l'oppose au personnage auquel il fait allusion remonte en effet à son enfance, il met en jeu une bande d'enfants qui auto-construit ses propres équipements dans un terrain vague : un terrain de mini-foot, une cabane et même quelques cages à poules et à lapins. L'auto-organisation des enfants est rompue par l'intervention du personnage, fabriquant ainsi une inimitié tenace. Les rapports de forces dans le quartier sont fabriqués de mille de ces petites histoires-là, où une simple querelle de voisinage peut tourner à l'inimitié radicale, où l'autorité verticale et descendante d'une institution du quartier court toujours le risque d'avoir à mener bataille pour faire sa place, où les rapports de proximité permettent autant à l'esprit du quartier de se diffuser qu'aux conflits d'émerger. Plus qu'ailleurs, c'est dans les CA des ASBL du quartier que ces rapports de forces se manifestent de la manière la plus évidente, en prenant appui sur les nécessités de financement des équipements. Aujourd'hui, l'autonomie économique de la grande époque des clubs Garcia Lorca est un souvenir lointain, et la quasi-totalité des équipements du quartier dépend maintenant de fonds publics. Cette situation atteint jusqu'aux équipements hérités des clubs espagnols comme le CPRC, lequel traverse actuellement une crise dont Eugène nous fait part avec désarroi :

Écoute, c'est la raison de mon départ du lieu. Au départ, on achète le lieu, quand on a commencé ici et on a joué sur les différents investissements par rapport aux ASBL qu'on avait. Les ASBL en elles-mêmes ne peuvent pas acheter parce que sinon, elles s'enrichissent avec des subventions, mais par contre elles peuvent payer des loyers. Donc nous on a acheté, en donnant garantie via les différentes ASBL sur lesquelles on avait la main. Le CPRC, l'aide à la jeunesse, le SAS, et le CLF, le Centre Liégeois de Formation, c'est un label européen, c'est tarifé, et c'est de la remise à niveau en français mathématique pour des gens du quartier qui veulent démarrer. Dans le même bâtiment, le bâtiment, il est grand, il va jusque là-bas le bâtiment au-dessus y'a les bureaux, les ateliers d'informatique et la cafétéria, c'est grand, énorme. Heeeeyyyy, c'est pas mal !! Mais, le problème c'est qu'on a fait les coqs pour le dixième anniversaire, fierté mal placée, on a passé Alpha Blondy ici sur la place, on a montré au service public qu'on était capables de faire un concert de niveau international avec quatre gamins de quartier, on a eu la félicitation de la police parce qu'aucun incident, rien du tout, tout a été posé, et par rapport à une politique liégeoise, t'as Les Ardentes ou la Cité Miroir qui a rouvert où ils font, ils bouffent tout avec un truc extrême, juste pour se montrer, mais y'a aucune culture alternative. La culture elle est tout à fait capable d'organiser des événements, sans Coca-Cola, sans ING, sans personne, rien qu'avec des gens. Par contre on s'est tués économiquement, ha pfff, ha ouais... Déjà on a fait des erreurs de gestions, de choix, on l'a pas bien joué et on s'est plombés économiquement. Donc on a revendu le bâtiment à une immobilière dite sociale, très bobo, et l'argent qu'on avait déjà remboursé à la banque, ils l'ont repris en nous payant le trou, et nous on a gardé une partie d'actionnariat, où tu peux acheter une part à 250€ je crois, c'est 250€, c'est un capital non-rémunéré. Le choix des gens qu'on a fait pour choisir cette immobilière... Jusqu'il y a une semaine j'avais des droits de réserve parce que je ne pouvais pas, mais là comme j'ai remis ma démission... Mais ça ne va pas du tout. J'ai jamais vu une immobilière pareille, même les immobilières privées elles ont plus d'éthique qu'eux. Ils jouent avec le beurre et l'argent du beurre, c'est vraiment le massacre social, partout. On y est au massacre, donc ici, ils ont déjà modifié plein de choses... [Eugène]

L'entretien que nous menons avec Eugène suit de quelques semaines à peine sa remise de démission, il se sent donc autorisé à nous dire ce qu'il en est de la situation du CPRC. La force du

CPCR, comme avant lui celle du Deportivo et des clubs Garcia Lorca a toujours été dépendante de son autonomie économique et politique, une autonomie que l'achat des locaux par la famille Cué avait garanti jusqu'alors. Il est intéressant pour notre enquête de remarquer que la raison invoquée par Eugène à la perte d'indépendance économique du CPCR soit l'organisation d'une fête d'ampleur métropolitaine, dans la lignée des grands événements métropolitains comme le festival des Ardentes. Mais l'on comprend aussi que ce n'est pas là l'unique raison, que des rapports de forces intenses se jouent entre les syndicalistes métallurgistes locaux de la FGTB héritiers des Garcia Lorca, la centrale nationale de la FGTB, la branche locale du Parti Socialiste wallon et des animateurs historiques du CPCR comme Eugène. Ce sont, là encore, dans des rapports qui intriquent des liens d'amitié et de fratrie, des inimitiés et des inter-connaissances anciennes, des fidélités à des positions politiques, que les conflits ont cours.

Donc je m'étais mis en *stand-by* en me disant : on attend de voir avec qui on fonctionne et après on verra. Donc si on sait pas pour qui on fonctionne, on ne fonctionne pas. Le minimum syndical pour dire que le lieu il est encore là mais on ne fonctionne pas. Confirmation. Quelque part ici on est le quartier le plus rouge de la ville de Liège, c'est le quartier qui a le plus voté pour le PTB, qui sont pourtant des communistes staliniens... Il y a un puissant ancrage. Ici à Liège, il y a un truc qui s'appelle les francs maçons, qui est un truc de débiles mentaux, mais là je suis encore plus mort de rire... Un peu dangereux, parce que tu peux mourir, mais je connais plus d'Albanais qu'eux donc j'ai pas peur, vraiment pas, et le Parti Socialiste... Pour avoir un ancrage à Saint-Léonard qui leur a toujours été refusé, sur les quais avec Vincent qui est au Garage, mais même lui, pff, pour pouvoir rentrer dans Saint-Léonard ils ont pris un psychopathe de chez eux, enfin il est loin d'être psychopathe, mais tu vois ce que je veux dire, et le gars, avec la politique du truc, il a tourné sa veste, il peut pas maintenir un truc pareil tu vois, « je suis socialiste mais vous pouvez pas faire un truc pareil ». Donc ils ont plus d'ancrage. Avant, les métallurgistes wallons et le quartier, l'osmose fonctionnait très bien, mais au moment où on se fait rappeler par les Tournières y'a la centrale générale et les interprofessionnelles qui rentrent aussi. Eux on s'entendra jamais, peut-être avec les métallos on peut s'entendre, mais jamais et sûrement pas avec le quartier. Leur logique elle est pas ascendante, elle est descendante, c'est eux qui doivent expliquer au peuple comment fonctionner. Alors que nous on a essayé comme on a pu d'avoir comme logique : on discute avec les gens du quartier et après on ramène, c'est pas du tout le même logique. Y'a que comme ça que ça peut fonctionner ou alors tu rajoutes des flics pour foutre des coups de bâton derrière. Si tu n'as pas une logique ascendante, si tu n'as pas une grande base pour savoir comment tu dois gérer le système et ce qu'on doit mettre dans le système... Faudra que t'achètes des flics pour qu'ils leur foutent des coups par derrière pour qu'ils te suivent. Point à la ligne. Les experts de la CIA, ils ont essayé de comprendre ce que les gens ont dans la tête, ils ont tout essayé et ça leur échappe quand même, tu peux pas... C'est pas possible, c'est une réaction des gens, si tu les respectes pas, ils vont pas te respecter, si tu les prends pas en compte, ils vont pas te respecter, et ils ne te prendront pas en compte. Après, ça va lentement, c'est pas rentable, pffff tu vois des trucs des fois, tu dis mais attendez, c'est pas possible, il faut arriver à trouver des accords, il faut arriver à ce que tout le monde fasse la concession. Tu vois. Et ce jeu-là est vraiment compliqué à mettre en place. Il leur faut un ancrage dans le quartier, c'est pourquoi ils ont mis le pognon derrière nous et je sais pas si ils arriveront à l'avoir mais ils le paieront à quelqu'un d'autre et tu sauras pas les acheter, tu les auras pas, c'est des mulets, ou tu les convaincs, mais à ce moment-là t'as pas plus fidèle, mais si tu arrives en déposant de l'argent sur la table... ils vont le prendre ! Mais ils le feront pas. Pas cracher sur l'argent et après [se frotte les mains] quoi ? Tu m'as donné quelque chose ? [rires] [Eugène]

L'implantation du Parti Socialiste à Saint-Léonard n'a jamais fonctionné. Eugène rappelle la tentative faite au travers du Hangar, cette salle de musiques actuelles située sur les quais de la Meuse, sur laquelle le Parti Socialiste avait un contrôle et qui, avec le temps, s'est mise au diapason du quartier et ce faisant, en rupture avec les instances dirigeantes du parti. Eugène, comme Gilbert, cible les appareils politiques : il est possible de composer et de s'allier avec les métallurgistes de la FGTB, parce qu'une histoire politique ancienne est partagée, parce qu'il y a l'héritage des Garcia Lorca et des amitiés à préserver, mais il est impossible de fonctionner avec la centrale nationale,

impossible également de fonctionner avec le Parti Socialiste ou un autre parti politique. Pour Eugène, il en va là de deux logiques politiques qui sont parfaitement inconciliables : une logique vivante, qui *part des* habitants et qu'il *leur revient* d'insuffler, et une logique de mortification de la vie de quartier et d'imposition des manières de faire. Pour autant, si cette seconde logique n'est jamais parvenue jusqu'alors à imposer ses vues dans le quartier, c'est pour Eugène du fait des habitants eux-mêmes, de leur rétivité à ces logiques. Ainsi, ce ne sont pas tant les animateurs des équipements qui résistent à la prise de pouvoir des appareils politiques mais plutôt des réflexes collectifs distribués, partagés par les habitants, dont les animateurs des équipements se font les relais.

Écoute, j'ai vu dans plein d'autres institutions, dans plein d'autres endroits, hop, le seul truc que je dirais, c'est selon les humains qui sont là. Le potentiel d'énergie, à un moment, tu regardes tel lieu, ben, putain, ils pètent les flammes, et ben ils vont pêter les flammes pendant sept-dix ans et c'est le groupe de travailleurs ou les gens qui sont dans l'institué à ce moment-là qui amènent l'énergie. Dès que ça devient normal et que y'a pas assez d'apport d'énergie et que quelqu'un a vraiment envie de le faire, et ça c'est partout. Donc il faut vraiment, en tant qu'institution, j'avais proposé au départ au conseil d'administration de « mettre sous couveuse », tu laisses dormir, et t'attends que l'énergie elle arrive. Quand l'énergie elle arrive, que les gars ils sont preneurs et toc et tout, et à ce moment-là, t'enlève la couveuse et tu laisses redémarrer l'outil. Tu ré-ouvres toutes les armoires, et vas-y, tu les laisses jouer quoi. Ils feront leur sauce, leur truc, leur vie dans le quartier, logique. Toi, avec ta canne, le vieux con qu'est-ce que tu vas leur dire : de mon temps on faisait mieux ? Les cycles ils se remettent... Mais essayer de faire alors que ça correspond pas, tu fais un peu dans le vide quand même et les gens ne te suivent pas. Les gens ils ne te suivent pas, les gens ont des scanners, ils te sentent, ils voient, si tu n'es qu'un simple employé d'un service public qui est là pour leur arranger leurs papiers de mutuelle, eh ben ils savent bien que t'es un plouc et ils arrivent et ils te donnent le papier et vas-y, fais. Et puis y'en a si ils voient que tu t'investis et tout que tu poses des questions, que tu t'intéresses, eh ben ils viennent ils disent bonjour, ils te connaissent par son prénom. Le lien il est fait et les gens ils ont une réelle participation donc c'est vraiment l'investissement humain des gens qui sont dans les institutions, selon les générations, qui fait que la magie elle se met en place. C'est pas magique, c'est mécanique, les choses elles se mettent. Et chez nous c'est comme ça, tous les ans, t'as une bande ou deux qui est en train de sortir, donc on a encore un paquet de richesses qui sont en train de se faire... [Eugène]

Eugène a confiance dans les gens du quartier, la politique à laquelle il croit dépend de cette confiance dans le fait qu'il va y avoir « des bandes qui vont sortir », des petits collectifs de jeunes qui vont reprendre à leur manière les différents outils du quartier. C'est ce pari de la confiance qui dicte sa stratégie, et lui fait accepter l'idée que les outils soient comme il dit « mis en veille, sous couveuse », le temps que les habitants du quartier se manifestent, qu'ils le réinvestissent à leur tour. Plus largement, la confiance d'Eugène est placée dans une sensibilité qu'il prête aux habitants du quartier, ils « ont des scanners », et s'en remet à cette capacité sensible de jugement de ce qui est fait pour animer la vie de quartier.

Question : Mais ça fait que vous êtes vraiment menacés là ?

Moi je leur ai donné ma démission la semaine passée, c'est pour ça que tu tombes à un moment clé. Mais j'ai déjà un plan de carrière qui est fait, et il est cool. J'ai des amis partout, on me poursuit depuis longtemps, des patrons de cafés qui ont de l'argent à mettre dans les cafés et qui ont besoin de gérants solides et ils me disent : mais qu'est-ce que tu fais là ? Mais viens travailler pour nous, combien tu veux ? Et moi je dois répondre que non, c'est mon quartier, c'est le peuple, alors non les gars on va pas la jouer comme ça, c'est pas... Le faire pour ma gueule à moi directement, non ça moi j'ai pas de problèmes pour vivre, j'ai pas besoin de... D'ailleurs c'est le dernier petit détail qui m'a fait partir, c'est qu'on m'a dit que par les temps qui courraient on pouvait être contents d'avoir un salaire. [Rires] Je vais aller crever la dalle avec mes camarades, tu vois ce que je veux dire, vous jouez à quoi ? T'acceptes que le système il se modifie pour garder de la richesse à une minorité ? Et ensuite tu dis que t'es de gauche ? Là y'a un truc que j'ai pas compris par rapport à ce qu'on m'a appris de la gauche. Mais ils n'auront pas le terrain ! Ils ont le lieu, ils ont l'outil, mais le

terrain ne va jamais les reconnaître.

Question : Tout se transforme ?

Tout se transforme oui, mais plus que de se transformer parce que des fois se transformer, mais pas celle-là. Les transformations il faut les faire en permanence parce qu'on doit s'adapter en permanence, c'est vraiment l'ancrage du PS à côté du PTB, je vais pas leur servir de caution. Pendant un moment, ils m'ont parlé « d'acteurs des temps présents », des différents mouvements qu'il y a sur le côté et tout de faire un truc comme en Espagne avec Podemos ou Siriza en Grèce. Créer un groupe politique entre le PS et le PC ça peut être tentant, mais le projet est sabordé de l'intérieur par les gens du PS qui veulent juste maintenir leur aile gauche. Ils donnent pas les moyens à ce projet-là d'exister vraiment. Si ce n'est de dire comme en Grèce et en Espagne, il faut des ancrages de quartier, et à ce moment-là on vient nous chercher. Tu vois. Qu'ils aillent chercher leur mère ! [rires] Ta mère tu vas la chercher ? Et c'est pas sur le prix d'un salaire.... Alors que.... Ils sont malades, ils connaissent ma carrière, le blé, ça a jamais été un problème pour moi, j'ai travaillé dans l'industrie, dans le socio-culturel, et dans ma prochaine carrière d'indépendant... Le blé, c'est être au taquet et d'avoir le truc et le blé il court, et il court encore plus dans la rue en période de crise, les plus grosses fortunes elles se sont faites dans les années 30 en pleine crise, parce qu'il y avait des mecs qui étaient malins, c'est pas une question de malin, à partir du moment où l'argent vaut plus rien, les seules valeurs qui restent c'est les valeurs de production, et à partir de ce moment-là, à partir du moment où tu as une valeur de production, t'es riche. Dès que la crise s'arrête, c'est toi qui as ramassé le paquet... Plus la crise sera dure, plus pour moi dans la rue ce sera facile. De faire... La confiance, les liens que tu peux avoir construits, les réseaux, les réels créateurs de richesses, comme je suis à la base, j'ai tout en main pour le faire... Le mieux c'est qu'on soit tous beaux, gentils et forts mais dans le système, quand ils l'amènent, leurs défauts ils sont riches pour nous, quelque part. Comme je dis à Raoul, le mec du PTB, je lui dis t'as travaillé comme un âne pendant trente ans, et vous faisiez 5%. Ils sont tellement mauvais qu'ils viennent de vous donner 15% aux dernières élections. Ils ont fait un saut aux dernières élections assez incroyable, mais il n'est pas lié à leur travail, il est lié aux incompétences de ceux d'en face. Pendant des années tu te casses le cul et tu y arrives pas et finalement, c'est grâce à l'incompétence des autres que tu passes ? Voilà. Ce qui est le cas en Espagne, un peu moins en Grèce. Mais surtout en Espagne, où à un moment si le système n'avait pas été aussi incompétent pour mettre autant de gens à la rue, ils n'auraient pas ces mouvements-là qui sont en place en ce moment. Tous ces petits spécialistes de communication, tous ces universitaires, que l'Espagne a pas su employer, ils sont restés dans la rue, et à partir du moment où la misère de la rue elle a des cadres, y'a des choses sérieuses qui se mettent en place, c'est une misère de rue qui se révolte simplement, c'est quatre leaders charismatiques qui sortent avec leur bande et des bâtons, ça fait un peu des dégâts pendant quinze jours et y'a rien qui change. Mais si ces leaders charismatiques, dans la rue avec leurs bâtons, ils peuvent avoir derrière eux des cadres qui sont dans la même situation de misère qu'eux mais qui encadrent le truc et tout, l'Espagne, ça fait 15%, en Grèce, ils sont majoritaires. Faut voir une fois qu'ils vont bien manger comment ils se comportent... Mais y'a quand même une vague de fraîcheur qui arrive... Mais encore une fois, c'est pas un mouvement idéologique, même si y'a de l'idéologie, mais c'est un mouvement de misère. Mais alors les mouvements de misère il faut attendre le moment où ils mangent pour se donner une idée et où ça va s'arrêter. Parce qu'à partir du moment où ils mangent... Leur premier moteur il vient de s'éteindre, dès qu'ils se mettent à manger. Faut voir le moteur parallèle, comment ils vont le faire marcher. En Catalogne depuis toujours ils ont des vagues anarchistes comme ça, comme dans les années 30. Faudra voir après. Aujourd'hui ce qu'on peut se dire c'est bien, chez les Grecs, c'est plutôt la gauche du Parti Socialiste qui s'est scindé et qui a été rechercher la gauche la plus dure et qui a reformé un bloc qui permet de... [Eugène]

Les rapports de force au sein du CPCR, tous localisés qu'ils soient, sont intimement liés aux rapports de forces politiques qui traversent l'Europe d'aujourd'hui, comme à l'époque des Garcia Lorca, Saint-Léonard est au cœur des problématiques politiques de son temps. Plus encore, c'est cette même histoire de la gauche européenne qui s'est poursuivie tout au long des années dans le quartier, avec ses conflits internes et ses mutations, et en toile de fond, la perte d'influence des appareils politiques et les naufrages des Partis Communistes nationaux. Aussi, comme le signale

Eugène, les phénomènes dissidents qui ont lieu dans le quartier de Saint-Léonard ne lui sont pas propres, on les retrouve dans de nombreux quartiers de Barcelone et d'Athènes, et ici comme là-bas, ils sont en tension avec les appareils politiques de gauche.

Question : Faut être attentif...

Non, faut se promener avec les yeux ouverts. Plutôt qu'attentif. Après il faut avoir ses codes de solidarité, de se connaître tous. Donc ceux-là ils démarrent ils ont besoin de tables, d'une cuisinière à gaz avec bonbonnes, nous on en a une dans un garage de l'autre côté, blabli blabla, viens la chercher... Tiens, v'la les clés du garage, tu sais bien ce que tu vas prendre. Et le lieu il démarre et pt'être que dans cinq ans, y'a un autre lieu qui va démarrer de l'autre côté et que la cuisinière elle va repartir de là-bas vers l'autre côté parce que ce lieu-là il sera déjà institutionnalisé, il aura une cuisine équipée. Je veux dire nous ici, quand on a commencé nos fêtes de quartier, il y a une autre fête à Pierreuse, on leur demandait le matériel pour pouvoir faire la fête de quartier. Dix ans après, c'était nous autres qui leur fournissions notre matériel pour leur fête de quartier, parce que chez nous ça avait pris une ampleur, on était beaucoup plus riches au niveau du matériel, on renvoie la balle. Selon où les énergies se déplacent, le matériel il faut s'arranger pour essayer de le déplacer vers les énergies parce que comme ça... Parce que commencer avec rien du tout c'est un peu dur, quand on peut te mettre deux trois combines, tu veux faire des concerts t'as pas de sono, tu dois à chaque fois la louer, si tu peux avoir un endroit où tu vas avoir la sono, les quinze ou vingt premières fois gratuitement pour pouvoir faire tes concerts, tu vois ça aide déjà plus que de devoir courir derrière tout. C'est des histoires de réseaux mais ces histoires de matériel, ici la ville de Liège... Les gens qui sont venus à l'intérieur ils ne se rendent pas compte, ils font ça maintenant de manière très institutionnelle, avec des ministres qui viennent ouvrir les lieux et tout mais l'outil existe. Mais après quand ils se rendent compte que l'outil il a été introduit et que ça ne sert pas que à leur pensée unique, ça sert vraiment à développer l'alternatif, ils mettront peut-être le « halte là » ou ils auront plus la force politique de le faire. Parce qu'à un moment, ils peuvent danser sur leur tête, c'est totalement incohérent, cette crise, elle a mis trop d'intellectuels au chômage et dans la misère et ces intellectuels, si ils se mettent à fédérer la vraie misère, y'a un moment ils se rendront compte qu'ils ont la combine en main. Après, en vieillissant, regarde Cohn Bendit, par exemple, ce qu'il est devenu derrière, regarde mai 68, exemple. Mais en gros, ils peuvent pas, ils sauront pas rester en place, trop incohérents. Ils prennent en max, ici on a un pouvoir, c'est les enfants de, je crois que sur les sept cent ou huit cent politiques de Wallonie, y'en a quatre ou cinq cent, c'est des enfants de politiques déjà. Pour moi, c'est comme des droits de naissance, comme au temps des royautés, où est-ce qu'on est ? Je veux dire, ça tient pas la route leur bazar, ils tenaient la route tant qu'une fois tous les vingt vingt-cinq ans...

Question : Tant qu'il y avait de l'idéologie ?

Non, y'avait trois enfants sur quatre qui allaient mourir à la guerre. Ça fait trois générations ici en Europe où on n'a pas eu une réelle guerre où y'a une purge des pauvres. Leur combine elle ne tient pas la route, si on s'auto-élimine pas de temps en temps. Donc faut voir, regardez du côté de la Grèce et de l'Espagne, du côté du Portugal derrière. Mais on risque de se retrouver comme il y a cinq cent ans, avec une frontière à Poitiers. C'est là où les armées Sarrasin se sont arrêtées. Une coupure Sud/Nord, où les économies du Sud plutôt pauvres vont retomber et les pays du Nord vont fermer la porte de la boutique. En habitant dans les économies du Nord, cool, on pourra aller en vacances dans le Sud, avec des monnaies plus fortes que les leurs et vivre comme des rois ! A condition de ne pas avoir trop d'idéologie [rires]. Je veux dire que moi je n'irais plus jamais faire du tourisme dans un pays du tiers monde. Tu te pointes là et ce qui pour toi est un pourboire ici à Liège, pour eux c'est un mois de nourriture et tu regardes les palais où il y a plein d'or, t'as un mendiant à l'entrée. Et dès que tu sors des lieux touristiques pour voir comment elle est la combine, tu te dépêches de rentrer vers les lieux touristiques c'est tellement violent et miséreux que t'as peur, t'as pas intérêt à rester là, ils vont te manger ! T'es un « blanchard », t'es un blanchard, vaut mieux que tu te barres. Hop. C'est d'une injustice tout à fait... Et là je pense que l'Allemagne et l'Angleterre, avec en protection la France pour faire porte-drapeau, pays de toutes les libertés, ils vont fermer les portes au Sud. Si ils continuent comme ça à se radicaliser à gauche. Regardez de ce côté-là comment ça se passe, ça va tourner à droite. La chance qu'on pourrait avoir

c'est qu'au niveau de l'Europe on devienne majoritaires avec une minorité forte au Nord et grande majorité au Nord, comme ça peut-être qu'on pourrait gagner. Mais la droite pense la même chose, ils se disent qu'ils peuvent avoir une majorité au Nord et une minorité forte au Nord... Le jeu est en train de se déplacer dans ce sens-là. C'est plus l'alternative gauche/droite qu'ils avaient où ils étaient tous d'accord, c'est en train de se radicaliser, et dans cette radicalisation-là... ça démarre... Je suis pas sûr que ce soit plus intelligent, ça reste finalement du bipartisme, mais c'est une extrême gauche et une extrême droite à la place de la gauche et de la droite. C'est la fin du bipartisme ? Non non, c'est le bipartisme qui est en train de se radicaliser. [Eugène]

Pour Eugène, continuer à mettre en lien sur un plan direct et immédiat de la solidarité entre les groupes, collectifs et communautés dans le quartier, c'est prendre position dans une configuration européenne des rapports de forces. Selon lui, cette configuration s'est transformée progressivement d'une opposition entre la gauche et la droite en une opposition entre extrêmes droites et extrêmes gauches, laquelle est redoublée par la domination exercée par les États du Nord sur les États du Sud. Sortir du piège de la « radicalisation du bipartisme » pointé par Eugène à l'échelle européenne, c'est, à l'échelle du quartier, poursuivre l'action des équipements comme le CPRC, telle qu'elle s'est développée depuis ses débuts, soit continuer à mettre en lien l'ensemble des éléments (historiques, communautaires, culturels, économiques et politiques) qui font la spécificité du quartier dans un agencement dont aucune composante collective, communautaire, politique, ne peut se prévaloir d'en dicter la direction, sans qu'une instance supérieure ne conduise son activité.

Si les tentatives récentes des appareils politiques de gauche de prendre le contrôle des équipements du quartier Saint-Léonard s'inscrivent dans le contexte politique européen, elles ont aussi partie liée, comme nous l'explique Greg à la suite, à la métropolisation de la ville de Liège :

Question : Et elle continue cette scène électro... qui était là ?

Alors Damien DJ Motocross maintenant il fait de la menuiserie, mais ils ont été forts importants eux culturellement, il est venu placer la porte chez nous au bureau, il ne joue plus et son principal comparse qui est Hugo, Hugo Frigo, Hugo Kinkelberk, bah lui il tente de, il réussit à se faire une place mais alors plus maintenant il a la quarantaine comme moi, comme nous, comme Marc tu vois alors il a plus intégré, il continue de faire des soirées mais il est un peu plus du côté de la production, de la programmation...

Question : Il fait plus de *free party* et compagnie...

Non mais je pense avoir compris qu'il le fait quand même... c'est quelqu'un qui connaît les rapports un peu entre la puissance, la force instituante, et le pouvoir institué et qui est un peu, à mon avis, il sait naviguer quoi tu vois. Mais au niveau je sais pas maintenant les plus jeunes il y a un truc qui s'appelle le Garage, qui est à côté du Hangar, c'est des plus jeunes qui ont ouvert ça, Hugo il connaît parce qu'il continue de bosser avec eux, des gens qui sont plus jeunes, ils sont plutôt dans l'électro... mais ce groupe-là... y avait des super fêtes sur les coteaux, les coteaux étaient un lieu de *free party*, c'était un lieu relativement libre t'étais même pas sûr d'avoir la police, ça dépendait un peu du vent quoi.

Mais la donne a beaucoup changé depuis 2010 enfin la fin des années 2000 ça va être aussi le plan de la ville de fortement reprendre en main les infrastructures culturelles parce que ça devient un bien important et stratégique pour eux dans l'optique d'une reconversion, on a vraiment commencé à le sentir énormément. Les Ardentes c'est un lieu en bordure de Saint-Léonard, c'est le grand festival rock mais qui est un truc... C'est deux gars qui font Les Ardentes, Fabrice Lamprois et Gaétan Servais, et euh Fabrice est une figure de proue de l'organisation de concerts à Liège il a eu plusieurs endroits, plusieurs cafés et Gaétan, c'est comme qui dirait un ami à moi, un des dix plus puissants hommes politiques de la ville de Liège, il est le numéro un de « Meuse Invest » qui est la société d'investissement public qui a ses bureaux Place Saint Étienne et alors à travers ça bah t'as un investissement public important qui se fait mais qu'est plus sur les mêmes échelles, t'es plus à l'échelle du Carlo Lévi, du CPRC, des petites initiatives culturelles, ces mecs qui font venir des Berlinois... Les gars dont je te parle font venir des grandes pointures de la scène électro... C'est pas ça qui les intéresse, ce qui les intéresse c'est de faire venir Indochine tu vois, et ils ont changé passablement la donne au niveau culturel, ça change considérablement la donne, parce que les

investissements qui ont été faits ils ont été faits dans l'hypercentre et ils sont faits pour un public qui est pas forcément un public de quartier voilà. La dernière fois que j'ai parlé avec les gens du Comptoir des Ressources Créatives ils contredisaient pas cette vision, il faudrait voir maintenant moi je suis moins présent à Saint-Léonard ces derniers temps et je vois pas très bien si ça les impacte mais c'est sûr qu'il y a une manière de faire de la culture qui est poussée par la ville de Liège qui est différente de ce qu'elle a pu faire dans l'époque où au tournant des années 2000 quoi. Qui se fait notamment dans la librairie je sais pas si tu es allé à la librairie le Livre au Trésor tu vois la nouvelle place bah t'as des infrastructures culturelles t'en a trois coup sur coup, c'est massif, c'est énorme c'est pour une population un certain type de population tu vois...

Question : C'est surtout déterritorialisé... tu y vas, tu t'en vas, t'as pas de rapport avec les gens...

Tout à fait. Voilà t'as deux parkings à côté ouais tu saurais pas avoir de rapports avec les gens là parce qu'il y a pas de gens. Y'en a pas. Tu lèves la tête tu cherches des habitations y'en a pas. Et donc Les Ardentes c'est ça Les Ardentes c'est assez marrant parce que il y a un parc entre Droixhe, un parc que se conteste les petites bandes de Droixhe et de Saint-Léonard, c'est le parc Astrid. Les gamins de Saint-Léonard avant parce que maintenant t'as des playgrounds comme ça où tu joues au foot vous avez vu le côté-là mais les gens de mon âge ils allaient jouer au parc Astrid parce qu'au parc Astrid t'as toujours eu un terrain de foot, des terrains de tennis, une plaine de jeux, etc. Et c'est sur l'île entre les deux quoi. C'est Conronmeuse, c'est ni Droixhe, ni Saint-Léonard, mais t'as pas d'habitants là et bah Les Ardentes se font là, se font sur ce terrain-là, donc c'est un terrain qui peut être investi le dimanche par des familles qui viennent de Droixhe ou de Saint-Léonard parce que les écoles aussi tu peux aller faire du sport t'as un terrain de foot des pistes d'athlétisme bon c'est un peu en désuétude mais ça marche quoi ça fonctionne quoi. Ils font Les Ardentes en début juillet, bon ils labourent le terrain, et il faut tout l'été pour que ça revienne, tu vois ce que je veux dire... Pour autant qu'il pleut, à la fin de l'été c'est un champ de patates. Donc tu te dis c'est un terrain de jeu c'est potentiellement un terrain de jeu pour les gens de Droixhe et de Saint-Léonard et en gros tu fais arriver les populations de festival au début de l'été sur ce terrain quoi, pour avoir un festival en ville parce que Les Ardentes se targuent d'être le gros festival en ville... Les Ardentes c'est la principale vitrine culturelle de la ville de Liège. C'est là par exemple que se finissent, ils on fait une City Parade aussi là-bas les City Parade traversent le quartier, non, longent le quartier Saint-Léonard par les quais quoi parce que c'est vraiment, ce genre de parade doit finir par là quoi, c'est un des lieux c'est un espace qui peut accueillir beaucoup de monde y'a pas d'habitant tu vois voilà quoi... Et ça c'est vrai je sais pas faudrait voir maintenant comment tout ça va impacter profondément le tissu culturel et donc potentiellement la vie à Saint-Léonard et ce que je te disais l'autre jour, ce qui m'a beaucoup impressionné il y a six semaines je suis allé faire le tour de tous ces nouveaux lieux, ces espaces de *co-working* parce que c'est pas c'est une autre population c'est une autre manière de travailler... Pour la première fois, il y a des infrastructures qui correspondent à une nouvelle classe de travailleurs, donc t'as des investissements c'est surtout privé et/ou associatif ou coopératif mais c'est pas je sais pas je suis pas sûr que ça va tout de suite devenir un repère de bobos [*c'est encore indéterminé*] voilà c'est plus compliqué que ça, y'a un truc voilà ça pourra tomber d'un côté ou de l'autre, c'est selon la capacité de tout un chacun à faire en sorte que ça produise quelque chose qui continue de centrer mais ça dépend aussi de si on va les soutenir, si on va pas les soutenir comment on va les soutenir, à quelles conditions, comment on va pouvoir connecter à quoi tu vois, ça va dépendre de tout ça. Saint-Léonard a fonctionné comme un territoire en marge, où mener des expériences, et de ce fait, il a eu une influence "centrale" sur le développement culturel et politique de la ville de Liège. C'est ce qui fait qu'il est aussi central dans le processus de métropolisation. Cette centralité-là, elle risque d'enlever à Saint-Léonard sont caractère marginal et donc les opportunités qui vont avec. [Greg]

La vision amenée par Greg concernant les stratégies municipales en matière culturelle dessine un horizon sombre pour la vie de quartier à Saint-Léonard. La métropolisation de la ville est en cours, elle passe par des investissements publics massifs pour des équipements culturels en hypercentre, qui rayonnent au-delà même de l'échelle de la ville, et des événements d'envergure internationale. La scène underground électro liégeoise, qui avait pris naissance au Carlo Lévi, a fait place à un pôle de promotion métropolitain des musiques actuelles qui, à travers des festivals comme Les Ardentes, ne cesse de gagner en envergure ce qu'il perd en esprit. Pour autant, la force de la vie de quartier à

Saint-Léonard n'a jamais dépendu ni de subsides publics, ni de directives extérieures à elle. Aussi, l'orientation des politiques publiques culturelles de la ville en faveur de ces grosses opérations ne grève pas nécessairement les chances pour la vie de quartier de trouver à se poursuivre. Saint-Léonard est sous la menace combinée des tentatives politiciennes d'en prendre le contrôle, de l'institutionnalisation de ses équipements et de la routinisation de ses fêtes, de sa propre dilution ou évanescence et enfin, de sa conversion diffuse et lente en quartier métropolitain. Rien cependant ne nous dit que toutes ces menaces, ou l'une d'entre elles, auront raison de l'esprit des lieux.

Il y a à Saint-Léonard une densité éthique que l'on prend d'abord pour le résultat d'une opération magique. Mais, à mesure que les magiciens nous donnent leurs « trucs », leurs ruses et astuces pour opérer sur ce registre-là, on se rend compte que l'on a moins à faire à de la magie qu'à un ensemble de méthodes empiriques, des *manières de faire*, des tours de main simples et efficaces : aller au-devant des jeunes du quartier, travailler directement avec les enfants des écoles, proposer aux habitants des outils indépendants, riches et divers, organiser des fêtes autonomes, prises en charge par les habitants eux-mêmes de bout en bout. Ces manières de faire ne sont pas apparues par hasard dans le quartier, elles ont un contexte d'émergence, celui des communautés communistes espagnoles et italiennes qui les ont amenées avec elles en s'installant voilà plus de soixante ans dans le quartier. L'ancrage de ces communautés, leur détermination politique, leur capacité d'auto-organisation ont été transmis de génération en génération, ils ont infusé, ont fait l'objet de multiples réappropriations et continuent de se diffuser encore, à travers ce que certains continuent d'appeler l'esprit du quartier.

L'esprit du quartier est bien réel, il flotte dans l'air sans perdre présence. Il se distribue dans des lieux, dans des gestes, des manières de parler, dans la vivacité d'une mémoire, il a ses points de concentration et ses pics d'intensités, aussi apparaît-il comme une véritable capacité d'agir. Plus encore, l'esprit du quartier Saint-Léonard est une force collective, une composition de forces collectives qui entrent en tension, s'affrontent et s'allient selon les circonstances. Jamais il ne se manifeste avec plus d'évidence que lorsque les différentes forces du quartier s'alignent les unes avec les autres, quand chaque singularité parvient en s'exprimant à participer d'un même élan. État de grâce. Mais l'alignement des forces est un état de grâce parce que les tensions, les dés-ajustements, les frictions sont le lot quotidien de la vie dans le quartier, jamais il ne se fait tout seul. Il y a de la misère à Saint-Léonard, il y a du racisme, du trafic de drogues, il y a des communautés qui se croisent chaque jour en s'ignorant et des tensions religieuses palpables. Tout le travail d'Eugène, mais aussi celui de Gilbert, d'Arlette et d'une foule d'autres habitants du quartier Saint-Léonard consiste précisément à intervenir dans ce régime de tensions quotidiennes pour en modifier la teneur, pour à nouveau peut-être, parvenir à aligner les forces.

Nous disions au début de ce chapitre que Saint-Léonard n'était pas une petite partie d'un tout, un bout de la métropole, un bout du monde, mais une monade, un fragment qui contenait en son sein une multiplicité de mondes. Saint-Léonard a accueilli des Turkmènes, des Vietnamiens, des Congolais, des Roumains et des Chiliens, il a accueilli aussi les militants anti-fascistes espagnols, à cheval sur deux pays, et les militants altermondialistes, soucieux de relocaliser les enjeux politiques globaux, ou bien encore une scène électro branchée sur les scènes européennes. Sans doute ce lien intime entre Saint-Léonard et une géographie planétaire participe de la rétivité du quartier à sa standardisation et à sa conversion métropolitaine, il ouvre à un autre branchement de flux, un autre agencement planétaire. La métropole n'a pas le monopole des conflagrations d'échelles. L'expression de ce lien implique une multitude de manières de vivre et de s'approprier le quartier, une multitude de manières de manger, de cuisiner, de parler, d'entrer en rapports. Le quartier est rétif à son homogénéisation du simple fait de son hétérogénéité consubstantielle, il résiste en laissant foisonner les manières de vivre.

Conclusion générale

Cette partie conclusive, au terme de notre plongée au sein des Murs à Pêches et de Saint-Léonard, comporte un aspect décisif ou pour le moins risqué : est-ce que le parti méthodologique retenu, avec sa logique principalement exploratoire et sa pertinence explicitement située, permet malgré tout de nous assurer quelques jalons pour éclairer les grands enjeux soumis à examen dans le cadre de l'appel d'offres « Ordinaire et métropolisation » ? Qu'est-ce que cette puissance de singularisation, attachée aux deux sites parcourus, est à même de produire en termes d'effets de connaissance ?

Il s'agira moins, pour conclure, d'opérer une synthèse des thèmes ou des figures apparus au fil de l'exploration, que de nous attacher à ce qu'implique la trajectoire singulière qu'il a fallu emprunter pour entrer dans ces quartiers spécifiques et ressaisir leur « vie » particulière. Si l'esprit des lieux tend à se dérober systématiquement aux saisies surplombantes ou objectives, cette qualité particulière s'exprime selon nous dans le genre de déplacements qu'il a fallu opérer pour nous lier au pullulement des différentes entités dont le jeu anime inlassablement les rues, les cours et les espaces étranges parcourus dans le cadre de cette recherche.

Reprise méthodologique : comment le terrain s'impose

L'entrée dans la vie de quartier via deux sites distincts (et en un sens incommensurables) n'obéit évidemment pas à une approche strictement comparative, mais plutôt à la logique musicale du contrepoint. Pourtant les deux terrains s'alignent si on considère la manière dont ils ont surgi dans le spectre de l'enquête : dans les deux cas, les Murs à Pêches comme le quartier Saint-Léonard se sont imposés sur le mode de l'évidence. Enquêter sur des quartiers au sens fort du terme implique ainsi de se mettre au contact d'une puissance de singularité ou d'une forme d'excité qui produit des effets jusque sur le dispositif méthodologique de l'enquête.

Nos deux terrains se sont ainsi imposés (sur des modes assez opposés, il est vrai) depuis des recherches préexistantes qu'ils viennent en partie trouver ou excéder, parce que *quelque chose* les singularise fortement : les Murs à Pêches comme point aveugle de notre recherche sur les dynamiques de mobilisation des habitants à Montreuil (point aveugle des politiques d'aménagement qui peinent à faire quelque chose de cet espace vague, point aveugle au sein de la coordination des habitants qui peine à intervenir ou simplement à ressaisir les enjeux spécifiques de la zone) ; le quartier Saint-Léonard comme point de passage obligé ou comme lieu d'accomplissement pour cette vie de quartier à la fois ordinaire et singulièrement rétive aux dynamiques de métropolisation.

Réalités de la vie de quartier

L'objet de notre recherche réside donc dans cette puissance de singularité qui tient à ce que l'on désigne ordinairement par cette notion de *vie de quartier*. Cette expression doit selon nous être entendue au sens strict : elle ne désigne pas seulement une certaine qualité de vie, ni à proprement le mixte plus ou moins heureux de manières de vivre localisées dans la ville, mais bien un élément vital, une âme attachée à ces entités urbaines. Pour s'approcher de cet élément fuyant, il faut mettre au cœur de la recherche sur la ville la dimension affective et émotionnelle, dans sa puissance traversante ; ce n'est pas un hasard si l'on a croisé au fil de nos explorations nombre de fêtes, d'« embrouilles », de liens d'amitiés et d'inimitiés (entre humains mais aussi en rapport avec des molécules hostiles ou favorables, entre un assemblage architectural et telle ou telle espèce fruitière,

entre les participants d'un carnaval et des figures de papiers mâché à détruire ou promener en procession, etc.). Le quartier relève autant d'un assemblage matériel et pratique que d'un certain partage, d'une certaine distribution des affections. S'intéresser de manière réaliste à la fabrique urbaine implique dès lors une perspective psycho-géographique où s'indissocient la logique des espaces, leurs résonances subjectives, la puissance des histoires ou de l'histoire, celles des récits... Mais l'apport principal de la recherche (et sa résonance proprement sociologique) provient sans doute que l'on n'en reste pas à l'évocation de cet élément subtil. Elle prétend décrire les agencements, les multiplicités au travers desquelles « ça » vit et « ça » s'organise : l'étude proposée s'attache effectivement aux lieux (les lieux culturels, des maisons occupées, la parcelle d'un jardinier passionné) comme à de véritables institutions du quartier, elle décortique les sédimentations humaines et non humaines, le jeu des attachements concrets, les pratiques effectives qui donnent vie ou expliquent pourquoi « ça » s'étiole.

On n'en reste pas pour autant à une pure ethnographie susceptible d'illustrer le bestiaire plus ou moins fantastique de chacun de nos sites d'investigation. Il s'agit d'une tentative de sociologie urbaine, et de sociologie politique (un peu sauvage sans doute), dans la mesure où la vie des Murs à Pêches et l'esprit de Saint-Léonard ne sont pas pris pour objet en eux-mêmes, mais en tant qu'ils apparaissent comme ce qui résiste et/ou ce qui fuit face au processus de métropolisation. Le phénomène n'apparaît que sous la pression de ces transformations urbaines. Et selon des axes différenciés en fonction des sites (c'est l'intérêt aussi du fonctionnement dual de notre exploration). Toute fuyante qu'elle apparaît au premier abord, la vie de quartier se trouve ressaisie à partir de ses points d'organisations, de ses lignées génératives, avec un accent sur la géographie en tension des Murs à Pêches, et une focale sur la notion de générations politiques et culturelles à Saint-Léonard. Ensuite les choses se brouillent à nouveau, la logique des espaces des Murs à Pêches est travaillée matériellement par une sédimentation historique, des couches d'êtres et de pratiques ; et l'histoire de Saint-Léonard se localise en haut lieux, elle trouve sa rythmique dans des accentuations des possibilités ou des impossibilités qui migrent dans le quartier, à mesure que la rue Saint-Léonard se voit mise en chantier, ou qu'une dynamique d'occupation s'affirme dans la zone des anciens entrepôts.

Une certaine texture des attachements

En première approximation, donc, la vie de quartier nous est apparue comme ce qui fuit ou déjoue la métropolisation. C'est aussi un phénomène qui se dérobe aux saisies institutionnelles, y compris par la science majeure. Ce caractère d'opacité a déjà été aperçu dans des analyses consacrées aux grandes opérations de métropolisation. Dans *La fête est finie*, texte d'intervention politique visant à analyser l'impact de l'opération Lille Capitale européenne de la culture sur les réalités urbaines vécues, les quartiers populaires se trouvent précisément définis à partir de cette qualité particulière, un certain régime d'opacité lié à l'existence de liens forts entre les habitants, une certaine texture des attachements. Définition qu'à l'issue de ce travail, nous pouvons tout à fait reprendre à notre compte :

« De pays en pays, de cité en cité, de quartier en quartier, il y a un *cycle* de la normalisation. Tout commence par un "quartier populaire". Un "quartier populaire" n'est pas un quartier pauvre, du moins pas nécessairement. Un "quartier populaire" est avant tout un quartier *habité*, c'est-à-dire *ingouvernable*. Ce qui le rend *ingouvernable*, ce sont les *liens* qui s'y maintiennent. Liens de la parole et de la parenté. *Liens* du souvenir et de l'inimitié. Habitudes, usages, solidarités. Tous ces liens établissent entre les humains, entre les humains et les choses, entre les lieux, des circulations anarchiques sur quoi la marchandise et ses promoteurs n'ont pas directement prise. L'intensité de ces liens est ce qui les rend moins exposés et plus impassibles aux rapports marchands. ¹⁰⁴ »

¹⁰⁴ *La fête est finie*, ouvrage anonyme sans éditeur, 2005. <http://lafeteestfinie.free.fr/VF.htm>. Consulté le 20 mai 2016.

Au terme de la présente étude, on voit que cette dynamique des attachements peut être encore démultipliée : l'opacité de Saint-Léonard, la rétivité des Murs à Pêches apparaissent tramées par tous ces liens entre des murs, des végétaux, des espèces animales et humaines, des molécules polluantes alchimiques, des univers géographiques éloignés, des galaxies radicales... Le vivant, comme agencement toujours improbable, déploie à l'échelle des organismes comme des milieux, et y compris les milieux urbains, sa part de mystère.

Ce qui est vivant, c'est ce qui résiste, ce qui est en tension

Ce registre de la résistance est congruent avec les conceptions vitalistes les plus classiques : la vie c'est ce qui résiste à la mort, aux atteintes susceptibles de la désorganiser, de ruiner ses agencements à la fois fragiles et miraculeux. Et, sur un tout autre plan, en plus de se déployer contre la possibilité permanente de sa ruine, le vivant résiste aux devenirs machiniques, à la spécialisation fonctionnelle. Précisément, la vie et son cortège d'erreurs créatrices, c'est ce qui ne fonctionne pas ; d'où l'importance dans notre étude des espaces vagues et réputés sans qualités, et de leur capacité à défaire les conceptions fonctionnalistes de l'urbain qui prétendraient s'en saisir d'un bloc (faire des Murs à Pêches un espace agricole, une zone de résidence écologique et culturelle ; parsemer Saint-Léonard de « clusters créatifs », convertir ses terrains vagues en parcs de loisir ou en espaces dédiés à de l'événementiel).

Une lecture vitaliste des phénomènes urbains implique aussi une attention toute particulière aux régimes de tension, et notamment aux tensions irrésolues. À Saint-Léonard comme pour les Murs à Pêches, par bien des aspects, et comme nous l'ont indiqué nombre de nos interlocuteurs, « c'est chaud » : c'est affecté, ça bouillonne, c'est multiple et des forces ou des processus de valorisation souvent incompatibles s'y affrontent. La sauvegarde des savoir-faire ou des patrimoines fruitiers est embarrassée par la pollution des sols, les fêtes de Saint-Léonard sont troublées par la menace de leur institutionnalisation. Partout où l'on trouve des familles, des bandes, des communautés, des stratégies associatives et syndicales, on trouve aussi des confrontations politiques, des oppositions et des affrontements. Dans le discours de nos interlocuteurs, nous avons été particulièrement frappés par le fait que les personnes les plus impliquées dans la vie de quartier, les plus en prises avec les réalités locales se meuvent *à l'intérieur* de ces régimes de tension sans jamais s'en abstraire, sans chercher des points de résolution : on fait avec, on s'engage dedans. Parce que le quartier vit sous tension, faire vivre la vie de quartier, cela veut donc aussi dire faire vivre les tensions. Et cet aspect nous fournit peut-être une ligne de différenciation assez nette d'avec le processus de métropolisation, qui prétend pouvoir réaligner ces différentes réalités sous des régimes de valeur compatibles (en dernier ressort économiques ou cybernétiques) ou les externaliser, les reporter hors de son champ d'action.

La métropolisation et le désordre du monde

Pour finir, nous voudrions nous prémunir de quelques oppositions un peu trop massives ou schématiques. Parler de vie de quartier ne doit pas nous amener à lui opposer des mécanismes nécessairement glacés, sans âme. La métropolisation aussi implique une psycho-géographie, c'est-à-dire la transformation coordonnée des espaces et des subjectivités ; elle déploie ses propres fantasmagories, elle machine des désirs et des lignes affectives. Inversement, elle n'a pas le monopole des jeux d'échelles et des réseaux de longue portée (nos terrains sont traversés de réseaux altermondialistes comme de flux migratoires), ni de l'innovation technologique ou de la performance artistique (expériences de permaculture, contre-culture de pointes, ateliers de hacking). En fin de parcours la situation apparaît singulièrement brouillée : Les Murs à Pêches, Saint-Léonard, sont-ils en passe d'être métropolisés ? Est-ce que ces points de résistance dans la ville ne

constituent pas au fond la matière, la réserve de possibilités et d'existants sur lesquelles ces grands processus de transformation urbaine prennent appui, d'une manière ou d'une autre ?

Notre exploration nous a conduits à croiser toute une série de figures ambiguës : des artistes avant-gardistes précaires, des fablab qui hésitent entre l'expérimentation de formes d'autonomie locales et le marketing, des Rroms qui tentent d'assurer leurs conditions d'accueil en jardinant bio, c'est-à-dire finalement conformément au cahier des charges d'une exploitation agricole qui pourrait les remplacer sur le site des Murs à Pêches..., Greenation (son partenariat avec AgroParisTech et son programme d'économie circulaire), ou les acteurs de la scène électro underground et les ateliers de coworking de Saint-Léonard, pourraient aisément apparaître comme la pointe avancée, comme les sombres précurseurs d'une métropolisation inéluctable. Mais ce n'est pas là ce que nous en concluons, parce que même ces figures restent en prise avec la réalité du quartier et s'inscrivent, au fil de nos investigations, dans son horizontalité anarchique et participent de la pluralité éthique qu'elle implique. Cette ambiguïté finale constitue pour nous une invitation à essayer de définir un point de vue mineur (c'est-à-dire sans l'investir d'une efficace souveraine) sur la métropolisation et sur sa doublure, son pli, la ville mystère, ses enchantements ordinaires et sa magie pratique.

Bibliographie

AUDUC, A., *Montreuil, Patrimoine Horticole*, DRAC Île de France, 2003.

ANONYME, *La fête est finie*, ouvrage sans éditeur, 2005.

AUSTIN, J. L., *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970 (traduction par Gilles Lane de *How to do things with Words: The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, Ed. Urmson, Oxford, 1962).

BRUNET, J., SAVARD, N., *Montreuil-sous-bois, Les Savard, Histoires de vies 1880-1930, chronique d'une famille d'arboriculteurs-horticulteurs au début du XXe siècle*, Musée de l'histoire vivante, Montreuil, 2005.

BUBER, M., *Utopie et socialisme*, L'Échappée, « Versus », 2016, pp. 93-108.

CERTEAU (DE), M., *L'invention du quotidien. Les arts de faire Tome 1*. Paris, Folio, 1990.

CERTEAU (DE), M, GIARD, L., MAYOL, P., *L'invention du quotidien Tome 2. Habiter, cuisiner*. Paris. Folio, 1994.

CLERVAL, A., *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Paris, La découverte, 2013.

COLLECTIF D'ENQUÊTES POLITIQUES, *Cahiers d'enquêtes politiques. Vivre, expérimenter, raconter*, Les éditions des mondes à faire, 2015.

DESPRET, V., *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, coll. Les Empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2012.

DESPRET, V., *Au bonheur des morts*, La Découverte, coll. Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2015.

DE WAAL, F. B. M. *La politique du chimpanzé*, Editions du Rocher, 1987.

FARAH, J., RUELLE, C., *Rapport de l'enquête sur le quartier Saint-Léonard. Qualité de vie à Saint-Léonard. Cohésion sociale, pratiques et images du quartier*, LEMA - Université de Liège, décembre 2012.

FLORIDA, R., *Cities and the Creative Class*, Routledge, 2005.

GARFINKEL, H., *Recherches en ethnométhodologie*, Coll. Quadrige, PUF, 2007.

GRAC, *Ressaisir la citoyenneté urbaine aux bords du politique. Expériences marginales et expériences instituées de participation politique à l'épreuve des projets de rénovation urbaine dans trois pays Catalogne, France et Québec*, Rapport PUCA, Consultation de recherche « Citoyennetés urbaines, formes d'engagements et enjeux de solidarité », 2009.

GRAC, *Accompagnement des personnes en grande précarité atteintes de maladies graves ou en fin de vie*, Rapport de recherche, Fondation de France, 2011.

GRAC, COPSAT, *De la ville durable à la ville habitable : Expériences de participation instituée et dynamiques collectives autonomes à l'épreuve de l'écologie*, Programme Concertation Décision Environnement, APR 2008/2009, Ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie, 2013.

- GRAC, *Expérimentations culturelles dans les brèches de la métropole*, Programme de recherche territorialisé en Rhône-Alpes (PRT), Ministère de la culture, PUCA, Lyon Métropole, 2013.
- GRAC, *Les grands projets urbains durables à l'épreuve de leur habitabilité : le cas exemplaire de la Confluence à Lyon*, Programme MOVIDA, Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie, 2016.
- HARAWAY, D., « Situated Knowledges », in *Simians, Cyborgs and Women. The Reinvention of Nature*, Londres, Free Association Books, 1991.
- HARAWAY, D., *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene (Experimental Futures)*, Duke University Press Books, 2016.
- HENNION, A., VIDAL-NAQUET, P., GUICHET, F., HENAUT, L., *Une ethnographie de la relation d'aide : de la ruse à la fiction, ou comment concilier protection et autonomie : Treize récits de cas sur l'intervention du réseau des proches, des aidants et des soignants auprès de personnes atteintes de troubles psychiques ou cognitifs*, 2012.
- HENNION, A., VIDAL-NAQUET, P., « "Enfermer Maman !" Épreuves et arrangements : le care comme éthique de situation », *Sciences Sociales et Santé*, volume 33, n°3, John Libbey, septembre 2015, pp. 65-90.
- JEANPIERRE, L., « Nouvelle métropole, métamorphose du sensible et mutation du régime des arts », in *Airs de Paris*, Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 2007, pp. 46-49.
- JONAS, S., « La métropolisation de la société dans l'œuvre de Georg Simmel », in J. Rémy (dir.), *Georg Simmel : Ville et modernité*, L'Harmattan, Paris, 2000.
- JOSEPH, I., *La Ville sans qualités*, Paris, Éditions de l'Aube, « Sociétés », 1998.
- JOSEPH, I., *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Recueil d'articles, préface et éd. de D. Cefaï, Economica, « Études Sociologiques », Paris, 2007.
- LANDAUER, G., *La Communauté par le retrait et autres essais*, traduit de l'allemand et présenté par Charles Daget, éditions du Sandre, 2008.
- LAUGIER, S., *Du réel à l'ordinaire : quelle philosophie du langage aujourd'hui ?*, Vrin, Paris, 1999.
- LAUGIER, S., *Wittgenstein. Les sens de l'usage*, Paris, Vrin, 2009.
- LAUGIER, S., PAPERMAN, P., MOLINIER, P., *Qu'est-ce que le care ?*, Payot, 2009.
- LUSSAULT, M., *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, 2007.
- MOLINA MARMOL, M., « Les clubs Federico García Lorca en Belgique », in *Journée consacrée aux partis communistes étrangers en Belgique – 14 février 2009*, Bruxelles, CARCoB, 2009.
- MOLINARI, H., « La wallifornie, territoire mythique », *C4*, n°216, Printemps 2013.
- MONACO, M., MÜLLER, T., PASCON, G., *Choming out*, Liège, éditions d'Une certaine gaieté, 2013.
- MONGIN, O., *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Seuil, 2005.
- PARK, R. E., « The city as a social laboratory », 1929, in Smith, T.V., White, LD., *Chicago. An Experiment in Social Science Research*, Chicago, University of Chicago Press, pp.1-19 (reproduit in Park, R.E., *Human Communities*, Glencoe, Free Press, pp. 73-87, 1952).

PARK, R. E., « La Ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », 1925, in Grafmayer, Y., Joseph, I. (dir), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éditions Aubier, « Champ urbain », 1984.

TABURET, A., *Promoteurs immobiliers privés et problématiques de développement durable urbain*, Thèse de doctorat en géographie, Université du Mans, 2012.

TARDE, G., *Monadologie et sociologie*, 1893, Les empêcheurs de penser en rond, 1999.

UNIÓ TEMPORAL D'ESCRIBES, *Barcelona, Marca registrada : un model per desarmar*, Virus Editorial, 2004.